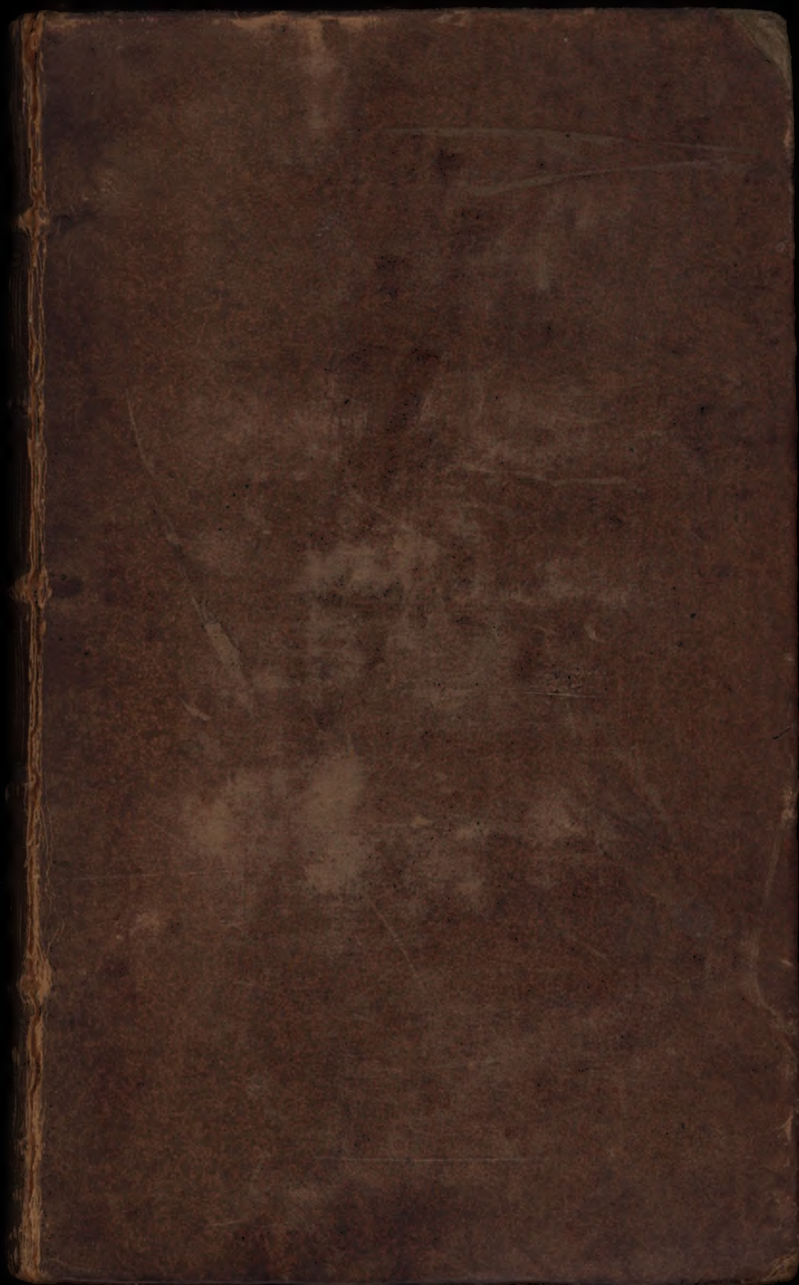



Francis Knollys Esqr.



Mre. Roger de Rabutin
Comte de Bussy Mestre de
Camp General &

LETTRES
DE MESSIRE
ROGER DE RABUTIN
COMTE DE BUSSY,

LIEUTENANT GENERAL DES ARME'ES DU ROI, ET MESTRE DE CAMP GENERAL DE LA CAVALERIE FRANÇOISE ET ETRANGERE.

AVEC LES RE'PONSES.

Nouvelle Edition, où l'on a inseré les trois Volumes de NOUVELLES LETTRES *publiez en* 1709. *& rangé toutes les Lettres selon l'ordre Chronologique.*

TOME TROISIE'ME.



A PARIS,

Chez FLORENTIN DELAULNE, ruë S. Jacques, à l'Empereur & au Lion d'Or.

M. DCCXXI.

TABLE DES LETTRES DU TROISIEME TOME.

A.

B.

De

D.

E.

G.

H.

I.

L.

M.

N.

O. *A*

O.

P.

R.

S.

T.

V. A

V.

LETTRES

ANONYMES.

POESIES ET AUTRES PIECES

Inserées dans les Lettres de ce Volume.

Ron-





LETTRES DE M. LE COMTE DE BUSSY RABUTIN.

I. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Thiange.

A Paris, ce 12. *Janvier* 1674.



SI vous avez ſongé à moi, Madame, depuis que Monſieur votre frere eſt Gouverneur de Champagne, je ſuis aſſuré que vous n'avez pas douté de ma joye; car outre que vous ſavez combien je l'ai toûjours aimé & eſtimé, l'amitié dont vous m'ho-

norez vous assure de ma sensibilité sur tout ce qui vous regarde. Elle seroit parfaite si vous aviez tous deux ce que vous méritez. Je ne crains pas, Madame, que vos prospéritez vous fassent oublier vos parens & vos amis malheureux; j'espere au contraire que ma fortune sera en meilleur état, si vous pouvez jamais l'y mettre.

II. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé de Brosses.

A Paris, ce 17. Janvier 1674.

MONSIEUR le Prince marche en Flandre avec un grand corps de troupes, j'ai sur cela offert mes services au Roi; je ne suis pas assez heureux pour qu'il les accepte, & je ne m'y attens pas. Quand je fais des pas que je croi inutiles, c'est pour que le monde & moi n'ayons rien à me reprocher. Mais au fond je me suis mis dans un état d'indifference dont je me trouve fort bien, & si je fais encore quelques pas vers la Cour, c'est pour ne m'y pas laisser oublier. Dieu y donnera tel succès qu'il lui plaira, je le recevrai en Chrétien, & en homme ferme, je suis éprouvé sur de plus grands malheurs qu'il ne m'en peut vrai semblablement arriver. Mais il me semble que je suis bien Philosophe aujourdhui; Ce n'est pas que je le sois plus qu'à l'ordinaire, mais c'est que je suis plus en humeur de le paroître, & je trouve même qu'il est bon de répéter de temps à

autre

autre cette leçon. Je ne puis le faire avec un ami qui ſache mieux m'y fortifier que vous, & que j'eſtime davantage.

III. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

Ce 22. Mars 1674.

J'AI appris par une Lettre que vous avez écrite à Madame de Scuderi, mon R. P. que vous alliez partir pour Baſville. Je vous demande pardon, mais je vous en ai porté un peu d'envie. Il y a ſi long-temps que je n'ai eu l'honneur de voir Monſieur le Premier Préſident que je ſouhaite la place de tous ſes amis qui ſont auprès de lui. Je vous ſupplie, M. R. P. de lui dire quelquefois combien je l'honore, combien je l'eſtime, & ſur tout combien je l'aime. S'il n'étoit pas tant qu'il eſt en état de me faire plaiſir, je lui donnerois plus ſouvent que je ne fais des marques de cette amitié; mais j'apprehende que ces marques ne paroiſſent venir de mon interêt plus que de mon cœur. C'eſt une ſuite des malheurs de ceux qui ſont dans la mauvaiſe fortune de ne pouvoir guéres donner de témoignages d'amitié qui ne ſoient ſuſpects: cependant il ne ſeroit pas juſte que l'on parût indifferent, & même ingrat, de peur que les ſentimens qu'on auroit de tendreſſe & de reconnoiſſance ne fuſſent mal interpretez. Je ne retiendrai donc plus rien de tout ce que je ſens pour Monſieur le Premier Préſident dans la confiance que j'ai qu'il me connoît juſqu'au

 fonds

fonds de l'ame, & qu'il juge bien que si la fortune changeoit, & même dans l'autre extrêmité, je ne l'aimerois pas moins que je fais. Vous voyez bien, mon R. P. que toute sa famille m'est en veneration singuliere; le merite de chacun d'eux m'oblige à les estimer tous infiniment, & à les aimer de même. Je ne vous dis rien à vous en particulier, M. R. P. car vous savez combien je suis à vous.

IV. LETTRE.

Du Duc de Saint Aignan au Comte de Bussy.

A Versailles, ce 3. *Avril* 1674.

MA Cour ne m'a pas empêché de lire votre Recueil de vers contre votre Infidelle, & je l'ai lû avec le plaisir qu'il est digne de donner. J'admire l'abondance avec laquelle vous dites tant de choses différentes, & si agréables sur une même matiere. Je pourrai bien en réjouïr le Roi à quelques heures de son loisir. J'ai voulu essayer de faire de cette sorte de vers. Je vous envoye mon coup d'essai, & je vous convie d'en remplir les rimes sur votre sujet ordinaire.

SONNET

DU DUC DE SAINT AIGNAN.

AMour, cruel Amour, plus amer que rhubarbe;
Je suis sans pouvoir boire en l'eau jusqu'au menton,
Je vois sans cesse Iris sans en avoir de don,
Et j'en tire souvent tous les poils de ma barbe.

Helas! mon cher Buſſy, j'ai beau tenir ma garbe,
J'ai beau me rabaiſſer, puis me hauſſer d'un ton,
Paroître aux yeux d'Iris auſſi doux qu'un mouton,
Rimer comme Malherbe & ſauter comme un Barbe.
Tout ne me ſert de rien, je vous le dis tout net,
Je crains qu'un étourdi, qui jaſe en ſanſonnet,
Ne la vienne enlever un jour ſur ma mouſtache.
Mon eſpoir le plus doux eſt paſſé deſormais
Je ſuis prêt de partir, & c'eſt ce qui me fâche,
Car je ſens que mon cœur n'en guérira jamais.

V. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint Aignan.

A Paris, *ce* 4. *Avril* 1674.

IL faut avoir un cœur comme le vôtre, Monſieur, pour vouloir tâcher de mettre à profit pour votre ami juſqu'à ſes moindres amuſemens. J'en ferois bien plus de cas s'ils pouvoient divertir le Roi quelques momens. Sa Majeſté eſt bien heureuſe de n'avoir non plus à ſe plaindre de l'Amour que de la Fortune. Car ſi l'une a toûjours reſpecté ſa vertu, l'autre qui eſt bizarre pourroit fort bien faire que le Prince du monde le plus aimable, fût le moins aimé, Pour moi qui ai éprouvé tout ce que peut faire ſouffrir l'une & l'autre de plus rude, & qui n'ai plus de plaiſirs que celui de m'en plaindre, je m'en donne à cœur joye, car je veux vivre & eſperer que le Roi ne me laiſſera pas mourir

malheureux. J'ai rempli vos rimes, Monſieur, moins heureuſement que vous.

SONNET
DU COMTE DE BUSSY,
Contre une Infidelle.

[barbe;
TEs fruits ſont plus amers, faux Amour, que rhu-
Tu donne avant le temps, des poils gris au menton,
Et tu ſais qu'un mortel n'a jamais eu le don,
De prendre comme on dit le grand Turc à la barbe.

J'étois amant aimé d'une aſſez bonne garbe,
Quoique fier, & prenant les choſes d'un haut ton,
J'étois pour mon Iris auſſi doux qu'un mouton,
Et pour ſes interêts, bien plus vîte qu'un Barbe.

Sur la fidelité j'eus toûjours le cœur net,
Pour bien chanter Iris, je fus un ſanſonnet,
Et cette Iris me traite en vrai broute mouſtache.

Ne prétends pas, Amour, me ravoir deſormais,
Il m'importe fort peu que ce deſſein te fâche,
Je ne le changerai jamais.

VI. LETTRE.
Du Comte de Buſſy au Premier Préſident de Dijon.

A Paris ce 8. *Avril* 1647.

DEPUIS que vous êtes parti d'ici il m'eſt arrivé tant d'affaires, & de tant de ſortes, que

que je n'ai pas eu le loisir de vous écrire. Je commence à respirer un peu, mes affaires de la Cour sont en assez bon train. C'est tout ce que je vous en puis dire, car le détail seroit trop long. Je vous envoye la Lettre que je viens d'écrire au Roi. Ne dites rien, s'il vous plaît, de tout ceci à personne; il n'y a point d'affaire divulgée qui réussisse, mais sur tout les affaires des malheureux. Vous aurez su assurément la conversation de M. de Turenne avec le Roi sur les affaires d'Allemagne; c'est pourquoi je ne vous en parlerai pas. Il est parti d'ici avec pouvoir de tout faire de son chef, & même de n'avoir aucun égard aux choses qu'on lui pourroit mander, s'il le jugeoit à propos. Il me semble que je récompense assez bien aujourdhui le tems que je ne vous ai point écrit. Je vous assure que ce m'est un grand plaisir, & que ce m'en seroit encore un plus grand de causer avec vous.

AU ROI.

SIRE,

Je trouve si beau de servir V. M. & si honteux de ne le pas faire dans une occasion comme celle-ci, particulierement à un Gentilhomme qui vous a déja servi toute sa vie, que quelque peu de succès qu'ayent eu jusqu'ici mes très-humbles supplications, cela ne m'a pas rebuté. J'espere même, SIRE, *que V. M. qui est l'image de Dieu, se laissera enfin fléchir, comme il fait à la persévérance, & que considérant qu'il y a près de dix ans que je souffre, elle donnera des bornes à ses châtimens. C'est peut-être la mort que je vous demande,* SIRE, *mais il n'importe, je commence à l'aimer mieux en vous servant, que la vie*

dant la disgrace de V. M. Accordez-moi donc, SIRE, *la grace de pouvoir vous suivre cette campagne. J'en supplie très-humblement V. M. & de croire que jamais homme qui a eu le malheur de déplaire à son Maître, n'en a eu tant de repentir que moi, ne s'est fait tant de justice sur les châtimens qu'il a reçus, & n'est après tout cela de meilleur cœur, & avec plus de soûmission, &c.*

VII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de la Roche.

A Paris, ce 20. *Avril* 1674.

J'AI été fort agréablement surpris, Madame, quand j'ai reçu votre Lettre; car je ne vous croyois plus en Bourgogne. Je travaille ici à mes affaires domestiques, & je suis bien persuadé que le bon état des affaires est la source des plaisirs. Mes affaires de la Cour ne s'avancent guéres. Je ne fais plus de démarches de ce côté-là que par maniére d'aquit, & pour n'avoir rien à me reprocher. Le succès m'en est indifferent. Cette indifference ne me fait pourtant rien relâcher de ce que je dois à ma famille & à mes services passez. Je travaille & mes amis aussi. Dieu y donnera tel succès qu'il lui plaira; je le recevrai en Chrétien & en homme ferme. Je suis éprouvé sur de plus grands malheurs qu'il ne m'en peut vrai-semblablement arriver.

VIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Premier Préſident de Dijon.

A Paris, ce 26. Avril 1674.

JE ſuis bien aiſe, Monſieur, que ma derniere Lettre au Roi vous ait plû. Huit jours après que Sa Majeſté eut reçu ma Lettre, elle apprit que j'étois encore à Paris. Elle s'en plaignit, & commanda de me dire d'en partir tout auſſi-tôt. Mais deux jours après par une bonté toute particuliére de Sa Majeſté, non ſeulement elle me pardonne mon ſéjour ici ſans ſes ordres, mais me permet même d'y demeurer quinze jours ou trois ſemaines. Cependant je viens d'écrire au Roi la Lettre que je vous envoye, pour lui demander pardon, & pour lui dire que je m'en vais à Buſſy attendre qu'il me permette de l'aller trouver en Comté; & en effet je partirai les premiers jours du mois prochain. Je ſuis bien-aiſe que vous ayez trouvé à votre goût la Lettre pour le Roi que je vous ai envoyée: beaucoup de mes amis ſont de même avis que vous.

AU ROI.

SIRE,

Je demande très-humblement pardon à V. M. d'être demeuré ici après le tems qu'elle m'avoit fait la grace de m'accorder. J'y avois pluſieurs affaires de conſéquence, & une entre autres que

je gagnai Samedi dernier au Conseil de V. M. comme Elle peut savoir de M. le Maréchal Villeroi & de M. Colbert. Cette affaire m'importoit de plus de vingt mille écus, & si je n'en avois eu un très-grand soin par ma présence, je n'en serois jamais sorti, car elle étoit extrêmement embrouillée. Cependant, SIRE, *le respect extraordinaire que j'ai pour les volontez de V. M. m'avoit fait cacher à un point, qu'il faut que la malice de mes ennemis soit bien grande, pour avoir pris toute la peine qu'il falloit prendre pour me découvrir. J'ai encore une autre affaire ici,* SIRE, *contre la Maréchale d'Etrées, où il y va de plus de quatre cens mille livres: mais je la laisse de bon cœur, pour obéir exactement à V. M. dans la confiance qu'elle aura enfin pitié de l'état de ma fortune, & qu'elle ne veut pas ma ruine entiére. Ce qui me fait encore retourner à Bussy plus volontiers,* SIRE, *c'est qu'il n'y a que vingt lieuës de là à Besançon, où je supplie très-humblement V. M. de me permettre d'aller hazarder ma vie pour son service. Personne ne le fera de meilleur cœur que moi, & n'est avec plus de soumission, &c.*

IX. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Premier Président de Dijon.

A Paris, ce 7. Mai 1674.

J'AI bien connu par votre Lettre, Monsieur, la joye que vous avez de la derniere grace que le Roi m'a faite. Elle ne m'a pas surpris cette joye, car je sai combien vous m'aimez. Sur

Sur ce que vous me dites que vous n'auriez pas voulu, ſi vous aviez été en ma place, demander au Roi la permiſſion d'aller à Beſançon, je vous dirai qu'il m'a paru que c'étoit une demande à faire en tout tems à ſon Maître d'aller hazarder ſa vie pour ſon ſervice; & que quand il ne me l'accorderoit pas, il ne peut que m'en ſavoir bon gré. Et ſur ce qu'on vous a dit que mon retour à la Cour étoit une affaire qui n'étoit pas encore prête à finir, je vous dirai, Monſieur, que c'eſt un bruit que font courir mes ennemis, pour découvrir ceux qui me ſervent. Et pour vous montrer que ce bruit eſt ſans fondement, c'eſt qu'aſſurément le Roi n'a dit cela à perſonne. Je vous dirai bien plus: Je ne penſe pas que Sa Majeſté le ſache elle-même, & je croi que mon retour plus ou moins prompt dépend aſſez des conjonctures, & du credit ou de la chaleur de ceux qui me ſerviront. Les gens qui vous ont dit ce que vous me mandez, n'en ſavent pas tant que moi ſur mes affaires; & la derniere grace que le Roi me vient de faire, a ſi fort ſurpris tout le monde, que je ne comprens pas qu'il y ait des gens aſſez fous pour oſer aſſurer que le Roi fera quelque choſe ou qu'il ne le fera pas. Encore une fois, Monſieur, j'en ſai plus que les autres ſur ce qui me regarde; & quand après cela mes affaires de la Cour ne finiroient pas ſi-tôt que je l'eſpere, je ne laiſſerois pas d'avoir eu bon ſens d'eſperer, & meilleur que ceux qui deſeſperent de la proximité de mon retour, leſquels aſſurément ne fondent leur jugement que ſur des conjectures; car je vous répons qu'ils n'en ſavent rien de particulier. Cependant cela peut finir en un moment. Mais quand je croirois

en être encore fort éloigné, je ne laisserois pas d'offrir au Roi mes services lors qu'il va à l'armée, & de croire que cela ne lui déplaira pas. Je l'aime, quelque mal qu'il m'ait fait; car outre que je suis persuadé qu'il l'a crû juste, c'est que sans vanité je ne suis pas un homme à devoir mourir malheureux sous un Roi aussi plein de gloire que le nôtre.

X. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Comte de Grammont.

A Bussy, ce 18. *Mai* 1674.

LE Comte de Limoges passant ici pour aller servir à l'armée du Roi, j'ai été bien aise de vous faire souvenir de moi par lui. S'il avoit plû à S. M. je vous aurois moi-même dit de mes nouvelles, mon cher; Mais le Roi ne l'a pas encore jugé à propos. Cependant je lui souhaite autant de bonne fortune qu'il en mérite, c'est à-dire, en peu de mots, que je voudrois qu'il eût batu l'Empereur & le Roi d'Espagne, & qu'il fût maître de l'Empire aussi bien que de Besançon. Si le Comte de Limoges a besoin de votre crédit à la Cour, vous m'obligerez fort de l'en assister. Il est mon parent & mon ami, & sa fortune est à sa maniere aussi endiablée que la mienne. Adieu, mon cher, je vous aime fort assurément, parce que je sai que vous ne m'aimez pas moins pour être malheureux.

XI.

XI. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 25. Mai 1674.

ENFIN voici ce Vendredy arrivé auquel je me dois donner le plaiſir de vous entretenir, Monſieur; & quoi que j'aye un peu de mal à la tête, j'eſpere que je m'en vais guérir en vous écrivant.

Au reſte, Monſieur, comment vous trouvez-vous de l'abſence de vos amis? La campagne eſt-elle belle, & n'avez-vous point encore trouvé quelque heure pour vous ennuyer à Buſſy? Pour moi je vous avouë ſincerement que j'en ai eu de très chagrines à Paris depuis votre départ; & c'eſt un grand vuide que la place d'un ami agréable & fidele. On ne ſauroit remplir cela, quoi qu'on y mette; & je vous aſſure que cette vie tumultueuſe & occupée qu'on mene à Paris, n'empêche point qu'on ne trouve fort à redire à l'abſence d'un ami comme vous. Je vous défie, Monſieur, de me répondre quelque choſe de plus tendre. Je croi encore mieux parler le langage de l'amitié que vous. Il y en a en récompenſe pluſieurs autres que vous parlez & que vous entendez mieux que moi.

XII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe de Guiche.

A Buſſy, ce 29. *Mai* 1674.

JE ſuis bien fâché, Madame, de me trouver ſi près de vous ſans oſer vous aller aſſurer de mes très-humbles ſervices & vous faire les honneurs de mon païs. Si la Reine vient, comme l'on dit, à Sainte-Reine, j'eſpére, Madame, que vous voudrez bien accepter un bon lit chez moi. Il y a quinze jours que nous nous promenâmes Madame d'Orval, Mademoiſelle d'Armantieres & moi à la plaine. Nous nous ſouvinmes agréablement de vous, & nous en parlâmes comme ſi vous euſſiez pû nous entendre. Elles vous aiment fort toutes deux, mais elles ne ſauroient aller plus loin que moi ſur ce chapitre.

XIII. LETTRE.

De Mademoiſelle d'Armantieres au Comte de Buſſy.

A Paris, le 30. *Mai* 1674.

JE ne ſai s'il y en a de plus diligentes que moi à vous écrire, Monſieur, mais je ſai bien que perſonne ne le peut faire avec plus de deſir de n'être pas oubliée de vous. Je n'en excepte

cepte pas même votre *Cœur*, des nouvelles duquel je ne puis rien dire, ne faiſant que d'arriver d'un voyage que nous avons fait en Picardie. Pour des nouvelles de la guerre, c'eſt à vous à nous en apprendre, au moins de celle qu'on fait dans le Comté de Bourgogne. Madame de la Valiere prit hier l'habit aux Carmelites. Elle n'a jamais été ſi belle ni ſi contente.

Les Hollandois ont cent quarante vaiſſeaux en Mer. Cela fait peur à bien des Ports. On me vient de dire qu'on entendoit à Dunquerque le bruit du canon de la flotte Hollandoiſe.

XIV. LETTRE.

De S. A. R. MADEMOISELLE au Comte de Buſſy.

A Dijon, *ce* 31. *Mai* 1674.

VOUS ne ſauriez croire combien on eſt fâché d'être en ce pays-ci & de ne vous pas voir, & combien j'ai penſé de fois que c'étoit une occaſion au Roi de vous rappeller auprès de lui à ce voyage. On ne peut pas l'avoir ſouhaité plus que j'ai fait. Il eſt comme Dieu, il faut attendre ſa volonté avec ſoûmiſſion, & tout eſperer de ſa juſtice & de ſa bonté, ſans impatience même, afin d'en avoir plus de mérite. Voici un vrai Sermon; mais je vous aſſure que ſi j'en avois beſoin, je pratiquerois ce que je prêche.

La Reine ne ſonge pas à aller à Sainte Reine, Si elle avoit eu cette intention, j'aurois offert vo-

votre maiſon, quand ce n'auroit été que pour donner lieu de parler de vous au retour du Roi. Je ne trouverai jamais de moment favorable que je ne le faſſe. Je les chercherai avec plaiſir, puiſque j'en aurai toûjours un très-grand de vous donner des marques de l'eſtime que j'ai pour vous; c'eſt de quoi vous devez être perſuadé.

XV. LETTRE.

De la Maréchalle d'Humieres au Comte de Buſſy.

A Dijon, ce 1. Juin 1674.

JE n'ai pas été, je vous aſſure, Monſieur, moins ſenſible à cette petite lueur de bonne fortune, que je l'ai été à tous vos malheurs. Il faut uſer de tout ſagement. Si je vous avois ici je vous en dirois davantage, & cela ſe pourroit en venant *incognitò*, je ferois trouver chez moi une Dame qui eſt fort dans vos intérêts, avec laquelle j'ai bien parlé de vous ce matin. Mais nous ne ferons plus ici que peu de jours, il n'y en auroit point à perdre. Vous me ferez un grand plaiſir ſi vous voulez me donner cette joye, & je vous aſſure cependant que je ſerai toûjours conſtamment attachée à vos intérêts par cent raiſons plus fortes les unes que les autres. La Reine n'ira point à Sainte Reine, mais je lui ferai votre cour de vos offres.

XVI. LETTRE.

De la Comteſſe de Guiche au Comte de Buſſy.

A Dijon, ce 1. *Juin* 1674.

J'AI été ravie de ſavoir de vous nouvelles *, Monſieur, je l'aurois été bien davantage, ſi l'on pouvoit vous voir librement en ce païs ici, vous n'avez point d'amie aſſurément qui le ſouhaite de meilleur cœur que moi. La Reine n'ira point à Sainte-Reine. Je ne croi pas que ſa dévotion entreprenne un ſi mauvais chemin, & nous ne ſerons plus ici que trois ou quatre jours. On attend aujourdhui la nouvelle de la priſe de Dole. J'eſpére que nous ferons bien encore quelque promenade avec vos amies. Le Roi n'en demeurera peut-être pas à la petite grace qu'il vous a faite, & ſi je puis ſeulement faire la moitié de ce que je voudrois, j'avancerai bien vos affaires. Quand vous ſerez à Paris nous ſerons ſouvent enſemble.

* *Voyez Lett. XII.*

XVII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Buſſy, ce 3. *Juin* 1674.

VOUS êtes bien bonne, Madame, de m'écrire avec la migraine. Feuë ma Chimene man-

* *A la Lett. XI.*

manquoit à m'écrire fort ſouvent pour de moindres maux que celui-là. Si j'ai fait une maxime d'amour par laquelle je dis qu'un peu d'abſence fait grand bien, vous ne devez pas douter qu'en amitié je ne croye la même choſe. A Paris on a de quoi ne pas trop ſentir l'abſence de ſes amis, par le commerce qu'on a avec ceux qui y reſtent; & même à la campagne les affaires tiennent compagnie. Vous voyez, Madame, que ma ſincerité m'empêche de vous laiſſer croire que je ſois inconſolable de ne vous plus voir, & me fait auſſi vous dire que je ne penſe pas que vous ſoyez autant fâchée de mon abſence que vous le dites.

XVIII. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8. Juin 1674.

VOUS me mandez qu'il ne vous ennuye pas trop de ne me point voir, Monſieur, il faut que cela ſoit bien vrai puiſque vous le dites. Cependant je ne puis vous en dire autant; je vous trouve ici fort à redire. Je vis hier Madame de Longueville, elle me fit mille careſſes. Je lui parlai de vous, elle me répondit fort gracieuſement. Pour Mademoiſelle de Portes, je vois bien qu'à force de vous aimer, elle vous tourmentera, car enfin elle voudroit vous faire Saint. C'eſt tout de bon que le grand Maréchal Sobieski eſt Roi de Pologne. Nous avons une Reine Arquien. Voilà une belle fortune

tune pour une Demoiſelle ſans bien ; cela fait honneur à la Nobleſſe Françoiſe. J'ai peur que la Marquiſe d'Epoiſſe ſa tante n'en meure de joye. J'ai vû votre ami l'Abbé de Broſſes ; je le trouve un fort honnête homme. Je l'entendrai prêcher lundi, & je battrai des mains, qu'il faſſe bien ou mal, car pour un ami que vous donnez, j'irai juſqu'à la préoccupation. Il trouva hier chez moi Madame de Piſieux un peu chagrine de tous les ſurvenans, parce qu'elle avoit à me parler d'affaires ; il fut bien étonné d'elle : c'eſt un mérite original qui ne reſſemble à rien. Voilà l'Abbé de Suſe qui me vient prendre pour aller voir une de mes amies. L'Abbé eſt celui de tous mes amis qui m'aime le mieux. Ne vous en déplaiſe, Monſieur, ce ſeroit lui que je devrois le mieux aimer. La préſence d'un ami de ce mérite-là, pourroit bien conſoler de l'abſence des autres. Je croi que vous trouverez ma Lettre trop longue, & moi je trouve les vôtres trop courtes. Il me ſemble qu'à force de couper court les articles, on les rend un peu ſecs, & que cela ôte d'une Lettre un certain caractere de tendreſſe qui entretient l'amitié. Allongez donc vos articles, Monſieur, & je racourcirai les miens. Notre ami le Duc de Saint-Aignan eſt fort occupé dans l'alarme générale que donne à tous nos ports de Mer l'armée navale des Hollandois.

XIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle d'Armantieres.

A Buſſy, ce 10. *Juin* 1674.

* J'AI eu des Lettres de mes amies avant la vôtre, Mademoiſelle, mais votre ſilence n'a pû me réduire à vous oublier. Pour mon *Cœur*, il eſt fort libertin, & ſur tout en Province; j'en étois plus content à Paris. J'ai reçû une Lettre de notre amie la Comteſſe de Guiche que je vous garde pour m'aider à la lire. A voir ſes Lettres, on mettroit ſes mains au feu qu'elle n'a jamais eu de galanterie. L'Amour eſt un Maître d'école qui, entre autres choſes, aprend à bien écrire. J'ai déchiffré toutes les amitiez que la Comteſſe me dit pour vous & pour la Ducheſſe Couſine. Vous allez revoir la Cour. Le Roi eſt maître de la Franche Comté, avec toute la gloire que donne la réſiſtance, car les ennemis ſe ſont fort bien défendus.

Il n'y a que Dieu qui puiſſe embellir une Carmelite. Ce n'eſt pas un moindre miracle de lui donner de la joye.

La flote des ennemis trouvera à qui parler, ce ne ſont plus les maîtres de la Mer.

* *Voyez Lett. XIII.*

XX. LETTRE.

De l'Abbé de Broſſe au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 12. Juin 1674.

IL eſt temps, Monſieur, de vous remercier de vos nouvelles bontez, qui ſont toûjours dignes d'un ami généreux au point que vous l'êtes. C'eſt ainſi que j'appelle la connoiſſance que vous m'avez donnée de deux perſonnes admirables en eſprit & en bonté, & (ce que j'eſtime autant en elles) en affection pour vos interêts. Mais, Monſieur, l'aimable femme que Madame de Scuderi, & qu'elle s'entend bien à faire honneur aux Prédicateurs qu'elle aime ! Je l'ai déja euë à un Sermon où elle a fait toutes les mines qu'il faut faire pour avertir les gens des beaux endroits.

Je trouvai l'autre jour Madame de Piſieux chez Madame de Scuderi, & comme on parloit de Monſieur de *** qui avoit préſenté une Requête au Pape, pour qu'il lui fût permis d'épouſer une autre femme ; on dit que le ſaint Siege avoit fait cette grace une fois à un Comte d'Allemagne, auquel ſa femme ne pouvant ſuffire, il fut permis pour le ſalut de ſon ame, d'en prendre une ſeconde avec la ſienne. Madame de Piſieux qui s'endormoit auparavant, s'éveilla en cet endroit, & dit en ſoupirant : qu'il ne ſe trouvoit plus de maris faits comme celui-là.

XXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Benſerade.

A Buſſy, ce 13. *Juin* 1674.

IL me ſemble qu'il y a aſſez long-tems que nous ſommes amis pour que nous ayons enſemble plus de commerce que nous n'en avons. Outre la vieille amitié, notre Confrairie nous y doit encore obliger. J'ai ſu par la Gazette les applaudiſſemens que vous avez eus à votre reception dans l'Académie. Cette nouvelle ne me ſurprit pas ; je m'en doutois : mais je voudrois bien voir votre Harangue. Je vous ſupplie de me l'envoyer. J'attens avec grande impatience de voir vos Rondeaux.

XXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Buſſy, ce 10. *Juin* 1674.

*IL m'ennuye de ne vous point voir, Madame, mais pas tant que vous voudriez, plus que je ne faiſois la premiére fois que je vous écrivis, & moins qu'il ne m'ennuyera quand vous viendrez ici au mois d'Août ; tout cela va par degrez, & augmente à meſure que l'abſence eſt longue. Je ſuis bien-aiſe que Madame de Lon-

* *Voyez Lett. XVIII.*

Longueville ait un peu d'amitié pour moi. Toute celle de Mademoiselle de Portes ne m'incommodera jamais, & je résisterai à ses exhortations sans me plaindre d'elle, & sans l'en aimer moins.

La conversion de Madame de la Valiere me confirme de plus en plus que Dieu attire les gens à lui par toutes sortes de voyes. Il auroit eu de la peine (si l'on ose parler ainsi) de tirer cette pénitente des mains de son amant, ou même s'il l'eût quittée pour ne rien aimer: mais la jalousie a fait ce miracle.

Je faisois ces jours passez réflexion sur le grand bruit qu'elle a fait contre sa vie passée, & il me paroissoit qu'elle n'en usoit pas tant ainsi par humilité que par vengeance, & que sous son nom elle prétendoit dire des injures à sa rivale.

Savez-vous bien, Madame, que je m'aide encore de la prodigieuse fortune du Grand Maréchal Sobieski, pour me consoler de l'injustice de la mienne; car quand je serois Maréchal de France, Duc & Pair; enfin tout ce que je devrois être, aussi-bien que les autres, je regarderois toûjours Sobieski à cent piques au dessus de moi. Vous voyez bien, Madame, que je mets toutes mes pierres en œuvre pour ne pas avoir du chagrin, n'ai-je pas raison?

Je voi bien que Mademoiselle de Portes m'avoit amusée de l'espérance de voir sa niéce la Duchesse de Brissac, afin que je ne songeasse point à la voir par d'autres moyens; mais il ne nous faut plus laisser mener par le nez.

Je ne sai pas pourquoi vous assurez que Monsieur l'Abbé de Suse est celui de tous vos amis qui vous aime le mieux: il faut avoir vû le fond des cœurs pour en juger ainsi; si ce n'est qu'il ait été assez heureux pour trouver les occasions de

de vous en donner de plus grandes marques que les autres.

Il eſt certain que le ſtile laconique n'a pas l'air tendre ; mais je l'aime mieux un peu dur, & qu'il ne ſoit point fade. Demeurons-en donc où nous en ſommes, Madame, vos Lettres ne ſont jamais trop longues à mon gré ; & moi qui aime tant à couper, je ne ſaurois que retrancher à ce que vous venez de m'écrire.

XXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scudery.

A Buſſy, ce 17. Juin 1674.

JE ne croi pas que Vardes ait eu la permiſſion de ſervir d'Officier General en Catalogne. Pour volontaire ce n'eſt rien : il l'a déja euë il y a quatre ou cinq ans de ſervir en Vivarets, & cela ne lui a rien produit.

Pour moi je demande de retourner : mais ce qui me conſole un peu de ne pas obtenir ma demande, c'eſt l'incertitude où je ſuis du traitement que je recevrois à mon retour. J'aime mieux être éxilé que de retourner ſans emploi & ſans conſidération. Mon éxil marque que l'on n'eſt pas content de moi; mon retour ſans qu'on fît rien pour moi, marqueroit qu'on me mépriſe : je ne veux point de milieu entre la haine de la Fortune ou ſon amitié.

Si on fait A*** & B*** Ducs, il leur faudra donner du bien, pour n'être pas ridicules : je ne penſe pas qu'ils ayent de quoi avoir des dais de velours. Quoi

Quoi que vous m'euffiez préparé aux exhortations de Mademoifelle de Portes, je ne m'attendois pas au férieux avec lequel elle me prêche. Elle me parle comme à un Evêque qu'elle auroit attrapé en flagrant délit. Ce grand déchaînement qu'elle témoigne contre l'amour, marque bien qu'elle n'a jamais été aimée.

XXIV. LETTRE.

Du Comte de Buffy à Mademoifelle de Portes.

A Buffy, ce 17. Juin 1674.

JE vous rends mille graces, Mademoifelle, du zele que vous me témoignez pour mon falut; je voi bien que ce n'eft pas feulement comme votre prochain que vous m'exhortez, mais encore comme votre ami. J'en ferai mon profit, fi je puis, car je fai bien que vous avez raifon: mais voulez-vous bien que je vous dife qu'il faut aller par dégrez en ces efpeces de converfions-là? Vous me faites trop d'honneur de croire que je fois déja fi proche de la perfection où vous me voulez conduire; j'ai de plus grands défauts par où il faut commencer. Je fuis une terre pleine de ronces, d'épines, & de haut & bas, qu'il faut défricher & applanir avant que d'y faire un parterre. Cependant, Mademoifelle, je vous promets de travailler à me faire meilleur que je ne fuis. Outre l'interêt que j'y ai, je regarde fort le plaifir que vous en aurez, & l'eftime de notre Princeffe Ne laiffez pas de lui faire voir mes *Mémoires*,

dans l'aſſuranne que vous lui donnerez de ma part, que j'en retrancherai les endroits qui vous ont déplu.

XXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Buſſy, ce 12. *Juin* 1674.

J'ADMIRE la patience que j'ai ſur toutes mes affaires de la Cour, mon R. P. & j'en rends graces à Dieu, car il a changé mon temperament en cette rencontre. Je ſuis dans une tranquillité qui n'eſt pas imaginable. Si l'on ne mouroit pas quand on eſt heureux, je ne me conſolerois pas de n'avoir point fait de fortune; mais je vivrai peut-être plus que ceux qui ſont dans la proſperité; & quand je mourrai, j'aurai moins qu'eux de regret à la vie. Voilà, mon R. P. les réflexions que Dieu me fait faire pour me mettre l'eſprit en repos.

XXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M....

A Buſſy, ce 19. *Juin* 1674.

IL y a un mois que je ſuis parti de Paris Madame, & vous ne m'avez point encor écrit. Cependant je vous laiſſai en bonne ſanté, & même avec aſſez d'amitié. Qu'y a-t'i donc

donc, Madame? Je croi (Dieu me veuille pardonner) que vous attendez que je faſſe ces premiers pas, croyant qu'il eſt honteux à une belle Dame de commencer avec un Cavalier. Ne vous allez rien mettre de travers dans l'eſprit je vous prie, & me traitez comme un ami avec qui on ne fait point de façon. Je ne ſai pas ſi vous ne voulez plus me diſputer avec Madame de Scuderi; mais je vous donne avis qu'elle m'a écrit trois fois depuis que je ſuis parti. Ne vous aſſurez pas tant à la vieille amitié; c'eſt quelquefois une raiſon de perdre ſon procès: outre que les ſoins l'emportent toûjours ſur la négligence.

XXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours

A Buſſy, ce 19. Juin 1674.

CE que je mande au R. P. Rapin de mes affaires de la Cour, ſervira auſſi, s'il vous plaît, pour vous les apprendre, mon R. P. Du reſte, je vous dirai qu'en mettant ordre ici à mes affaires domeſtiques, je paſſe une petite vie mille fois plus douce que celle des Courtiſans les plus heureux. La Fortune eſt une ſotte, ſi elle a cru m'avoir fait le plus grand mal du monde; elle n'a montré que ſa haine, & s'eſt deshonorée pour rien en me voulant accabler.

Si nous étions ici ſeulement huit jours enſemble, je me trouverois bien plus heureux, & peut être vous ferois-je oublier pendant ce temps-là

les douceurs de vos occupations de Paris : mais comme je n'eſpere pas ce plaiſir, je vous irai trouver le plûtôt que je pourrai.

XXVIII. LETTRE.

* Réponſe de M. de Benſerade au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 22. Juin 1674.

VOus m'avez ſurpris le plus agréablement du monde, & je ne m'attendois pas que l'Académie me dût produire une choſe auſſi avantageuſe que me doit être l'honneur de votre ſouvenir. Il y a mille ans que nous nous connoiſſons, & il ne s'eſt rien paſſé depuis, qui nous ait pû dégouter l'un de l'autre par tout ce que nous avons fait. Madame de C*** notre amie eſt témoin que j'ai toûjours fait mon devoir à votre égard, juſqu'à être ſcandaliſé du ſoin que vous preniez à vous cacher de moi. Quoi qu'il en ſoit, je ſuis ravi que vous ſoyez enfin revenu à vous & à moi.

Je vous envoye ce que vous m'avez demandé, & vous vous appercevrez bien-tôt que ce qui eſt fait pour être dit, ne doit point être lû. Ce qu'il y a de moins mauvais, ce me ſemble, dans ce Diſcours, c'eſt qu'il ne convient qu'à moi, vous en jugerez. Vous n'avez pas tant d'envie de voir les Rondeaux ſur la Métamorphoſe, que j'en ai de vous les montrer; & je ſuis bien-aiſe que vous en ayez fait auſſi pour m'aider à mettre ce ſtile en honneur. Mais quand

* *A la Lettre XXI.*

quand reviendrez-vous? & quelle bizarrerie de s'empreſſer d'obtenir une permiſſion pour n'en pas uſer?

Le Roi ſera Mardi à Fontainebleau, & trois jours après à Verſailles, ſi la nouvelle de la défaite du Duc de Lorraine, & de quelques troupes de l'Empereur, ne rompt ſes meſures.

Au nom de Dieu, Monſieur le Comte, revenez, & ſoyez perſuadé que je n'ai pas laiſſé d'être de vos amis malgré vos froideurs; & que je ne l'ai point dit, parce qu'il m'a paru que vous ne vous ſouciïez guéres de le ſavoir. Mais au moindre ſigne que vous ferez, vous connoîtrez que perſonne au monde ne vous eſtime, & n'a plus d'inclination pour vous que, &c.

XXIX. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris ce 23. *Juin* 1674.

JE n'ai en ma vie reçu une ſi agréable Lettre que la derniere que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Elle l'eſt à un point que quoi que j'aime fort à voir mes amis, il n'y a pas moyen que je ſois fâchée contre une abſence qui me fait recevoir de leur part des Lettres auſſi-bien écrites qu'eſt la vôtre.

Le Roi ſera Samedi à Verſailles pour n'en bouger du reſte de l'année. Il a conquis une Province. N'eſt-ce pas une belle campagne? La nouvelle vint hier d'une bataille gagnée par Monſieur de Turenne contre Monſieur de Lor-

raine à une petite Ville qu'on appelle Sintzin. On dit que ce combat fut opiniâtre, & que Monſieur de Lorraine fut trois fois à la charge. Monſieur de Turenne fut obligé auſſi deux fois de ſe mêler. Il avoit de l'Infanterie & du canon, & les ennemis n'en avoient point. Ils ont plus perdu de ſoldats que nous, & nous plus d'Officiers qu'eux; on en attribuë la cauſe aux armes que leurs Officiers avoient, & les nôtres n'en avoient point. Saint-Abre Lieutenant Général a un coup qui lui caſſe la cuiſſe, & ſon fils a été tué auprès de lui. Bauveſé Maréchal de Camp, & qui commandoit la Cavalerie dans cette armée, a été tué; Coulanges Brigadier tué & vingt Capitaines de Cavalerie, dont on ne dit pas encore les noms. Mongommery bleſſé, le Chevalier de Piſieux, la Marc, & beaucoup d'autres bleſſez.

Ce ſuccès nous va bien relever le courage, & établir notre réputation.

XXX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Buſſy, ce 27. *Juin* 1674.

J'AURAI la tête bonne, Madame, ſi vos loüanges ne me la font pas tourner. Car enfin qui ne croiroit que vous dites vrai? Ma fortune n'eſt pas en état que je puiſſe avoir des flateurs; tant y a, Madame, que je ſuis fort aiſe de vous plaire.

Il

Il eſt bien juſte que le Roi ſe délaiſſe de toutes ſes fatigues ; il en a aſſez pour prendre du repos. Ceux qui n'approfondiſſent pas les choſes, croyent que la campagne du Comté de 1668. eſt la plus grande action du monde, parce qu'elle fut faite en huit jours. Cependant il n'y a pas de comparaiſon entre la gloire que mérita le Roi à cette fois, & celle qu'il vient d'aquerir. Les ennemis furent ſurpris la premiére, & ne ſe défendirent pas, & ils viennent de faire une grande réſiſtance, parce qu'ils étoient préparez.

L'action de Monſieur de Turenne eſt fort belle: mais qui vous en a tant appris, Madame? Vous parlez de la guerre comme un vieux Capitaine. Puis que vous êtes donc ſi habile, je m'en vais vous dire mon ſentiment ſur cette affaire, comme je ferois avec un homme du métier; & je vous dirai que Monſieur de Turenne ayant de l'Infanterie & du canon, & les ennemis n'ayant ni l'un ni l'autre, c'étoit preſque un coup ſûr à lui de les battre; mais c'eſt l'action d'un homme vigilant de ne l'avoir pas manquée.

XXXI. LETTRE.

De Mademoiſelle d'Armantieres au Comte de Buſſy

A Paris, ce 11. *Juillet* 1674.

NE vous attendez pas, Monſieur, que je vous diſe des nouvelles. J'aime à les ſavoir & je les oublie dans le moment; d'ailleurs vous

n'en manquez pas. Faites moi ſavoir des vôtres, je ne ſuis pas ſeule qui en demande. Notre amie la Comteſſe de Guiche en veut avoir, elle eſt embellie de toutes ſes fatigues. On ne parle ici que de fêtes & de plaiſirs à la Cour dont je ſuis fort contente de ne voir que les rélations. Je mépriſe aujourdhui les plaiſirs qui coutent autant de peines que ceux que l'on a à la Cour. C'en eſt un grand pour moi de voir bien-tôt Madame la grande Ducheſſe qui revient en France avec cent mille écus de penſion de ſon mari.

XXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Chaſeu, ce 19. *Juillet* 1674.

IL n'y a plus que pour Monſieur de Turenne à battre les ennemis. Il faut dire la vérité, c'eſt un grand homme de guerre. Vous ſavez bien que l'amitié que j'ai pour lui ne m'aveugle pas.

Je croirois aſſez l'accommodement ſecret des Hollandois avec nous, & que l'équipée de Belle-Iſle a été de concert; & ſur cela j'admire la cruauté de la raiſon d'Etat, qui fait que Ruiter d'accord avec ſes ennemis, ſacrifie une partie de ſes gens pour mieux tromper ſes Alliez. Quand nos ſoupçons ne ſeroient pas bien fondez en cette rencontre de Belle-Iſle, tous les jours cela ſe pratique ailleurs. Je croi la paix cet hiver. Je ne

ne ſai ſi j'en retournerai plûtôt à la Cour, mais cela ne ſauroit faire moins qu'a fait la guerre.

XXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Evêque de Verdun.

A Chaſeu, ce 19. *Juillet* 1674.

VOTRE Lettre m'a extrêmement réjouï, Monſieur. N'en recevoir point de vous, & ce que m'écrivoit Madame de Scuderi de votre ſanté, m'avoit extrêmement allarmé. Pour ma diſgrace, c'eſt une de ces injuſtices de la fortune que l'on voit quelquefois à la Cour. Des bagatelles avec des ennemis en credit font bien plus de mal que des crimes ſans ennemis.

Je vous attendrai à Buſſy avec impatience à la fin d'Août, & quand je vous y aurai un peu gouverné, nous irons voir Monſieur le Cardinal de Retz. Je ſens que mon amitié pour lui eſt tantôt égale à mon eſtime. On me mande que Monſieur de Turenne vient encore de pouſſer l'arriere-garde des ennemis. C'eſt un vrai Conquérant, il n'eſt plus reconnoiſſable; Fabius eſt devenu Alexandre. Ce qu'il fait eſt fort beau. Mais ſans l'offenſer, l'habileté du Roi fait auſſi ces miracles, par les bons ordres qu'il donne. Vous me ferez un fort grand plaiſir de me mander ſouvent des nouvelles: mais ce dont je vous ſupplie bien plus expreſſement; c'eſt de

m'aimer toûjours; car vous êtes l'homme du monde pour qui j'ai le plus de tendresse, d'estime & de respect.

Il y a deux jours que je soupai avec Monsieur d'Autun, il me parla de vous comme on en doit parler. Je l'en aime davantage.

XXXIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle d'Armantieres

A Chaseu, ce 21. Juillet 1674.

* NON, Mademoiselle, je ne m'attens pas à vos nouvelles. Il ne faut pas que vous nous en contiez, c'est à nous autres à vous en conter, & trop heureux que vous veuilliez nous entendre. Pour moi je ne fais depuis deux mois que des comptes qui ne réjouïssent personne; car c'est avec des Fermiers qui sont en reste, & qui n'ont point d'argent à me donner.

J'ai déja oui dire que notre amie la Comtesse de Guiche est plus belle qu'elle n'a encore été. Je me suis toûjours bien douté que le veuvage l'embelliroit. Je voudrois qu'au bout de son année quelque jeune Prince la crut une aussi bonne fortune qu'elle l'est. Pour moi si j'étois Prince du Sang à marier, je croirois ne pouvoir mieux faire que de passer ma vie avec elle.

* Voyez Lett. XXXI.

XXXV. LETTRE.

Du Comte de Colligny au Comte de Buſſy.

A Etang, *ce* 25. *Juillet* 1674.

VOus incommoder & perdre deux heures de ma journée, ce ſont deux choſes dont j'ai cru que je pouvois bien me paſſer. A cela près vous ne laiſſerez pas de croire que je ſuis toûjours à vous du meilleur de mon ame.

J'apprens que vous devez aller bien-tôt à la Cour. Si vous en êtes bien-aiſe, & moi auſſi, Mais comme je ne vous ai pas cru beaucoup à plaindre quand vous n'y avez pas été, je ne croi pas auſſi qu'il y ait grande matiére de réjouïſſance pour ceux qui y ſont. Pour moi qui y vais quand il me plaît, j'y vais fort raremennt, & je gouverne ma goute avec beaucoup de repos, & de grandes douleurs qui me font enrager les deux tiers de l'année. Tout podagre que je ſuis, c'eſt avec une forte paſſion de vous rendre les très-humbles ſervices que vous a vouez & promis, mon très cher Couſin, vôtre, &c.

XXXVI. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, *ce* 4. *Août* 1674.

VOICI deux ordinaires que je n'ai pu vous écrire, Monſieur. Le chaud m'avoit don-

né la fiévre, & une fort grande douleur de tête. Je vous en demande pardon ; car vous êtes l'homme à qui je dois & à qui je veux garder le plus de fidelité en toutes choses; & je me reproche fort aujourdhui de n'avoir pas passé par dessus tout cela pour vous entretenir. Je sai bien que la tranquille amitié ne se pique pas d'ordinaire d'être si éxacte; mais moi qui ne connois que cela, j'étens ses bornes le plus loin que je puis, & si je ne craignois point de vous contredire trop ouvertement, je vous dirois que quand elle est grande, je la tiens obligée à presque autant de choses que l'amour. En voilà beaucoup sur cette matiere; mais vous savez que j'y suis inépuisable.

Le bruit est que les ennemis ont investi Grave avec sept mille chevaux; ce sont les troupes de Frise; & leur grande armée marche droit à Monsieur le Prince, lequel a, dit-on, mandé au Roi, qu'il ne se retireroit point, quoi qu'ils ayent dix mille chevaux plus que lui.

XXXVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de Benserade.

A Chaseu, ce 7. Août 1674.

JE n'aurois pas été si long-tems sans recommencer notre commerce, si je n'avois eu mille tracas & des voyages à faire. Je reviens donc à vous pour vous dire que j'ai lû & relû le Discours que vous fites à l'Académie, & que je l'ai trouvé digne d'un honnête homme de la Cour

Cour qui a de la naiſſance. Je ſuis étonné ſeulement que vous ayez eu l'effronterie de dire qu'il vous faudroit pour bien loüer le Roi, la force héroïque de Chapelain dont vous n'avez que la place. N'avez-voùs point de honte de cette modeſtie ? Je ſuis aſſuré que vous ne perſuadâtes perſonne de votre ſincerité. Je meurs d'envie de voir vos Rondeaux; car tout ce que vous faites me touche extrêmement. Je m'attens bien que vous me les envoyerez dès qu'ils ſeront imprimez. Pour moi je vous porterai mes amuſemens quand j'aurai achevé mes affaires. Mais il faut travailler à la ſubſiſtance avant toutes choſes; c'eſt la ſource de tous les plaiſirs.

XXXVIII. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Chaſeu, *ce* 8. *Août* 1674.

VOUS avez des bontez pour moi qui me font de la peine, Madame ; car avec toute ma reconnoiſſance j'ai encore peur d'être ingrat.

Il paroît que les ennemis ſe ſont réſervez pour faire leur grand coup ſur la fin de la campagne ; qu'ils ſont perſuadez qu'il nous faut laiſſer d'abord jetter notre feu ; & qu'il n'y a que notre premiére fougue à craindre. Cependant ils ſe pourroient tromper. Monſieur le Prince a gagné des batailles au mois d'Août auſſi-bien qu'au mois de Mai, & pour le battre il n'y a preſque point de meſures à prendre ni de tems

* *A la Lett. XXXVI.*

à choiſir. En cas de combat, je ſuis bien plus allarmé pour ſa vie que pour ſa victoire.

XXXIX. LETTRE.

De Madame de M .... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 14. *Août* 1674.

ENFIN on s'eſt battu; Monſieur le Prince a défait une partie de l'Arriere-garde des ennemis à Senef. La nouvelle en a été apportée cette nuit au Roi par Briord. Ce que nous pouvons ſavoir des particularitez, c'eſt que Monſieur le Prince à été vingt-ſept heures à cheval, & a eu trois chevaux tuez ſous lui: que Monſieur le Duc a eu deux contuſions, une legere bleſſure à la jambe, & a eu un cheval tué ſous lui: que le Marquis d'Iliers Lieutenant des Chevaux Legers de la Garde, & Chanvallon Cornete, ont été tuez: que Fourille Meſtre de Camp General de la Cavalerie & Lieutenant General, y a été bleſſé à mort: que le Montal Maréchal de Camp, y a eu la cuiſſe caſſé. Rochefort Capitaine des Gardes du Corps, Lieutenant General, y a été fort bleſſé à l'épaule. Monſieur de Soubiſe Lieutenant des Gendarmes du Roi, y a été bleſſé dangereuſemeut à la jambe; le Marquis de Ragni bleſſé dans le ventre, & le bras caſſé; le Marquis de Villeroi Maréchal de Champ, la cheville du pied caſſée; Gaſſé-Matignon Brigadier d'infanterie, bleſſé dangereuſement; le Marquis de Neſſe, fils de Mailly, Colonel du Regiment de Condé Infanterie,

rie, bleſſé; Sevigny bleſſé à la tête, Chemeraut tué; Le Brun, Muret, Chevrieres, Sirot & Luſancy, morts; quarante-deux Officiers des Gardes Françoiſes, tant morts que bleſſez. On ne ſait pas encore la nom des Officiers de Cavalerie & d'Infanterie moins connus, tuez ou bleſſez.

Les Ennemis ont perdu plus de trois mille hommes ſur la place, & plus de trois mille priſonniers, qui ſont le Marquis d'Aſſentar Meſtre de Camp General de l'Armée d'Eſpagne, mort depuis dans notre Camp de ſes bleſſures; le Prince de Salmes, le Duc d'Holſtein, le Prince de Naſſau, le Comte de Solm Colonel du Regiment des Gardes du Prince d'Orange, le Comte de la Riviere bleſſé & pris; les Colonels Cachpin & Stokein bleſſez & pris, le Colonel Kamer, ſon Lieutenant Colonel, & dix Capitaines de ſon Regiment pris; le General Major Valkembourg, commandant le Regiment Hollandois de la Marine, pris avec onze Capitaines du même Regiment, & plus de deux cens Officiers ſubalternes.

L'on a ſu par les priſonniers que le Comte de Valdeck Maréchal de Camp, les Princes Charles de Lorraine, Pio, & Birkenfeld, le Marquis de Grana, le Comte de Douglas; le Colonel Auverkerque, & le Lieutenant General de l'Armée de Friſe, nommé Abon, ont été bleſſez, le Landgrave & le Colonel Vilomer tuez.

Ils y ont perdu deux pieces de canon, trente pontons, preſque tous leur bagage pris ou brulé; deux cens mille écus de l'argent du Prince d'Orange pris. Le combat commença à onze heures du matin, & dura toute la journée du

onzié-

onziéme de ce mois. On dit qu'ils étoient avantagez par le terrain, y ayant des défilez qu'il a fallu passer pour aller à eux, & tout l'endroit où ils étoient étant coupé de petits fossez, & retranché de hayes; tellement que c'étoit presque autant de petits fort, dans lesquels ils se tenoient si fermes & si serrez, qu'on les battoit par pelotons. La nuit sépara les combattans. Monsieur le Prince se retira de son côté, & les ennemis du leur; ainsi le champ de bataille ne demeura à personne. Au reste, Monsieur, je vous supplie de ne vous pas moquer de moi de la maniére dont je parle de la guerre, je ne m'en mêlerois pas à un autre qu'à vous; mais j'aime mieux m'exposer à dire quelques termes impropres, que de ne pas tâcher de vous faire entendre tout ce qu'on dit ici d'une affaire aussi considérable qu'est ce combat. L'on a, dit-on, convoqué l'Arriere Ban. Cela seroit plaisant, qu'après vous avoir tant refusé d'aller à l'armée, le Roi vous le commandât; mais cela n'est pas fait pour un homme comme vous.

XL. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 16. *Août* 1647.

J'Ai appris que vous aviez été fort malade, ma chere Cousine, cela m'a mis en peine pour l'avenir, & m'a obligé de consulter votre mal à un habile Medecin de ce pays-ci. Il m'a dit que les femmes d'un bon temperament comme vous, demeurées veuves de bonne heure, & qui

qui s'étoient un peu contraintes, étoient sujettes à des vapeurs. Cela m'a remis de l'apprehension que j'avois d'un plus grand mal; car enfin le remede étant entre vos mains, je ne pense pas que vous haïssiez assez la vie pour n'en pas user, ni que vous eussiez plus de peine à prendre un galant, que du vin émetique. Vous devriez suivre mon conseil, ma chere Cousine, & d'autant plus qu'il ne vous sauroit paroître interessé : car si vous aviez besoin de vous mettre dans les remedes, étant comme je suis à cent lieuës de vous, vrai-semblablement ce ne seroit pas moi que vous en servirois. Raillerie à part, ma chere Cousine, ayez soin de vous. Faites-vous tirer du sang plus souvent que vous ne faites ; de quelle maniere que ce soit il n'importe, pourvû que vous viviez. Vous savez bien que j'ai dit que vous étiez de ces gens qui ne devroient jamais mourir, comme il y en a qui ne devoient jamais naître. Faites votre devoir là-dessus. Vous ne sauriez faire un plus grand plaisir à Madame de Grignan & à moi. Mais à propos d'elle, trouvez bon que je lui dise deux mots. Je vous envoye à toutes deux ma derniere Lettre au Roi sur la prise du Comté.

SIRE,

Je supplie très-humblement V. M. de me permettre de lui témoigner la joye que j'ai de ses dernieres conquêtes, & de voir que mon Maître prenne le chemin de le devenir de tout le monde. Ma satisfaction auroit été toute entiere, si V. M. avoit daigné accepter les offres de mon très-humble service : mais enfin comme je n'ai pû avoir plaisir, je m'en suis fait un autre, qui est de me soûmettre à vos volontez avec une résignation dont je suis assuré

assuré que Dieu se contenteroit. Si V. M. la pouvoit connoître aussi bien que lui, & voir le fonds de mon cœur, je ne serois pas aussi malheureux que je le suis; car elle fait du bien à ceux qui l'aiment; & personne n'a plus de zele & plus d'inclination pour elle, que, &c.

A Bussy, ce 9. Juin 1674.

A Madame de Grignan, suite de la Lettre.

Comment vous portez-vous de votre grossesse, Madame, & du mal de Madame votre Mere? Voilà bien des incommoditez à la fois. J'ai oui dire que vous étiez déja délivrée de l'une : pour l'autre j'espere que vous en sortirez bientôt heureusement. Voilà ce que c'est que d'avoir des maris & des meres. Si on n'avoit pas tout cela, on ne seroit pas exposée à tant de déplaisirs, mais d'un autre côté on n'auroit pas toutes les douceurs qu'on a. C'est-là la vie : du bien, du mal. Celui-ci fait trouver l'autre meilleur. J'aurai plus de plaisir de vous revoir après quatre ou cinq mois d'absence, que si je ne vous avois pas quittée.

XLI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Longueville.

A Chaseu, ce 22. Août 1674.

LE malheur que j'ai de n'être pas dans les bonnes graces de Monsieur le Prince, Madame, me peut bien empêcher de témoigner à son

son Altesse les sentimens que j'ai de l'action qu'elle vient de faire à Senef, mais non pas de l'admirer, & de m'adresser à votre Altesse pour vous assurer de la part que je prends à celle que vous avez en cette rencontre. Je croi, Madame, que vous me faites bien la grace de n'en pas douter. Le hazard vous a fait voir dans mes Mémoires des choses qui n'étoient pas écrites pour vous être montrées, qui doivent assurer votre Altesse, Madame, de la sincere admiration que j'ai de la gloire de Monseigneur le Prince. Je ne desespére pas qu'il ne se radoucisse un jour sur mon sujet, quand il voudra bien se souvenir du zele qu'il m'a vû pour sa personne, & quand il lui plaira d'en faire la diférence avec ce que mes ennemis m'ont supposé. Mais quand je serois assez malheureux pour que son Altesse ne me fît pas sur cela la justice que je mérite, je ne dis pas seulement que je l'estimerai toûjours, ses plus grands ennemis y sont forcez, mais je l'aimerai encore avec tout le respect que je lui dois. Et pour vous, Madame, je ne cesserai jamais d'être avec toute la reconnoissance & toute la soumission que doit à votre Altesse, Madame, &c.

XLII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Marquise de Villeroi.

A Chaseu, ce 25. Août 1674.

JE me réjouïs avec vous, Madame, que Monsieur le Marquis de Villeroi n'ait été blessé qu'au

qu'au pied dans un combat auſſi rude qu'a été celui de Senef. S'y étant expoſé comme il a fait, il ne pouvoir en être quitte à meilleur marché. Mais, Madame, je ne ſai pourquoi je vous écris, car vous m'avez bien oublié. Je vous écrivis en partant de Paris où vous étiez, ſans que vous ayez daigné me faire réponſe. Si je tenois mon *Cœur* je ſai bien ce que j'en ferois, je vous le laiſſe à penſer, & ſi vous le devinez, vous verrez bien que je vous aime encore plus que vous ne méritez.

XLIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Evêque de Verdun.

A Chaſeu, *ce* 29. *Août* 1674.

HE bien, Monſieur, voilà un combat dont la gloire eſt toute perſonnelle pour Monſieur le Prince : il a fait la ſeule choſe qu'il y avoit a faire, étant le plus foible, comme il l'étoit. La plûpart des autres grands Capitaines ſe feroient contentez en pareille rencontre de ſe tenir ſur la défenſive, & ils auroient cru même faire beaucoup de s'empêcher d'être battus ; mais Monſieur le Prince pour ſatisfaire à ſon courage & à ſa reputation a voulu attaquer, & il ne pouvoit le faire à propos qu'en faiſant tout juſte ce qu'il a fait. Le Roi de ſon côté n'oublie rien pour ſoûtenir Monſieur le Prince & Monſieur de Turenne. Je voi bien que je n'aurai pas l'honneur de vous voir cette année à Buſſy ; vous ne pouvez quitter votre Diocefe

dans

dans l'état où ſont les affaires. Pour moi, j'attens réponſe des offres que j'ai faites au Roi, non ſeulement de ma perſonne, mais encore de lui faire des troupes ; peut-être que l'état des affaires préſentes m'attirera plus d'égards que par le paſſé ; car enfin la convocation de l'Arriere Ban fait croire qu'on a beſoin de tout le monde.

XLIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de B...

A Chaſeu, ce 30. *Août* 1674.

ON m'avoit dit la mort de mon Couſin votre fils ; mais comme on ne ne me l'avoit pas aſſurée, & que je doutois même que vous ſuſſiez ce bruit, je ne me preſſois pas de vous en témoigner mon déplaiſir, & la part que je prenois à votre affliction. Je ſuis ravi d'avoir appris que vous avez encore de l'eſpérance. Cependant il ne faut pas tellement vous y abandonner, que ſi mon Couſin venoit à mourir, vous reçuſſiez une ſeconde fois une auſſi grande douleur que vous avez euë à cette premiere nouvelle. Pour mon fils, je l'envoyerai l'année qui vient à l'armée; Dieu me le gardera, s'il lui plaît, ſinon ſa volonté ſoit faite : il m'a appris depuis quelques années à me conſoler de tout. Il eſt vrai que juſqu'ici la convocation de l'Arriere-Ban n'avoit pas été la ſuite du gain d'une bataille. On nous fait voir tous les jours choſes nouvelles. J'ai écrit au Roi, & je lui offre de faire des troupes pour le même argent qu'il don-

donne aux autres, & moi de ſervir de ce qu'il lui plaira. Nous verrons comme il répondra à ma demande. Je dois cela à mes ſervices paſſez, à ma famille, & à l'envie que j'aurois de plaire au Roi.

XLV. LETTRE.

De Madame de Piſieux au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 1. *Septembre* 1674.

JE vous remercie, Monſieur, de m'avoir donné une petite commiſſion. J'eſpére que vous m'en donnerez de plus grandes, & que vos Lettres ne finiront pas à moitié de la demie feuille. Pour moi qui ne ſuis pas laconique, je me trouve fort embaraſſée à vous imiter, & je finirois malgré mon inclination babillarde, en vous aſſurant de mon eſtime & de mon amitié, ſi je n'avois à vous rendre comte de la Lettre dont vous m'avez chargée pour Madame de Longueville. Elle m'a commandé de vous dire de ſa part, qu'elle vous étoit fort obligée; & qu'elle ne perdra point d'occaſion de vous rendre ſervice. Pour moi, Monſieur, je les chercherai toûjours avec un grand deſir de vous les rendre utiles.

XLVI.

XLVI. LETTRE.

De Monſieur de Benſerade au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 2. Septembre 1674.

* JE ſuis bien fâché, Monſieur, qu'il ait fallu que vous ayez lû le Diſcours que je fis à l'Académie, & j'euſſe bien mieux trouvé mon compte de toute maniere à le prononcer devant vous. Si ces ſortes de choſes-là ſont ſupportables, c'eſt quand on les dit, & les meilleurs Sermons ne valent guéres écrits. Mais que ne revenez-vous, puis qu'on dit que vous avez permiſſion d'être ici? Vous moquez-vous, & ne le trouveriez-vous bon que quand il vous feroit défendu? Il faut que vous ayez de grandes affaires où vous êtes, puis qu'elles vous empêchent d'être à Paris? Faites-les, Monſieur, le plus vîte que vous pourrez; mais au moins tâchez à continuer le droit que vous avez de demeurer parmi nous.

Les Rondeaux s'en vont être imprimez, & il n'y a plus que les planches que le Roi fait faire, qui les retardent: mais elles ſeront bientôt achevées. C'eſt, je croi, ce qu'il y aura de mieux. Ce n'eſt pas que ce ne ſoit beaucoup que la grace de la nouveauté. Je ne ſai ſi je dois être bien-aiſe que vous en ayez auſſi voulu faire; & il n'eſt pas de l'interêt d'un Auteur de s'accommoder de cela. Auſſi le ſuis-je moins que pas un autre, & je ſuis mille fois plus votre

* *Voyez Lett. XXXVII.*

tre ſerviteur. Combien y a t-il, bon Dieu! Je vous aſſure que cela n'a point été interrompu dans mon cœur, & je me ſuis toûjours intereſſé à tout ce qui vous arrive. Croyez le, Monſieur, ſi vous voulez me rendre juſtice, & employez moi pour voir ſi je ments.

XLVII. LETTRE.

* Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 5. Septembre 1674.

VOTRE Medecin qui dit que mon mal ſont des vapeurs, & vous qui me propoſez le moyen d'en guérir, n'êtes pas les premiers qui m'avez conſeillé de me mettre dans les remedes ſpecifiques ; mais la raiſon de n'avoir point eu de précaution pour prévenir ces vapeurs, m'empêchera d'en guérir. Le deſintereſſement dont vous voulez que je vous louë dans le conſeil que vous me donnez, n'eſt pas ſi eſtimable qu'il l'auroit été du tems de notre belle jeuneſſe : peut-être qu'en ce tems-là vous auriez eu plus de merite. Quoi qu'il en ſoit, je me porte bien, & ſi je meurs de cette maladie, ce ſera d'une belle épée, & je vous laiſſerai le ſoin de mon épitaphe. Que dites vous de nos Victoires? Je n'entens jamais parler de guerre que je ne penſe à vous. Votre Charge vacante m'a frappé le cœur. Vous ſavez de qui elle eſt remplie. Le Marquis de Renel n'étoit-il pas de vos amis & de vos alliez? Quand je vous voi chez vous

* *A la Lett. XL.*

vous dans le temps où nous ſommes, j'admire le bonheur du Roi de ſe pouvoir paſſer de tant de braves gens qu'il laiſſe inutiles.

Mon fils a été bleſſé legerement à la tête. C'eſt un miracle qu'il en ſoit revenu, auſſi-bien que les quatre Eſcadrons de la Maiſon du Roi qui étoient poſtez huit heures durant à la portée du feu des ennemis, ſans autre mouvement que celui de ſe preſſer à meſure qu'il y avoit des gens tuez. J'ai ouï dire que c'eſt une ſouffrance terrible que d'être ainſi expoſé. Vos Lettres au Roi me charment toûjours.

De Madame de Grignan.

Je vous remercie d'avoir penſé à moi pour me plaindre du mal de ma mere. Je ſuis très-contente que vous connoiſſiez combien mon cœur eſt pénetré de tout ce qui lui arrive. Il me ſemble que c'eſt mon meilleur endroit; & je ſuis bien-aiſe que vous, dont je veux avoir l'eſtime, ne l'ignoriez pas. Si j'avois quelque autre bonne qualité eſſentielle, je vous ferois mon portrait: mais ne voyez que celle-là, & le goût que j'ai pour votre merite, qui ne peut ſe ſéparer d'une très-grande indignation contre la fortune pour les injuſtices qu'elle vous fait.

XLVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle de Portes.

A Chaſeu, *ce* 10. *Septembre* 1681.

LA raiſon que vous avez euë, Mademoiſelle, de me renvoyer la Lettre que j'avois

écrite à Madame de Longueville eſt la meilleure du monde, & je ne ſai ce qu'étoit devenuë la mienne quand je lui écrivis ainſi. Je croi que je n'enviſageai que la Maiſon où elle étoit entrée, & que j'oubliai celle dont elle ſortoit. Quoi qu'il en ſoit, Mademoiſelle, voilà cette Lettre dans les formes que je vous renvoye, & que je vous ſupplie très-humblement de vouloir bien préſenter. Si j'avois beſoin de votre entremiſe pour des affaires de plus grande conſéquence, je me ſervirois des offres que vous me faites avec tant de franchiſe & tant de bonté; & quand je ſerai un peu plus en commerce avec vous, mes Lettres ne ſeront pas ſi courtes. Pour les faire plus longues, il faut de la matiére, & ce ſont les occaſions & les affaires qui la peuvent fournir; car pour des complimens les plus courts, comme vous ſavez, ſont les meilleurs, pourvû qu'ils viennent du cœur; & c'eſt aſſez quand il eſt vrai que je vous aſſure que je ſuis à vous avec toute l'amitié & tout le reſpect imaginable.

XLIX. LETTRE.

De Madame de Montmorency au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 16. Septembre 1674.

JE ſuis ravie que vous me grondiez quoique je ne ſois point grondable; mais comme vous ne ſaviez pas mes raiſons, j'aurois trouvé fort mauvais ſi vous n'aviez pas fait le diable à quatre. Au fond je ſuis contente, & vous devez l'être de mon cœur qui ne manquera jamais

mais d'amitié pour vous. J'ai eu un procès, une maladie, & j'ai fait un voyage depuis que je ne vous ai écrit. Voyez si je pouvois faire autre chose; n'étoit-ce pas assez de vivre avec cela? Mardi dernier Monsieur d'Olonne, l'Abbé d'Effiat, l'Abbée de Bellebat, Vassé & Vineuil furent exilez. Voilà des camarades, Monsieur, c'est une consolation de n'être pas seul misérable; je vous en fais mon compliment. Monsieur de Turenne est campé dans un poste fort avantageux près de Candel, qui n'est accessible que par un défilé où deux escadrons ont peine à marcher de front. Il a vingt mille hommes qui ne demandent qu'à combattre; les ennemis ne sont qu'à six lieuës de lui, plus forts en nombre, mais point comparables d'ailleurs. On croit l'Alsace en sûreté: On ne parle pas si affirmativement de la Lorraine; mais si les ennemis y vont, Monsieur de Turenne les y suivra. Le Chevalier de Rohan est à la Bastille, il est accusé d'intelligence avec les ennemis. Chandenier a été à l'extremité, il en est revenu dévot.

L. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Montmorency

A Chaseu, ce 19. *Septembre* 1674.

ENFIN vous m'avez mis à votre point, Madame, je n'attendrai plus vos raisons pour faire beau bruit. Vous voyez que j'aime mieux être injuste, que de vous deplaire; car, par

exemple, vous n'aviez pas tort de ne me point écrire quand je vous ai chanté pouille pour ne l'avoir pas fait. Voilà un grand nombre de confreres qu'on donne à Vardes & à moi. Nous verrons dans dix ans s'ils soûtiendront leur disgrace comme nous soûtenons la nôtre. Si nous étions tous en même endroit, nous nous trouverions bonne compagnie, & alors si vous m'aimiez autant que vous dites, vous diriez quelque sottise pour vous faire chasser. Mais dans le hazard où vous seriez d'être peut être seule à Quimper, je vous conseille d'être toûjours sage. Je n'eusse jamais crû que Monsieur de Rohan se fût perdu par les cabales. Je ne sai si Monsieur de Turenne battra encore les ennemis cette année, mais je vous assurerois bien qu'il ne sera pas battu. Chandenier donnera sa démission cette fois, puisqu'il est dévot. Dieu veut que l'on obéïsse à son Maître.

LI. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Comte de Colligny.

A Chaseu, ce 19. Septembre 1674.

*EST-CE vous, mon cher Cousin, qui passez à ma porte à l'entrée de la nuit sans venir coucher chez moi? Quoi! mon parent, mon ami, qu'il y a dix ans qui ne m'a vû, me faire un tour comme celui-là! Allez, vous ne méritez pas les reproches que je vous fais, ils sont trop tendres pour une pareille action. Quand vous n'au-

* *Voyez Lett. XXXV.*

n'auriez pas eu le plaisir que vous devriez avoir de me revoir; je vous aurois dit mille nouvelles sur lesquelles nous aurions fait mille réflexions. Nous nous serions montrez l'un à l'autre la fermeté avec laquelle nous soûtenons notre mauvaise fortune. Mais enfin puisque tout cela vous est indiférent, je me contenterai de vous dire Adieu.

LII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 30. Septembre 1674.

COMME je ne trouve aucune conversation qui me plaise tant que la vôtre, Madame, je ne trouve aussi point de Lettres si agréables que celles que vous m'écrivez. Il faut dire la vérité, ç'auroit été grand dommage si vous fussiez morte. Tous vos amis y auroient fait une perte infinie. Pour la mienne, elle auroit été telle, que quelque interêt que je prenne en votre vertu, j'aimerois mieux qu'il lui en coûtât quelque chose, & que vous vécussiez toûjours car enfin ce n'est pas seulement comme vertueuse que je vous aime, c'est encore comme la plus aimable femme du monde.

Nos Victoires sont cheres, mais elles en sont plus honorables. Le Roi est bien heureux, dites-vous, de se pouvoir passer de tant de braves gens qu'il laisse inutiles. J'en demeure d'accord: mais ce n'est pas une bonne fortune nouvelle pour lui; car il s'est autrefois passé de M. le

Prince & de M. de Turenne, & les a même bien battus, eux qui présentement avec ses armes battent tout le reste du monde. Après cela nous pouvons bien nous faire justice, & ne pas trouver étrange qu'on puisse faire la guerre sans nous. Dans d'autres Etats que celui-ci nous brillerions, & il faudroit que l'on comptât avec nous quand on auroit de grandes affaires sur les bras : mais en France il y a tant de gens de merite, qu'il n'est pas surprenant qu'on en oublie quelques-uns. Ma Charge est remplie par un galant homme. Il a de la naissance & du merite : je viens de lui écrire comme à mon ami & à mon allié.

Aussi-tôt après la nouvelle du Combat de Senef, j'écrivis au Roi, & je lui offris mes services. Je vous envoye ma Lettre.

SIRE,

Je viens d'apprendre le Combat que M. le Prince a gagné contre les ennemis de V. M. Elle me permettra, s'il lui plaît, de l'assurer que j'en ai toute la joye qu'un Sujet fidele & qui aime de tout son cœur la gloire de son Maître, en peut avoir : mais en même temps je la supplie très-humblement de croire que j'ai tout le regret imaginable de n'y avoir pas été, & de me trouver à la veille de marcher avec les Arriere Bans, moi qui depuis huit ans offre toutes les campagnes à V. M. mes très-humbles services. C'est un grand honneur, SIRE, *à votre Noblesse de vous servir quand vous lui faites la grace de la mander; mais Elle me pardonnera, si je lui dis que ce seroit une espece de honte à moi après les emplois que j'ai eûs & les bonnes intentions que*

j'ai,

j'ai, si j'étois confondu avec ceux qui attendent un ordre pour marcher pour son service. Je la supplie donc très-humblement, SIRE, de me faire l'honneur de m'employer. Depuis les postes que j'ai tenus à la guerre, jusqu'au métier de Volontaire, tout me sera bon, pourvû que je la serve. Il n'y a que de paroître la servir par force, qui me feroit de la peine, car personne au monde ne donnera plus volontiers que moi sa vie pour V. M. & n'est avec plus de zele, de respect, & de soûmission, &c.

A Chaseu, ce 20. Août 1674.

Toutes mes honnêtetez & ma bonne conduite sont des œuvres mortes maintenant que la grace me manque; mais peut-être que tout cela me sera compté, & me tournera à profit, si je reviens jamais à la Cour. Il faut esperer, & cependant se réjouïr. Monsieur votre fils a été bien heureux d'en être quitte pour une legere blessure à la tête. Ce que le peuple appelle mener les gens à la boucherie, c'est les poster où étoient les quatre Escadrons de la Maison du Roi; & qui a passé par-là, a essuyé les plus grands périls de la guerre. Quand on affronte de la Cavalerie ou de l'Infanterie, l'action anime; mais ici c'est de sang froid qu'on est passé par les armes.

A Madame de Grignan.

Vous m'avez écrit d'une encre si blanche, Madame, que je n'ai lû que dix ou douze mots par ci par là de votre Lettre; & ce n'a été que votre bon sens & le mien qui m'ont fait deviner le reste. C'est une vraie encre à écrire

des promesses qu'on ne voudroit pas tenir: de l'heure qu'il est tout est effacé; mais enfin il me souvient bien que vous m'y avez dit des choses obligeantes. J'espere que ces bontez auront fait plus d'impression sur votre cœur que sur votre papier. Si cela étoit égal, vous seriez la plus legere ame du monde. Pour l'amitié que je vous ai promise, Madame, elle est écrite dans mon cœur avec des caracteres qui ne s'effaceront jamais. Voilà de grandes paroles cela.

LIII. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Bussy.

A Paris, ce 14. *Octobre* 1674.

JE vous écris par pure tendresse, Monsieur, car je ne sai point de nouvelles, & j'ai si mal à la tête que je m'en meurs. Je voudrois bien que vous fussiez à Paris pour votre interêt & pour le mien. C'est une grande douceur & même un remede à bien des maux, qu'un véritable ami à qui on se peut fier & qui entend la langue qu'on parle, car il ne faut que jargonner presque avec tout ce qu'on rencontre de gens. Mes chagrins me rendent si solide, que tous les discours inutiles commencent à me lasser. Vous avez raison, Monsieur, de m'exhorter à me retourner du côté de Dieu. Ma Raison est bien convaincuë que c'est le meilleur parti, & je le veux prendre. Mais peut-on ce que l'on veut? C'est en vérité dans les affaires du

du ſalut, comme dans celles du monde, il nous faut de la grace & de la fortune pour réüſſir à tous les deux: Et en ſommes-nous les maîtres? Beaucoup ſont appellez, mais peu ſont élûs. Cela me fait trembler. Je ferai bien-aiſe Mademoiſelle de Portes quand je lui montrerai le ſermon que vous me faites. Vous faites bien tout ce que vous voulez, Monſieur; & je croi qu'il ne tiendra qu'à vous que vous ne ſoyez un Saint.

LIV. LETTRE.

* Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15. *Octobre* 1674.

IL me ſemble que je n'écris pas bien; & ſi c'étoit une choſe néceſſaire à moi que d'avoir bonne opinion de mes Lettres, je vous prierois de me redonner de la confiance par votre approbation.

J'ai donné à dîner à mon Couſin votre fils & à la petite Chanoineſſe de Rabutin ſa ſœur, que j'aime fort. Leur nom touche mon cœur, & leur jeune merite me réjouït. Je voudrois que le garçon eût une bonne éducation. C'eſt trop préſumer que d'eſperer tout du bon naturel. Il y avoit deux Rabutins dans le Regiment d'Anjou que S. Geran commande, il m'en a dit des biens infinis: l'un des deux fut tué à la derniere bataille que Monſieur de Turenne a gagnée près de Strasbourg, l'autre y fut bleſſé, la valeur de ces deux freres eſt diſtinguée. Je trou-

* *A la Lett. LII.*

trouve plaiſant que cette vertu ne ſoit donnée qu'aux mâles de notre Maiſon, & que nous autres femmes nous ayons pris toute la timidité. Jamais rien ne fut mieux partagé ni ſéparé ſi nettement; car vous ne nous avez laiſſé aucune ſorte de hardieſſe. Il y a des Maiſons où les vertus & les vices ſont un peu plus mêlez. Mais revenons à la bataille.

Monſieur de Turenne a donc encore battu les ennemis, pris huit pieces de canon, beaucoup d'armes & d'équipages, & demeuré maître du champ de bataille. Ces victoires continuelles font grand plaiſir au Roi. J'ai trouvé la Lettre que vous lui écrivez fort bonne, je voudrois qu'elle pût faire un bon effet. Jamais la fortune ne m'a fait un plus ſenſible déplaiſir qu'en vous abandonnant. Elle a fait encore plus tort à M. de Rohan. Son affaire va mal. Il faut regarder le malheur de ceux qui ſont plus mal que nous, pour ſouffrir patiemment les nôtres.

Mandez-moi où en eſt l'hiſtoire de nos Rabutins. Le Cardinal de Retz eſt ici. Il a les Genealogies dans la tête. Je ſerois ravi qu'il connût la nôtre avec l'agrément que vous lui donnez. C'eût été un vrai amuſement pour Commerci, mais il ne parle point d'y aller. Je croi que vous le trouverez plûtôt ici. C'eſt notre interêt qu'il y paſſe l'hyver, c'eſt l'homme de la plus charmante ſocieté qu'on puiſſe voir.

Ma fille eſt fort contente de ce que vous lui écrivez, il n'y a rien de plus galant; elle vous promet de vous écrire au premier jour de la bonne encre. Mon fils vous rend mille graces de votre ſouvenir. Il eſt vrai que d'être au poſte où étoient les Gendarmes au combat de Senef, c'eſt preciſément être paſſé par les armes. Quel bon-

bonheur d'en être revenu! Adieu, mon cher Coufin.

LV. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 16. Octobre 1674.

VOUS avez ſujet de croire, Monſieur, que je ſuis mort. Je croi moi-même que je l'ai été. Et quand je ſonge que mon mal ne m'a pas permis d'avoir commerce avec vous, il me ſemble qu'il m'a empêché de vivre. Quoique je ne ſois plus malade, graces aux eaux de Beleſme, & à l'air de la campagne, je ne ſuis pas encore bien reſſuſcité; car ce n'eſt pas aſſez pour vivre que d'avoir de la ſanté, il faut avoir de la joye. Depuis mon retour j'ai perdu preſqu'en même tems un bon ami & une bonne amie; & on ne peut être plus touché que je le ſuis. Vous ſavez, Monſieur, vous qui avez le cœur ſi bien fait, & l'eſprit ſi éclairé, que ce ſont là de veritables pertes, particuliérement pour des gens comme nous qui faiſons fort peu de cas des autres biens de la vie. L'amitié que vous m'avez promiſe ne ſert pas peu à me conſoler; je vous en demande la continuation de tout mon cœur.

LVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Marquiſe d'Epoiſſe.

A Buſſy, ce 20. *Novembre* 1674.

VOus croyez bien, Madame, que je ne ſavois pas que vous fuſſiez à Semur, puiſque je ne vous y écrivis pas. Je n'y aurois pas manqué; car pour être tante d'une Reine, je ne vous en aime pas moins. Et devinſſiez-vous Reine vous-même, je vous aimerois toûjours de tout mon cœur. Si vous êtes aux Bordes ce printems prochain, je vous irai voir, & je vous menerai ma fille de Buſſy, ſi d'ici-là, je ne la donne à quelque autre à mener. Elle ne m'a point quitté depuis ma diſgrace & m'aide fort à la ſoûtenir.

LVII. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 24. *Novembre* 1674.

JE me porte un peu mieux, Monſieur. Cela n'eſt pas d'aſſez grande importance pour être dit, mais vous me faites l'honneur de m'aimer, & l'amitié rend les plus petites choſes conſidérables. J'attends notre ami le Duc aujourdhui ou demain. Je croi que je n'ai que faire

faire de vous renouveller ma proteſtation de foi, pour que vous ſoyez aſſuré que je ferai de tout mon mieux pour ſouffler le feu de ſon amitié. Le bruit eſt grand que Monſieur d'Autun aura Toulouſe, parce qu'il ne le demande pas. Le Roi a reçu Chamilly à merveilles, & l'a fait Maréchal de Camp. Il fait bon ſervir un Maître qui ſait récompenſer. Il eſt venu un ordre de l'Empereur aux Généraux des ennemis de ne pas repaſſer le Rhin, & de prendre leurs quartiers d'hyver en Alſace.

XLI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Buſſy, ce 29. Novembre 1674.

QUE pourriez-vous me dire, Madame, à quoi je m'intereſſe plus qu'à votre ſanté? Songez à vous la conſerver; c'eſt le plus eſſentiel de tous les bien de la vie. Pour moi, j'aime mieux l'état miſérable où je ſuis, en me portant bien, que d'être le Maître du monde avec la goute ou la gravelle. Je m'attends bien que vous donnerez à l'amitié de notre ami pour moi le degré de chaleur qu'il lui faut, pour me la rendre utile; il n'y en a guére qui ne s'éteigne, ſi on ne ſouffle de tems en tems. Je voudrois bien que Monſieur d'Autun eut un grand établiſſement, mais je voudrois bien auſſi qu'il fût toûjours mon Paſteur & mon voiſin. Chamilly mérite bien toute la bonne réception que le Roi lui à faite. La défenſe de Grave

eſt une des plus belles qui ſe ſoit faite de nos jours. L'Empereur a raiſon de vouloir faire hyverner ſes troupes en Alſace; mais je croi que c'eſt de Monſieur de Turenne qu'elles devroient prendre l'ordre ; il faut ſavoir s'il le trouvera à propos.

LIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Chaſeu, *ce* 23. *Decembre* 1674.

J'ATTENS la réponſe du Roi avec une tranquillité qui va au delà de la réſignation. Cela me fait croire que cette réponſe ne ſera pas favorable , parce que Dieu qui me ſoûtient dans ma diſgrace ne me donneroit pas tant de force inutilement. Nous parlons ſouvent de vous Mademoiſelle de Buſſy & moi , & de la maniére dont vous le pouvez ſouhaiter. Nous paſſerons l'hiver à Autun avec ma ſœur l'Abbeſſe de Rougemont qui a de la raiſon ; avec ma belle ſœur de Toulongeon qui a du mérite , de l'agrément , & qui n'a pas vingt-cinq ans ; avec Jannin qui fait fort bonne chere , & qui eſt un très-bon homme d'ailleurs. Il y aura encore d'autres gens qui nous divertiront par leur eſprit ou par leurs ſottiſes , car nous faiſons profit de tout. Monſieur de C** a tant fait par ſon aſſiduité à la Cour , & par les couleuvres qu'il y a avalées ſans ſe plaindre , qu'il eſt rentré dans l'emploi. Ce ne ſont pas de grandes armées qu'il commande ; mais cela vaut mieux que d'être

d'être Maréchal volontaire. Il ne fait pas encore grand' chere, mais il ne meurt pas de faim. Avec de la patience les grands Generaux mourront, & il se trouvera dans le service. Cependant le peu qu'il fait l'empêche de s'enrouiller. Vous avez raison, Madame, d'admirer Monsieur de Turenne, il est admirable; & personne n'est capable de faire tout ce qu'il fait aussi-bien qu'il le fait. C'est seulement la force de son mérite qui me le fait louer. Je suis très-aise que le jeune Tavannes ait de la réputation, car son pere est un de mes meilleurs amis.

LX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 14. Janvier 1675.

IL y a, ce me semble, assez long-tems que je vous laisse en repos; Madame: c'est que j'ai eu beaucoup d'affaires depuis mon retour de Paris. Je n'oserois presque vous dire ma resignation sur mon rappel. Vous autres gens de la Cour ne faites gueres de difference entre un fou & un Philosophe. Cependant vous appellerez ma tranquillité comme il vous plaira, mais je l'aime mille fois mieux que de l'inquietude qui ne sert de rien.

A Madame de Grignan.

Il faut que je sache, non pas de quel bois vous vous chauffez, Madame, mais de quelle encre vous écrivez. Si vous n'en pouvez trouver d'au-

d'autre que de celle dont vous vous fervîtes l'année paffée, fouvenez-vous de m'écrire fur du papier noir : car enfin je veux lire ce que vous m'écrivez. Je n'y trouve qu'un inconvenient, c'eft que le Commis de la Pofte qui n'aura pas affurément de même encre que vous, cela fe trouvant rarement, jettera votre Lettre au feu n'y pouvant mettre de port. Badinerie à part, Madame, je ferai fort aife de favoir de vos nouvelles par vous-même, & fur tout que vous ne retournerez de trois ans en Provence ; car fans m'informer de ce que vous aimez le mieux, je fouhaite de vous retrouver à Paris, & je prens un terme un peu long pour n'y pas manquer.

LXI. LETTRE.

Du Comte de Buffy au Pere Rapin.

A Chaseu, ce 15. Janvier 1675.

J'ECRIS à Monfieur le Premier Préfident fur la bleffure de Monfieur fon Gendre, mon Reverend Pere. Je vous fupplie de lui donner ma Lettre. On m'a mandé que cette bleffure n'étoit point dangereufe, & qu'après y avoir fait mettre le premier appareil, il retourna au combat. Quelque legere qu'elle foit, c'eft une belle action, pourvû qu'il guériffe bien tôt. Je ferois bien fâché qu'il n'eût pas été bleffé, car cela aide fort à la réputation, & même à la récompenfe. Je n'ai point encore de réponfe du Duc de Saint Aignan fur mes affaires de la Cour ; je l'attens avec

avec ma tranquillité ordinaire. Je vous assure, mon R. P. que je ne m'en fais pas l'honneur, & que je connois bien qu'il n'est dû qu'à Dieu. Il ne me paroît pas qu'il soit de la force d'un homme sensible, d'être aussi patient que je le suis dans tous les maux qu'on m'a faits, & qui durent encore. J'espere qu'il m'assistera jusqu'au bout, en me faisant supporter comme j'ai fait ma mauvaise fortune, ou en la rendant meilleure.

LXI. LETTRE.

De Madame de M * * * au Comte de Bussy.

A Paris, ce 17. Janvier 1675.

SI vous saviez, Monsieur, combien je vous desire, vous m'aimeriez bien plus que vous ne faites. Je croi en verité qu'il n'y a que l'épaisseur d'un cheveu, entre une belle passion & la tendresse que j'ai pour vous. Le mari de Madame *** est arrivé ici depuis deux jours en pitoyable état ; ses pieds & ses mains sont des carrieres. Chamilly a le Gouvernement d'Oudenarde, qu'avoit Rochepaire à qui le Roi a donné une grosse pension. Mais à propos j'avois oublié quand j'ai commencé ma Lettre que j'étois en colere. Je ne sai comment j'ose vous mander des nouvelles après avoir sû que votre nouvelle amie de trois jours vous écrit des Lettres de dix pages, & qu'elle vous mande le présent, le passé & l'avenir ; que vous n'avez confiance qu'en elle, & qu'en un mot vous

vous ne faites cas que de ses Lettres. Vous n'allez pas manquer de dire que voilà mon humeur jalouse qui me tient. Hé bien oui la voila, ai-je tort? Cette nouvelle amie a-t-elle des privileges pour faire oublier des amies de quinze années? Lui écrirez-vous tous les jours des volumes, pendant que vous ne me ferez point de réponse? Je suis en colere, il est vrai, & j'ai grand regret aux larmes que j'ai répanduës en vous disant adieu. Si vous continuez à me négliger, & si vous ne me dites des injures, quand je ne vous écrirai pas assez souvent, vous verrez ce qu'il en arrivera.

LXIII. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Bussy.

A Paris, ce 18. Janvier 1675.

JE voi bien, Monsieur, qu'il faut vous réveiller pour avoir de vos nouvelles. Si nous étions au printemps ou dans l'automne, je dirois que les plaisirs de la campagne vous occupent, mais il me semble que dans la saison où nous sommes vous avez le tems de songer à vos amis. C'est peut-être, Monsieur, que vous vous trouvez si bien au coin de votre feu avec Mademoiselle de Bussy, que vous en oubliez tout le reste. J'avouë franchement que quand vous êtes ensemble, vous pouvez vous passer de beaucoup de gens; mais je ne suis pas assez sincere ni assez modeste, pour demeurer d'accord que vous deviez m'oublier. Il me semble même que vous estimant & vous admirant autant

tant

tant que je fais, vous êtes obligé en conſcience de m'aimer un peu. C'eſt à vous, Monſieur, à me détromper ſi je ſuis dans l'erreur. Je ne ſai pourtant ſi je voudrois être détrompé là-deſſus. Car il y a, comme vous ſavez, des erreurs agréables qui valent mieux que ce qu'on appelle *deſenganno* en Eſpagnol, & ce qu'on pourroit appeller en notre langue *deſabuſement*, ſi ce mot qu'un de nos meilleurs Ecrivains a haſardé, avoit été reçu.

LXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint Aignan.

A Autun, ce 19. *Janvier* 1675.

J'AI appris par Madame de Scuderi avec combien de chaleur vous aviez parlé au Roi de mon retour, Monſieur; & je vous aſſure que ſi vous l'aviez obtenu avec des graces conſidérables enſuite, je ne vous ſerois pas plus obligé que je le ſuis; car il n'a pas tenu à vous. Auſſi vous proteſtai-je qu'il n'y a jamais eu une ſi tendre reconnoiſſance qu'eſt la mienne; que je dirai par tout où je pourrai toute ma vie, les obligations que je vous ai; & que vous êtes le meilleur & le plus généreux ami du monde. Je le dirai même à la poſtérité. Si je pouvois vous faire plus d'honneur, je le ferois, quoi qu'il m'en coûtât; car mon bien & ma vie ſont à vous, auſſi-bien que mon cœur.

LXV.

LXV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame la Marquise de Villeroy.

Ce 21 Janvier 1675.

JE commençois à me détacher un peu de vous, Madame, quand j'ai reçu votre Lettre. Elle m'a fait rompre les demi résolutions que j'avois faites de ne vous plus tant aimer, & me revoilà plus à vous que jamais. Si j'avois la liberté de vous l'aller dire moi-même, je vous assure que je ne serois pas ici; mais tel n'est pas encore le bon plaisir du Roi. J'espere toûjours que ceci finira bien tôt. Cependant, Madame, ayez un peu plus de soin de votre ami malheureux que vous n'avez eu jusqu'ici. Vous seriez la plus ingrate femme du monde si vous m'aviez oublié; car personne ne vous aime & ne vous estime tant que je fais.

LXVI. LETTRE.

*Réponse de Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, ce 24. Janvier 1675.

JE songe fort souvent à vous, mon Cousin, & je ne trouve jamais la Maréchale d'Humieres que nous ne fassions pour le moins chacune un soupir à votre intention. Elle est toute

* *A la Lett. LX.*

te pleine de bonne volonté, auſſi-bien que moi; & tous nos deſirs n'avancent pas d'un moment l'arrangement de la Providence. Car j'y croi, mon Couſin, c'eſt ma Philoſophie. Vous de vôtre côté & moi du mien, avec des penſées differentes, nous allons le même chemin: nous viſons tous deux à la tranquillité, vous par vos raiſonnemens, & moi par ma ſoumiſſion. La force de votre eſprit, & la docilité du mien nous conduiſent également au mépris de tout ce qui ſe paſſe ici-bas. Tout de bon c'eſt peu de choſe: nous avons peu de part à nos deſtinées: tout eſt entre les mains de Dieu. Dans de ſi ſolides penſées, jugez ſi je ſuis capable de comprendre votre tranquillité.

Que dites-vous de nos heureux ſuccès, & de la belle action qu'a fait Monſieur de Turenne, en faiſant repaſſer le Rhin aux ennemis? Cette fin de campagne nous met dans un grand repos, & donne à la Cour une belle diſpoſition pour les plaiſirs. Il y a un Opera tout neuf qui eſt fort beau. Je laiſſe la plume à Madame de Grignan, mon Couſin: je dis la plume, car pour l'encre vous ſavez qu'elle en a de toute particuliere.

De Madame de Grignan.

Je n'ai point trouvé de papier noir, c'eſt ce qui m'a fait réſoudre à me ſervir de l'encre la plus noire de Paris. Il n'eſt feſtin que d'avaricieux, voyez comment celle de ma mere eſt effacée par la mienne. Je n'ai plus à craindre que les pâtez qui ſont preſque indubitables avec une encre de cette épaiſſeur; mais enfin il faut vous ſervir à votre mode. En verité, Monſieur, vous

vous feriez bien mieux d'épargner notre encre & notre papier, & de nous venir voir, puisque vous me faites le plaisir de m'assurer que mon séjour à Paris ne vous est pas indifferent. Venez donc profiter d'un bien qui vous sera enlevé à la premiere hirondelle. Si je vous écrivois ailleurs que dans une Lettre de ma mere, je vous dirois que c'est même beaucoup retarder mes devoirs qui m'appellent en Provence; mais elle trouveroit mauvais de n'être pas comptée au nombre de ceux qui doivent regler ma conduite. Elle en est présentement la maîtresse; & j'ai le chagrin de n'éprouver son autorité qu'en des choses où ma complaisance & mon obéïssance seront soupçonnées d'être d'intelligence avec elle. Je ne sai pas pourquoi je m'embarque à tout ce discours. Il ne me paroît pas que j'aye besoin d'apologie auprès de vous; c'est donc seulement par le seul plaisir de parler à quelqu'un qui écoute avec plus d'attention, & qui répond plus juste que tout ce qui est ici.

Suite de la Lettre de Madame de Sevigny.

Voilà ce qui s'appelle écrire de la bonne encre. Plût à Dieu que vous fussiez ici! nous causerions de mille choses, mais sur tout des sentimens dont la Provençale vous parle, qu'il faut cacher à la plûpart du monde, quelque veritables qu'ils soient, parce qu'ils ne sont pas vraisemblables. Corbinelli est ici, il croit que vous ne songez plus à lui, cependant il vous honore & il vous aime extrêmement. Votre souvenir fait les delices de nos conversations, & des regrets ensuite de vous avoir perdu.

LXVII.

LXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Evêque de Verdun.

A Chaſeu, ce 27. Janvier 1675.

IL faut dire la verité ; Monſieur de Turenne a bien aquis de la gloire cette campagne. Je dirois volontiers de lui ce que Jean de Vert diſoit avec bien moins de raiſon du Comte d'Harcourt, quand il battit les Eſpagnols qui aſſiegeoient Turin, & qu'il ſecourut cette place : *J'aimerois mieux être General Harcourt, qu'Empereur* ; mais effectivement j'aimerois mieux être General Turenne qu'Empereur. Je croi qu'on le hait bien en Allemagne ; mais je croi qu'on le hait bien auſſi en France, & voilà des haines qui valent bien mieux que des amitiez. On ne laiſſera point établir les Eſpagnols dans Ivoy. S'ils ſont plus forts que nous, nous avons plus de bons Officiers qu'eux, & plus de bonnes troupes. Dieu, ſi l'on oſe parler ainſi, eſt bien François depuis quelques années. Je ne ſai pas quand il tournera caſaque ; mais juſques ici il eſt bien déclaré pour nous.

LXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Buſſy ſa fille, Religieuſe à Sainte Marie.

A Chaſeu, ce 1. Février 1675.

COMME Chrétiens il nous faut avoir de la patience dans nos maux, ma fille : mais quand

quand je ferois Turc, je fouffrirois avec fermeté ce que je ne pourrois empêcher. J'efpere toûjours que je verrai la fin de tout ceci, & que plus elle fera éloignée, plus elle me fera avantageufe. Cependant je fuis auffi content que fi j'avois les honneurs & les établiffemens que je devrois avoir, & je me fais des plaifirs dans ma petite fortune, qui font plus purs & moins troublés que ceux que j'aurois dans une plus grande. On a tort à mon avis de me vouloir donner des foupçons du peu d'amitié, ou même de la mauvaife volonté de Madame de S***. Il me faut de grandes convictions pour me faire croire qu'une perfonne que j'aime & que j'eftime, foit fourbe.

LXIX. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Buffy.

A Paris, ce 6. Février 1675.

J'AI reçu votre Lettre, Monfieur, avec toute la joye que donnent les Lettres qu'on fouhaite extrêmement, & qu'on n'attend prefque plus. Je ne favois à qui me prende de votre filence ; il ne s'en eft rien fallu que je me m'en fois pris à cette réfignation que le Ciel vous a donnée depuis peu, & qui vous a un peu endurci. A vous parler franchement, Monfieur, quelque zele que j'aye pour votre repos & pour votre falut, je ne ferois pas bien-aife que vous fuffiez fi Philofophe & fi Chrétien pour moi. Je vous plains à la campagne ; mais je ne vous plains pas tant depuis que Mademoifelle de Buffy
e[illegible]

eſt venuë à votre ſecours. C'eſt une grande reſſource pour vous, qu'une perſonne auſſi raiſonnable qu'elle, parmi de ſottes gens qui ne penſent pas l'être. La vie que vous menez eſt ce qu'on appelle, une vie réglée. Je ſuis ravi que Dieu entre un peu dans vos réflexions, & que vous regardiez comme une faveur du Ciel, ce qui eſt une diſgrace aux yeux du monde. Croyez-moi, Monſieur, votre mauvaiſe fortune en eſt une bonne pour vous, à parler Chrétiennement. La Providence a des deſſeins de miſericorde ſur nous lors qu'elle nous afflige; & les chemins les plus rudes ſont d'ordinaire les plus ſûrs pour aller où elle nous conduit Mais parlons d'autres choſes. Pour peu que je continuaſſe ſur le même ton, vous prendriez ceci pour un Sermon, & je craindrois de vous endormir. Enfin nous avons un Confeſſeur du Roi. C'eſt le Pere de la Chaiſe, Provincial dans la Province de Lion, homme de mérite & de qualité, qui a de l'eſprit, du ſavoir, un grands fonds d'honneur, & une droiture des premiers ſiécles; ſur tout beaucoup de pieté, & une conduite très ſage. Ceux qui le connoiſſent, lui trouvent toutes les vertus d'un parfait Religieux, avec tous les ſentimens d'un vrai Gentilhomme. Il eſt neveu de l'Illuſtre Pere Coton Confeſſeur d'Henri le Grand; & ſelon toutes les apparences il remplira dignement ce poſte, que je ne lui envie pas, je vous jure. Quand on a une fois renoncé à tout, on eſt trop heureux de n'être rien.

LXX. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy au Pere Bouhours.

A Autun, ce 10. *Février* 1674.

JE viens de recevoir votre Lettre, mon R. P. avec celle de la Fontaine à Madame de Thianges. Cette Lettre est, comme tout ce qu'il fait, d'un caractére aisé & naturel. Cependant j'aime mieux ses autres Ouvrages. Sa façon convient mieux à conter qu'à écrire. Il est certain que si je n'avois Mademoiselle de Bussy pour m'aider à soûtenir les sottises de la plûpart des gens de Province, elles me fatigueroient bien plus qu'elles ne font. Si tous les Sermons étoient aussi bons, aussi agréables, & aussi courts que le vôtre, je n'en perdrois point. On m'a déja dit que le Pere de la Chaise est Confesseur du Roi, je m'en réjouïs, car j'ai oui dire qu'il a du mérite, de l'esprit, du savoir & de la vertu. Pour la naissance, je le sai par moi même, ayant trouvé dans ma Généalogie des titres fort anciens qui parlent de sa Maison.

LXXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Abbé D.

A Autun, ce 10. *Février* 1675.

J'AI appris avec bien du déplaisir, Monsieur, la perte que vous avez faite de Madame votre sœur:

sœur : car outre la part que je prens aux choses qui vous touchent, j'avois encore l'honneur de la connoître, & j'en faisois le cas qu'elle méritoit. Vous vous direz sur cet accident tout ce qu'il y a à vous dire, tant de la part de Dieu, que de votre Raison ; & pour moi, je me contenterai de vous assurer qu'il ne vous arrivera rien à quoi je ne m'interesse extrêmement, & que je suis de tout mon cœur à vous.

LXXII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Duc de Saint Aignan.

Ce 13. Février 1675.

JE prens toûjours patience sur ma mauvaise fortune, Monsieur. Si l'impatience pouvoit servir de quelque chose, je n'en manquerois pas, mais je fais de necessité vertu. J'ai gagné au moins une chose à mes malheurs, c'est de connoître combien est véritable & forte l'amitié que vous m'avez promise. Pour répondre à la nouvelle la plus considérable de votre Lettre, qui regarde le choix que le Roi a fait du Pere de la Chaise pour son Confesseur, je vous dirai que j'en suis fort aise. C'est un Gentilhomme de mérite, de savoir, & de grande vertu. Je connois fort sa Maison, & même son ancienneté. Pour sa personne, je ne la connois point ; j'en ai seulement entendu parler : mais s'il arrivoit que j'eusse affaire du Confesseur du Roi, j'aimerois toûjours mieux que ce fût un homme de condition & de merite comme lui, qu'un

autre. Il faut dire aussi la vérité, ce n'est pas sans raison que depuis l'institution de leur Compagnie, les Rois y ont toûjours pris leurs Confesseurs. Il n'y a point d'Ordre si utile au Public que celui-là, ni où il y ait eu tant de grands hommes. Nous en avons même dans ce temps-ci quelques-uns, qui ont ajoûté à la doctrine & à la vertu des premiers, plus d'éloquence & plus de politesse qu'ils n'en avoient, comme entre autres deux bons amis que j'y ai, les Peres Rapin & Bouhours, le P. Bourdalouë & bien d'autres.

Adieu, Monsieur. Voilà un long discours sur les Jésuites. Aussi je vous avoue que je les aime fort.

Je m'abandonne à vous pour tout ce que l'amitié vous inspirera en ma faveur. Imaginez. Je m'en fie bien à votre cœur, & à celui de ***.

LXXIII. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Bussy.

A Paris, ce 22. Février 1675.

JE penserois sur vos affaires, Monsieur, tout ce que vous pensez, si ce n'étoit que je croi qu'il se faut souvent gouverner selon les rencontres que la Raison ne peut prévoir; que d'ailleurs la Fortune a ses caprices & son heure du berger, aussi-bien que l'Amour; & après tout comme vous le dites, il ne faut rien avoir à se reprocher.

On ne croit plus du tout la paix, & l'on dit que

que l'Empereur a donné des Commiſſaires à Furſtemberg. Monterey a paſſé par ici, habillé à la Françoiſe, parlant François, l'air bon, diſant librement que le Prince d'Orange eſt un fou, De Souche, un traître; & que ſi le Roi avoit choiſi les Généraux des Hollandois, des Imperiaux & des Eſpagnols, il n'en auroit pas pris d'autres pour faire périr une armée, qui devoit être du côté de Flandres, aux portes de Paris, & du côté d'Allemagne au milieu de la Franche-Comté. Il dit encore que c'étoit une choſe admirable que les avantages de la bataille de Senef pour la France; qu'il les trouve bien plus grands que nous ne les trouvons; que perſonne n'avoit mieux ſervi que Villa-Hermoſa. Il a confeſſé ingenûment qu'il ne ſavoit pas la guerre quand on l'envoya en Flandres; mais qu'il l'avoit appriſe ſans qu'il en eût rien coûté à ſon maître.

LXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M***.

A Chaſeu, ce 25. Février 1675.

VOUS êtes toûjours aimable, Madame; mais la jalouſie vous ſied fort bien & vous donne des agrémens infinis. Je ne ſai qui me plaît le plus des douceurs du commencement de votre Lettre ou de la colere qui vous prend au milieu: Je ſuis ravi de voir deux Dames brouillées pour l'amour de moi; & après m'être

* Voyez Lett. LXII.

plaint ſi long-temps du trop peu d'amour de ma maîtreſſe, je prends un grand plaiſir à me voir trop aimé de mes amies. Continuez donc, Madame, à faire la diableſſe, & ne prétendez pas que je vous raſſure trop ſur ce chapitre. L'ingrate Sophonisbe m'aimeroit encore, ſi je ne l'avois trop perſuadée de mon amour.

LXXV. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Autun, ce 27. Février 1675.

JE ſuis ravi des apparences que je voi à une longue guerre. Aſſurément elle ſera cruelle, & remplie de beaucoup d'événemens. C'eſt ce qu'il nous faut à nous autres ſpectateurs; car nous nous ennuyons quand la ſcene languit.

Je trouve que Monterey a fait à ſon paſſage de la Cour, comme font la plûpart des étrangers qui veulent plaire par trop de complaiſance, & par l'imitation des manieres Françoiſes, que les ſages François n'eſtiment pas eux-mêmes. Il auroit mieux fait de conſerver la gravité Eſpagnole; & ſi le Roi ne l'en avoit autant aimé, au moins l'auroit-il eſtimé davantage. Je ne ſai de quoi s'aviſe de V** de commencer à ſervir de Lieutenant Général à ſon âge. C'eſt tout ce qu'il pourroit faire s'il y avoit long-temps qu'il le fût, de ne ſe pas fort ennuyer de l'être.

* *A la Lett. LXXIII.*

LXXVI.

LXXVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Maréchale d'Humieres.

A Chaseu, ce 28. *Février.* 1675.

J'Eus l'honneur de vous écrire il y a quelque temps, Madame, & je suis fort fâché que vos incommoditez vous ayent empêché de me faire réponse. J'apprens que vous êtes aujourdhui en meilleure santé, dont j'ai une très-grande joye. Menagez-la plus que vous ne faites, Madame, en vous donnant moins de soins; car si cette Maison pour qui vous les prenez, venoit à vous perdre, elle perdroit tout d'un coup les ressources qu'elle peut esperer de vous tant que vous vivrez. Je voudrois bien vous interesser par quelque endroit qui vous fût sensible; car je trouve aussi mon compte à votre vie, par une fort grande tendresse que j'ai pour vous.

LXXVII. LETTRE.

De la Marquise de Villeroi au Comte de Bussy.

A Paris ce 29. *Février* 1675.

EN vérité, Monsieur, je suis bien ennuyée de vous attendre toûjours sans vous voir arriver. Je ne croyois pas que la campagne

pagne vous parût si charmante qu'elle fait. Mandez-moi donc quand vous la quitterez, & si je puis espérer de causer encore avec vous au coin de mon feu, avec nos amies. Je souffre, que gens comme vous ne s'y chauffent pas. Si vous écoutiez votre *Cœur*, il vous diroit qu'il fait meilleur à Paris qu'à Chaseu.

LXXVIII. LETTRE.

De Madame de * * * au Comte de Bussy.

A Paris ce 30. *Février* 1675.

MA Lettre ne sera qu'un regître de tous les mariages qui se font & qui se sont faits cet hyver, Monsieur. Il me semble que rien n'est plus utile dans le commerce du monde, que de savoir à qui on a affaire, & que rien ne l'apprend mieux que les alliances des familles. Monsieur de Seignelay a épousé Mademoiselle d'Alegre. Monsieur de Montpéroux s'en est fort mêlé; & vous serez bien aise de ce mariage, Monsieur, pour l'interêt de la fortune de notre Cousin. Le Marquis de Saint-Martin épouse Mademoiselle de Lanoy, belle, jeune, & de bonne maison. S. Poüange, Mademoiselle de Berthomer. J'en ai oublié deux autres que je vous manderai au premier ordinaire.

LXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint Aignan.

A Autun, *ce* 13. *Mars* 1675.

JE me réjouïs extrêmement que vous ſoyez en meilleure ſanté que vous n'avez été. Ayez ſoin de vous, Monſieur. Premiérement, parce qu'il eſt fort bon de vivre; après pour l'interêt de votre Maiſon. Mademoiſelle de Saint-Aignan a encore beſoin de vous, il faut qu'elle ſoit mariée de votre main. J'ai encore une raiſon à vous dire, qui vous obligera d'aimer la vie, qui eſt pour aimer & pour ſervir long-tems le Roi, ce bon Maître que vous ne ſauriez jamais aſſez aimer, quoi que vous faſſiez. Mon Dieu! combien l'aimerois-je moi, s'il me faiſoit du bien, puiſque je l'aime tant après toutes les rudeſſes qu'il m'a faites!

LXXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Maréchal de Turenne.

A Autun, *ce* 14. *Mars* 1675.

MONSEIGNEUR, j'ai appris de Monſieur le P. Préſident avec quelle generoſité vous lui avez témoigné me vouloir rendre de bons offices dans les occaſions. Je n'ai pu ſur cela re-

retenir ma reconnoiſſance, ni m'empêcher de vous dire que vous me faites quelque juſtice d'être dans ces ſentimens là pour moi: car enfin le malheur que j'ai eu de n'avoir jamais pu gagner l'honneur de votre amitié, ne m'a point empêché de parler de vous comme d'un homme extraordinaire qui faiſoit honneur à ſon ſiécle, & dont le merite ſolide avoit de beaucoup paſſé celui des grands Capitaines des ſiécles précedens. Je ne m'en ſuis pas tenu aux paroles, Monſeigneur; peut-être le connoîtrez vous un jour. Cependant je vous aſſure que ce que vous avez fait cette derniére campagne, me tranſporta à un point, que je fus tout prêt ſur la nouvelle du combat de ****, à me donner l'honneur de vous en écrire; & je l'aurois fait ſi j'avois cru que vous euſſiez bien reçu ma Lettre. Mais aujourdhui que vous me faites une grace, vous me donnez la liberté de vous en remercier, & je le fais du meilleur de mon cœur, & avec tout le reſpect que vous doit, &c.

LXXXI. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 20. *Mars* 1675.

J'ETOIS tout prêt à vous faire une Rabutinade, ma chere Couſine, ſur ce que je ne recevois pas la réponſe que vous deviez à ma Lettre du mois de Janvier. Je la viens de recevoir cette réponſe par la diligence, avec une quaiſſe que

* *A la Lett. LXVI.*

que ma fille de Sainte Marie envoyoit à sa sœur. La quaisse à été jusqu'en Provence, au moins a-t-elle pû y aller, & il a fallu plaider pour la r'avoir. Encore si la Sainte Marie m'avoit mandé que votre Lettre y étoit, elle m'auroit épargné le chagrin que j'ai eu contre vous; mais je croi (Dieu me veuille pardonner) que votre niéce nous vouloit brouïller ensemble. Si vous saviez la colere où j'étois contre le maître de la diligence, vous jugeriez bien que j'avois quelque pressentiment qu'il y avoit dans cette cassette quelque chose qui m'étoit plus cher que les manches & que les rubans de ma fille. J'eus deux grands plaisirs à la fois; l'un de vous trouver innocente; & l'autre de lire deux Lettres de deux de mes meilleures amies, qui dans leurs manieres differentes écrivoient mieux à mon gré que femmes de France. Je m'étonne en songeant à cela que je n'aye pas pris plus de soin de m'en attirer; & c'est à quoi je ne prétens plus manquer à l'avenir. Au reste, ma chere Cousine, ne soupirez point pour mes malheurs avec notre petite Maréchalle, ce seroit tout ce que vous devriez faire si j'étois mort. Je ne répons point à vos nouvelles du mois de Janvier, il vaudroit autant vous parler de la bataille de Jarnac.

A Madame de Grignan.

Je serois bien difficile, Madame, si je n'étois content de votre encre, & même de votre cœur. Il est vrai que l'encre de Madame votre mere ne fait que blanchir auprès de la vôtre, & vous l'effacez aujourd'hui. Vous vous êtes même sauvée des pâtez : mais de quels écueils ne vous

ſauvez-vous pas? La beauté, l'eſprit, la jeuneſſe & les occaſions ne vous ſauroient faire faire le moindre pâté dans votre conduite. Au reſte, Madame, ſi j'avois la liberté d'aller à Paris, vous croyez bien que je la prendrois; mais je vous aſſure que j'en ſortirois quelquefois quand ce ne ſeroit que pour recevoir de vos Lettres.

D'aller à Paris ſans permiſſion & ſans affaire de conſequence, cela ne ſeroit pas trop ſage; & l'amitié quelque tendre qu'elle ſoit ne ſauroit paſſer pour affaire de conſequence. Je croi que vous aimeriez mieux aller & demeurer en Provence que de faire la moindre choſe contre votre devoir; mais je croi que vous ſouhaiteriez extrêmement que votre devoir s'accordât à demeurer à Paris; & quand je ne devrois pas avoir le plaiſir de vous y voir, je ne laiſſerois pas de ſouhaiter que vous y fuſſiez toûjours.

A Madame de Sevigny.

Vous avez raiſon, ma chere Couſine, de dire qu'il y a des choſes veritables qu'il faut cacher, parce qu'elles ne ſont pas vraiſemblables: comme par exemple s'il étoit poſſible que Madame de Grignan trouvât plus de plaiſir à paſſer ſa vie auprès de ſon mari à la campagne, qu'à Paris en ſon abſence; mais le ſentiment que je lui mande que je croi qu'elle a ſur ce chapitre, eſt fort vraiſemblable.

Auſſi-tôt que Madame de Buſſy m'eut mandé que notre ami Corbinelli étoit à Paris, je lui écrivis, & je voudrois bien (ſi Madame de Grignan va en Provence) que vous & lui priſſiez en la conduiſant, votre chemin par la Bourgogne: j'irois au devant de vous juſqu'à Buſſy avec la petite Toulonjon & votre niéce de Buſſy, de-là je

je vous amenerois à Chaſeu, & puis à Monjeu, où j'ai des raiſons de vous faire meilleure chere qu'en pas un autre endroit.

LXXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Pompone.

A Autun, ce 22. *Mars* 1675.

MONSIEUR, vous verrez par la Lettre que je me donne l'honneur d'écrire au Roi, les graces que je demande à Sa M. Je vous ſupplie de prendre la peine de la lui préſenter, & de me donner par là moyen d'en obténir l'une ou l'autre. Cependant faites-moi la faveur de croire que perſonne n'a plus d'eſtime pour votre vertu que moi, & n'eſt plus, &c.

AU ROI.

SIRE,

Je ſupplie très-humblement V. M. de me permettre que je l'aille ſervir en quelque condition que ce ſoit dans l'une de ſes Armées, & de croire que ce n'eſt point par maniere d'aquit que je lui offre mes très humbles ſervices, & dans la penſée qu'elle me refuſera cette grace, comme elle a fait les autres fois depuis dix ans. C'eſt de tout mon cœur, SIRE, *que je la lui demande ; & quoique trente années de ſervice ſans récompenſe ayent fort incommodé ma maiſon, j'ai encore du bien à vendre pour en faire des équipages, & pour en vivre à votre ſervice pendant quelques campagnes.*

Lorsque je me donnai l'honneur d'écrire à V. M. l'anée passée, SIRE, & de la supplier très-humblement de ne me pas confondre, (moi plein de zele & de bonnes intentions) avec ceux de sa Noblesse qui ne l'alloient servir que par ordre, elle eut la bonté de me faire répondre, qu'elle trouvoit bon qu'un homme qui avoit rempli comme moi d'aussi grandes Charges dans la guerre, n'allât point à l'Arriere-Ban. La beauté de ce sentiment me charma, SIRE, non seulement pour l'interêt que j'y avois; mais encore de voir que V. M. récompensoit par des égards les services de la même personne qu'elle châtioit pour sa mauvaise conduite. Aujourdhui, SIRE, j'ai besoin de cette même équité. V. M. a fait faire des taxes sur les Fiefs de sa Noblesse; je la supplie très-humblement de me faire la grace de me décharger de la mienne. Ce sont cent écus que je demande à V. M. SIRE, non pas pour la somme (car je lui offre d'en aller dépenser trente fois davantage à son service) mais par une distinction, dont il me semble que mes services passez, & mon zele pour l'incomparable personne de V. M. ne rendent pas indigne vôtre, &c.

LXXXIII. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Bussy.

A Paris, ce 27. Mars 1675.

PENDANT que vos amis sollicitent ici pour votre retour, souffrez, Monsieur, que je vous avertisse de penser à solliciter vous même le Maître de celui que vous faites solliciter. Voi-

Voici Pâque qui s'approche ; souvenez-vous , Monsieur, de votre devoir de Chrétien. C'est par-là qu'il faut commencer pour attirer sa benediction. J'ai donné un Livre de dévotion à Madame la Comtesse de Bussy pour vous l'envoyer, & par là vous engager à penser un peu à votre salut. Il n'y a que cela de réel & de solide au monde : *Quærite primò Regnum Dei , & cætera adjicientur vobis.*

Je vous manderai ce que j'aurai apris du voyage qu'on va faire à Versailles. Personne n'a tant de passion que tout réussisse que moi ; car c'est très sincerement que je vous aime & que je vous honore.

LXXXIV. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy au Pere Rapin.

A Autun, *ce* 31. *Mars* 1675.

J'AI reçu le Livre que vous m'avez envoyé, & j'en ai lû une grande partie. Je l'ai trouvé admirable; & cela fait voir la foiblesse de la nature humaine , qu'on soit convaincu de la Raison , & qu'on ne la suive pas. J'appelle ne la pas suivre , que de n'avoir que de foibles desirs. Cependant je m'en vais faire mon devoir, & prier Dieu qu'il me donne ce qui m'est nécessaire, soit pour mon salut, soit pour ma fortune. Je vous supplie , mon R. P. de joindre pour cela vos prieres aux miennes , & particuliérement dans la conjoncture présente où je marie Mademoiselle de Bussy au Marquis de Coligny-

ligny-Langhac. Je croi que cette nouvelle vous réjouïra, car vous aimez ma fille auſſi-bien que moi.

LXXXV. LETTRE.

*Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 3. Avril 1675.

QUAND mes Lettres vont comme des tortuës par la tranquille voye du Meſſager, & que vous les trouvez dans une caſſette de hardes qui ſont d'ordinaire deux ou trois mois en chemin, je ne m'étonne pas que vous ayez envie d'être en colere contre moi : je ſerois même fort fâchée que vous n'euſſiez pas envie de me gronder, mais enfin vous voyez que je n'ai point de tort ; & ſi ma niéce de Sainte Marie a compté ſur le plaiſir de nous mettre mal enſemble, elle eſt bien attrapée ; car je croi que nous avons été brouillez ce que nous le ſerons de notre vie.

La Maréchalle d'Humieres parle pour votre retour quand il eſt à propos, & parle ſi bien & avec tant de hardieſſe & de raiſon, qu'elle meriteroit de perſuader les gens de votre faveur ; mais l'heure n'eſt pas venuë. Celle du départ de tout le monde approche fort. On avoit parlé de la paix, & vous ſavez même le changement des Plenipotentiaires ; mais en attendant on va toûjours à la guerre, & les Gouverneurs & Lieutenants Généraux des Provinces, à leurs Charges. Toutes ces ſéparations me touchent ſen-

* A la Lett. LXXXI.

ſenſiblement. Je penſe auſſi que Madame de Grignan ne nous quittera pas ſans quelque émotion : elle m'a prié de vous faire mille amitiez pour elle. Vous avez raiſon d'être content de ſon cœur : elle ne perd pas une occaſion de me faire voir l'eſtime qu'elle a pour vous ; & moi je veux parler de celle que j'ai pour ma niéce de Buſſy. Elle penſe comme vous, & ce qu'elle m'a écrit me fait ſouvenir de vos manieres.

A Mademoiſelle de Buſſy, depuis Marquiſe de Colligny.

Je vous ſouhaite, ma très-chere, un très-bon, & un très-agréable époux. S'il eſt aſſorti à votre merite, il ne lui manquera rien.

Au Comte de Buſſy.

Comme j'écris ceci, je reçois une Lettre par laquelle on me mande que ce mari eſt trouvé. Je trouve plaiſant que cette nouvelle ſoit arrivée juſtement à cet endroit. Je vous conjure, mon cher Couſin, de m'en écrire le détail. Pour le nom, il eſt comme on le pourroit ſouhaiter, ſi on le faiſoit faire exprès. Je vous demande un petit mot de la perſonne & de ſa demeure.

A Mademoiſelle de Buſſy.

Ma chere Niéce, je prens un extrême interêt à votre deſtinée. Ma fille vous fait ſes complimens par avance, & vous embraſſe de tout ſon cœur.

Adieu, l'aimable pere, & l'aimable fille, je ſuis tout à vous.

LXXXVI.

LXXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Autun, *ce* 4. *Avril* 1675.

CES Meſſieurs dont vous me parlez, mon R. Pere, ne connoiſſent, je croi, de merite que celui qui eſt heureux. Ils ont même bien la mine d'en trouver où il n'y en a point, quand il y a ſeulement de la bonne fortune. Ce ſont de ces ames de bouë qui opprimeroient volontiers un honnéte malheureux, & qui adoreroient le veau d'or. Je me ſuis hâté de vous écrire ce billet pour vous donner avis que je vais marier Mademoiſelle de Buſſy au Marquis de Colligny-Langhac d'Auvergne. C'eſt un homme de grande qualité, qui a vingt-cinq mile livres de renre, & de la raiſon. Vous ſavez, mon R. Pere, que ſans cette derniere qualité je ne ferois pas grand cas des autres avantages. Je ſai que cette nouvelle ne vous déplaira pas; car la Demoiſelle eſt fort de vos amies, & votre très-humble ſervante. Il eſt vrai que mon abſence eſt un peu longue:

--- *Tantæne animis cæleſtibus iræ?*

Cela finira pourvû que je vive; & je me porte le mieux du monde.

LXXXVII. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 7. Avril 1675.

JE serai bien fâché quand Madame de Grignan vous quittera, parce que vous le serez fort toutes deux. Cependant il ne faut pas qu'elle se laisse trop aller à son chagrin. Outre que sa santé & sa beauté en pourroient pâtir, elle passeroit desagréablement sa vie. En quelque lieu qu'elle & moi soyons, je l'aimerai & l'estimerai toûjours extrêmement.

Le Futur est presque aussi grand que moi; il a plus de trente ans, l'air bon, le visage long, le nez aquilin & le plus grand du monde, le teint un peu plombé, assez de la couleur de celui de Saucourt, chose considerable en un Futur. Sa maison de Cressia qui sera sa demeure est belle, & à deux journées de Chaseu, & à trois de Bussy.

A la Lett. LXXXV.

LXXXVIII. LETTRE.

De Madame de Scudery au Comte de Bussy.

A Paris, ce 16. Avril 1675.

JE vous assure, Monsieur, que j'ai beaucoup de joye du mariage de Mademoiselle de Bussy.

Il

Il me paroît que vous êtes ſatisfait du Gendre que vous vous êtes choiſi. C'eſt une grande affaire pour lui ; ce qui vous plaît fort, ne ſauroit manquer de plaire aux honnêtes gens, & aſſurément vous avez le goût le plus exquis que j'aye jamais vû à perſonne. Je voudrois pour l'amour de vous, d'elle & de lui, que vous demeuraſſiez tous enſemble ; car la ſocieté d'une auſſi agréable perſonne que celle de Mademoiſelle de Buſſy ſe trouve à dire par tout, mais particuliérement à la campagne ; & quand on penſe auſſi agréablement que vous, il eſt doux d'avoir quelqu'un à qui parler qui vous entende ; mais en ce monde il n'y a point de plaiſir pur : vous avez celui de bien établir une fille que vous aimez, & vous aurez la douleur de vous en ſéparer, ſi Dieu n'y pourvoit par quelque autre voye. Puis qu'on voit bien la néceſſité qu'il y a de ſe guérir de l'amour, je m'étonne qu'on ne faſſe pas plus d'efforts pour n'en tomber jamais malade ; la douce & la tranquille amitié ſuffit pour bien remplir un cœur. Pour moi je trouve que Madame de *** aura deux Paradis au lieu d'un ; elle ſera toûjours aimée de ſon Amant, elle ſaura qu'il n'y aura que Dieu au deſſus d'elle dans ſon cœur. L'amour devant finir, voilà, ce me ſemble, ſon plus agréable tombeau.

LXXXIX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Autun, ce 20. Avril 1675.

JE vous dirai, Madame, qu'il eſt vrai que je ſuis content du Marquis de Colligny, c'eſt à dire,

dire, qu'il me paroit fort propre à se faire un très-honnête homme par le commerce des honnêtes gens: Je prétens que nous serons souvent ensemble ou chez lui, ou chez moi, ou à Paris. Vous dites que c'est un fort bon signe pour les gens que de me plaire. Vous me flattez, Madame, & là-dessus il me prend envie de vous rendre loüanges pour loüanges, mais il faut remettre ces éloges à un autre endroit: si je vous en donnois ici, il sembleroit que j'aurois été payé pour cela.

Il est vrai que le bon sens voudroit qu'on ne se chargeât point d'une grande passion, puis qu'on sait bien qu'elle finira avant la mort: mais chacun se flatte, on ne veut pas trouver des raisons qui empêcheroient de faire une chose agréable. Il est certain que l'amitié est bien plus solide, mais il n'y a que les gens qui ne sont plus propres à l'amour qui en soient capables.

XC. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur P . . .

A Autun, ce 29. Avril 1675.

JE viens d'apprendre, Monsieur, que vous aviez témoigné à ma femme beaucoup d'envie de me faire plaisir; cela m'a donné bien de la joye: mais j'en ai eu beaucoup plus quand j'ai sû que vous l'aviez assurée que le Roi n'avoit point d'aversion pour moi. Cela m'a touché vivement, & d'autant plus que je m'en suis toûjours flaté dans ma disgrace. J'ai cru que

Sa

Sa Majeſté n'avoit haï en moi que la mauvaiſe conduite que j'avois euë autrefois. Et je vous le dis franchement, Monſieur, cette penſée m'a conſervé les ſentimens de reſpect & de zele pour ſon incomparable perſonne, que j'ai toûjours eus, & que j'aurai toute ma vie. Je ſuis trop heureux d'être perſuadé qu'il ne me hait pas ; autrement je craindrois que cette averſion ne donnât quelque atteinte à la reſpectueuſe tendreſſe que j'ai dans le cœur pour Sa Majeſté : car enfin il eſt bien mal-aiſé d'aimer toûjours ceux qui nous haïſſent. Un des plus grands malheurs des malheureux, Monſieur, c'eſt de n'être pas crus ſinceres, quand ils témoignent de l'amitié à ceux qui leur font du mal, & qui les en peuvent délivrer. On croit toûjours que c'eſt leur interêt qui les fait agir ou parler ; cependant il eſt certain qu'il y a bien des rencontres où c'eſt la verité. S'il y a un homme qui doive croire aiſément qu'on l'aime, c'eſt le Roi. S'il y a un malheureux de qui il doive croire être aimé, c'eſt moi ; car il ſait bien que je ne ſuis pas ſans eſprit, & même que le mérite me touche plus que l'éclat de toutes les Couronnes. D'ailleurs il a pu voir par la conduite que j'ai euë dans ma diſgrace que je me faiſois juſtice ; & il eſt certain que je ſuis perſuadé que Sa Majeſté la devoit ſur mon ſujet au public & aux intereſſez : mais je commence à croire que s'il ſe radouciſſoit ſur moi, il contenteroit les gens qui ont de la raiſon, il feroit une action de clemence qui eſt toûjours belle à faire à un grand Prince, & il auroit quelque reconnoiſſance de tous les ſentimens que j'ai dans le cœur pour lui, & de beaucoup de ſervices qui n'ont jamais eu de récompenſe.

Je

Je me ſuis un peu étendu ſur cette matiere, parce que c'eſt celle que j'ai le plus à cœur, & j'ai été bien-aiſe d'avoir à la la traiter avec vous, Monſieur, dont la Raiſon & la Vertu me paroiſſent au deſſus de celles de la plûpart des autres hommes.

XCI. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 3. Mai 1675.

J'AI eu la fiévre ces jours paſſez, & cela ne m'a pas guérie de mon mal de côté. Je remarque que le chagrin & la maladie ſont preſque toûjours enſemble. Je me laiſſe accabler du mien; & il faut vous avoüer que mes maux deviennent plus grands que mon courage. Comme j'étois ce matin chez Madame de Monglas, on lui a apporté votre Lettre. Elle en a pleuré de tendreſſe; elle m'en a paru avoir une extrême reconnoiſſance: enfin votre honnêteté l'a enchantée, auſſi a-t-elle fait moi qui n'y ai pas un ſi grand interêt. J'aime que mes amis ſoient honnêtes gens, & qu'ils le paroiſſent; & je vous aſſure que votre generoſité m'a fait un plaiſir ſenſible; il faut avoir le meilleur & le plus généreux cœur du monde pour en uſer ainſi. En verité, Monſieur, vous êtes un fort honnête homme, & je ſuis ravie que vous en ayez donné cette derniére preuve. Je prens un ſi grand interêt à votre gloire, que j'ai de la vanité à cette action preſqu'autant que ſi je l'avois faite.

XCII.

XCII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Scuderi.

A Chaseu, ce 6. Mai 1675.

JE n'ai point sû votre maladie, Madame. Je vous plains fort, mais j'aimerois mieux vous guérir. Cependant bon courage. Dieu, votre gloire & votre santé vous demandent cela aussi-bien que moi. Je suis bien-aise que Madame de Monglas soit contente de mon cœur. Quoi que mon honnêteté pour elle soit fort naturelle, & que j'eusse de la peine à m'empêcher d'en avoir, je serois fâché qu'elle fût ingrate.

XCIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Monglas.

A Chaseu, ce 6. Mai 1645.

VOUS avez raison, Madame, de croire que j'agissois contre mon naturel, quand j'ai eu du chagrin contre vous, mais enfin cela est passé, & il ne reviendra jamais : car vous m'avez réduit à vouloir ce que vous avez voulu, & je n'ai plus pour vous que la plus tendre amitié du monde.

Au reste, Madame, je me réjouïs que le Roi vous ait conservé la pension de feu Monsieur votre mari. Cette action du Roi me paroît d'un très-

très-honnête homme. Il faut esperer en Dieu, il ne nous abandonnera pas. C'a été ma ressource dans tous les maux qu'on m'a faits ; & quoi qu'il ne m'en ait pas tiré, il m'a donné la force de les soûtenir sans foiblesse, & il me donnera assurément les moyens d'aller jusqu'au bout en homme de ma qualité, de mon rang, & de mon courage. Vous n'êtes guéres plus heureuse que moi, Madame, mais vous avez de l'esprit : il dépend de vous d'avoir du repos en dépit de la fortune. Reglez-vous sur ce que vous avez. A un certain âge il est bien-séant de se retrancher de mille dépenses, quand la néceſſité n'y obligeroit pas, c'est-à dire, quand on les pourroit faire aisément. Voilà comme j'ai fait. Cependant je me trouve obligé de faire cette année plus que je ne puis : mais Dieu m'aidera ; & pour moi je m'aide fort. Vous Madame, qui êtes ma bonne amie, ferez ce que vous pourrez pour m'assister. Je vous en conjure de tout mon cœur. Je ne vous dis pas aujourdhui, ni demain ; je dis le plûtôt que vous pourrez. Avec toute ma néceſſité, je vous le répete encore, si pour une affaire de conséquence, il vous falloit de l'argent, j'en trouverois bien. J'ai toûjours le même cœur qui m'en a fait trouver autrefois pour vous, quoi que je n'en eusse pas pour moi. Si même je vous étois utile à quelque chose dans les affaires que vous pourrez avoir, je me rendrois auſſi tôt à Paris, & je m'y cacherois pour vous servir auſſi bien que j'ai fait pour mes propres affaires. Enfin, Madame, disposez de moi comme de la personne du monde qui vous aime le mieux, & qui vous aimera autant toute sa vie.

XCIV.

XCIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de Pompone.

A Chaseu, *ce* 10. *Mai* 1675.

MONSIEUR, ma femme me vient de mander que vous aviez présenté ma Lettre au Roi, & que vous lui aviez témoigné ensuite mille bontez pour moi, & mille honnêtetez. Cela ne m'a pas surpris; car je suis malheureux, & vous ne me croyez pas tout à fait sans mérite. Cependant il est bien extraordinaire de voir des gens au poste où vous êtes aussi honnêtes gens que des particuliers, & je trouve le plus beau du monde, Monsieur, que vous ayez même résisté aux mauvais exemples. Je vous ouvre mon cœur, parce que je sai que vous entendez raison, & que vous savez que je suis de tout mon cœur, vôtre, &c.

XCV. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, *ce* 20. *Mai* 1675.

JE pense que je suis folle de ne vous avoir point encore écrit sur le mariage de ma Niéce: mais je suis en vérité comme folle; & c'est la seule bonne raison que j'aye à vous donner.

ner. Mon fils s'en va dans trois jours à l'Armée, ma fille dans peu d'autres en Provence : il ne faut pas croire qu'avec de telles séparations je puisse conserver ce que j'ai de bon sens. Ayez donc pitié de moi, & croyez qu'au travers de toutes mes tribulations je sens toutes les injustices qu'on vous a faites. J'approuve extrêmement l'alliance de M. de Colligny : c'est un établissement pour ma Niéce qui me paroît solide; & pour la peinture du Cavalier, j'en suis contente sur votre parole. Je vous fais donc mes complimens à tous deux, & quasi à tous trois : car je m'imagine qu'à present vous n'êtes pas loin les uns des autres. Adieu, mon cher Cousin, adieu, ma chere Niéce.

De Monsieur de Corbinelli.

J'espere que je me trouverai le jour de nôces avec vous, je me fie à mon ami le Hazard : en tout cas ce sera bien-tôt après. En attendant je vous dirai qu'il n'y a pas un de vos serviteurs qui en soit plus content que moi. Vous savez que je suis sincere.

A Mademoiselle de Bussy.

Je vous dis la même chose, Mademoiselle, je souhaite que vous soyez bien tôt Madame, & je ne doute pas que vous ne mêliez alors l'air de gravité que cette qualité donne, à celui des Rabutins qui sait se faire aimer & respecter également. Madame de Grignan m'arrache la plume.

De Madame de Grignan.

Comme vous n'avez point le malheur de partager le chagrin de mon départ, Monsieur, je

vous l'annonce ſans prendre la précaution de vous envoyer votre Confeſſeur. C'eſt donc ici un adieu, M. le Comte : mais un adieu n'eſt pas rude quand on n'eſt pas enſemble, & qu'ainſi l'on ne ſe quitte point ; c'eſt ſeulement avertir ſes amis que l'on change de lieu. Si vous avez beſoin de mes ſervices & de l'huile de Provence, je vous en ferai votre proviſion. Mais ce n'eſt pas tout ce que je veux vous écrire, c'eſt un compliment que je veux vous faire ſur le mariage de Mademoiſelle votre fille. Je ne ſai pas trop comment il s'en faut démêler, & je ne puis que repeter quelqu'un de ceux qu'on vous aura faits, & dont vous vous êtes déja moqué. Ce ſera donc pour une autre fois ; & ſi Dieu vous fait la grace d'être grand-pere au bout de l'an, je ſerai la premiere à vous dire mille gentilleſſes, & à elle auſſi. En attendant je vous embraſſe tous deux de tout mon cœur.

XCVI. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 22. Mai 1675.

VOUS avez raiſon. Il faut continuer d'avoir patience, après vous être tourmenté inutilement. Les étoiles font ſouvent nos affaires ſans que nous nous en mêlions. J'eſpere toûjours bien des vôtres ; & toute ſervante inutile que je vous ſois, je vous aſſure que je ſerai ſi attentive à vos interêts, que s'il ſe préſente une bonne occaſion, vous me verrez bien tremouſ-

ſer

ſer, & peut être vous être bonne à quelque choſe. J'aime aſſez Madame de Monglas, comme vous ſavez : mais je vous aime encore davantage. Ainſi je vous jure que c'eſt purement pour l'amour de vous que j'ai de la joye de vous en avoir vû uſer ſi généreuſement & ſi honnêtement pour elle que vous avez fait. Je ſuis comme Plutarque ; je guette les grands hommes aux petites choſes. Avec de l'eſprit comme vous en avez, vous pourriez paroître avoir un bon cœur quand vous ne l'auriez pas. Mais dans l'amitié particuliére on ne ſe contraint point, on ſuit les mouvemens de ſon cœur ; & je ſuis ravie de ſavoir que celui de mon ami eſt ſi noble. Car enfin quand on offre à une perſonne auſſi malheureuſe qu'eſt Madame de Monglas, on s'expoſe à être pris au mot, & il m'a paru que vous l'avez plus deſiré que vous ne l'avez craint. Avouez à cette heure une choſe, Monſieur, qui eſt que quand l'amour devient amitié, il demeure je ne ſai quoi à cette amitié de doux, d'agréable & d'ardent, qui n'eſt point dans toutes les autres.

XCVII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Chaſeu, ce 24. Mai 1675.

DIEU me fait une belle grace, Madame, de me donner l'indifference où je ſuis pour mon retour. Comme je croi vous avoir déja mandé, j'eſpere en gros, & je deſeſpere en détail.

tail. Cependant je travaille pour n'avoir rien à me reprocher, & j'attens du temps & des conjonctures des secours que je ne prévoi pas me devoir arriver par mes soins ni par le credit des gens qui m'aiment. Une amie comme vous, Madame, sert plus sans aller à la Cour, que ceux qui n'en bougent, parce que vous êtes soigneuse & intelligente, & qu'ils ne le sont pas. Je vous assure aussi que je vous aime bien plus qu'eux.

Je vous avouë, Madame, que quand j'ouvris ma bourse à Madame de Monglas à la Bastille, je ne fus pas plus aise de lui montrer quel cœur j'avois pour elle, que je viens de l'être quand je lui ai offert tout ce qui dépendoit de moi à la mort de son mari. Je n'ai pas tant d'argent comptant à l'heure qu'il est que j'en avois alors : mais j'ai les intentions aussi bonnes; & mille écus que je trouverois bien à emprunter pour fournir aux besoins de ma bonne amie, la devroient obliger davantage dans l'état où sont mes affaires, que vingt mille quand j'en avois cent.

J'ai grande impatience de savoir quelle place on aura assiegée en Flandres, c'est-à-dire en un mot d'apprendre les heureux progrès du Roi.

XCVIII. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Bussy.

A Paris, ce 25. Mai 1675.

JE vous écris, Monsieur, aujourdhui pour vous dire que voici un grand triomphe de la grace

grace de Dieu en la perſonne d'un de nos amis. Le Cardinal de Rets, par permiſſion du Roi, renvoye ſon Chapeau de Cardinal au Pape, & ſe retire dans ſon Abbaye de Saint Miel avec deux valets, & ne garde ſes Abbayes que juſqu'à ce que ſes dettes ſoient achevées d'être payées. Il ne faut plus que deux ans; après quoi ſon deſſein eſt de faire des charitez de l'Abbaye de Saint Denis qu'il ſe réſervera.

Je vous avouë que cela me touche. Les vuës d'un homme qui a tant d'eſprit entraînent le mien; & quand je fais réflexion qu'un homme qui a une grande dignité, la mépriſe aſſez pour la quitter, je trouve que tout ce qui nous paroît grand, vû de près, ne l'eſt pas. Je ſuis bien trompée ſi vous ne faites les mêmes réflexions que moi.

XCIX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Chaſeu, ce 27. Mai 1675.

MADAME de Montmorenci me vient de mander la retraite du Cardinal de Rets. Cela ne me ſurprend pas, & ne me fait pas mieux croire que je croyois, que le parti qu'il prend eſt le meilleur. Il ne me faut pas de grands exemples pour me convertir, c'eſt-à-dire, pour me faire plus régulier que je ne ſuis; il ne me faut qu'un peu moins d'embarras d'une famille dont je ſuis chargé, & avec lequel pourtant je croi que je me puis fort bien ſauver. Pour l'am-

bition, j'en ſuis plus guéri ; & plus détrompé des vanitez du monde, que le Capucin le plus zelé ; & quand je fais quelques pas qui ſemblent contraires à ces ſentimens, c'eſt pour l'interêt de mes enfans, & pour m'occuper. Mille gens peuvent penſer les mêmes choſes que penſe le Cardinal, & ne les pas faire ; car l'état de la fortune de chacun eſt different.

Si le Cardinal de Rets ne l'ayant jamais été, en refuſoit le Chapeau, je trouverois l'action bien plus exemplaire : mais il ne ſent plus le plaiſir d'avoir cette dignité, qu'on a même avilie par les gens qu'on lui a aſſociez ; & il eſt accoûtumé à être Cardinal comme un autre à être Comte. Si le Cardinal de Rets encore étant premier Miniſtre & tout-puiſſant, comme nous avons vû le Cardinal Mazarin, ſe depoſoit lui-même pour ſe donner tout à Dieu, cela feroit un grand effet ſur nos eſprits : mais c'eſt un particulier qui n'eſt point heureux. Il a ſoixante & dix ans, & il n'eſt pas ſain. Je vous aſſure, Madame, que ce qu'il fait n'eſt pas un grand ſacrifice, quoi qu'il ne puiſſe mieux faire, & même qu'il ſoit capable de faire mieux.

C. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 30. Mai 1675.

CE n'eſt pas l'eſprit que vous avez perdu, Madame, c'eſt la mémoire : car vous m'avez

* *A la Lett. XCV.*

vez déja écrit ſur le mariage de ma fille ; mais je ſuis fort aiſe que vous l'ayez oublié, cela m'a encore attiré une de vos Lettres. Je ne doute pas que vous ne ſouffriez étrangement, étant ſur le point de vous ſéparer des perſonnes que vous aimez le plus, & que vous devez le plus aimer. On vivroit bien plus heureuſement, ſi l'on pouvoit faire ce que dit l'Opera:

N'aimons jamais, ou n'aimons guéres,
Il eſt dangereux d'aimer tant.

Pour moi, j'aime encore mieux le mal que le remede, & je trouve plus doux d'avoir bien de la peine à quitter les gens que j'aime, que de les aimer mediocrement. L'indolence continuelle ne m'accommode pas ; je veux des hauts & bas dans la vie. Vous voyez, Madame, que la fortune m'a ſervi à ſouhait. Cependant il me ſemble qu'elle fait durer trop long-temps le méchant état, & qu'elle ſort de ſon caractere d'inconſtante pour me perſecuter. J'ai bien fait de mettre les affaires au pis. Si je les avois priſes à cœur, je ſerois mort à préſent, & je ſuis dans une ſanté à ſurvivre à de plus jeunes & à de plus heureux que moi. Ce n'eſt pas, comme vous dites, que l'exemple de Cheſieres ne faſſe trembler les plus ſains, mais il fait encore plus de peur aux infirmes. A tout hazard, Madame, portons-nous bien, je vous répons que nous irons loin, fiez-vous-en à ma parole. C'eſt déja beaucoup pour vivre long-tems, que de l'eſperer fortement.

A Monſieur de Corbinelli.

Je vous trouve entre la Mere & la Fille, Monſieur, & vous me paroiſſez-là ſi bien que

je ne vous en ôterai pas. Venez-y, courez y comme aux nôces, vous ne sauriez aller en aucun lieu du monde où l'on vous aime, & où l'on vous estime davantage.

A Madame de Grignan.

Avec tout cela, Madame, vous avez beau dire, c'est un malheur pour moi que vous partiez de Paris. Je suis encore plus prêt d'y aller qu'en Provence: ainsi vous n'auriez pas trop mal fait quand vous m'auriez annoncé votre départ un peu plus délicatement. Au reste, Madame; je vous rends mille graces de vos offres. Je me passerois bien de votre huile, & j'aimerois mieux ne manger jamais de salade, que de vous aller voir où vous allez. Je sai bien, Madame, que vous prenez part, comme font tous mes amis, au mariage de ma fille; & vous devez savoir aussi que je vous en remercie comme font tous les peres des nouvelles mariées. Je serai fort trompé, si je ne suis grand-pere au bout de l'an.

CI. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Cardinal de Rets.

A Chaseu, ce 4. Juin 1675.

CE que vous venez de faire ne m'a point surpris, Monseigneur; car je vous ai toûjours regardé comme un homme extraordinaire, & capable des plus grandes & des plus belles

ses actions. L'amitié que vous m'avez fait l'honneur de me promettre, me fait prendre part à tout ce que vous faites. Elle m'obligeroit à vous souhaiter de la bonne fortune, si vous ne la méprisiez. Je ne vous souhaiterai donc qu'une longue vie, Monseigneur; car quoi que je croye qu'elle vous soit assez indifferente, elle peut servir d'exemple aux méchans, & de soulagement aux misérables. Aussi-tôt que je vous saurai en lieu où j'aurai la liberté d'aller, je vous irai assurer de mes très humbles respects, & dire à V. E. que personne n'est plus que moi son très, &c.

CII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à l'Evêque de Verdun.

A Chaseu, ce 8. Juin 1675.

IL ne faut point me réveiller sur votre sujet, Monsieur, je n'y suis jamais endormi : mais je ne vous écrivois point, parce que je vous voyois occupé aux visites de votre Diocese, & je ne voulois pas vous interrompre dans ces occupations.

Il y a quinze jours que je sai la résolution qu'a prise Monsieur le Cardinal de Rets. Elle est belle & grande. Mais sans en vouloir diminuer le mérite, je vous dirai que s'il y a un homme de grande qualité qui doive faire un pas comme celui-là, c'est lui. Il a soixante & dix ans. Après le grand bruit & la grande figure qu'il a faite dans le monde, il se trouve sans

emploi, & comme abandonné, hors d'un petit nombre d'amis. Il se sent peut-être assez incommodé, pour ne croire pas vivre encore longtems. Il n'a point de neveu, de la fortune ou de la conduite duquel il soit chargé. Que peut-il faire de mieux que la retraite qu'il fait ? Elle est si belle en méprisant comme il fait les honneurs, que s'il n'avoit les bonnes intentions qu'il a assurément, il en pourroit tirer de la vanité. Enfin, Monsieur, je suis bien éloigné de changer ma maniere de vie; si j'étois en la place de Monsieur le Cardinal de Rets, je ferois ce qu'il fait.

Monsieur de Turenne est arrivé bien à propos près de Strasbourg, pour empêcher cette Ville de donner passage aux Allemans. On me mande qu'il va passer sur un pont qu'il a fait faire, pour aller à Montecuculi; ainsi je ne voi pas que ce grand restaurateur des affaires de l'Empire, nous doive faire grand' peur.

CIII. LETTRE.

De l'Evêque de Verdun au Comte de Bussy.

A Verdun, ce 14. Juin 1675.

VOUS avez peut-être cru, Monsieur, que Philisbourg étoit assiegé; nous l'avons cru aussi sur cette frontiére. Je pense que Monsieur de Montecuculi faisoit mine de le vouloir assiéger, pour faire sortir Monsieur de Turenne d'auprès de Strasbourg sur le pont duquel il avoit toûjours esperance; cependant notre General n'a point voulu quitter son poste, & s'est con-

contenté de le faire côtoyer en deça du Rhin, par quelque Cavalerie & quelques Dragons. Je ne sai si l'on vous aura mandé, que sur l'incertitude dans laquelle étoient au commencement les Magistrats de Strasbourg, sur le passage des Allemans sur leur pont, qui mandoient le matin qu'ils ne pouvoient l'empêcher, & le soir qu'ils l'empecheroient bien, Monsieur de Turenne leur écrivit fierement, qu'il étoit bon qu'ils se déterminassent, même en faveur des Allemans; & qu'il leur promettoit de la part du Roi son Maître, que cela n'empêcheroit pas la neutralité; qu'ils pouvoient même, en cas que les ennemis battissent son armée, prendre le parti des victorieux. Cette maniere haute lui a réüssi; car ils ont enfin refusé le passage. Que vous semble-t-il, Monsieur, de cette fierté? Il me paroît que cela est grand, & d'après l'ancienne Rome. Monsieur de Munster se remet dans notre parti. Le Palatin se lasse de celui qu'il a pris: son pays est ruiné, & l'on n'assiege pas la place qui l'incommode davantage. Monsieur de Treves est aussi fort mécontent de ce que M. de Lorraine a ravagé toutes les terres que cet Archevêque a au de là du Rhin.

CIV. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à l'Evêque de Verdun.

A Chaseu, ce 1. Juillet 1675.

JE n'ai jamais cru Philisbourg assiegé, Monsieur. J'ai eu trop bonne opinion de Monsieur

de Montecuculi & de Monſieur de Turenne. Le premier ne l'auroit pas legerement entrepris, & l'autre ne l'auroit pas ſouffert. Le pont de Strasbourg eſt la grande affaire de Monſieur de Turenne; il ſera difficile à Monſieur de Montecuculi de l'en détacher, & de lui faire prendre le change. Il eſt vrai que rien n'eſt plus beau que la hauteur avec laquelle Monſieur de Turenne a écrit à ceux de Strasbourg. J'ai lû en quelque endroit de l'hiſtoire de Nicetas, qu'un Capitaine de ſon tems manda les mêmes choſes à une ville qui balançoit de prendre le parti de ſes ennemis. Peut-être Monſieur de Turenne ne l'a-t-il pas lû comme moi : mais quand il l'auroit lû, il y a toûjours une grande hardieſſe à ſuivre cet éxemple, & un grand jugement à le ſavoir bien appliquer. J'ai toûjours dit du bien de lui ; mais depuis trois mois j'en dis de meilleur cœur. Je lui rendrois autrefois juſtice avec regret, & je me fais un plaiſir aujourdhui de la lui rendre. Si Monſieur de Munſter peut trouver ſon compte avec l'Empereur, il ne reviendra point à nous. Je croi que le Palatin & Monſieur de Treves ont du chagrin : Cependant ils nous haïſſent encore plus qu'ils ne haïſſent les Confederez, & ils ne laiſſent pas de bien ſervir leur parti.

CV. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 3. Juillet 1675.

J'AI été bien édifié, Monſieur, de votre réſignation aux ordres de la Providence de Dieu ſur

ſur vous. C'eſt une diſpoſition qui doit vous faire un fonds de joye, que ceux qui empêchent votre retour ne ſauroient vous ôter; & j'eſpere vous voir un de ces jours devot, en voyant trois femmes de qualité de votre connoiſſance vivre de prédeſtinées. Je vis hier Monſieur F** qui eſt à Paris caché. Il parle comme un Prophete, & il me fit voir une Lettre de Monſieur ſon frere à Madame ſa femme, qui me donna de la pitié & de l'admiration. J'en fus touché & charmé tout enſemble. Si cela paroiſſoit dans le public, on auroit bien de l'averſion contre ceux qui ont endurci le cœur du Roi contre lui. Enfin, Monſieur, il n'y a que la Morale Chrétienne qui donne de la joye dans la diſgrace, & du plaiſir dans les afflictions; toutes les autres Morales ſont bien froides ſur le chapitre de la conſolation dans les grandes ſouffrances. Je vous donne là un petit ſermon pour vous payer de vos trente bouteilles. Je ne laiſſe pas de vous dire que perſonne ne reſſent davantage votre abſence que moi; car vous êtes un fort honnête homme, & je vous avouë que j'en ai trouvé peu dont je m'accommodaſſe comme je m'accommoderois de vous. Vous avez tout ce qu'il faut pour plaire à l'Eſprit & à la Raiſon, quand on a de l'un & de l'autre.

J'ai oublié de parler dans mon ſermon de la retraite de Monſieur le Cardinal de Rets. Le monde qui eſt méchant y trouve à redire. Moi qui regarde cela d'un air plus ſimple, je le trouve le plus beau du monde.

Je penſois écrire à Mademoiſelle de Buſſy: mais la poſte va partir, & je n'ai que le tems de l'aſſurer de mes très-humbles ſervices.

CVI.

CVI. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy au Pere Rapin.

A Chaseu, ce 8. *Juillet* 1675.

MA vie passée a bien été aussi libertine que celle de Mesdames de ***, cependant elle n'a pas été si scandaleuse. Ce que j'ai fait, s'est fait plus ordinairement par les hommes, que ce qu'elles ont fait, par les femmes. Elles sont même allé plus loin que moi par leurs divorces ; & outre que cela les oblige à une vie plus retirée, cela leur donne plus le moyen de la faire. Messieurs F** sont encore plus en état que moi de faire parler de leur dévotion. Je suis chargé d'une famille, qui veritablement ne me dispense pas d'être homme de bien, mais qui m'empêche d'en faire de si grandes démonstrations que ceux qui n'ont ni femmes ni enfans. Je vous répons, mon R. Pere, qu'on parleroit de moi si j'étois comme eux. Votre amitié & vos remontrances me payent bien de mes eaux, & je vous assure qu'il n'y a que vos sermons où je ne m'ennuye point. C'est qu'avec ce qu'ils sont fort bons & bien à propos, ils sont encore fort courts ; mais vous les finissez par de certaines loüanges qui pourroient bien tout gâter.

Le Cardinal de Rets est encore de ceux qui ont plus de facilité que moi de mener une vie éxemplaire. Il faut être non seulement méchant, mais encore bien sot, pour mal interpre-

preter ſa retraite ; car que peut-on dire là deſſus qui ne ſoit ridicule?

Mademoiſelle de Buſſy n'eſt pas encore morte, mais elle eſt à l'agonie ; je la recommande à vos bonnes prieres. Mais pour parler ſans figure, elle ſera bien-tôt Madame de Colligny.

CVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Chaſeu, ce 15. Juillet 1675.

NOTRE mariage n'eſt pas encore fait, Madame. Je vous mandai l'autre ordinaire, qu'il ne ſe feroit qu'à la fin d'Août. Si dans ces marchez-là il n'y avoit point d'interêt mêlé, ils iroient bien plus vîte. Mais n'admirez-vous pas quelle force a l'uſage, & quelle autorité dans le monde? Avec trois mots qu'un homme dit : *Ego conjungo vos*, il fait coucher un garçon avec une fille, à la vûë & du conſentement de tout le monde ; & cela s'appelle : Un Sacrement adminiſtré par une perſonne ſacrée. La même action ſans ces trois mots, eſt un crime énorme, qui deshonore une pauvre femme ; & celui qui a conduit l'affaire, s'appelle, ne vous déplaiſe, un M . . . . Le pere & la mere dans la premiere affaire, ſe réjouïſſent, danſent, & menent eux-mêmes leur fille au lit ; & dans la ſeconde ils ſont au deſeſpoir, ils la font raſer, & ils la mettent dans un Couvent. Il faut avouër que les Loix ſont bien plaiſantes.

Ce qui me fera revenir, Madame, ce ſera peut-

peut-être le moins accredité de mes amis avec une conjoncture favorable.

Quand on renvoyera au Cardinal de Rets son Chapeau, on ne lui fera pas changer de résolution. Il fera la vie d'un pauvre Prêtre avec le titre de Cardinal, comme s'il ne l'avoit plus ; il n'en faut pas douter.

CVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 15. Juillet 1675.

IL y a plus de quinze jours que je balance à vous écrire, Madame : mais comme c'est sur un chapitre de tristesse, j'ai de la peine à m'y résoudre. Je ne suis pas bon pour les consolations ; je n'aime pas même à être consolé. C'est pour le départ de Madame de Grignan & pour la retraite du Cardinal de Rets, que je vous écris aujourdhui. Vous savez bien, Madame, en un mot comme en mille, que je suis bien aise de votre joye, & fort fâché de vos chagrins : mais n'en parlons plus, on ne sauroit trop tôt finir cette matiere.

Comment vous portez-vous ? où êtes-vous ? & à quoi vous amusez-vous ? En attendant votre réponse, Madame, je vous dirai que je me prépare à faire le mariage de Mademoiselle de Bussy à la fin d'Août. Je vous demanderai votre procuration au premier jour. Cependant parlons de la guerre. Il n'y aura point de combat general à mon avis, entre Monsieur de Turenne

&

& Monſieur de Montecuculi. L'un ne fera pas une aſſez fauſſe démarche devant l'autre, pour l'obliger de hazarder une bataille : mais Monſieur de Turenne fera aſſez s'il empêche le paſſage du Rhin, & la communication de Strasbourg aux Allemands ; & je croi qu'il en viendra à bout. Mandez-moi des nouvelles de la belle Madelonne. Je vous aſſure que je l'aime bien, mais toûjours moins que vous.

CIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Benſerade.

A Chaſeu, ce 25. Juillet 1675.

SI vous manquez de matiere à Paris pour m'écrire, vous croyez bien que je n'en ai pas plus ici qu'il ne m'en faut. Cependant il faut entretenir un petit commerce d'amitié entre nous ; à quoi trois lignes ſuffiſent, comme trois feuilles toutes entiéres.

Il y a aſſez long-tems que j'ai reçu la derniére réponſe que vous m'avez faite ; mais Monſieur Jannin qui vint dîner ici Dimanche dernier, me dit qu'il vous avoit vû chez Monſieur de la Baſiniere, & que vous aviez parlé tous deux de moi : cela m'a fait penſer plus fortement à vous, & m'a obligé de vous écrire pour vous rendre graces de toute la part que vous me témoignez prendre en tout ce qui me touche. L'état de ma fortune ne me fait plus de peine, & je fais de tems en temps de petits pas pour l'ameliorer plus par raiſon & par honneur, que

que par ambition, mais ſans inquiétude de l'évenement. Si je n'avois point d'enfans, je donnerois de bon cœur quittance au Roi de tous mes ſervices. Cependant il ne m'ennuye point, & je me ſuis fait des plaiſirs qui me tiennent lieu de ceux de Paris & de la Cour. Je ne ſuis pas de ceux qui ne croyent être heureux qu'autant que les autres le croyent. Quand je ſuis à mon aiſe, le monde a beau me plaindre, je ne me plains pas moi. Si je voyois un peu plus ſouvent mes bons amis, & vous ſur tout, il ne me manqueroit rien.

CX. LETTRE.

Du Monſieur de . . . . au Comte de Buſſy.

Au Camp de Gamshuſen, ce 25. Juillet 1675.

NOUS étions campez à Biſchen, & nous étions dans une très-grande néceſſité de fourrages le 21. de ce mois. Monſieur de Turenne commanda qu'on travaillât à ſe retrancher; de ſorte qu'en 24. heures tous les travaux furent achevez tant par la Cavalerie que par l'Infanterie, qui avoit dix pas de terrain par Compagnie. Le 23. dès la pointe du jour Monſieur de Turenne marcha avec la plus grande partie de ſes troupes à un poſte à deux lieuës de Biſchen, où il avoit déja fait avancer trois jours devant le Chevalier du Pleſſis avec une Brigade de Cavalerie, & laiſſa derriere les retranchemens deux Brigades de Cavalerie & une d'Infanterie commandées par le Comte de Lorges avec Meſſieurs de

de Montauban & Douglas Maréchaux de Camp. Le 24. à une heure après minuit l'on commença à entendre une petite escarmouche à la tête de notre Camp, qui s'accrut vers la pointe du jour, & qui s'augmenta si fort au lever du Soleil, que nous crûmes bien-tôt voir une affaire générale: mais les ennemis se retirerent après avoir fait ce manege une heure & demie ; & comme le païs est extrêmement couvert, on ne pût les suivre, ni faire des prisonniers que quelques blessez qu'on prit sur le Camp de bataille en retirant les nôtres, desquels il y a plus de soixante morts & plus de quatre-vingt blessez. Monsieur de Vaubrun fut blessé au pied d'un coup de mousquet qui ne sera pas dangereux, à ce qu'on croit. Monsieur de Rannes y eut un cheval tué sous lui, & ses trois Aides de Camp blessez. Il y a eu aussi plusieurs de nos Officiers blessez, dont les noms ne sont pas connus. Monsieur de Tincy Général Major de l'Infanterie y a été pris en faisant avancer des Mousquetaires détachez pour faire feu sur une haye qu'il vouloit gagner. Après cela Monsieur de Turenne marcha ; il se vint camper derriere un village nommé Gamshusen, & aujourdhui vers les huit heures du matin s'étant apperçu que les ennemis avoient envoyé de l'Infanterie se loger dans le Cimetiere & dans l'Eglise de ce village-là, soûtenuë d'un corps de Cavalerie dans une petite plaine; on y a envoyé deux Bataillons & des Dragons qui les ont délogé, mais ce n'a pas été sans peine. L'attaque a duré deux heures, & on y a fait marcher du canon, ce qui les a obligé d'abandonner ce poste, duquel nous sommes présentement les maîtres. Il y a eu plus de cent hommes de tuez & quelques blessez, presque tous

tous des leurs. On y a pris celui qui commandoit. De notre côté nous y avons perdu Monſieur le Chevalier d'Hoquincour Colonel des Dragons de la Reine, un Capitaine de ſon Regiment, & quelques autres Officiers ſubalternes. Nous ſommes ſi proches les uns des autres, qu'il eſt impoſſible qu'il n'arrive ſouvent de pareilles actions. Le quartier de M. de Montecuculi eſt à Renchenloch, & le notre à Gamshuſen : cela ſe touche.

CXI. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 25. Juillet 1675.

C'EST grand' pitié, Monſieur, que d'être Auteur de profeſſion, on a plus d'affaires que n'en a Monſieur Colbert, & à peine peut-on trouver le tems d'écrire à ſes meilleurs amis. En vérité vous ne ſauriez comprendre quel eſt l'embaras d'un homme qui imprime ; car quoi qu'on vous ait imprimé, ç'a été malgré vous ; il s'eſt trouvé des gens charitables qui vous ont delivré de cette fatigue. Vous aurez dans huit jours la défenſe de ce pauvre Bas-breton que vous ne haïſſez pas. Je me flâte qu'elle vous plaira ; vous êtes déja prévenu pour ce Provincial. J'acheve l'*Hiſtoire du Grand Maître d'Aubuſſon*, je ne la donnerai point au public que vous n'ayez eu la bonté d'y mettre de ces traits originaux qui vous ſont propres, & que vous n'y ayez retranché tout ce qui ne vous plaira pas. Une Dame de mes amies d'un grand mérite

rite me dit tant de bien de vous & me témoigne tant d'envie de pouvoir vous ſervir, qu'elle mérite bien que vous me parliez d'elle dans votre premiere Lettre. C'eſt Madame d'Aſſerac, vous n'avez pas une amie plus digne qu'elle d'être des vôtres.

CXII. LETTRE.

Du Comte de Limoges au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 31. Juillet 1675.

JE crois, Monſieur, que vous me diſpenſerez de vous faire un compliment ſur le Mariage de Mademoiſelle de Buſſy. On dit qu'il eſt certain, & que tous vos amis vous en écrivent. Quoi qu'aſſurément j'y prenne plus de part que perſonne, je ne ſai comment vous en parler. Si je vous mandois mes ſentimens, ils ne s'accorderoient peut-être pas avec la joye que vous devez avoir en cette rencontre où il ne faut rien mêler de triſte. Je croi qu'il vaut mieux me contenter de vous dire qu'il n'y a rien de changé dans mon cœur pour vous, Monſieur, & je vous ſupplie d'être perſuadé que quand j'aurois été aſſez heureux pour vous être quelque choſe de plus que ce que j'ai l'honneur de vous être, je n'aurois pas eu pour vous plus de reſpect & plus de tendreſſe que j'en aurai toute ma vie, quoique je ne ſois que votre couſin, &c.

Si j'oſois écrire à Mademoiſelle votre fille, Monſieur, je l'aſſurerois que quelque changement

ment qui arrive dans ſa condition, je ſerai toûjours le même. Cela n'eſt pas difficile à croire, puiſqu'un an & demi de perte d'eſpérances n'a point changé mon cœur pour elle. Je ne ſai rien de nouveau, que le mariage de Mademoiſelle d'Armagnac avec Monſieur de Cadaval Grand de Portugal. La Demoiſelle n'a que quinze ans.

CXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Chaſeu, ce 1. Août 1675.

* JE comprens bien l'embarras des gens qui font imprimer, mon Rev. Pere, mais le mal que l'on fait à ceux qu'on imprime malgré eux eſt bien pire. La charité de ceux qui ont pris ce ſoin-là pour moi m'a coûté ma fortune, car pour me rendre plus plaiſant, ils m'ont fait offenſer mille gens auſquels je ne ſongeois pas & que j'aurois loüé ſi j'en avois parlé. J'attends avec impatience la défenſe du Bas-breton; j'eſpére qu'il employera ſes armes offenſives auſſi bien que les défenſives contre ſes ennemis & je les tiens pour battus. Je connois le mérite de Madame d'Aſſerac, mon R. P. & ſa grande naiſſance me paroît une de ſes moindres bonnes qualitez. J'ai toûjours fort ſouhaité d'être de ſes amis; aidez-moi à le devenir. Je me réjouïs de voir votre *Hiſtoire d'Aubuſſon.* C'eſt une belle matiere; vous me ferez paſſer de bonnes heures en votre abſence: cela ſoit dit ſans vous offenſer.

CXIV.

* *Voyez Lett. CX.*

CXIV. LETTRE.

De Madame de M . . . . au Comte de Bussy.

A Paris, ce 2. Août 1675.

J'AVOIS tort de me plaindre des ménagemens des Généraux d'Allemagne. Après que Monsieur de Turenne eût chassé les ennemis du village de Gamshusen, il les suivit avec un corps de Cavalerie ; & comme il faisoit faire un pont sur un ruisseau, les ennemis tirerent deux coups de canon de deux petites pieces qu'ils avoient sur une coline. Le premier emporta le bras de Saint-Hilaire Lieutenant de l'Artillerie, & le second donna dans le corps de Monsieur de Turenne, & le tua tout roide. Ses troupes ne savoient pas encore cette nouvelle quand le Courier est parti. Tout le monde est dans une consternation qu'il n'y a rien de pareil. Le voyage de Fontainebleau est rompu. Voilà, ce me semble, mourir bien glorieusement après une aussi belle vie que la sienne. Il est tué à soixante & cinq ou six ans, à la tête de son armée, en faisant fuir les ennemis. Cela a quelque rapport à la mort de ce grand Roi de Suede. Apparemment il y aura des suites à cette action.

Le lendemain du jour que le Roi apprit la mort de Monsieur de Turenne, Sa Majesté fit huit Maréchaux de France, & leur donna leur rang suivant leur ancienneté de Lieutenant Général. Pour Monsieur de Vivonne, il prendra son ancienneté du jour qu'il a été fait Général

des Galeres. Le Roi y a mis une condition en les faisant Maréchaux, qui est que le plus ancien d'entr'eux commandera les autres, & qu'ils ne rouleront plus ensemble, comme ils faisoient autrefois. Après vous avoir dit tout cela, il vous les faut nommer: Messieurs de Navailles, d'Estrade, Schomberg, Vivonne, Duras, la Feuillade, Luxembourg, & Rochefort.

Monsieur le Prince, dit-on, va commander l'armée d'Allemagne, & y mene six mille chevaux; Monsieur le Duc y est déja allé en poste. Messieurs de Duras, la Feuillade, & Rochefort serviront sous Monsieur le Prince. Monsieur de Luxembourg commandera en chef l'armée de Flandres, & Monsieur de Crequi son camp volant.

Le Cardinal de Bouillon apprit la mort de Monsieur de Turenne d'une étrange maniere. Louvigny croyant qu'il savoit la mort de son Oncle, lui envoya faire un compliment: véritablement il n'en avoit pas ouï parler.

Par le même Courier qui apporta la nouvelle de la mort de Monsieur de Turenne, le Roi en reçut une Lettre qu'il lui avoit écrite quatre heures avant que d'être tué, par laquelle il lui mandoit qu'il alloit attaquer les ennemis, quoi qu'ils fussent plus forts que lui; mais qu'il esperoit de les battre, & qu'il avoit fait exposer le S. Sacrement, & ordonné les Prieres de Quarante-Heures dans une Ville là-auprès. Cela vaut un acte de contrition.

Le Roi a fait le Comte du Lude, Duc.

CXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte de Limoges.

A Chaſeu, ce 3. Août 1675.

* JE ſens toutes vos amitiez, Monſieur, avec tant de reconnoiſſance que mon regret augmente de n'avoir pû être que votre Couſin. Sur cela je n'ai rien à me reprocher. Vous ſavez bien qu'il n'a pas tenu à moi que votre fortune ne vous mît en état que nous en fuſſions plus proches, mais je ne ſaurois approfondir cette matiere ſans m'attendrir.

Ma fille vous rend mille graces des ſentimens que vous avez pour elle. Quoi qu'elle devienne, la plus ſévere vertu ne l'empêchera pas d'avoir toute l'eſtime & la reconnoiſſance qu'elle vous doit.

Quand on n'a que quinze ans, on eſt auſſi bien en Portugal qu'en France, quand on y eſt auſſi bien mariée que Mademoiſelle d'Armagnac. Mais ce que je trouve fou, c'eſt quand on eſt en âge de connoître la France de ſe réſoudre à quitter ſes parens & ſes amis, & une Cour comme la nôtre, pour aller tenir un grand rang parmi des viſages inconnus, à trois ou quatre cens lieuës de ſon païs, au hazard de s'y trouver fort malheureuſe ſans ſavoir à qui s'en plaindre.

* *Voyez Lett. CXII.*

CXVI. LETTRE.

Du Comte d'Epinac au Comte de Buſſy.

Au Camp de . . . près de Strasbourg ce 5. Août 1675.

VOus me demandez le détail de la mort de Monſieur de Turenne, & ce qui s'eſt paſſé depuis juſqu'à préſent: je m'en vais vous le dire. Vous ſaurez que le 26. nous ſéjournâmes à Gamshuſen après en avoir chaſſé les ennemis le 25. Monſieur de Turenne fit revenir ce jour-là une partie de la Cavalerie & de l'Infanterie qu'il avoit laiſſée dans le Camp de Biſchen, ſur ce qu'il avoit appris que les ennemis avoient marché à lui. Le 27. à la pointe du jour il marcha à Saſpach, où étant arrivé environ à midi, il fit ſommer le Gouverneur du Château de ſe rendre; ce que n'ayant pas voulu faire, il fit dreſſer pluſieurs batteries contre l'Egliſe & le Château, contre leſquels notre canon ne faiſant preſque rien, Monſieur de Turenne mit l'armée en bataille. Pendant ce temps-là les ennemis firent pluſieurs batteries, & Monſieur de Turenne ayant achevé de donner ſes ordres, ſe tint quelque temps ſur la hauteur où étoit poſté notre canon, d'où il voyoit tous les mouvemens que faiſoient les ennemis. Le pauvre homme, dit-on, n'a jamais été de ſi bonne humeur que ce jour-là. Il diſoit que s'il les avoit voulu poſter lui-même, ils n'auroient pas été plus mal; & il aſſuroit par pluſieurs mouvemens qu'il leur voyoit faire, que la tête leur avoit tourné.

Sur

Sur les trois ou quatre heures après midi, après s'être réposé un quart d'heure au piéd d'un arbre, il monta à cheval pour voir passer quelques bataillons qu'il avoit fait venir pour passer à la droite. Ceux qui étoient auprès de lui le prierent plusieurs fois de ne point aller en cet endroit, parce que le canon des ennemis y donnoit fort ; mais ayant fait signe de la main qu'on ne le suivît pas de près, il s'y en alla au galop : & rencontrant Saint-Hilaire Lieutenant de l'Artillerie, auquel il parloit lorsque ce maudit coup de canon le tua tout roide, le boulet lui rompit le bras gauche, & lui passa au travers du corps ; Saint-Hilaire eut aussi un bras emporté du même coup.

Nous restâmes dans ce poste-là tout ce jour 27. & encore le 28. & le 29. à nous canoner. Et la nuit du 29. au 30. nous nous retirâmes d'abord en assez bon ordre ; mais après il s'y mêla un peu de confusion, ce qui se remit au jour ; & ensuite nous remarchâmes en notre Camp de Bischen, où nous ne fumes pas longtemps ; car les ennemis marcherent presqu'aussitôt que nous, & allerent attaquer Vilstet, à quoi on ne s'attendoit pas. Nous remontâmes aussi-tôt à cheval, & nous fûmes long temps sans marcher à cause de l'irrésolution de nos Généraux qui étoient tous d'avis differens. Cependant Vilstet étoit fort pressé, & avoit essuyé beaucoup de volées de canon. Enfin on résolut qu'on se retireroit, & qu'on envoyeroit quelques troupes pour soûtenir celles qui défendoient Vilstet, lesquelles en sortirent fort heureusement, & nous marchâmes en même temps pour nous retirer à notre pont d'Altenhein, qui étoit le soir du 31. Juillet. Nous y arrivâmes le

 pre-

premier Août à la pointe du jour, toutes les troupes y camperent: les bagages défiloient sur le point depuis le jour précedent 31. Dès que l'armée fut arrivée dans ce Camp-là, on alla poster les guides à l'ordinaire. Je me trouvai commandé à la tête de tout avec 50. Maîtres; & plusieurs gens qui revenoient de parti, m'assuroient que les ennemis n'avoient pas passé une petite riviere nommée Hut, qu'il falloit de nécessité qu'ils passassent pour venir à nous: de sorte qu'on se tenoit fort en sûreté, & qu'on admiroit notre bonheur de nous être retirez devant ces gens-là pendant un si long chemin sans rien perdre. Peu de temps donc après avoir été à mon poste, j'apperçus quelques ennemis; ce qui ne me surprit point, croyant bien qu'ils nous envoyeroient quelque parti pour nous suivre, & savoir quand nous aurions passé. Il me parut d'abord un escadron, & un moment après trois ou quatre autres. J'envoyai avertir au Camp, & dire ce que je voyois. Les ennemis furent environ une heure à six ou sept cens pas de moi sans avancer. Ils envoyerent seulement quelques gens escarmoucher, & j'en fis de même. J'étois posté sur un grand chemin, & j'avois des bois derriere moi; ce qui faisoit que je n'apprehendois pas qu'ils me poussassent, parce que je ne doutois point qu'ils ne craignissent de tomber dans une embuscade, & même je m'avançois, & je me retirois de temps en temps pour le leur faire plus craindre, & comme si je les y avois voulu attirer. Monsieur le Comte d'Auvergne Maréchal de Camp m'envoya dire de me retirer à la grande garde, si je voulois. Je lui mandai qu'il n'apprehendât rien pour ma garde, & que du lieu où

où j'étois je lui donnerois des nouvelles de ce qui pouvoit venir ; & que s'il venoit des gens à moi, je me retirerois tout doucement. Dans ce temps-là les ennemis m'envoyerent escarmoucher, & un moment après il vint une troupe d'environ soixante Maîtres en deux escadrons, un sur la droite, & l'autre sur la gauche ; à trente pas de ces soixante Maîtres qui venoient au trot, je me retirai aussi-tôt dans le bois. Après avoir fait environ cent pas, je vis ces gens venir à moi l'épée à la main. Je retournai d'abord à eux en faisant grand bruit, & en criant à l'Infanterie d'avancer; ce qui les étonna un peu. Je les chargeai aussi tôt, & je les repoussai jusqu'à mon poste, & on en tua plusieurs. Comme je vis qu'ils revenoient à moi avec trois escadrons, je me retirai doucement en escarmouchant, jusqu'à un escadron de garde que je savois que nous avions là auprès, où je me ralliai. Nous marchâmes ensemble à eux, & nous les pousâmes où je les avois poussez la premiere fois ; mais ils trouverent des troupes fraîches, avec lesquelles ils nous ramenerent un peu vîte. Nous trouvâmes une brigade de Cavalerie à cheval qui nous venoit soûtenir, avec laquelle nous les pousâmes encore une fois; après quoi nous commençâmes à nous mettre en bataille & eux aussi. Ils avancerent d'abord leur canon & de l'Infanterie, ce qui nous obligea de nous retirer derriere le défilé, où l'on posta de l'Infanterie; & toutes nos gardes pour la soûtenir. Ils avancerent leur canon jusques sur le bord du défilé avec un grand corps d'Infanterie ; & ils firent couler beaucoup de troupes sur leur droite, croyant nous prendre par derriere, & se saisir de notre pont, à quoi nous

avions mis ordre. Cependant nous fûmes obligez de nous retirer de ce défilé qu'ils passerent. Après cela toute notre Cavalerie se retira avec assez de desordre, dont les ennemis profiterent d'abord ; & je croi que sans une espece de ravine qu'on trouva, on auroit été bien plus embarassé : mais on se rallia derriere cette ravine, & on mit notre canon sur une hauteur qui incommodoit fort les ennemis. Toutes nos troupes reprirent là courage, & se rassurerent. Et comme les ennemis s'avançoient, ainsi que je vous ai déja dit, à notre pont, Monsieur de Vaubrun marcha à eux avec un corps de Cavalerie, & les tailla en pieces : aussi-tôt après notre Infanterie suivit cet exemple, & on leur prit quatre pieces de canon. Il s'y fit un fort grand feu, & il y demeura beaucoup de gens de part & d'autre, mais plus des leurs que des nôtres. Monsieur de Vaubrun fut tué dans ce temps-là. Le combat dura quatre heures, après lesquelles chacun commença à se retrancher, & nous nous canonâmes trois heures durant. La nuit suivante nous passâmes le Rhin sur notre pont sans être suivis.

CXVII. LETTRE.

Du Marquis de Renel au Comte de Bussy.

A Versailles, ce 5. Août 1675.

LE Roi vient de décider en ma faveur le différend que j'avois touchant les attaches avec Monsieur de Turenne. Je suis persuadé que vous

vous en aurez de la joye, Monſieur, pour mon intérêt & pour celui de la Charge de Meſtre de Camp général que vous avez faite avec tant d'honneur. J'ai fait quelques réglemens & j'ai dit des choſes aſſez utiles pour le ſervice, ce me ſemble, ſur les fourages, les marches & l'emploi des Brigadiers. Je ſouhaite fort que vous en ſoyez content. Il ne ſe peut rien de plus curieux que le Traité que vous avez fait de la Cavalerie. Je vous en rends mille graces, Monſieur. Il n'y a que vous capable d'un tel Ouvrage, je le garderai cherement, & je le ferai voir au Roi. Rien ne fera mieux votre Cour. Il ſera fort aiſe de voir de telles recherches, car il aime qu'on étudie ſon métier. Si je pouvois faire quelque choſe de plus pour votre ſervice; aſſûrez-vous, Monſieur, que je m'y employerois avec chaleur, puiſqu'aſſûrément je ſuis plus qu'homme du monde votre ami & vôtre, &c.

CXVIII. LETTRE.

*Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6. Août 1675.

JE ne vous parle plus du départ de ma fille, quoi que j'y penſe toûjours, & que je ne puiſſe jamais bien m'accoûtumer à vivre ſans elle: mais ce chagrin ne doit être que pour moi. Vous me demandez où je ſuis, comment je me porte, & à quoi je m'amuſe. Je ſuis à Paris, je me porte bien, & je m'amuſe à des bagatelles.

* *A la Lett. CVIII.*

Mais ce ſtile eſt un peu laconique, je veux l'étendre. Je ſerois en Bretagne où j'ai mille affaires ſans les mouvemens de cette Province, qui la rendent peu ſûre. Il y va ſix mille hommes commandez par Monſieur de Fourbin. La queſtion eſt de ſavoir l'effet de cette punition. Je l'attens; & ſi le repentir prend à ces mutins, & qu'ils rentrent dans leur devoir, je reprendrai le fil de mon voyage, & j'y paſſerai une partie de l'hiver. J'ai bien eu des vapeurs; & cette belle ſanté que vous avez vûë ſi triomphante a reçu quelque attaques dont je me ſuis trouvé humiliée, comme ſi j'avois reçû un affront.

Pour ma vie, vous la connoiſſez auſſi. On la paſſe avec cinq ou ſix amies dont la ſocieté plaît, & à mille devoirs à quoi l'on eſt obligé, & ce n'eſt pas une petite affaire. Mais ce qui me fâche, c'eſt qu'en ne faiſant rien, les jours ſe paſſent & l'on vieillit & l'on meurt: Je trouve cela bien mauvais. Je trouve la vie trop courte: à peine avons nous paſſé la jeuneſſe que nous nous trouvons dans la vieilleſſe. Je voudrois qu'on eût cent ans d'aſſurez, & le reſte dans l'incertitude. Ne le voulez vous pas auſſi, mon Couſin? Mais comment pourrions-nous faire? Ma Niéce ſera de mon avis. Selon le bonheur ou le malheur qu'elle trouvera dans ſon mariage, elle nous en dira des nouvelles, ou elle ne nous en dira pas. Quoi qu'il en ſoit, je ſai bien qu'il n'y a point de douceur, de commodité, ni d'agrément que je ne lui ſouhaite dans ce changement de condition. J'en parle quelquefois avec ma Niéce la Religieuſe; je la trouve très-agréable & d'une ſorte d'eſprit qui fait fort bien ſouvenir de vous. Selon moi, je ne puis la loüer davantage.

Au reſte, vous êtes un très bon almanach: Vous

Vous avez prévû en homme du métier tout ce qui est arrivé du côté de l'Allemagne ; mais vous n'avez pas vû la mort de Monsieur de Turenne, ni ce coup de canon tiré au hasard, qui le prend seul entre dix ou douze. Pour moi qui vois en tout la Providence, je voi ce canon chargé de toute éternité. Je voi que tout y conduit Monsieur de Turenne, & je n'y trouve rien de funeste pour lui, en supposant sa conscience en bon état. Que lui faut-il? Il meurt au milieu de sa gloire. Sa réputation ne pouvoit plus augmenter, il jouïssoit même en ce moment du plaisir de voir retirer les ennemis, & voyoit le fruit de sa conduite depuis trois mois. Quelquefois à force de vivre l'étoile pâlit. Il est plus sûr de couper dans le vif, principalement pour les Héros dont toutes les actions sont si observées. Si le Comte d'Harcourt fût mort après la prise des Isles de S. Honorat & de S. Marguerite, ou le secours de Casal, & le Maréchal du Plessis-Prâlain après la bataille de Saumepuis n'auroient ils pas été plus glorieux? Monsieur de Turenne n'a point senti la mort, comptez vous encore cela pour rien? Vous savez la douleur generale pour cette perte, & les huit Maréchaux de France nouveaux.

Vaubrun a été tué à ce dernier combat qui comble M. de Lorge de gloire, il en faut voir la fin. Nous sommes toûjours transis de peur jusqu'à ce que nous sachions si nos Troupes ont repassé le Rhin. Alors, comme disent les Soldats, nous serons pêle mêle la riviere entre deux. Madame de Grignan est dans son Château. Quelle destinée! Providence, Providence! Adieu, mon cher Comte! Adieu ma très-chere Niéce. Je fais mille amitiez à Monsieur & à Madame de Toulonjon. Je l'aime fort cette pe-

tite Comteſſe. Je ne fus pas un quart-d'heure à Montelon, que nous étions comme ſi nous nous fuſſions connus toute notre vie; c'eſt qu'elle a de la facilité dans l'eſprit, & que nous n'avions point de tems à perdre. Mon fils eſt demeuré en Flandres, il n'ira point en Allemagne. J'ai penſé à vous mille fois depuis tout ceci.

CXIX. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de M . . . .

A Chaſeu, ce 6. Août 1675.

IL eſt vrai que ces Meſſieurs d'Allemagne commencent à divertir le parterre; & ſi ce n'eſt par une bataille generale, c'eſt par quelque choſe de plus grande conſéquence, qui eſt la mort de Monſieur de Turenne. On a beau faire des Maréchaux, on ne réparera pas cette perte dans notre ſiécle, & je croi qu'on en verra bientôt l'importance. Pour mon particulier, j'y perds auſſi: car quoique Monſieur de Turenne après notre réconciliations n'eût pas pris chaudement l'occaſion de me ſervir, parce qu'il étoit lent à faire plaiſir, & qu'il tâtoit fort ſur les affaires de la Cour; je penſe qu'enfin on l'y auroit obligé, & du moins il auroit ſervi mon fils dans ſon armée quand je le lui aurois recommandé. Cependant le voilà mort, Dieu a mieux aimé prendre celui-là qu'un autre: ſa volonté ſoit faite. Peut-être trouverai-je à la fin quelque avantage à la mort de tant de gens, ſinon, tout ce qu'il lui plaira.

Je croi que Monſieur le Prince ira en Allemagne. Montecuculi eſt plus digne de ſa colere que

* *A la Lett. CXIV.*

que le Prince d'Orange: mais je ne ſai ſi avant qu'il y ſoit les Imperiaux n'auront point donné de combat à nos gens, & ſi Strasbourg n'aura point ouvert ſes portes aux Allemans.

Il eſt certain que c'eſt être bien malheureux que d'être tué d'un coup de canon, & particulierement quand on n'en tire que deux.

La condition que le plus ancien Maréchal commandera aux autres, diminuë fort l'honneur de cette dignité. On aimera preſqu'autant n'être que Lieutenant General que d'être des derniers. Je croi qu'on a fait ce reglement pour ſoûtenir celui qu'on avoit fait en faveur de Monſieur de Turenne. Après tout, ce ſeront les plus employez qui ſeront les plus heureux: les autres ſeront Maréchaux pour honorer leurs contrats.

CXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Pompone Miniſtre & Secretaire d'Etat.

A Chaſeu, ce 6. Août 1675.

MONSIEUR, Quoi que j'aye pluſieurs fois depuis dix ans fait offre au Roi de mes très-humbles ſervices, ſans que Sa Majeſté m'ait fait la grace de les accepter, cela ne m'a pas rebuté, & je trouve ſi beau & ſi honnête de vouloir mourir, s'il le faut, pour ſon Maître, qu'il ne ſe préſentera jamais une occaſion, que je ne la prenne. Ce qui me donne ſes ſentimens-là, Monſieur, c'eſt que je ſuis perſuadé que bien que le Roi me refuſe, mes offres ne lui déplaiſent pas; car pour rien du monde je ne voudrois

drois lui déplaire. Je vous fupplie donc de m'aider en cette rencontre. Peut-être enfin Sa Majefté fe laiffera-t-elle toucher à mes très humbles fupplications. Mais quoi qu'il en foit, je vous aurai la même obligation que fi cela étoit, & je ferai toûjours avec la plus grande reconnoiffance du monde, &c.

CXXI. LETTRE.

Du Comte de Buffy au Maréchal de Noailles.

A Chafeu, ce 6. Août 1675.

JE me réjouïs avec vous, Monfieur, qu'enfin l'on vous ait fait juftice; il y a long-tems que vous devriez avoir reçu celle-ci : le merite a forcé les étoiles. Vous êtes en bonne & nombreufe compagnie. Ce qui me réjouït le plus pour votre interêt en cette rencontre, c'eft que le commencement des graces en attire d'autres, & qu'après avoir honoré la perfonne, le Roi donnera des honneurs à la Maifon.

CXXII. LETTRE.

Du Comte de Buffy au Maréchal de Vivonne.

A Chafeu, ce 6. Août 1675.

ENFIN, Monfieur, vous voilà parvenu aux grands honneurs de la guerre. Il n'y a gueres

res plus d'un an que vous n'aviez ni établissement ni titre. La Fortune avoit été un peu lente à vous récompenser, mais elle s'est assez bien remise en son devoir, & elle n'a plus qu'à vous donner les moyens d'augmenter la gloire que vous avez aquise, & à vous en faire jouïr longues années. Je vous assure que je le souhaite de tout mon cœur; car personne ne vous honore, ne vous estime, & ne vous aime plus que je fais.

CXXIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Maréchal de Duras.

A Chaseu, ce 6. Août 1675.

SI je ne vous ai pas témoigné la part que j'ai toûjours prise, Monsieur, aux prosperitez qui vous sont arrivées depuis que je suis hors de la Cour, ce n'a pas été manque d'amitié pour vous; mais aujourdhui que vous venez de faire la plus considérable perte que vous ferez jamais, je ne puis m'empêcher de vous assurer qu'elle me touche sensiblement pour votre interêt, & même pour le mien, par de certaines choses qui s'étoient passées cet hiver entre feu Monsieur de Turenne & moi. Mais enfin, Monsieur, c'est un coup du Ciel, que vous savez mieux recevoir que personne du monde. En mon particulier je vous le dis encore, je le sens vivement, & c'est tout ce que je puis faire que de vous témoigner ici la joye que j'ai de la justice que le Roi vous vient de faire.

CXXIV.

CXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy a Madame d'A...

A Chaſeu, *ce* 6. *Août* 1675.

JE ſuis peut-être un des derniers de vos ſerviteurs, Madame, à vous faire compliment ſur le mariage de Mademoiſelle d' * * *, quoique je ne ſois pas un des moins zelez pour votre ſervice : mais c'eſt que j'ai été quelque tems avant que de pouvoir croire que vous euſſiez une fille en âge d'être mariée. Croyez donc, s'il vous plaît, Madame, que perſonne ne prend plus de part à tout ce qui vous touche que moi, & que je ſuis votre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur, &c.

CXXV. LETTRE.

De Madame de M . . . au Comte de Buſſy.

A Paris, *ce* 6. *Août* 1675.

LA mort de Monſieur de Turenne eſt un peu vengée. Le Comte de Lorges a battu les ennemis le dernier de Juillet ou le premier d'Août. Notre armée, dit-on, changeoit de Camp faute de fourages : les ennemis en voulurent charger l'Arriergarde ; on fit volte face, & on marcha à eux, on en tua quinze cens, on fit beau-

beaucoup de prisonniers, & l'on prit huit pieces de canon. On ne sait pas encore tout le détail de cette action; seulement que Monsieur de Vaubrun y fut tué, aussi bien que Saint-Loup Brigadier; le Duc de Vendôme blessé à la cuisse, le Marquis de la Fierté à la tête, le Comte de Roye Maréchal de Camp au bras gauche, & Cayeux & la Mothe Brigadiers aussi blessez. Le bruit est que nos gens après cette victoire repasserent le Rhin en deça, & que Monsieur de Lorges en avoit reçu ordre. Monsieur le Prince s'y en va, avec seize Escadrons & quatre Bataillons, qui font bien en tout six mille hommes. Le Roi part le lendemain de la Notre-Dame pour Fontainebleau, il y sera quinze jours.

CXXVI. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Bussy.

A Paris, ce 8. Août 1677.

JE ne veux aujourdhui vous écrire que pour vous parler de la mort de Monsieur de Turenne, & je ne puis le faire plus dignement qu'en vous envoyant cet éloge que Guilleragues a fait de lui, avec son Epitaphe par Monsieur de * *.

Le Roi reçut à Versailles le Lundi 29. du passé à neuf heures du matin la nouvelle funeste de la mort d'Henri de la Tour, Vicomte de Turenne, Général de ses armées en Allemagne. Son attachement sincere pour la personne & pour

pour la gloire de ſon Maître; ſa capacité naturelle conſommée par une longue experience; une valeur ſans faſte, que les beſoins & les circonſtances des entrepriſes ont fait paſſer ſi ſouvent d'une prudence néceſſaire à une audace extrême; la tranquillité naturelle de ſa vie privée après le commandement des grandes armées, dont les mouvemens rendoient l'Europe allarmée, ou attentive; ſes motifs plus nobles & plus grands, s'il eſt poſſible, que ſes actions; ſon inquiétude pour tous les ſuccès qui pouvoient regarder le bien de l'Etat dans les lieux les plus éloignez de ſes emplois; le regret de Sa Majeſté & l'aveu public qu'elle a daigné faire d'une perte ſenſible & importante, rendront pour jamais ſa mémoire auſſi éclatante que ſa vie, & laiſſeront à la poſtérité un exemple dont elle ne pourra jamais entierement profiter.

EPITAPHE

DE MONSIEUR DE TURENNE

Turenne a ſon tombeau parmi ceux de nos Rois,
C'eſt le fruit glorieux de ſes fameux exploits.
On a voulu par-là couronner ſa Vaillance,
Afin qu'aux ſiecles à venir
On ne fît point de difference,
De porter la Couronne ou de la ſoûtenir.

CXXVII.

CXXVII. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 11. *Août* 1675.

JE reçus hier votre Lettre, Madame. Elle est assez longue, & je vous assure que je l'ai trouvée trop courte. Soit que votre stile, comme vous dites, soit laconique, soit que vous vous étendiez davantage, il y a, ce me semble, dans vos Lettres des agrémens qu'on ne voit point ailleurs; & il ne faut pas dire que c'est l'amitié que j'ai pour vous qui me les embellit, puisque de fort honnêtes gens qui ne vous connoissent pas, les ont admirées. Mais c'est assez vous loüer pour cette fois. Les éloges ne doivent pas être comme vos Lettres. Ils ne sauroient être trop courts pour être bons. Vous passerez, ditez-vous, l'hiver en Bretagne, cela est obligeant pour Madame de Grignan. On voit bien qu'en son absence tous païs vous sont égaux. Je vous plains d'être sujette aux vapeurs. C'est un mal plus desagréable qu'il n'est dangereux; cependant il se fait craindre. C'est le chagrin qui le fait naître, & la crainte qui l'entretient & qui l'augmente. Il seroit bien moindre si l'on ne croyoit pas qu'il fît mourir. Il ne le faut donc pas croire; car effectivement il ne le fait pas. Je suis d'accord avec vous que la vie est trop courte: cent ans d'assurez seroit un tems raisonnable. Vous me demandez comment nous pourrions faire pour y parvenir: après y avoir bien

* *A la Lett. CXVIII.*

bien ſongé, voici tout ce que j'ai pû trouver, non pas pour avoir aucune ſûreté, mais au moins pour alonger vraiſemblablement la vie. Ne dormir gueres, manger peu, & ne pas craindre la mort; s'ennuyer quelquefois, & quelquefois ſe divertir: car ſi l'on ſe divertiſſoit toûjours, la vie paroîtroit trop courte; ſi l'on s'ennuyoit auſſi toûjours, on mourroit bien-tôt de chagrin. Mademoiſelle de Buſſy eſt de mon avis, & elle prétend uſer de ce regime. Quand ſon mari ne ſeroit pas tel qu'elle le ſouhaiteroit, elle n'en veut pas mourir un jour plûtôt. Elle veut, dit-elle, en ce cas-là eſſayer à le ſurvivre. Pour les ſouhaits que vous lui faites, elle en a toute la reconnoiſſance qu'elle en doit avoir; mais quand vous ne l'aimeriez pas, elle eſt comme moi ſur votre chapitre, elle ne laiſſeroit pas de vous trouver la plus aimable femme de France. Rien n'eſt mieux dit, plus agréablement, ni plus juſte que ce que vous dites de la Providence ſur la mort de Monſieur de Turenne, *que vous voyez ce canon chargé de toute éternité.* Il eſt vrai que c'eſt un coup du Ciel. Dieu qui laiſſe ordinairement agir les cauſes ſecondes, veut quelquefois agir lui ſeul. Il l'a fait, ce me ſemble, en cette occaſion: c'eſt lui qui a pointé cette piéce. Ne vous ſouvenez vous pas, Madame, de la phyſionomie funeſte de ce grand homme? Tout ce que vous me mandez ſur ſon bonheur, de n'avoir pas ſurvêcu à ſa réputation (comme cela ſe pouvoit) de même que le Comte d'Harcourt, le Maréchal du Pleſſis-Prâlain, & j'ajoûte le Connêtable Vrangel: tout cela, dis-je, eſt admirable; & il n'y a qu'une choſe qui me déplaît, c'eſt que vous me mettez en état que je n'en ſaurois rien dire, ſi je n'en

dis

dis moins. Je m'en tiens donc à ce que vous avez dit en l'honneur de ſa mémoire; mais j'ajoûterai ſeulement que cette mémoire n'eſt rien, & que le mépris qu'on a pour celle du Comte d'Harcourt & l'eſtime qu'on a pour celle de Monſieur de Turenne, ne leur font à préſent ni bien ni mal; & je conclus qu'il ne ſert de rien d'être un Heros que pour la gloire qu'on a pendant ſa vie. Vous avez raiſon de croire Monſieur de Turenne heureux de n'avoir pas ſenti la mort. Je ne crains d'elle que de la voir. Nous ſommes deça le Rhin; mais on me mande que les Allemans y ſont auſſi. Tout cela honore bien la mémoire de Monſieur de Turenne. S'il vivoit, nous ſerions plus proches du Necre que du Rhin. J'eſpere que Monſieur le Prince remettra pour le moins les affaires en même état qu'elles étoient, mais c'eſt une choſe à faire. La deſtinée de la belle Madelonne eſt biſarre, & il y a ſujet de s'écrier: Providence, Providence!

La petite Toulonjon eſt fort aiſe du bien que vous dites d'elle. Vous en diriez encore plus ſi vous l'aviez vûë plus long-tems. Ne croyez pas Monſieur votre fils gueres plus en ſeureté avec Monſieur de Luxembourg qu'avec Monſieur le Prince. Ce nouveau Maréchal eſt auſſi deſireux de gloire que s'il étoit encore à parvenir.

J'ai écrit au Roi ſur la mort de Monſieur de Turenne. Voilà ma Lettre. Vous voyez que je me ſers de toutes ſortes de ſujets pour entretenir commerce avec notre Maître.

SIRE,

SIRE,

Ma disgrace ne m'a point changé le cœur. Je prendrai toute ma vie, comme j'ai toûjours pris, la part qu'un fidelle Sujet doit prendre au bien & au mal qui arriveront à V. M. S'il n'y avoit que des gens du merite de Monsieur de Turenne qui vous offrissent leurs très-humbles services, SIRE, *il y en auroit peu qui parlassent à V. M. en cette occasion: mais quand on lui offre son petit savoir faire, son bien & sa vie, je croi qu'elle en doit être satisfaite, & c'est ce que fait aujourdhui du meilleur de son cœur, &c.*

A Chaseu, ce 6. Août 1675.

CXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Marquise de Villeroi.

A Chaseu, ce 20. *Août* 1675.

ON me vient de mander, Madame, que vous aviez si bien sollicité Monsieur le Maréchal de Villeroi que j'avois gagné mon procès. J'eusse bien voulu, Madame, que mon *Cœur* me l'eût dit; je m'en plains à vous, faites-le donc parler, & m'écrivez quelquefois, au moins faites-moi réponse; vous m'en devez trois ou quatre. Je ne vous demande pas de longues Lettres, mais je mérite bien deux mots une fois l'an, s'il ne faut pour en être digne, que vous aimer, vous honorer & vous estimer infiniment.

CXXIX.

CXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Marquis de Renel.

A Chaſeu, ce 22. Août 1675.

* IL n'y a qu'à avoir raiſon avec le Roi, Monſieur, pour être ſûr d'être content de ſes déciſions. Je craignois pour vous en cette rencontre, car je croyois quand j'avois donné les attaches que ce n'étoit que parce que le Colonel ne faiſoit pas ſa Charge pendant treize ans que j'ai exercé la mienne. Les Réglemens que vous avez faits, Monſieur, ſont très-bons; ſi je m'aviſois encore de quelque choſe ſur ce ſujet que vous & moi n'euſſions pas dite, je vous l'envoyerois. Au reſte rien n'eſt plus obligeant pour moi que de vouloir montrer au Roi ce que j'ai écrit ſur la Cavalerie. Je ſuis encore aſſez jeune & aſſez ſain pour eſpérer qu'il reconnoîtra un jour que je méritois d'autres traitemens que ceux que j'ai reçus. Cependant il faut avoir patience; j'en ai pour de plus grands maux que les miens, mais ce que j'ai encore plus c'eſt de l'eſtime, & de l'amitié pour vous, Monſieur.

* *Voyez Lett. CXVII.*

CXXX. LETTRE.

* Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 27. Août 1675.

JE fais réponſe à deux de vos Lettres, mon Couſin. Dans la premiere vous me parlez ſi rai-

* *A la Lett. CXXVII.*

raiſonnablement de la mort de Monſieur de Turenne, qu'il faut avoir un cœur de Héros pour ſavoir le regreter comme vous faites, n'ayant pas toûjours été de vos amis. Dans la ſeconde vous me loüez trop. Vous trouvez que j'écris bien. Il eſt vrai que vous êtes un ſi bon connoiſſeur, & vous flattez ſi peu les gens, que j'ai peine à douter de ce que vous me dites. Cependant je ne ſens point que je merite une ſi digne approbation. Mais ne faites-vous pas une remarque que j'ai faite, qui eſt que ce qui paſſe aujourdhui pour une victoire d'avoir repaſſé le Rhin ſans avoir été taillez en pieces depuis la mort de Monſieur de Turenne, eût été un grand malheur s'il eût été en vie? Ce que vous écrivez au Roi ſur ce ſujet fait bien de l'honneur au Maréchal & à vous auſſi, mon pauvre Couſin. Le Maréchal de Crequi eſt dans Treves: ſi quelque bale a la commiſſion de tuer, je croi qu'elle le trouvera aiſément, de la maniere enragée dont on dit qu'il s'expoſe.

Monſieur le Prince eſt arrivé à l'armée d'Allemagne. Il a dit à des gens qui l'ont vû à Châlons, qu'il auroit bien ſouhaité de cauſer ſeulement deux heures avec l'ombre de Monſieur de Turenne pour prendre ſes lumieres ſur la connoiſſance qu'il avoit des affaires de ce païs-là. Si la goutte l'y vient trouver au mois d'Octobre, comme elle a fait tous les ans, ce ſera un étrange malheur. Vous avez ſans doute entendu loüer le Chevalier de Grignan ſur le paſſage du Rhin, on ne peut pas avoir été diſtingué plus agréablement; & afin que je fuſſe contente du côté du Maréchal de Crequi, la Trouſſe y a fait des merveilles. Si Monſieur de Luxembourg fait quelque choſe en Flandres, il faudra

pour

pour achever ma joye, que mon fils ſe faſſe louer, & revienne en bonne ſanté. Je ne ſai encore ce que je deviendrai. Les affaires de la belle Madelonne m'arrêtent ici. Je ne ſai ce qui me tient que je ne vous conte le procès dont il eſt queſtion, tant je me ſens en train de diſcourir: mais je m'arrête; car il ſe pourroit fort bien faire que vous ne ſeriez pas en humeur de m'écouter, & je veux vous plaire. Je veux que vous m'aimiez toûjours comme je vous aime.

CXXXI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 1. Septembre 1675.

EN me diſant que vos Lettres ne ſont pas dignes de mon approbation, Madame, vous m'en écrivez une qui en merite une plus grande, ſans compter votre modeſtie. Mais pour ne la pas offenſer davantage, je vais traiter d'autre choſe avec vous. Ce qu'a dit Monſieur le Prince de Monſieur de Turenne en paſſant à Châlons me paroît d'un fort honnête homme, & d'un homme qui ſent bien ſon merite. Monſieur de Montecuculi ſe précautionnera encore davantage avec lui qu'il ne faiſoit avec Monſieur de Turenne. Il eſt vrai que le Chevalier de Grignan a été heureux au combat d'Altenhein; & la Trouſſe à celui de Conſarbricq. Je m'en réjouïs avec vous, & j'eſpere vous faire un même compliment pour Monſieur votre fils à la fin de cette campagne.

Vous devriez me conter le procès dont il eſt queſtion. Je ſuis tellement affamé de vous entendre que je vous donnerois une favorable audience quand vous ne me parleriez que d'Interlocutoires & d'Arrêts.

CXXXII. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 2. Septembre 1675.

JE viens de paſſer quinze jours avez M. de Baſville à Limours. Il m'a dit ce qu'il a fait dans votre affaire, & j'ai compris que vous lui aviez bien de l'obligation, & qu'il mérite bien un compliment de vous. Nous avons fort parlé de vous en ce pays-là. Le Pere Bouhours étoit mon Compagnon. Au reſte, je ne puis aſſez vous dire combien Monſieur de Baſville a envie d'être de vos amis, & combien vous l'en trouverez digne, pour peu que vous y vouliez penſer. C'eſt un fort honnête homme, qui a de l'eſprit infiniment, & qui a tout ce qu'il faut pour ſavoir faire tout l'état de vous que vous meritez. Je vais faire une campagne d'automne avec M. le P. Préſident & M. de Lamoignon. Le Pere Bouhours eſt revenu malade de Limours, ce qui l'a empêché de vous écrire. Il me prie de vous aſſurer de ſes très-humbles ſervices. J'eſpere que vous aurez la bonté de nous faire ſavoir de vos nouvelles à Baſville. Je ſuis avec bien du reſpect à vous.

CXXXIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Chaſeu, ce 6. Septembre 1675.

IL y a long temps que je ſai l'obligation que j'ai à Monſieur de Baſville, mon R. Pere, & même, que je l'en ai remercié, non pas au point que je le ſentois, mais le plus cordialement que j'ai pû. Je vous aſſure, mon R. Pere, que je ne l'aime pas ſeulement comme un homme qui me vient de faire un plaiſir conſidérable; mais encore comme un homme aimable que j'eſtime extrêmement. Il le connoîtra par les ouvertures que j'aurai avec lui quand j'aurai l'honneur de le voir; & cependant je lui dirai quelquefois par des Lettres combien je l'honore, & combien je l'aime: mais ce que je vous ſupplie de lui dire en attendant, c'eſt que je l'aimerois de tout mon cœur, quand il ne ſeroit pas fils & frere des deux perſonnes que j'aime & que j'eſtime le plus au monde.

Si je n'étois ſur le point de faire le mariage de ma fille de Buſſy, j'irois paſſer quinze jours avec Monſieur le P. Préſident, & Monſieur de Lamoignon à Baſville. Nous philoſopherions un peu ſur la mort de Monſieur de Turenne, ſur les nouveaux Officiers de la Couronne, & ſur mille autres événemens; & je conclurois ſur ce qui me regarde, que puiſque je n'ai pas long-temps à demeurer au monde, ce n'eſt pas un ſi grand malheur pour moi, qu'il

paroît au peuple & aux Courtiſans, de n'y avoir pas ces grands avantages qui me pourroient faire trop de peine à les quitter.

J'ai de l'inquiétude du mal du P. Bouhours. Je vous ſupplie de le lui dire. Adieu mon R. Pere, aimez-moi bien toûjours ; car ni vos vieux ni vos nouveaux amis, ne vous aimeront jamais plus que je fais.

CXXXIV. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6. Septembre 1675.

VOus me donnez une joye ſenſible, Monſieur, de me faire un peu eſperer que je vous verrai cet hiver. Rien en vérité ne peut être plus doux pour moi : car enfin, n'en déplaiſe aux autres, vous êtes mon premier & mon plus agréable ami. Plus je vous connois, & plus je voi que vous êtes honnête homme, & plus je vous eſtime auſſi. Je ſouhaite qu'à force de me connoître, vous ne connoiſſiez point de défauts en moi qui vous dégoutent de mon amitié, il me ſemble que je n'en ai point d'eſſentiels.

L'amitié du P. Rapin pour vous me plaît & me touche fort. Il ſonge auſſi bien que moi comment & par quel endroit il pourroit accrocher votre retour ; & il me paroît en avoir tant d'envie, & je croi qu'il en viendra à bout.

CXXXV.

CXXXV. LETTRE.

De Madame de M*** au Comte de Buſſy

A Paris, ce 7. Septembre 1675.

QUE faites vous donc, Monſieur, je n'entends point parler de vous, quoique je ne ceſſe de vous écrire. Je m'attendois à une épitre conſolatoire ſur la mort de M*** mais vous m'avez abandonnée à mon deſeſpoir. Sérieuſement je ne laiſſe pas d'être fâchée de la mort de cet homme. J'eſpérois qu'une requête civile contre l'arrêt qu'il a obtenu contre moi lui donneroit tant de peines qu'il en créveroit, & je ſerois bien mieux vengée s'il étoit mort de ma façon.

L'Abbé de Suze eſt Evêque de Tarbes, l'Abbé de Grammont de Saint-Papoul. Il me ſemble qu'on aime aſſez à connoître qui ſont tant d'Evêques qu'on rencontre en ſon chemin : ce ſont des amans qui épouſent leurs maîtreſſes & qui en prennent le nom par reconnoiſſance. En attendant que j'écrive une Lettre de cérémonie à Madame la Marquiſe de Coligny, je fais cent mille amitiez à Mademoiſelle de Buſſy.

CXXXVI. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Chaſeu, ce 10. Septembre 1675.

JE trouve tant de plaiſir à être loué de vous, Madame, que quand je n'aurois pas tout le me-

* *A la Lett. CXXXIV.*

merite que vous me donnez, je ferois tous mes efforts pour l'avoir. Ainſi quand ce ne feroit pas des véritez que vos loüanges, ce feroient toûjours des leçons. Je n'oſerois ici vous rien dire de vous, Madame, de peur que vous ne cruſſiez que ce que j'en dirois, fût le payement de l'éloge que vous faites de moi : mais mes ſoins pour vous & mon amitié vous aſſureront toute ma vie de mon eſtime.

CXXXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Maréchale d'Humieres.

A Chaſeu, ce 10. *Septembre* 1675.

J'AI appris avec bien de la joye, Madame, la grace que le Roi vient de faire à mon Couſin. J'ai trop de raiſons de m'intereſſer toute ma vie à tout ce qui le touchera, pour manquer aujourdhui à vous témoigner la part que j'y prens. Mais, Madame, comme après le Roi, cette bonne fortune eſt l'ouvrage de vos mains, c'eſt vous qu'il en faut loüer & remercier tout enſemble. Vous voulez donc bien que je faſſe l'un & l'autre, en vous aſſurant que perſonne ne vous eſtime, & n'eſt plus votre très-obéïſſant ſerviteur que moi.

CXXXVIII. LETTRE.

De la Ducheſſe de Villeroi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 10. *Septembre* 1675.

QUAND on a peur d'être grondé, & qu'on ſent qu'on le mérite, on commence le premier. J'entens bien cela, Monſieur. Il y a mille ans que je n'ai oui parler de vous, & vous m'accuſez de pareſſe ; en vérité vous êtes injuſte. Pour moi, je ne demande pas mieux que d'être réguliére : mais d'écrire toûjours ſans recevoir de réponſe, il n'eſt pas raiſonnable. N'oubliez donc pas vos amis, & comptez que vous n'aurez jamais d'amie plus ſincere que moi. Adieu, Monſieur. Croyez que votre amie ſera toûjours ſon devoir très-réguliérement.

CXXXIX. LETTRE.

De Monſieur de J.... au Comte de Buſſy.

A Mets, *ce* 12. *Septembre* 1675.

J'AI toûjours attendu, Monſieur, à vous faire part des nouvelles de nos quartiers, & de l'armée d'Allemagne, qu'il y eût quelque choſe digne de votre conſidération. La plûpart des choſes qui ſe ſont paſſées en l'Armée d'Allemagne depuis la levée du ſiege d'Haguenau, ont été peu conſidérables.

Monſieur le Prince s'étoit poſté à une heure de Strasbourg ſur la riviere de Brûche, de laquelle il prétendoit ôter le paſſage aux ennemis qui étoient poſtez ſous le canon de Strasbourg à la Vent-Zenan ; où manquant de fourrage, il croyoit qu'ils pourroient être réduits à la néceſſité de repaſſer le Rhin, ou de tenter à paſſer dans la haute Alſace; auquel cas il croyoit qu'ils ſeroient obligez de lui montrer le flanc en défilant, & qu'il auroit occaſion de les attaquer. Il avoit remarqué que Montecuculi avoit fait faire un pont ſur la Brûche aſſez proche de Strasbourg ; il crut que ce lieu ſeroit propre pour tenter quelque choſe ſur ſon armée, s'il entreprenoit de paſſer. Pour cet effet il avança quelques troupes de ce côté-là, & fit une batterie de quelques pieces de canon qui battoit ce pont. Mais Montecuculi alla paſſer au deſſus du Camp de Monſieur le Prince en des gués, où à la vérité Monſieur le Prince avoit mis quelques troupes ; mais non pas capables de réſiſter à toute l'armée ennemie. Ils furent chargez & pouſſez, & les ennemis paſſerent enſuite la Brûche, & ſe trouverent paſſez proche de Moltzeheim qu'ils occuperent facilement. Monſieur le Prince décampa, craignant que les ennemis ne priſſent le devant pour ſe jetter dans la Haute-Alſace, & vint camper à Benfelt, & enſuite à Scheleſtat, & à Keſten-Zheltz, ou les Montagnes, s'approçhant de Scheleſtat, il crut pouvoir empêcher en ce lieu les ennemis de paſſer qu'en défilant avec un grand deſavantage ; c'eſt pourquoi il s'eſt retranché dans ce poſte, & a fait des tranchées avec des redents, depuis Scheleſtat juſqu'à la Montagne : de ſorte que l'on n'y peut paſſer ; & l'on écrit de Strasbourg

que

que les ennemis ſont venus camper à Stozheim & aux environs, témoignant avoir grande envie de donner un combat; mais que notre armé eſt poſtée en un lieu ſi avantageux, qu'il eſt impoſſible de la pouvoir approcher; & qu'ainſi ils s'attendoient de revoir bien-tôt les Impériaux à leurs portes, étant impoſſible de pouvoir ſubſiſter plus long-tems aux lieux où ils ſont. Cependant comme ils ont tout le derriere libre en tirant vers Haguenau, comme auſſi les paſſages pour aller en Lorraine vers le côté de Saverne, on craint qu'ils ne prennent cette route pour aſſieger l'une de ces deux Places, ou pour entrer en Lorraine. Déja un de leurs partis a monté de ces côtez là, & nous a enlevé quelques Cavaliers que nous avions à Sarsbourg du Regiment de Stref. Mais nous craignons bien pis que tout cela, c'eſt que la priſe de Treves ne donne préſentement la liberté aux Confederez d'aller joindre l'armée de Montecuculi, qui en ce cas attaqueroit Monſieur le Prince, ou prendroit telle place d'Alſace qu'il voudroit.

CXL. LETTRE.

Du Marquis de la Trouſſe au Comte de Buſſy.

A ... ce 3. Septembre 1675.

VOILA, Monſieur, les particularitez de la reddition de Treves. Les Officiers, Cavaliers & Soldats, tant François qu'Etrangers, ont eu la même Capitulation ſans diſtinction; ſavoir que les uns & les autres ſortiroient l'é-

pée au côté, les Cavaliers à pied, les Officiers à cheval pour être conduits ; ſavoir les François à Vitry-le-François, & les Etrangers à Thionville, en faiſant ſerment pour les uns & les autres de ne ſervir la France, ni dans les places, ni dans la campagne l'eſpace de trois mois prochains.

Que le Maréchal de Crequi demeureroit priſonnier de guerre, comme auſſi Monſieur de Nolant Intendant, & Meſſieurs les Tréſoriers, Commiſſaires & Officiers de l'Artillerie & des Vivres.

Cette capitulation eſt une des inſignes & des infames trahiſons qui ſe ſoit commiſe de notre ſiécle, & pire encore que l'abandonnement de notre Cavalerie au combat de Conſarbricq; car elle a été faite à l'inſû & contre le gré du Maréchal de Crequi, qui a été traité en cette rencontre avec le dernier mépris & la derniere inſolence par les gens de guerre.

Deux Officiers ayant charge de toute la Garniſon, s'en allerent au Camp des ennemis à l'inſû du Maréchal de Crequi, & traiterent avec le Duc de Holſtein & les autres Chefs des Confederez: puis ayant apporté au Maréchal ce Traité pour le ſigner; ſur ſon refus, non ſeulement ils le menacerent, mais ils le lui préſenterent l'épée nuë, lui reprocherent ſa déroute; lui dirent qu'étant au deſeſpoir de cette affaire, il vouloit périr comme un homme perdu; mais que s'il lui reſtoit quelque ſoin du bien de l'Etat & du ſervice du Roi, il conſerveroit à la France les Soldats de cette Garniſon, & préfereroit leur liberté à la ſienne; qu'en un mot ils le tuëroient s'il ne ſignoit. Se voyant donc réduit à cette extrémité, il leur répondit modeſte-

destement qu'il donneroit volontiers sa liberté pour racheter celle de toute la Garnison, & signa.

Cette trahison avoit été concertée depuis le Lundi 2. Septembre que Monsieur de Crequi fit une sortie vigoureuse en laquelle il reprit la contre-escarpe de la demi-lune que les ennemis avoient gagnée, & en tua beaucoup; comme aussi il perdit bien du monde. Au retour quelques mutins inciterent les autres à considerer que le Maréchal desesperé vouloit périr & faire périr avec lui toute la Garnison: qu'il ne falloit pas souffrir qu'un seul homme coupable d'une si grande déroute que celle du combat de Consarbricq, entrainât dans sa perte tant de bons soldats innocens de sa faute; qu'il falloit l'empêcher de plus aller à la brêche; se résoudre à ne plus faire aucune défense, & à n'obéïr à aucun des commandemens qu'il feroit. Ce discours fit émouvoir une sédition; & tous les soldats ayant approuvé cette proposition, les Officiers s'y rangerent aussi, & en porterent la déclaration au Maréchal qui se trouva bien étonné, & fit son possible pour les détourner de cette résolution, mais inutilement. Les ennemis en étant avertis s'avancerent vers la contre escarpe, & ensuite vers la demi-lune, qu'ils emporterent sans aucune résistance; car on ne tira pas un seul coup. Le Vendredi 6. les Mutins donnerent & reçurent des ôtages pour traiter, & deux Officiers François sortirent & firent la capitulation, qui a empêché la plus belle & la plus vigoureuse action qui se soit jamais vûë en la défense d'une place foible, & qui ne sembloit pas devoir soûtenir un siége de huit jours; car sans cette trahison les ennemis auroient été contraints de lever le siége, étant

tellement rebutez, que les troupes de Luneborg & les autres d'Allemagne étoient resoluës de se retirer. Il ne restoit pas plus de sept mille hommes d'Infanterie à cette armée, qui étoient tellement fatiguez & rebutez qu'ils ne vouloient plus monter la tranchée, & sembloient même être incitez à cela par leurs Officiers; de sorte que depuis cinq ou six jours ils avoient été obligez de faire mettre pied à terre à leur Cavalerie. De plus ils avoient quantité de malades dans leur Camp.

Les traîtres ont reçu un traitement digne de leur mérite. La capitulation a été violée. Nos Soldats, Cavaliers & Officiers, ont été dépouillez; il y en a même qui n'ont point de chemises, qui se sont couverts de cordes de foin & de paille torse: les autres ont des haillons que les gueux ne voudroient pas ramasser de terre. Enfin ils sont au plus pitoyable état que l'on puisse imaginer, & l'on n'en a point de pitié.

CXLI. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à la Duchesse de Villeroi.

A Chaseu, ce 13. Septembre 1675.

NOus nous plaignons tous deux de l'irrégularité l'un de l'autre, Madame: mais je vous puis convaincre d'avoir reçu de mes Lettres, & vous ne sauriez faire la même chose à mon égard. Cependant je veux bien oublier le passé, puisque vous me promettez un plus bel avenir;

* *A la Lett. CXXXVIII.*

avenir ; & je vous offre même de vous écrire deux Lettres pour une réponse, c'est-à-dire, de vous aimer deux fois autant que vous m'aimerez. Il me semble que je me mets assez à la raison : mais ce sera m'aimer encore assez raisonnablement.

CXLII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M * * *.

A Chaseu, ce 25. Septembre 1675.

* SI je ne vous ai pas fait d'abord compliment sur la mort de Monsieur la M**, Madame, c'est que,

Je l'ai vu vif, je l'ai vu mort ;
Je l'ai vu vif après sa mort.

On a parlé si diversement & de lui & des autres, qu'il a fallu du temps pour bien savoir la vérité. Aujourdhui que je n'en puis plus douter, je vous assure que si j'étois son héritier, je n'en serois pas plus aise. Il y a un an que j'eusse souhaité pareille fin à tous les infidelles ; mais depuis que j'ai pardonné, & que vous êtes vengée, je les excepte de cette imprecation, & je leur souhaite longue & heureuse vie. Je ne sai si je me fais bien entendre.

* *Voyez Lett. CXXXV.*

CXLIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de la Trousse.

A Chaseu, *ce* 15. *Septembre* 1675.

LA lâcheté de la Garnison de Treves n'a point d'éxemple dans l'Histoire de France. Je ne croi pas que les Officiers qui ont traité avec les ennemis, & qui ont forcé leur General à signer cette capitulation, soient rentrez dans le Royaume; ils seroient aussi fous qu'ils ont été lâches. Si les Confederez vont en Allemagne, ils embarrasseront Monsieur le Prince, il faudra qu'il se retire en Alsace. Ce qui est assuré, c'est que personne ne fera mieux ce qu'il faut faire que lui.

* *Voyez Lett. CXL.*

CLXIV. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Bussy.

A Paris, *ce* 16. *Septembre* 1675.

IL y a une personne qui m'a dit depuis peu que vous n'étiez pas de mes amis, Monsieur. Je ne sai que vous au monde, pour qui un pareil avis ne m'eût donné aucun doute. Vous voyez bien que je suis sincerement votre servante; l'amitié n'aveugle pas comme l'amour; ainsi voyant mon cœur comme il est pour vous,

je vous défie avec cette justice que vous avez, de ne me compter pas comme votre premiére amie, & de ne vous pas appercevoir que jamais personne n'a eu plus d'amitié pour vous que moi. Je parle comme un honnête homme, & je dois aussi desormais m'accoûtumer à parler ainsi. Je vais entrer dans un âge où je ne serai plus guéres femme, & auquel je pourrai sans me deshonorer faire des amitiez tant qu'il me plaira.

CXLV. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Bussy.

A Paris, ce 18. Septembre 1675.

JE vous envoye les vers notez que vous avez demandez, Monsieur. Mademoiselle d'A*** fait cela avec *beaucoup de plaisir* pour votre service. L'on m'a dit qu'il y a cinq ou six jours que Monsieur de Montausier est à sa maison de Rambouillet. J'ai peur qu'à la fin il n'y demeure, ou qu'il n'aille plus loin. Je n'aime pas qu'un Gouverneur de Monsieur le Dauphin ait le loisir d'aller compter sur les lieux avec ses Fermiers. Il y a une telle quantité d'Evêques nouveaux que je n'ai pas le courage de vous les dire. L'Abbé de Suse en est un. Je ne suis pas contente de lui, je vous l'avouë. J'ai le cœur tendre en amitié, plus que beaucoup de gens ne l'ont en amour, & la moindre chose me blesse aussi. Je suis assurée que vous avez eu des maîtresses qui avoient des sentimens moins délicats sur tout ce qui vous regarde que moi. Tout ce qui

qui vient de mon cœur va fort bien ; pour ma tête je n'en répons pas si précisément. Mademoiselle de Bussy viendra-t-elle cet hiver ici ? Mandez-le moi, s'il vous plaît. Personne n'a plus de goût pour son mérite que moi.

CXLVI. LETTRE.

* Reponse du Comte de Bussy à Madame de Scuderi.

A Chasen, *ce* 19. *Septembre* 1675.

SAVEZ-VOUS bien, Madame, comment je fais quand on me vient dire que quelqu'un de mes amis n'en est pas? Je cherche d'abord si la personne qui me donne cet avis n'est point ennemie de mon ami, & ensuite je demande en quoi elle a connu que l'on me trahissoit. Après je fais réflexions sur les raisons qui m'ont donné l'amitié de celui dont on me veut desabuser. Par éxemple moi, Madame, qu'ai je affaire de votre amitié, si ce n'est parce que je vous trouve aimable? Qu'est-ce qui m'obligeroit à dissimuler avec vous? Je vous assure que si vous éxaminez bien ce donneur d'avis, vous trouverez qu'il est fort sot en cette rencontre, de vous dire une chose où il y a si peu d'apparence & de raison. Mais n'inventeriez-vous point ceci, pour avoir le plaisir de me faire faire de nouveaux sermens de fidelité? La peine que j'ai à croire qu'une personne soit assez ridicule pour être persuadée de l'avis qu'elle vous a donné, me cause de si grande soupçons de votre invention, que je n'en ferai aucun doute si vous ne me la nommez.

CXLVII.

* A la Lett. CXLIV.

CXLVII. LETTRE.

De Monſieur de Baſville au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 21. Septembre 1675.

JE ſouhaiterois extrêmement, Monſieur, pouvoir vous être utile en choſes plus difficiles qu'à faire caſſer les Arrêts de Monſieur de * * * *. Il en donne de ſi méchans, que vous ne devez pas comter ce ſervice. Si vous voulez néanmoins m'en ſavoir quelque gré, je vous demanderai pour toute recompenſe la lecture de certains *Mémoires* dont vous avez fait part à vos bons amis pendant mon voyage d'Allemagne. A ce prix-là, Monſieur, je vous donnerai tant d'Arrêts qu'il vous plaira. Cependant je ſuis plus que perſonne du monde, &c.

CXLVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de T . . .

A Chaſeu, ce 6. Octobre 1675.

SI vous trouvez, comme vous dites, Madame, que la vie eſt un tiſſu de peines & de plaiſirs, vous n'êtes pas trop malheureuſe. Elle eſt ainſi pour les heureux; & les malheureux trouvent pour un plaiſir mille douleurs.

Au reſte, Madame, il me ſemble que nous n'avons rien dit ſur le malheur que j'ai eu de per-

perdre Monſieur de Turenne, après avoir été reconcilié avec lui. Avec toute ſa tiedeur à la Cour, aſſurément il m'auroit ſervi de quelque choſe, ou du moins à mon fils, s'il avoit vécu davantage. Je croi que c'eſt ma mauvaiſe fortune qui l'a tué. S'il étoit vrai, cela ſeroit bien commode à qui ne craindroit pas Dieu: il n'auroit qu'à ſe raccommoder avec ſes ennemis; car après tout ils peuvent bien plus aiſément nuire que ſervir.

CXLIX. LETTRE.

De Monſieur de J. . . au Comte de Buſſy.

A Metz, ce 6. Octobre 1675.

JE croi que vous avez ſû, Monſieur, que le Sieur de Boisjourdain, Gentilhomme & Capitaine de Cavalerie étoit un des principaux auteurs de la ſédition qui arriva dans Treves; & je vous dirai qu'étant chargé non ſeulement d'avoir excité la Cavalerie à n'entrer point dans le fort de la grande Egliſe ſuivant l'ordre du Maréchal de Crequi, mais d'être ſorti par la brêche pour aller faire des propoſitions aux ennemis pour capituler; d'être retourné dans la Place, d'y avoir dreſſé des articles pour la capitulation, de s'être joint avec les mutins qui étoient montez à cheval, & qui étoient allez vers la Porte-Neuve l'épée à la main pour s'en ſaiſir, & pour la livrer aux ennemis; d'avoir dit pluſieurs paroles injurieuſes & outrageantes au Maréchal de Crequi; d'avoir mis l'épée à la main

main contre lui, & de s'être rendu enſuite aux ennemis; d'avoir pris d'eux un paſſeport ſous un nom ſuppoſé, pour venir en France y faire quelques affaires, pour mettre à couvert ſon bien, & retourner enſuite vers les ennemis, & y prendre emploi: il tomba par un juſte jugement de Dieu entre les mains de Monſieur de Bourlemont, Gouverneur de Stenay, & fut envoyé ici avec bonne eſcorte, où ſon procés lui ayant été fait, il fut jugé Mécredi dernier 2. de ce mois, par le Conſeil de guerre tenu par le Maréchal de Rochefort, Monſieur de Morangy Intendant de Juſtice, Monſieur de Pierre-Fite, Monſieur de Lavogade, Monſieur de Givry, Monſieur de Bel-Caſtel, tous les Colonels & Meſtres de Camp de Cavalerie & d'Infanterie des troupes qui ſont ici; & fut condamné à mort tout d'une voix. Mais il y eut diverſité d'avis ſur le genre du mort. La plûpart opinoient à la corde, d'autres à la roue͏̈. Quelqu'un remontra qu'il méritoit ſans doute l'un & l'autre; mais qu'il importoit de donner un exemple qui fît connoître que le criminel étoit homme de naiſſance; afin de donner plus de terreur que ſi on le pendoit, & qu'on le roüât, parce qu'on ne croiroit jamais, le voyant attaché à une potence ou ſur une roue͏̈, qu'il fût autre que Cavalier ou ſimple ſoldat, & que l'exemple n'en ſeroit pas aſſez conſidérable. Il fut donc d'avis qu'on lui coupât la tête, & tout le monde revint à cet avis. Il fut auſſi condamné à faire amende honorable tête nue͏̈ & pieds nuds, la corde au col, la torche au poing, à genoux devant le grand portail de l'Egliſe Cathédrale, en chemiſe, & enſuite conduit au champ Paſcille par le bourreau en cet équipage, &

& là décapité ſur un échafaut, condamné en outre à quatre mille livres d'amende, & aux dépens de la procedure ; ce qui fut éxecuté le même jour ſur les quatre heures du ſoir en préſence de toutes les troupes qui étoient ici ſous les armes, au nombre de près de ſix mille hommes. Le lendemain le Sieur de Renepont fut jugé. Il eſt Capitaine & Major du Regiment de Cavalerie de Fontaine. Il courut grand riſque de la vie, auſſi bien que l'Aide Major de ce Regiment. Mais enfin ils furent ſeulement conduits au même lieu, & en préſence de toutes les troupes, dégradez de milice, bannis du Royaume pour neuf années, leurs épées & leurs piques caſſées, & conduits en priſon juſqu'à ce qu'ils euſſent payé l'amende de quatre mille livres chacun, & tous les frais de la procedure. Il y en a eu auſſi pluſieurs autres jugez, dont les uns ont été pendus, les autres bannis, & les autres abſous.

Les ennemis de Luxembourg nous ont envoyé des ordonnances de taxes qu'ils ont faites ſur chacun de nos villages de certaine quantité de vaches, & de malders d'avoine, en repreſaille de celle qui a été jettée & reglée ſur les villages du Duché de Luxembourg par l'Intendant de Charleroy. Nous avions député deux perſonnes de notre Communauté pour aller conferer ſur ce ſujet avec Meſſieurs de Luxembourg, pour voir s'il y auroit moyen qu'ils priſſent cette repréſaille ſur d'autres que ſur nous qui n'avions rien contribué à ce déſordre : mais ils ont refuſé d'envoyer paſſeport à nos Deputez, & écrit que c'étoit avec beaucoup de chagrin qu'ils avoient été contraints de jetter ſur nous cette repréſaille ; mais qu'ils étoient ſi mal-

maltraitez des Garniſons de Maſtricht, de Charleroy, de Liege & de Limbourg, qu'ils n'avoient pû ſe diſpenſer de nous adreſſer la repréſaille, afin de nous obliger de faire ceſſer ces déſordres. La choſe a été jugée ſi importante par le Maréchal de Rochefort, qu'il a fait partir en poſte un de nos Echevins, pour porter cette Lettre à la Cour, & tâcher d'obtenir un ordre à l'Intendant de Charleroy pour faire ceſſer cette impoſition. Nous craignons fort que cette affaire ne rompe nos contributions.

Deux Députez des troupes de Luxembourg arriverent en cette Ville Dimanche dernier 29. Septembre, pour traiter de la rançon & échange des priſonniers. Ils ont été traitez & régalez aux dépens de la Ville, & ſont partis d'ici Vendredi dernier, très-ſatisfaits de nous, ayant emmené les priſonniers de leurs troupes que nous avions ici. Ils nous on dit merveilles de la généroſité du Maréchal de Crequi, qui prend des ſoins extrêmes des priſonniers qu'ils ont dans leur Camp.

Les troupes de feu Monſieur de Lorraine, & partie de celles de l'Evêque de Munſter, qui étoient au ſiege de Treves, ſont aux environs de Creutzenach, où elles vivent licentieuſement. Elles ne ſont pas bien d'accord entre elles, (j'entens les Lorrains) les uns voulant ſuivre Monſieur le Prince Charles qui les veut joindre à l'armée de Montecuculi; les autres voulant ſuivre Monſieur de Vaudemont qui les veut mener vers la Meuſe.

On a ici nouvelle du Maréchal d'Eſtrades & du Monſieur de Montal, que les ennemis marchent vers Tillemont, avec leur groſſe Artillerie, comme s'ils avoient deſſein de venir faire

quel-

quelque siege vers la Meuse. Monsieur du Montal croit qu'ils n'en feront aucun, & que ce ne sont que grimaces. Il ne laisse pas de se tenir sur ses gardes, & Monsieur de Luxembourg les observe diligemment, & a toûjours des partis à leurs trousses.

Le Maréchal de Rochefort est parti d'ici pour aller à Verdun & aux lieux circonvoisins, visiter les quartiers où l'on pourra mettre nos troupes en quartier d'hiver.

CL. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

Aux Rochers, ce 9. Octobre 1675.

VOILA donc le mariage de Mademoiselle de Bussy tout assuré. Savez-vous bien que j'en suis fort aise? J'ai reçû un compliment très-honnête de Monsieur de Colligny. Je voi bien que vous n'avez pas manqué de lui dire que je suis votre aînée, & que mon approbation est une chose qui tout au moins ne lui sauroit faire du mal. A propos de cela, je vous veux faire un petit conte qui me fit rire l'autre jour. Un garçon étant accusé en Justice d'avoir fait un enfant à une fille; il s'en défendoit à ses Juges, & leur disoit: Messieurs, je pense bien que je n'y ai pas nui, mais ce n'est pas à moi l'enfant. Mon Cousin, je vous demande pardon, je trouve cela naïf & plaisant. S'il vous vient un petit conte à la traverse, ne vous en contraignez pas. Mais pour revenir à Monsieur de Col-

Colligny, il eſt certain que mon approbation ne lui peut pas nuire. Sa Lettre me paroît de très-bon ſens; & tout homme qui ſait faire un compliment comme celui-la auſſi ſimple & auſſi juſte, doit avoir de la raiſon & de l'eſprit. Je le ſouhaite pour l'amour de ma Niéce que j'aime fort. A tout haſard, les leçons que vous lui donnez pour ſavoir s'ennuyer & ſe divertir, ſont très-bonnes en ménage. Je ſuis les regles que vous me donnez pour vivre long-tems: je ne ſuis pas au lit plus de ſept heures; je mange peu, j'ajoûte à vos préceptes de marcher beaucoup: mais ce que je fais de mal, c'eſt que je ne puis m'empêcher de rêver triſtement dans de grandes allées ſombres que j'ai. C'eſt un poiſon pour nous que la triſteſſe, & c'eſt la ſource des vapeurs. Vous avez raiſon de trouver que ce mal eſt dans l'imagination: vous l'avez parfaitement défini; c'eſt le chagrin qui le fait naître, & la crainte qui l'entretient. Un admirable remede pour moi, ſeroit d'être avec vous. le chagrin me ſeroit inconnu, & vous m'apprendriez à ne pas craindre la mort. Il y a douze jours que je ſuis ici; j'y ſuis venue par la riviere de Loire: cette route eſt délicieuſe. J'y ai vû en paſſant l'Abbé d'Effiat à Veret. Cette maiſon eſt admirable. Je vis auſſi Vineuil à Saumur. Il eſt devot: c'eſt un ſentiment qui eſt bien naturel dans le malheur & dans la vieilleſſe. Je les trouve moins patiens que vous: c'eſt qu'ils ont moins de ſanté, de force d'eſprit, & de Philoſophie.

J'ai été quelque jours à Nantes, où Monſieur de Lavardin & Monſieur d'Arouys m'ont regalée en Reine. Enfin je ſuis arrivée dans ce deſert, où je trouve des promenades que j'ai fai-

faites, & dont le plan me donne un ombrage qui me fait ſouvenir que je ne ſuis pas jeune. Le bon Abbé ne m'a pas quitté. Nous penſons fort reglèr nos affaires, & je profite de ſes bontez. Il n'y a rien de ſi juſte & de ſi bien reglé que nos comptes: il ne manque qu'une petite circonſtance à notre ſatisfaction: c'eſt de recevoir de l'argent. C'eſt ce qu'on ne voit point ici, l'eſpece manque, c'eſt la verité. Etes-vous auſſi mal en Bourgogne?

Je ne croi pas paſſer ici l'hiver: mais ſi je retourne à Paris, ce ſera pour les affaires de ma fille; car il faut l'avoüer, j'ai une belle paſſion pour elle. Je ne dis rien de mon fils; cependant je l'aime extrêmement, & ſes interêts me font bien autant courir que ceux de ma fille. Adieu, Comte. Mandez moi un peu des nouvelles de votre nôce. Langhac eſt un terrible nom pour la grandeur & pour l'ancienneté. Je l'ai entendu loüer juſqu'aux nuës par le Cardinal de Rets. Il eſt dans la ſolitude. Que dites-vous de la beauté de cette retraite? Le monde par rage de ne pouvoir mordre ſur un ſi beau deſſein, dit qu'il en ſortira. Hé bien tant mieux. Attendez donc qu'il en ſorte, & en attendant taiſez-vous. Car de quelque côté qu'on puiſſe regarder cette action, elle eſt belle; & ſi on ſavoit comme moi qu'elle vient purement du deſir de faire ſon ſalut, & de l'horreur de ſa vie paſſée, on ne ceſſeroit point de l'admirer.

CLI.

CLI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Chaſeu, *ce* 26. *Octobre* 1675.

JE n'aurois pas été ſi long-temps ſans vous écrire, mon R. Pere, ſi je n'avois voulu vous mander mon ſentiment ſur vos Remarques nouvelles. Je les trouve fort juſtes, & j'admire la promptitude avec laquelle vous les avez faites, & avec laquelle vous avez répondu à Monſieur de *Proſateur*. Au reſte, ſi après cela il ſe mêle encore de faire des mots ou du moins de s'en vanter, il faut qu'il ſoit incorrigible. Mais diſons la vérité, mon R. Pere, il n'auroit guéres de fiel, s'il ne vous haïſſoit, & s'il vous pardonnoit jamais le chapitre des étymologies. Si j'étoîs à ſa place, j'aurois bien du reſſentiment de ce ridicule.

Il n'y a guéres de gens qui vous doivent de plus grands remercimens de votre Ouvrage que moi ; car il n'y en a guéres qui en profitent davantage. Je m'apperçois d'une plus grande netteté dans ce que j'écris, & vous en aurez le plaiſir un jour.

J'oubliois de vous dire qu'en liſant le chapitre de *Mignon*, je me ſuis ſouvenu de l'endroit où vous aviez pris le *joli Mignon* que vous citez. Il faut dire la vérité, mon R. Pere ; perſonne ne poſſede ſi bien que vous la Langue Françoiſe, & n'en connoît ſi bien le ſtile ſublime, le ſimple, mais noble, le mediocre le bas. J'ai peur

que vous ne travailliez trop. Faiſons vie qui dure, mon R. P. Je ne ſuis pas de l'avis de ces bons freres qui diſent : Bonne vie, & courte. Dès qu'elle eſt courte, je la tiens mauvaiſe, fût-elle accompagnée des plus grands plaiſirs du monde.

Je ne ſai ſi vous ſavez, vous qui ſavez tant de choſes, que *bon frere* ſignifie bon drôle, un bon compagnon, & qui fait encore plus le déterminé qu'il n'eſt.

CLII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 29. *Octobre* 1675.

JE reçus hier votre Lettre, Madame, qui me donna la joye que vos Lettres ont accoûtumé de me donner. Enfin voilà votre Niéce ſur le point de paſſer le pas ; elle va trouver ce qu'elle cherchoit. A propos de chercher, ceci me fait ſouvenir du pauvre Chevalier de Rohan, qui ayant rencontré un ſoir bien tard à Fontainebleau Madame d'* * * ſeule qui paſſoit dans une galerie, lui demanda ce qu'elle cherchoit : Rien, dit-elle. Ma foi, Madame, lui répondit-il, je ne voudrois pas avoir perdu ce que vous cherchez. Voilà mon petit conte, Madame. Vous m'avez permis d'en faire un, auſſi je me ſers de la liberté que vous m'avez donnée. J'ai trouvé le vôtre plaiſant au dernier point, & je m'en ſai bon gré, car il faut avoir de l'eſprit pour trouver cela auſſi plaiſant qu'il eſt.

Je

* *A la Lett. CL.*

Je n'ai eu garde de dire au Marquis de Colligny que vous fussiez mon aînée ; j'avois trop peur qu'il ne voulût pas épouser la fille d'un cadet : mais il a ouï parler de vous à la Comtesse de Dalet sa belle-mere, & je lui ai paru entêté de votre merite.

Cela est étrange que vous connoissiez si bien la source de votre mal, & que vous ne vous en guérissiez pas. Songez souvent à la nécessité de mourir, Madame, & vous ne craindrez pas tant la mort que vous faites. Ce n'a été qu'en me familiarisant avec cette pensée, que j'en ai diminué l'apprehension. Elle rend tristes les gens qui la rejettent, & qui ne la prennent pas souvent. En moi elle fait toute autre chose: elle me fait suivre le précepte de Salomon: Bien vivre, & se réjouïr, & d'autant plus que cela fait vivre plus long-temps. Ainsi c'est à force d'aimer la vie, que je ne crains pas la mort. Il est certain que si je vous voyois souvent, Madame, je vous ferois entendre raison là-dessus. Mais en attendant que cela se puisse, je veux souvent traiter par Lettre cette matiere avec vous. Ne vous allez pas mettre dans la tête que c'est votre seul interêt qui m'oblige à entreprendre votre cure, c'est le mien aussi ; & je croi, moi qui aime la joye, que je mourrois si vous étiez morte, ne sachant avec qui rire finement.

Je comprens bien que votre voyage a été agréable. Vous avez presque marqué chaque gîte par la vûë d'un honnête exilé. Il falloit encore que vous trouvassiez d'Olonne à Orleans, & l'Abbé de Belebat à Blois, & moi à Amboise. Vous avez trouvé la véritable raison pourquoi j'ai plus de patience que l'Abbé d'Effiat & Vineuil. Le chagrin qu'ils ont de passer leur vie

hors du monde les fait malades ; & moi qui ai passé par la prison, je suis trop heureux de n'être plus qu'exilé. Je me porte si bien, que j'espere de vivre long-temps. Je jouïs d'une santé qui n'a pas la moindre altération. J'ai bonne opinion des gens qui vous regalent en Reine ; & sur ce pied là j'estimerois la fortune plus que je ne fais, si elle vous en avoit donné le rang plûtôt qu'à Mademoiselle d'Arquien. Je suis bien fâché que vos promenoirs vous fassent souvenir que vous n'êtes plus jeune, mais je ne veux pas que vous en ayez du chagrin. Vous êtes trop heureuse d'avoir le bon Abbé, il fait tout ce qu'il peut pour regler vos comptes ; car je ne pense pas que vous lui demandiez qu'il fasse de la fausse monnoye pour vous. L'argent est aussi rare en Bourgogne qu'en Bretagne. Vous aimez Madame de Grignan, Madame, vous avez raison ; c'est le goût le plus généralement approuvé qu'on puisse avoir. Je vous manderai des nouvelles de la nôce. Le Cardinal de Rets a raison d'estimer le nom de Langhac : cela est bon, je le sai bien ; & je ne serai pas surpris quand Monsieur de Colligny me fera voir le détail de la grandeur de sa Maison. Mais à propos du Cardinal de Rets, j'ai trouvé le dessein de sa retraite fort beau. J'ai crû qu'il ne se repentiroit jamais de l'avoir pris ; & que s'il en avoit quelque tentation, il étoit trop honnête homme pour y succomber. J'ai trouvé plaisant ce que vous dites au monde là-dessus : Qu'il attende que le Cardinal de Rets sorte de sa retraite pour parler, & qu'en attendant il se taise. Mais vous avez beau dire, le monde ne se taira pas, il n'aime pas à loüer, & sur tout les choses admirables. Quand il ne peut, comme vous voyez, mordre

dre ſur le préſent, il ſe retranche ſur l'avenir. Faiſons bien & laiſſons-le dire. Mais je vous fais une leçon, Madame, dont je ne profite pas moi-même, car le Miſanthrope n'eſt pas plus déchaîné contre ce qui le choque, que je le ſuis contre les gens qui veulent à tort & à travers gâter les belles actions.

Adieu, ma chere Couſine. Au reſte ne m'appellez plus Comte; j'ai paſſé le temps de l'être. Je ſuis pour le moins auſſi las de ce titre que Monſieur de Turenne l'étoit de celui de Maréchal. Je le cede volontiers aux gens qu'il honore.

CLIII. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Buſſy.

A Baſville, ce 29. Octobre 1672.

JE vous fais, Monſieur, mille conjouïſſances ſur le mariage de Mademoiſelle votre fille. Je le ſouhaite auſſi heureux qu'elle en eſt digne: car que ne mérite-t elle pas? Je vous demande la permiſſion de lui faire mes complimens, en faiſant mille vœux pour qu'elle ſoit heureuſe. La peine de votre exil retombe ſur nous qui ſommes vos amis; car c'eſt notre bien qu'on nous vole quand on vous tient dans l'éloignement. J'eſpere que le terme que vous me marquez ne ſera pas ſi long que vous penſez. Je ſuis avec tout le reſpect imaginable à vous.

CLIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Abbé de Scuderi.

A Chaſeu, ce 30. Octobre 1675.

JE croi, Monſieur, que vous ne doutez pas que les interêts de Madame votre mere ne me ſoient extrêmement chers; mais je veux encore vous apprendre que les vôtres me touchent fort, parce qu'outre qu'ils ſont mêlez enſemble, j'étois encore fort ſerviteur de Monſieur votre pere. Cela m'oblige à vous dire mon ſentiment ſur vos affaires. Vous avez de la naiſſance, vous êtes bien fait de votre perſonne, & vous avez de l'eſprit. Appliquez vous à la profeſſion que vous avez priſe; ſoyez ſage au fond, ſi vous pouvez; ſinon cachez bien vos foibleſſes, & vous en relevez le plûtôt que vous pourrez; ſur tout étudiez & hantez bonne & honnête compagnie, principalement de gens d'Egliſe; je vous répons que vous ferez une fortune conſidérable. Nous voyons tous les jours des gens qui ſont fort au deſſous de vous de toutes les maniéres, qui par la ſeule application à leur devoir, s'élevent aux grandes Dignitez Eccleſiaſtiques. Votre profeſſion eſt celle où la fortune à moins de part. Veuillez être Evêque, & vous le ſerez. Je ne ſuis pas un grand faiſeur de Sermons, Monſieur; cependant l'amitié que j'ai pour vous & pour Madame votre mere, m'a fait aujourdhui prendre ce parti là. Vous ſavez bien que ce que je vous dis eſt véritable:

table : mais peut-être ne vous le dites-vous pas à vous-même fortement; & j'eſpere que venant de la part d'un homme comme moi en qui vous devez avoir créance, cela fera plus d'impreſſion ſur vous.

CLV. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

Aux Rochers, ce 30. Octobre 1675.

VOILA, mon cher Couſin, la procuration que vous me faites l'honneur de me demander pour le mariage de ma Niéce. On ne peut pas l'approuver plus que je fais; je vous le mandai il y a huit ou dix jours. J'ai reçû même une Lettre de notre Amant, qui par un excès de politeſſe me demande mon approbation. Sa Lettre eſt droite, ſimple, diſant ce qu'il veut dire d'un tour noble, & qui n'eſt point abîmé dans la convulſion des complimens, comme dit la Comedie. Enfin ſur l'étiquette du ſac on peut fort bien juger que c'eſt un homme de bon ſens & de bon eſprit. Je joins à cela le goût qu'il a pour vous, qu'on ne peut avoir qu'à proportion qu'on a du merite; & cette grande naiſſance dont le Cardinal dé Rets m'a entretenuë: je conclus que ma Niéce eſt fort heureuſe d'avoir ſi bien rencontré. M'entendez-vous bien, ma chere Niéce, je m'en vais commencer à vous mettre l'un auprès de l'autre; car je lui veux faire plaiſir. Je ne prétens pas auſſi vous deſobliger, vous aimant comme je vous aime.

aime. Mandez-moi, mon Cousin, des nouvelles de cette belle fête. Cette Province est dans une grande désolation. Monsieur de Chaumes a ôté le Parlement de Rennes pour punir la Ville; Ces Messieurs sont allez à Vannes, qui est un petite Ville où ils seront fort pressez.

Les mutins de Rennes se sont sauvez il y a fort long temps: ainsi les bons pâtissent pour les méchans: mais je trouve tout fort bon, pourvû que les quatre mille hommes de guerre qui sont à Rennes sous Messieurs de Fourbin & de Vins, ne m'empêchent point de me promener dans mes bois, qui sont d'une hauteur & d'une beauté merveilleuse. Adieu, Comte, puisque nous nous aimons encore, nous nous aimerons toute notre vie.

CLVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à S. A. R. MADEMOISELLE.

A Chaseu, ce 12. Novembre 1675.

SI vous n'étiez une grande Princesse, Mademoiselle, à qui l'on doit tous les respects du monde, ayant l'honneur, comme je l'ai, d'être connu de vous, je m'attendrois dans la conjoncture présente à un compliment de votre part sur le mariage de ma fille de Bussy avec le Marquis de Colligny d'Auvergne; mais c'est à moi à rendre compte à votre Altesse Royale de mes actions, sachant la bonté qu'elle a pour ma fille & pour moi, & même l'honneur que Monsieur de Colligny a d'être particuliérement connu

connu de vous. Je ſai l'amitié dont vous avez toûjours honoré Madame la Comteſſe de Dalet ſa belle-mere, & c'eſt encore une des conſidérations qui m'a autant obligé à faire alliance avec une Maiſon que vous honorez de votre eſtime & de votre amitié; car il n'y a point d'endroits au monde par leſquels je ne vouluſſe vous témoigner mon zele, & le reſpect extrême avec lequel je ſuis de tout mon cœur, &c.

CLVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Buſſy, ce 3. Decembre 1675.

JE viens de recevoir votre Lettre, Mon R. Pere, qui m'apprend tous les maux que vous avez eus. Je ſuis fort aiſe qu'ils ſoient paſſez; mais j'ai peur qu'ils ne reviennent. A moi ne tienne que Monſieur Menage ne ſoit content de vous; mais ſi j'étois en ſa place je ne le ſerois pas, & j'aimerois mieux que vous me diſſiez de groſſes injures, que de vous moquer de moi auſſi finement que vous faites de lui.

Je trouve fort bon le premier mouvement de Monſieur de la R * * * ſur vos Remarques, & il a tort ſur la réfléxion qu'on lui a fait faire; mais que cela vienne d'ailleurs ou de lui, il ne ſe devoit pas dédire, quand ce n'auroit été que de peur de vous faire voir qu'il n'avoit pas été capable de prendre d'abord le bon parti: il n'y a rien à ajoûter aux raiſons que vous lui avez fait dire.

Je ne doute pas de ce que vous dites de mes *Mémoires*, que s'ils paroiſſent un jour, ce que j'ai dit de Monſieur de Turenne ſera cru davantage, & lui fera plus d'honneur que les Oraiſons funebres qu'on a faites de lui, parce qu'on ſait que ceux qui en font ne parlent que pour loüer, & que je n'ai écrit que pour dire la verité. Les Auteurs des Oraiſons funebres ne les font que ſur les mémoires qu'on leur donne, & moi ſur ce que j'ai vû. D'ailleurs il y a plus d'apparence que mes portraits ſont reſſemblans que ceux des Panégyriſtes, parce que je dis du bien & du mal des mêmes perſonnes; qu'eux ne diſent que du bien, & que nul n'eſt parfait en ce monde.

Je ſuis fort trompé ſi l'Hiſtoire d'Aubuſſon n'eſt fort bien écrite, vous avez des talens merveilleux pour cela. Vous me ferez grand plaiſir de m'envoyer l'Epitre de la Fontaine à Monſieur de Turenne, & les Teſtamens du Duc de Lorraine & de l'Iſola. Je ſerai bien-aiſe de voir comment des Teſtamens réjouïſſent ceux à qui ils ne donnent rien. Je vous aſſure que votre longue Lettre m'a paru trop courte, parce qu'elle eſt pleine de choſes, & que vous les dites agréablement & en peu de mots. Il y a encore une petite raiſon que vous voulez bien que je vous diſe, c'eſt que je vous aime & que je vous eſtime de tout mon cœur.

CLVIII.

CLVIII. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6. Decembre 1675.

J'ETOUFFE de rhume aujourdhui, & je vous aſſure que quoi que je doive beaucoup de réponſes, je n'écris qu'à vous, Monſieur. Le plaiſir que j'aurai à vous entretenir m'empêchera de ſentir mon mal de tête. Vous me paroiſſez cordial, ſincere, & d'ailleurs ſi agréable, qu'on eſt trop heureux & trop honoré d'avoir un ami fait comme vous, & qu'on ne ſauroit le conſerver par trop d'égards & par trop de ſoins. J'ai une très-grande joye de l'établiſſement de Madame votre fille, & ſur tout de ce qu'elle me mande, qu'elle & Monſieur ſon mari ſongent à ne vous quitter guéres. En vérité je ſentois cette ſéparation-là pour vous d'une façon que je n'y oſois preſque penſer. J'entrevoi quelque petite lueur de bonne fortune, qui me pourra mener à une vie plus heureuſe que celle que je mene: en ce cas-là il ne me manquera rien; car je ne ſouhaite que de quoi vivre un peu plus abondamment, avec l'honneur de votre amitié que je ne ſaurois perdre.

Monſieur de * * vit fort honnêtement avec Madame * * *; il n'y paroît que de l'amitié. Enfin la crainte de Dieu de part & d'autre, & peut-être auſſi la politique a coupé les aîles à l'amour. Elle eſt ſa favorite & ſa premiere amie. Rien n'eſt plus heureux pour elle que cela, ni plus honnête pour lui.

CLIX. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Scudery.

A Bussy, ce 9. Decembre 1675.

LA préference que vous faites de moi, Madame, dans les réponses que vous avez à faire à vos amis, ne trouve pas un ingrat. Je ne rends pas seulement, comme le Maréchal de Grammont, autant de bien & de mal qu'on m'en a fait, j'en rends toûjours plus qu'on ne m'en a donné. Vous avez raison, Madame, de craindre pour mon repos la séparation de ma fille de Colligny d'auprès de moi. Je n'ai jamais eu un si sensible déplaisir que celui qu'elle me causeroit, & je ne m'en suis apperçu que sur son mariage; mais envisageant que cela la mettoit en état de me pouvoir quitter, j'eus la plus grande douleur que j'aye jamais sentie. Cependant je pense que nous ne nous séparerons pas; ma fille est ma seule consolation dans ma disgrace. Ne pouvant aller à Paris ni à la Cour, que ferois-je sans elle dans une Province? J'y mourrois bien-tôt de chagrin. Vous me réjouïssez de me mander que vous voyez quelque apparence de meilleure fortune pour vous. Je vous assure que j'en ai autant de joye que si c'étoit pour moi.

Quand on ne voit rien que d'honnête à présent entre Monsieur & Madame * * *, ce n'est pas à dire qu'il n'y ait que de l'amitié. Pour moi je vous maintiens qu'il y a toûjours de l'a-

l'amour; & quand il ſeroit poſſible qu'il n'y en eût plus, il y a toûjours quelque choſe, qui dans la Religion eſt auſſi condamné que l'Amour même.

CLX. LETTRE.

De M. la Maréchale d'Humieres au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15. Decembre 1675.

MADAME de Rabutin à dû vous mander que je n'ai reçu aucunes marques de l'honneur de votre ſouvenir ſur le mariage de Madame votre fille; je m'en plaignis à elle, & je lui dis que cela me faiſoit craindre que vous ne m'euſſiez oubliée. Je ſuis ravie qu'elle ait trouvé un parti ſortable à ſon mérite; j'ai oui dire qu'elle en a beaucoup. Monſieur ſon mari ne peut mieux faire que de prendre de l'emploi. Je me trouverois bien heureuſe ſi je pouvois le ſervir; perſonne aſſurément ne le feroit avec plus de joye que moi. Pour Monſieur votre fils; j'ai fait mon devoir à ſon égard, & j'ai parlé pour lui; on m'a paru bien diſpoſé.

Je ne vous dis point combien je ſouhaite votre retour. Dieu ſait que je ne perds pas une occaſion d'en repréſenter la néceſſité par rapport à vos interêts, & auſſi parce que je croi la pénitence aſſez longue pour devoir finir, & il paroît trop combien j'ai peu de credit; car ſi j'en avois, ſûrement vos affaires iroient mieux qu'elles ne vont. Soyez, s'il vous plaît, perſuadé que ma reconnoiſſance, auſſi bien que

tous les autres devoirs qui m'engagent dans ce qui vous regarde, ne peuvent me permettre de rien oublier de ce qui vous peut-être utile, & vous faire connoître que jamais personne ne sera plus entiérement que moi, votre très-humble & très-obéïssante servante.

Permettez moi de me réjouïr avec Madame votre fille de son mariage, & de lui faire mes très-humbles complimens.

CLXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Marquise de Clerembaut.

A Bussy, ce 26. Decembre 1675.

SI je pouvois vous excuser, Madame, je ne vous ferois point de reproches. Mais quand votre Cousin & votre bon ami marie sa fille, il me semble que vous pourriez faire un effort sur votre paresse, pour lui en témoigner votre joie. Vous me dites assurément que vous ne l'avez pas sû, mais cela n'est pas assez vrai semblable pour que je le croye, quand toutes vos amies & les miennes m'ont écrit sur ce sujet. Mais ce que vous pouvez ne pas savoir, Madame, c'est que le Marquis de Colligni, qui porte ce nom parce qu'il en a la terre par sa mere qui étoit Colligni, & que son pere est vivant; est petit fils d'Anne le Loup, sœur de Monsieur votre grand pere qui nous faisoit déja parens. Vous voyez, Madame, que ma fille étoit destinée à l'alliance de votre maison, & que cela nous doit encore unir davantage. Aimez-

mez-moi donc bien toûjours quand vous ne m'écririez jamais. Pour moi, Madame, vous pourriez mettre ma tendresse à de plus rudes épreuves sans rien craindre,

---

CLXII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Bussy, ce 26. Decembre 1675.

JE ne vous ai pû écrire plûtôt, ma belle Cousine. Les suites de la nôce, qui sont d'ordinaire embarrassantes, m'en ont empêché. Vous m'avez témoigné souhaiter ce savoir comment se seroit passé la chose. Le voici.

Ce fut à Chaseu le 5. Novembre dernier, où j'ai un des plus beaux salons de France. L'Assemblée n'étoit pas grande. Avec les Toulonjons, mes filles de Saint Julien & de Chaseu, il n'y avoit d'extraordinaire que mes amis Jannin & Epinac. Je leur fis trois jours durant bonne chere. Tout le monde fut assez gai, mais la très-digne mere de notre fille étoit transportée de joye, & cela n'étoit troublé que par la peur du nouëment d'éguillette. Il faut dire la verité. Le lendemain de la nôce qu'elle apprit comment les choses s'étoient passées, il n'y eut plus de bornes à sa joye. La pucelle ne fut pas bonnement si emportée que sa grand-mere; cependant voyez un peu la dissimulation, elle est grosse. A qui se fiera-t-on après cela? Car enfin elle avoit l'air fort modeste, & même un peu froid, & le plus hardi n'eût pas osé jusqu'à ce

jour

jour lui toucher le bout du doigt. Au reste elle me paroît contente. Dieu veuille que cela dure. Tous les commencemens sont beaux. Les maris sont encore amans au bout de six semaines. Cela ne va que du plus au moins ; mais enfin les plus honnêtes au bout d'un an seulement sont les maîtres. Ma fille m'en dira des nouvelles un jour, comme je croi que Madame de Grignan vous en a dites. Vous la pourriez voir à Paris cet été, car elle prétend y aller faire ses couches. Pour Monsieur de Colligny il se dispose à faire sa campagne. Je le trouve sur ce chapitre plein de bonnes intentions.

J'oubliois de vous dire que vôtre Niéce ne s'est pas voulu fier à son mari de la façon de son enfant, elle le veut faire à l'image & ressemblance de sa Cousine ; & pour cet effet dès qu'elle a les yeux ouvert, jusqu'à ce qu'elle se couche, elle a son portrait devant elle. Si elle a l'imagination bien forte, elle fera le plus joli enfant de France. Adieu ma chere Cousine, J'espere avoir le plaisir de vous voir cet été à Paris publiquement ou en particulier. J'ai une belle passion aussi bien que vous.

Comme je suis en possession d'écrire au Roi toutes les campagnes, voilà ma Lettre sur le bruit qui court que le Roi va en Flandres en personne.

SIRE,

Je supplie très-humblement V. M. de trouver bon que je lui demande la permission de la suivre à la premiere campagne qu'elle fera, pour être témoin de sa gloire, & pour essayer d'y pouvoir contribuer en quelque façon par la perte même de ma

ma vie. Vôtre Majesté croit bien, SIRE, *qu'ayant fait durant vingt-sept ans ce métier là en son absence, & sous des Généraux qui ne m'ont peut-être pas toûjours rendu justice, je le ferai de meilleur cœur à votre vûë. J'en ai plusieurs fois depuis dix ans demandé la permission à V. M. mais elle ne m'en a pas encore jugé digne. Cependant,* SIRE, *je vous dirai de la meilleure foi du monde, que la continuation des châtimens, & le refus des graces, ne m'ont point ôté du cœur le zele ardent que j'ai toûjours eu pour vous. Quelque raison que V. M. sache qu'on a de vous aimer, peut-être que vous serez surpris de voir que cette amitié résiste à la prison, à la destitution de Charge, & à l'éxil. Mais vous en serez persuadé quand je vous en aurai dit les raisons. Depuis que j'ai eu l'honneur d'approcher V. M.* SIRE, *j'ai eu une admiration, & si je l'ose dire, une tendresse extraordinaire pour elle. Lorsqu'on me voulut faire une affaire auprès de V. M. en 1664. à Fontainebleau, Elle se peut souvenir des transports de joye où je fus quand elle me fit l'honneur de me dire qu'elle me promettoit qu'on ne lui diroit jamais rien contre moi qu'elle ne me le redit pour me donner lieu de me justifier si je le pouvois. Cette conversation me fit si bien voir* SIRE, *que vous êtes bon & juste, & même que vous fûtes bien aise de me trouver innocent, que rien ne m'ôtera jamais de l'esprit, que vous ne m'avez châtié que parce que vous avez crû que je le meritois; & la verité est que je le meritois aussi. Et quand ma disgrace dure un peu long-tems; que la nature qui souffre me dit, que mes services passez devroient bien me faire obtenir quelque grace, & que mes peines sont plus grandes que mes fautes; la Raison soûtenuë de l'estime infinie que j'ai pour*

pour V. M. me represente que des gens en qui vous avez croyance, vous ont rendu de méchans témoignages de moi, qu'y ayant un fondement veritable à leurs rapports, il n'y a plus que l'éxageration qu'ils vous ont faite de ma mauvaise conduite qui vous oblige de faire durer mon châtiment; & c'est ce plus ou ce moins qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse connoître. Voilà SIRE, *ce qui fait que j'aime V. M. quoi qu'elle me fasse. Je ne sai si le tems est encore éloigné où s'il est proche auquel V. M. connoîtra que je ne suis pas te lqu'on m'a dépeint, ni tout-à fait indigne de vos graces. Mais quoi que V. M. fasse, je serai toûjours avec tous les plus profonds respect, &c.*

A Chaseu, ce 20. Novembre 1675.

CLXIII. LETTRE.

*Réponse de Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

Aux Rochers, ce 29. Decembre 1675.

JE ne saurois comprendre pourquoi je ne vous écris pas; car assurement c'est à moi à feliciter la nouvelle mariée de son nouveau mariage; à faire mes complimens au nouvel époux, & au nouveau beau-pere. Enfin tout est nouveau, mon Cousin, horsmis mon amitié pour vous qui est fort ancienne, & qui me fait très-souvent penser à vous, & à tout ce qui vous touche. J'avois dans la tête que vous m'aviez promis de me mander des nonvelles de votre nôce, & je pense que c'est cela que j'attendois; mais c'eût

* *A la Lett. CLII.*

c'eût été un excès d'honnêteté ; car ſelon toutes les regles c'eſt à moi à recommencer. J'ai été fort aiſe que vous ayez approuvé mon petit conte : j'ai trouvé auſſi admirable celui de Madame d'***. Pour moi je ne trouve point qu'il les faille bannir quand ils ſont courts, & tout pleins de ſel, comme ceux que vous faites ; car aſſurément perſonne ne peut atteindre à vos tours, & à votre maniere de conter ; nous l'avons ſouvent dit ma fille & moi. Mais parlons d'autre choſe.

Vous ne voulez plus qu'on vous appelle Comte ; & pourquoi, mon cher Couſin ? Ce n'eſt pas mon avis. Je n'ai encore vû perſonne qui ſe ſoit trouvé deshonoré de ce titre. Les Comtes de S. Aignan, du Sault, du Lude, de Grignan, de Fleſque, de Brancas, & mille autres l'ont porté ſans chagrin. Il n'a point été profané comme celui de Marquis. Quand un homme veut uſurper un titre, ce n'eſt poiut celui de Comte, c'eſt celui de Marquis, qui eſt tellement gâté qu'en verité je pardonne à ceux qui l'ont abandonné. Mais pour Comte, quand on l'eſt comme vous, je ne comprens point du tout qu'on veuille le ſupprimer. Voilà le ſentiment de votre petite ſervante, & je ſuis aſſurée que bien des gens feront de mon avis. Mandez-moi ſi vous y réſiſtez, ou ſi vous vous y rendéz, & en attendant je vous embraſſe, mon cher Comte.

Vous ſavez les miſeres de cette Province : Il y a dix ou douze mille hommes de guerre qui vivent comme s'ils étoient encore au delà du Rhin. Je ſerai à Paris au commencement du Carême. Mon fils eſt ici depuis huit ou dix jours. Il eſt aſſez aiſe de ſe repoſer de ſes cour-

ſes

ses continuelles. Vous ai-je dit que parmi les loüanges que le Cardinal de Rets donnoit à la Maison de Langhac, il disoit qu'elle étoit sans médisance & sans chimere ?

CLXIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Bussy, ce 3. Janvier 1676.

IL me semble que j'avois tort de ne pas écrire à Madame de Grignan, Madame. Vous verrez dans la Lettre que je lui écris, & que je vous envoye, ce qui m'en avoit empêché, & ce qui enfin m'y a fait résoudre. Si elle étoit à Paris, notre commerce seroit plus reglé, & vous seriez plus contente. J'ai toûjours assez compris la peine que vous avez eûë à vous séparer d'elle, ma chere Cousine; mais je la comprens bien mieux depuis que j'ai marié ma fille. Je ne vous dis pas, depuis que je l'ai quittée; car nous sommes encore ensemble, & je ne prévoi pas même que nous nous séparions : mais la peur que j'en eus d'abord me donna du chagrin, qui me fit songer à vous, & vous plaindre plus que je ne faisois. Je savois il y avoit long-tems qu'il étoit bien rude de se séparer de ce qu'on aimoit fort; mais je ne savois pas encore combien il étoit cruel de se séparer de ce qu'on aimoit fort, & de ce qu'on devoit fort aimer. Je viens de l'apprendre par l'apprehension seulement; & cela me fait croire que ce seroit pour moi une peine mortelle si c'étoit une

une ſéparation effective. J'ai des raiſons encore d'attachement que vous n'avez pas. Ma fille a été toute ma conſolation dans ma diſgrace, & elle me tient aujourdhui lieu de fortune. J'aime bien mes autres enfans, comme vous aimez fort Monſieur de Sevigny; mais aſſurément nos deux filles ſont hors du pair. Adieu ma chere Couſine. Voici une Lettre bien paternelle, une autre fois vous en aurez une de moi qui ſera plus badine, & plus tendre pour vous.

CLXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Grignan.

A Buſſy, ce 3. Janvier 1676.

JE vous avois promis de vous écrire en Provence, Madame, & je me l'étois promis à moi même, quand vous partîtes de Paris; mais depuis faiſant réflexion à la longueur du tems que ma Lettre mettroit à aller juſqu'à vous, je changeai de deſſein : car enfin il faut qu'elle aille de Bourgogne à Paris, de Paris en Bretagne, qu'elle revienne de Bretagne à Paris, & qu'elle aille de la en Provence. Cependant je viens de me raviſer, & j'ai crû qu'en ne vous mandant point de nouvelles, qui aſſurément ne le ſeroient plus quand vous les recevriez, je pourrois vous écrire toute autre choſe. Ce n'eſt pas que je n'aye un évenement à vous mander. C'eſt le mariage de ma fille de Buſſy avec le Marquis de Colligny d'Auvergne, de la Maiſon de Langhac; & quoi qu'elle ſoit peut-être accouchée quand

quand vous recevrez ma Lettre, & que cela vous puisse faire faire des jugemens téméraires, mille raisons m'obligent de vous le mander ; & je vous prierai seulement, pour la justification de ma fille, d'examiner les dattes ; de ne tirer aucune conséquence de ce que vous aurez appris le mariage & les couches presque en même tems, & de ne pas confondre tant de rares merveilles. Mais à propos de couches, vous vous souvenez bien de la Lettre que vous m'avez promise dès que vous auriez appris que je serois grand-pere. Je m'attens à un Opera. Adieu Madame. Je vous assure que je vous aime bien. Faites moi réponse. Je languirai un peu en l'attendant ; car je ne la pourrai gueres recevoir avant l'année qui vient. Mais comme vous savez, de toutes les bonnes choses, il vaut mieux tard que jamais.

CLXVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Comtesse de Dalet la Douariere.

A Bussy, ce 5. Janvier 1676.

JE suis bien honteux, Madame, que vous me fassiez faire un compliment le premier sur le mariage de ma fille avec Monsieur votre beau-fils. Je vous avouë que je ne savois que dire à la belle mere de mon gendre ; car les belles-meres ne voyent pas volontiers marier les enfans de leurs maris. Mais quand j'ai vû que vous mandiez à Monsieur de Colligny que vous ne lui auriez jamais pardonné s'il s'étoit marié à tout

à tout autre qu'à Mademoiſelle de Buſſy, je me ſuis raſſuré ſur la crainte où j'étois d'avoir fait quelque choſe qui vous eût dépiû. Je ſuis donc ravi, Madame, que vous ſoyez contente, je ſai d'ailleurs votre mérite, preſque toutes vos amies ſont les miennes, & j'ai ſouhaité ſur leur parole d'être votre ami bien long-tems avant que je ſongeaſſe à vous être quelque autre choſe. Vous croyez bien, Madame, que ceci ne me ſera pas changer ; au contraire comme j'aurai plus de commerce avec vous, j'aurai plus d'occaſion de ménager l'amitié que je vous demande & pour laquelle je vous offre la plus tendre & la plus ſincére, &c.

CLXVII. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 6. Janvier 1676.

BON jour, Monſieur, & bonne année. Le Ciel, comme diſoit Voiture, vous rende celle ci heureuſe & fortunée. Pour moi je le croi, du moins ſai-je qu'elle ne vous ſauroit être plus malheureuſe que l'autre non plus qu'à moi. Je ſuis toute reſoluë de vous aller voir cet été, & Madame de Coligny; car je l'honore & je l'aime extrêmement. Elle eut mon inclination dès que j'eux l'honneur de la voir, & enſuite elle a gagné tout mon eſtime. Adieu, Monſieur, conſervez-moi l'honneur de votre amitié, en vérité rien ne m'eſt plus doux. Si vous avez le cœur ſi las d'amour, qu'il aime à préſent beaucoup

coup le repos, vous verrez qu'on le peut aſſez agréablement délaſſer dans l'amitié ; mais vous la comptez pour rien vous autres Amans : à parler franchement, vous n'y êtes guéres propres.

CLXVIII. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 9. Janvier 1676.

JE reçus avant hier votre Lettre du 29. Decembre, ma belle Couſine, qui eſt une réponſe à une Lettre que je vous écrivis le 29. Octobre. Vous en devez avoir reçû depuis ce tems-là deux autres de moi, ſans compter celle que je viens de vous écrire avec une pour Madame de Grignan. Vous voyez par-là que je me trouve bien de votre commerce ; & il faut dire la verité, c'eſt à mon gré le plus agréable qui ſoit au monde. Vous ſavez que je m'y connois un peu, & que je ſuis ſincere. Les nouveaux mariez, & le nouveau beau-pere vous rendent mille graces de la part que vous prenez à leur ſatisfaction, & ils vous en ſouhaittent une pareille dans l'établiſſement de Monſieur votre fils. Je vous plains fort pour les maux que la guerre fait à vos Sujets ; mais je ne plains gueres les Bretons en général, qui ſont aſſez fous pour s'attirer mal à propos l'indignation d'un auſſi bon Maître que le nôtre. Je voudrois bien pouvoir aller à Paris comme vous, ou que vous euſſiez à faire à Bourbilly pour deux ou trois mois. Adieu ma belle Couſine. Si vous trouvez

* *A la Lett. CLXIII.*

vez du plaisir à m'appeller Comte, ne vous en contraignez pas. Je veux bien être votre Comte, de tous les sens dont vous le pouvez entendre.

CLXIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame du Bouchet.

A Bussy, ce 9. Janvier 1676.

ENFIN vous voilà ressuscitée, Madame, & moi hors des allarmes de vous perdre; vous devez être contente de ma douleur & de ma joye, elles ont bien fait leur devoir tour à tour. Vous êtes une bonne amie d'avoir employé les premiers momens de votre santé à boire à la mienne avec nos bons amis. Mais sachez qu'une des raisons que j'ai euës de me réjouïr du retour de votre santé, c'est que nous recommencerons notre commerce; car sans cela, j'aimerois presqu'autant que vous fussiez morte. Je vous demande pardon, si je vous parois si interessé. Il n'y a guere de gens qui ne se regardent les premiers en toutes choses, mais la plûpart ne sont pas assez sincéres pour le dire. Ma fille de Colligny & moi croyons avoir sujet de nous plaindre que vous ne nous ayez pas dit ou fait dire un mot sur son mariage; cependant nous sommes bons Princes & nous l'avons déja oublié.

CLXX. LETTRE.

De Monsieur de Benserade au Comte de Bussy.

A Paris, ce 9. Février 1676.

COMME je m'intereſſe fort dans ce qui vous regarde, j'ai eu une extrême joye du mariage que vous avez fait. Je doute que j'en euſſe autant de celui qui vous reſte à faire, & je ſuis bien aiſe que Madame de Rabutin demeure Chanoineſſe, parce que je ſuis moi-même une eſpece de Chanoine, & il me ſemble qu'il y aura un grand déchet à ma condition quand elle changera la ſienne. Voilà comme nos interêts nous ſont toûjours plus chers que ceux de nos meilleurs amis. A vous dire le vrai, je ne démêle pas bien les ſentimens que j'ai pour elle; mais je la trouve autant à mon gré que ſi j'en étois amoureux; & comme nous autres beaux eſprits ſommes un peu jaloux les uns des autres, je vous avouë que vous n'avez jamais rien fait qui m'ait donné tant d'envie, & je voudrois bien que vous fuſſiez ici pour être mon confident ſans que j'euſſe à craindre que vous devinſſiez mon rival. Encore ne ſai-je ſi vous n'aimeriez point un peu trop votre propre ouvrage, ſelon moi qui ſuis ombrageux.

CLXXI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à M. de Benſerade.

A Buſſy, ce 13. *Février* 1676.

JE ne ſai pas ſi c'eſt d'accord avec Madame de Rabutin que vous me menacez d'une paſſion pour elle, afin que je me hâte de la marier ; mais à tout hazard je ne me hâterai pas plus que ſi vous ne m'en aviez point parlé : j'ai plus de confiance en ſa vertu que je n'ai d'argent, & l'état préſent de mes affaires me fera eſperer un an ou deux, que vous vous morfondrez auprès d'elle. Pour ce que vous me dites fort plaiſamment, que comme nous autres beaux eſprits ſommes jaloux des Ouvrages les uns des autres, vous m'avouez que je n'ai jamais rien fait qui vous ait donné tant d'envie que Madame de Rabutin ; je vous dirai que je vous avouë auſſi que je croi n'avoir jamais fait de Chanſon ni de Madrigal ſi joli qu'elle.

Et pour répondre à ce que vous me mandez ſur ſon ſujet, que vous craindriez que je ne devinſſe votre rival, & que vous ne ſavez point ſi je n'aimerois pas un peu trop mon ouvrage, je vous dirai que les peres ſont des eſpeces de rivaux qui ne ſont pas moins incommodes que les amans.

CLXXII. LETTRE.

De Madame de Pisieux au Comte de Bussy.

A Paris, ce 13. *Février* 1676.

IL est vrai que j'ai manqué à mon devoir, Monsieur, au mariage de Mademoiselle votre fille, & je pense que par avance la maladie dont je sors m'avoit affoibli le jugement, car les sentimens de mon cœur ne se peuvent détruire que par ma mort. Je ne laisse pas de vous faire mes excuses & de vous remercier de la part que vous prenez à ma convalescence. J'ai vû la mort en pleine face, elle est encore plus laide qu'on ne la dépeint. Je voudrois bien que vous vinssiez jouïr du reste des jours qu'elle me laisse à vivre, il n'y a pas de tems à perdre, mon voisinage vous plaira. Monsieur l'Evêque de Verdun n'en est pas loin. Voilà tout ce que j'ai la force de vous dire, & je vous charge de tous mes complimens pour Madame votre fille.

CLXXIII. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Bussy.

A Paris, ce 13. *Février* 1673.

PUISQUE vous ne me voulez point envoyer de Rondeau sur le sujet que je vous ai demandé, ne m'envoyeriez-vous pas bien une pe-

tite

tite Balade ſur ce que l'Amour eſt la plus agréable occupation du monde? Je vous en ſupplie; & moi je vous envoyerai ces quatre vers de Peliſſon, qui dégoûtent bien les Dames de l'Amour :

Où peut-on trouver des amans
Qui nous ſoient à jamais fidelles?
Il n'en eſt que dans les Romans,
Ou dans les nids des Tourterelles.

Il eſt vrai qu'il y a bien des coquets & des coquettes dans le monde. Je croi que du temps de nos peres il n'y en avoit pas tant.

Saucour m'a fait un plaiſir pour ma famille de très-bonne grace; je vous ſupplie, Monſieur, de l'en remercier. Il eſt fort de vos amis, & il le dit par tout.

CLXXIV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Buſſy, ce 16. *Février* 1676.

NOus autres amans ſommes plus propres que vous à l'amitié quand nous n'avons plus d'amour; car notre tendreſſe en a de l'air. Taiſez-vous donc là-deſſus, & croyez que je vous aime extrêmement.

De tout temps il y a eu de ſottes coquettes & de ſottes amours : mais je vous avouë qu'il y en a moins de polies & de tendres qu'il n'y en eut jamais. Je vous envoye la Balade que vous m'avez demandé. Elle a un petit air de Marot qui ne me déplaît pas.

BALADE.

L'Amour pour ma liberté
Me promet un doux martire.
Ma Raiſon de ſon côté
Me fait peur de ſon empire,
Me dit que je m'en retire:
Mais mon Cœur ſans s'allarmer,
Me dit: Aime, oſe, deſire,
Il n'eſt rien tel que d'aimer.

Mon Cœur, je ſuis bien tenté;
J'ai grand' peine à te dédire:
Mais enfin ſi la Beauté
A qui tu veux que j'aſpire,
Te rebute & te déchire,
Pourras-tu t'en retirer,
Et viendras-tu me redire:
Il n'eſt rien tel que d'aimer?

Oui, je te le redirai,
Dit mon Cœur, tant que j'expire.
On eſt aſſez fortuné
D'aimer toûjours Silvanire,
Sans eſpoir de la réduire.
Laiſſe-moi donc enflammer,
Si tu veux que je reſpire.
Il n'eſt rien tel que d'aimer.

ENVOI.

Beauté pour qui je ſoupire,
Quoi qu'il en puiſſe arriver,
N'aimer rien, c'eſt ſans trop dire,
De tous les états le pire.
Il n'eſt rien tel que d'aimer.

CLXXV.

CLXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Evêque de Verdun.

A Buſſy, ce 16. *Février* 1676.

IL y a déja quelque temps, Monſieur, que je ſai que vous êtes à Paris; mais j'ai voulu vous laiſſer un peu reconnoître avant que de vous faire ſouvenir de moi. Il me ſemble que je puis aujourdhui vous réveiller ſans être indiſcret, & vous dire que je vous aime toûjours, & que je vous eſtime autant que ſi nous nous écrivions tous les ordinaires. Cependant nous ne ferons pas mal de nous entretenir quelquefois par nos Lettres, quand ce ne ſeroit que pour ne pas reſſembler à preſque tout le monde, qui s'entête des préſens ſans mérite, & qui oublie d'honnêtes abſens. Je vous aſſure, Monſieur, que je ne ſuis pas fait comme cela, & par cette raiſon votre abſence ne vous fera aucun tort dans mon cœur.

CLXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Maréchal d'Humieres.

A Buſſy, ce 25. *Février* 1676.

ON me vient de mander que vous étiez nommé pour ſervir auprès du Roi cette cam-

pagne en Flandre, Monſieur. J'en ſuis ravi pour votre interêt, car je m'attends bien que vous ferez parler de vous, & pour celui de mon fils que je vous ſupplie de recevoir pour un de vos Aides de Camp. Notre ancienne amitié & l'honneur qu'il a d'appartenir à Madame votre femme me fait ſouhaiter qu'il faſſe ſes premieres armes ſous vous, & me font eſpérer que vous aurez pour lui de la bonté & les égards que peut attendre de vous, Monſieur, le fils d'un homme qui eſt votre ami & vôtre, &c.

CLXXVI. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 27. *Février* 1676.

JE commence ma Lettre par vous faire mille amitiez de la part de notre ami le Duc. J'avois conſeillé à Madame votre femme de lui aller parler; car je l'entretiens dans la tendreſſe qu'il vous a promiſe. Mais pour des propoſitions, votre famille étant ici, je penſe que je n'oſerois lui en faire. Je verrai pourtant quand je ſerai avec lui, s'il ne lui vient rien ſur votre ſujet; car on fait bien mieux les choſes qu'on penſe ſoi-même, que quand elles nous ſont inſpirées.

Comment ſe porte Madame de Colligny de ſa groſſeſſe? Je meurs d'envie de la voir.

CLXXVIII. LETTRE.

* Réponse de Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

Aux Rochers, ce 1. Mars 1676.

QU'AUREZ-VOUS crû de moi, mon cher Cousin, d'avoir reçû une si bonne Lettre de vous il y a plus de six semaines, & de n'y avoir pas fait réponse? En voici la raison, c'est qu'il y en a aujourdhui sept que ma grande santé que vous connoissiez fut attaquée d'un cruel rhumatisme dont je ne suis pas encore dehors, puisque j'ai les mains enflées, & que je ne saurois écrire. J'ai eû vingt & un jours la fievre continuë. Je me fis lire votre Lettre, dont le raisonnement me parut fort juste; mais il s'est tellement confondu avec les réveries continuelles de ma fiévre, qu'il me seroit impossible d'y faire réponse. Ce que je sai, c'est que j'ai envoyé votre Lettre à ma fille, & que j'ai pensé plusieurs fois à vous depuis que je suis malade. Ce n'est pas peu dans un tems où j'étois si occupée de moi-même. C'est un étrange noviciat pour une créature comme moi qui avoit passé sa vie dans une parfaite santé. Cette maladie a retardé mon retour à Paris, où j'irai pourtant tout aussi-tôt que j'aurai repris mes forces.

Monsieur de Lorges a été fait Maréchal de France. J'ai mille choses à vous conter, & je causerois volontiers, si l'on causoit avec la main d'un autre. Mais il suffit pour aujourd'hui, mon cher

* A la Lett. CLXVIII.

cher Cousin, que je vous aie conté mes douleurs. J'embrasse de tout mon cœur Madame de Colligny ; je la prie de ne pas accoucher à huit mois, comme ma fille. Elle s'en porte bien ; mais on y perd un fils, & c'est dommage. Adieu, mon très-cher.

CLXXIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Scuderi.

A Bussy, ce 1. Mars 1676.

HE' bien, Madame, venez moi dire que la guerre me fera rapeller. Le Roi se passe bien de Monsieur le Prince qui est malade, & de Monsieur de Turenne qui est mort. S. M. se passera encore mieux de moi. Sa fortune & son bon jugement lui fait des Heros de tous ceux qu'il éleve dans les grands emplois, & quand il lui manque une sottise des ennemis pour faire réussir nos Généraux, la fortune du Roi la leur fait faire à point nommé. Il va lui même au plus pressé, & il a raison de ne rien craindre de l'armée qu'il commande. Vous me grondez, nous sommes bien loin de compte, Madame, c'est à moi à me plaindre. Mais faisons ce que je conseille aux amans, remettons cet éclaircissement à notre premiere vûë, car nous ferions des factums de part & d'autre avant que de nous rendre, & cependant écrivons nous, & nous aimons comme si nous n'avions tort ni l'un ni l'autre.

CLXXX. LETTRE.

De l'Evêque de Verdun au Comte de Bussy.

A Paris, ce 5. Mars 1676.

JE m'attendois bien, Monsieur, à avoir l'honneur de vous voir ici ; & c'étoit le plus grand plaisir que je me proposois dans mon voyage. N'auriez vous pas pu y passer quelques jours *incognito* ? Vous n'auriez rien hazardé, vous auriez songé de meilleure sorte à vos affaires, & vous auriez vû vos amis. D'autres gens que je ne vous compare pas y sont ; on le sait bien, & on ne leur dit pas un mot. Je dis il y a quelque tems à Madame votre Femme, qu'il me sembloit que la conjoncture étoit assez favorable pour parler. Si vous êtes de cet avis-là, Monsieur, je le proposerai avec bien de la joye à notre ami le Duc. Je vous supplie de vouloir bien m'aimer toûjours, & d'être bien persuadé qu'on ne peut pas vous aimer & vous honorer plus que je fais, ni être plus à vous.

CLXXXI. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Bussy, ce 9. Mars 1676.

CELA est bien vrai qu'il ne faut pas condamner les gens sur les apparences. Depuis trois

I 6

* *A la Lett. CLXXVIII.*

trois mois je vous ai écrit trois Lettres, Madame; & ne recevant aucune réponse; j'étois tout prêt à me plaindre de vous, quand j'ai appris que vous aviez failli à mourir. Sur cela j'ai bien changé de ton, & au lieu des reproches que je vout préparois, je n'ai eû que de la tendresse & de la joye de vous savoir hors d'intrigue.

CLXXXII. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Bussy.

A Paris, ce 11. *Mars* 1676.

JE ne sai, Monsieur, si vous sentez comme moi qu'il y a long-tems que nous ne nous sommes rien dit. Pour moi qui suis naturellement timide, je ne m'ingere pas à parler, si l'on ne me donne de quoi, c'est à dire, quelque occasion de service pour en rendre compte; car je me vante d'être exact à cela. Il y a si long-tems que vous ne m'avez fait l'honneur de me commander quelque chose pour votre service, que c'est ce qui m'a fait garder le silence. Au reste, Monsieur, il ne faut pas que comme tout s'use en ce monde, vous vous lassiez de moi, s'il vous plaît. On me donne bien de l'espérance que nous vous posséderons cet été. Nous irons à Basville, comme j'espere, & nous philosopherons la aussi tranquillement que nous pourrions le faire à Bussy.

Que dites-vous sur la destinée de Monsieur le Prince qui est allé se renfermer à Chantilly pour y vivre de lait de vache, dont il se porte bien? Quoi qu'il en soit, un homme détrompé com-

comme vous doit avoir bien du plaisir de voir de sa solitude l'agitation des passions des hommes sur le theâtre du monde. C'est une belle comédie que cela, quand on a l'esprit assez tranquille pour ne le regarder que pour s'en divertir. C'est de quoi faire le Philosophe; mais ce n'est pas assez de quoi faire le Chrétien. Pensez-y, Monsieur, car voici la bonne Fête. Nous sommes de ces amis qui pensent à tout, mais qui étendent leur vûë par de là toutes les bornes du tems, & qui vont penser à l'autre vie: car, tout bien consideré, il n'y a que cela de réel & de solide.

CLXXXIII. LETTRE.

De Madame de Grignan au Comte de Bussy.

A Grignan, ce 15. Mars 1676.

ON est bien moins de tems à recevoir des réponses de Quebec, que vous ne serez à recevoir celle-ci: mais je serai entiérement justifiée auprès de vous, si vous voulez bien ajoûter à tout le chemin qu'elle va faire, l'incident d'un accouchement qui s'est placé mal à propos entre votre Lettre & celle-ci. En lisant la supputation que vous me faisiez sur les couches de Madame votre fille, il me prit une si violente envie d'accoucher, que toute la supputation que je faisois de n'être qu'à huit mois, ne fût pas capable de m'en empêcher. Si j'avois sû que vos Lettres eussent eû la même vertu que les Reliques de Sainte Marguerite, je vous aurois prié de differer d'un mois la joye que j'ai

eûë d'en recevoir : mais après avoir fait l'expérience du bonheur que j'ai eû d'être heureusement délivrée d'un fils qui vit contre les regles de la Medecine, vous pouvez m'écrire en tout tems, & je croirai toûjours vos Lettres la benediction d'une maison. Avec cette certitude vous jugez bien que je suis tranquille sur l'état où est Madame la Marquise de Colligny. Je vous supplie, mon cher Cousin, de lui faire tous mes complimens, & de recevoir les miens très serieux, & mille remercimens de votre souvenir. Je croi que vous aurez été fâché de la cruelle maladie dont ma mere a été tourmentée deux mois durant. Autrefois vous éties foible quand elle se faisoit saigner; n'aurez vous point crié de ses douleurs? Monsieur de Grignan vous assure de ses très-humbles services.

CLXXXIV. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy au Pere Rapin.

A Autun, ce 16. Mart 1676.

VOus me demandez si je ne sens pas comme vous, qu'il y a long-tems que nous ne nous sommes rien dit; Oui, mon R. Pere, je le sens, & j'étois sur le point de vous écrire quand j'ai reçu votre Lettre. Je l'aurois fait plûtôt sans l'accablement des affaires que j'ai eûës. Ce n'est pas que je n'aye eu assez de loisir pour cela, mais je n'avois pas assez de liberté d'esprit pour écrire à un ami que j'estime autant que vous.

Ne

* *A la Lett. CXXXLII.*

Ne craignez pas que je me lasse de vous mon R. Pere, je vous assure que je suis aussi empressé de votre amitié, que je l'étois les premiers jours que vous me la donnâtes. Si j'étois capable de me dégoûter d'un ami, ce ne seroit que par les mauvaises qualitez que je découvrirois en lui, & dès-là vous êtes à couvert de mon inconstance. Il est vrai que j'irai à Paris cet Eté avec la permission du Roi que je demande à Sa Majesté par la Lettre que je lui écris dont je vous envoye la copie, & que j'espere qu'il m'accordera. Un malheur aussi opiniâtre que le mien rebuteroit presque tout le monde; mais j'ai confiance en Dieu & au Roi, & j'espere qu'enfin ils finiront mes disgraces.

Après toutes vos réfléxions, mon R. Pere, il en faut revenir à ce que vous dites, qu'il n'y a rien de solide que la grace de Dieu; qu'il l'accorde à ceux qui la demandent de bon cœur, & qu'il ne l'ôte pas à ceux qui la meritent.

AU ROI.

SIRE,

Dieu veut qu'on ait recours à lui pour ses besoins; & quoi qu'il ne les accorde pas toûjours à point nommé, il les accorde enfin à la perséverance. J'espere que V. M. qui est son image, me témoignera enfin par quelque grace, qu'elle m'a pardonné ma mauvaise conduite. Il y a onze ans que je l'en supplie, SIRE, *avec tous les respects imaginables, & c'est ce que je fais encore aujourdhui en lui demandant la liberté de la suivre à l'armée, & d'aller hazarder ma vie pour son service. Que si V. M.* SIRE, *ne me juge pas encore digne de cette faveur, je la supplie très-humblement de m'accorder celle d'aller à*

Paris

Paris pour mettre ordre à conserver le peu de bien qui me reste, & de croire que les gens qu'elle a comblez de biens, n'aiment & n'admirent pas plus que moi son incomparable personne, & ne sont pas de meilleur cœur & avec plus de soumission que moi, &c.

CLXXXV. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, ce 10. *Avril* 1676.

ENFIN me voilà de retour à la bonne Ville, mon pauvre Cousin. Je vous écris avec une main encore enflée de mon rhumatisme; & comme c'est avec beaucoup de peine, je finirai promptement. J'embrasse mille fois ma Niéce, & je la remercie de son amitié & de ses soins. Voilà une Lettre * de ma fille, qui m'est venuë en Bretagne. Que dites vous de tout le chemin qu'elle a fait?

* *Let. CLXXXIII.*

CLXXXVI. LETTRE.

De la Comtesse de Dalet la Douariere, au Comte de Bussy.

A Préchonet, ce 10. *Avril* 1676.

JE m'étois attenduë qu'il y auroit un commerce établi entre nous, comme vous me l'aviez promis, Monsieur; mais je m'imagine que la bévûë que j'ai faite dans la Lettre que je me suis donné l'honneur de vous écrire vous aura

aura persuadé que je n'entends plus le François ni la raison. Si l'on se contentoit de lire une seule fois vos Lettres, je ne me serois jamais apperçuë de ma sotise, mais comme j'ai beaucoup de plaisir à lire les jolies choses, dans cet esprit je vous ai lû & relû, & j'ai vû par malheur que si vous m'avez crû de l'esprit sur ce que nos amis communs en avoient dit, à l'heure qu'il est ma réputation est ruinée sur ce chapitre. Et pour la rétablir je me veux justifier, en vous disant que j'avois mal lû votre Lettre, comme il est vrai. Si cela vous pouvoit obliger à ne vous pas rebuter de mon commerce vous m'en trouveriez à l'avenir moins indigne; puisque malgré les apparences je ne suis pas encore si enrouillée que j'aye perdu le goût des bonnes choses. Essayez, Monsieur; au moins trouverez-vous toûjours en moi toute l'estime & l'admiration que vous méritez, & quand vous voudrez, l'amitié la plus sincére.

---

* Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 15. Avril 1676.

JE vous allois écrire quand j'ai reçû votre billet du 10. de ce mois, ma chere Cousine, & je vous allois demander de vos nouvelles, sur lesquelles la Maréchalle de Clerembaut m'avoit donné de l'inquiétude par une Lettre qu'elle avoit écrite à Jannin. Elle lui mandoit que vous ne

* *A la Lett. CLXXXV.*

ne vous aidiez pas de vos mains : cependant en voici déja une qui recommence ſes fonctions, dont je me réjouïs, parce que je croi qu'après la belle Comteſſe j'y ai plus d'interêt que perſonne. Je vous ſouhaite une parfaite ſanté de corps & d'eſprit juſqu'à cent ans, ma chere Couſine, mais au moins je vous ſouhaite lâ tête & les mains comme Dieu vous les a faites. J'en ai preſque autant de beſoin que vous, j'entens de votre tête & de vos mains. Votre Niéce ſe porte fort bien; elle a la mine d'accoucher heureuſement. Nous parlons ſouvent de vous comme les meilleurs amis que vous ayez au monde, & comme les gens qui vous eſtiment le plus. Je ſuis fort aiſe que Madame votre Fille ſe porte bien de ſon accouchement à huit mois, & que ſon enfant vive. Comme elle s'eſt tirée du pair d'avec les autres femmes par ſon merite, elle s'en veut tirer par toutes ſes actions.

CLXXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Comteſſe Douairiere de Dalet.

A Autun, *ce* 24. *Avril* 1676.

* JE vous avouë, Madame, que la maniere dont vous aviez lû un endroit de ma Lettre, m'avoit rebuté de vous en écrire d'autres. Je ne comprenois pas qu'une perſonne qui a autant d'eſprit que vous, pût, quand j'aurois mis un mot pour un autre, n'entendre pas ce que je voulois dire; moi qui paſſe pour ſavoir vivre &

* *Voyez Lett. CLXXXVI.*

& pour ſavoir parler. Cependant, Madame, vous aviez fait cette équivoque : mais vous vous redreſſez ſi obligeamment pour moi, que je ſerois fort fâché que vous euſſiez bien lû d'abord. Nous revoilà donc en bon chemin. Je vous aſſure que je ne me laſſerai pas ſi-tôt, & que je vous manderai des nouvelles de Paris, où le Roi me vient de permettre de retourner. Je croi que j'aurai de grandes converſations avec Mademoiſelle **** ſur votre ſujet, & je vous en rendrai compte. Cependant, Madame, croyez, s'il vous plaît, une autrefois toutes choſes, avant que de croire que je vous puiſſe fâcher; car je ſuis vôtre, &c.

CLXXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Maréchal de Schomberg.

A Chaſeu, ce 26. Avril 1676.

C'EST avec tant de franchiſe & tant d'honnêteté, Monſieur, que vous recevez de ma part le Marquis de Coligny pour ſervir auprès de vous d'Aide de Camp, que je joindrai déſormais à la plus grande eſtime & à la plus forte amitié que j'avois pour vous une très-ſincere & parfaite reconnoiſſance. J'eſpére de vous en rendre graces moi-même cet hiver à Paris, où le Roi me vient de permettre d'aller mettre ordre à mes affaires. Croyez bien cependant, Monſieur, que perſonne n'eſt avec plus d'attachement que moi, &c.

CXC. LETTRE.

De Madame de *** au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 1. Mai 1676.

LE Roi a grand tort de vous avoir permis de venir à Paris puiſque vous en uſez ſi mal. Tous vous amis grondent contre vous, Monſieur, & je ne vous écris que parceque la colere où je ſuis me feroit mal ſi je la gardois dans mon cœur. J'aimerois mieux mourir que de vous mander une nouvelle. J'embraſſe de tout mon cœur la charmante Marquiſe, & je ne vous dirai pas ſeulement bon ſoir.

CXCI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 6. Mai 1676.

PUISQUE vous ne vous réjouïſſez pas, Madame, de la petite grace que le Roi vient de me faire en me permettant d'aller à Paris, il faut que vous ne la ſachiez pas: Car bien que ce ſoit peu de choſe, c'eſt une faveur qui me diſtingue des autres Exilez. Il n'en a fait de pareilles qu'à moi ; & puiſque je ne ſaurois être heureux, encore eſt-ce quelque choſe d'être le moins miſerable. Je vous verrai donc cet Eté à Paris, ma chere Couſine, mais le maſque levé;

levé; & pourvû que je vous trouve en bonne ſanté, vous me trouverez auſſi gai, non pas qu'un homme de vingt-cinq ans, mais qu'un honnête homme qui en a plus d'uns fois autant, le peut être. Nous parlerons de la belle Madelonne, & nous lui écrirons enſemble. Adieu.

CXCII. LETTRE.

De la Ducheſſe de Villeroi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8. *Mai* 1676.

JE ne puis m'empêcher, Monſieur, de vous témoigner la joye que j'ai que le Roi vous ait permis de venir ici. Je vous proteſte que de toutes les perſonnes qui vous en témoigneront leur joye, il n'y en a point qui ſoit plus ſincére que moi. Je croi que vous me ferez bien la juſtice de le croire, & que je vous eſtime & vous aime infiniment. Adieu, Monſieur, je meurs d'envie de vous revoir, & de ſavoir ſi vous n'avez point oublié vos anciennes amies.

CXCIII. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 10. *Mai* 1676.

JE vous attens, Monſieur, avec toute l'impatience du monde. Nous nous verrons la tête le-

levée, & de plus, au bout de ma ruë où Madame votre Femme vous a logé; je n'ai que faire de voiture pour aller chez vous. Personne ne desiroit tant votre retour que moi, ni ne conçoit mieux tous les avantages qui en reviennent à une personne que vous honorez de votre amitié. Je vous le répete, Monsieur, vous êtes le meilleur & le plus honnête homme que je connoisse.

La tranchée de Bouchain est ouverte de Jeudi 7. de ce mois. On croit que le siége sera long; car le terrain est mauvais, & les travaux ne s'y avanceront pas aisément. L'armée du Roi est campée entre Condé & le Quenoi, & celle du Prince n'Orange entre Mons & Saint-Guillain, à trois lieuës l'une de l'autre, une petite riviere entre deux. C'est MONSIEUR qui fait le siége de Bouchain. Le Maréchal d'Humieres est détaché du côté de Mortagne avec un corps de troupes, pour se jetter dans une Place qu'assiégeroit le Prince d'Orange.

Madame de M * * me pria l'autre jour de vous faire des complimens de sa part sur votre retour. Adieu, Monsieur. J'ai bien envie de voir Madame de Colligny & vous aussi. Ne m'écrivez plus, mais revenez, comme dit Ovide.

CXCIV. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame Scuderi.

A Paris, ce 13. *Mai* 1676.

VOUS m'attendez, dites-vous, Madame, avec toute l'impatience du monde; & moi je

je vous desire avec toute l'ardeur imaginable. C'est un grand agrément pour moi que votre voisinage ; je ne laisserai pas ce bien-là inutile. Je ne doute pas que Bouchain ne soit pris à l'heure qu'il est. Le Roi est bien heureux. Il en faut toûjours venir là : mais il s'aide fort aussi à l'être. La Fortune & lui s'entendent bien ensemble. Avec la prudence dont il seconde ses faveurs, il raccommoderoit ses disgraces.

Ovide avoit raison de faire dire par une Dame à son amant, qu'il vînt & qu'il ne lui écrivît plus. On aime bien mieux la présence des gens qu'on aime, que leurs Lettres.

CXCV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Duchesse de Villeroi.

A Chaseu, ce 13. *Mai* 1676.

* J'ESPERE que nous nous promenerons bien ensemble cet Eté, & que nous philosopherons comme il faut. Pour moi, Madame, je vous admire; car il est ordinaire d'être desabusé de la Cour quand on est en disgrace : mais il n'y a que vous au monde qui ayez assez bon esprit pour vous moquer de la fortune au milieu des honneurs & des établissemens.

* *Voyez Lett. CXCII.*

CXCVI.

CXCVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M***

A Buſſy, ce 15. Mai 1676.

* LES gens qui jugent des autres ſans ſe mettre à leur place ſont ſujet à ſe méprendre, Madame; plus je tarde à vous aller trouver, & plus je me propoſe de ne vous quitter de longtems. Ainſi vous me deviez des remercimens & vous me dites des injures. Je vous les pardonne en faveur du principe. & la Marquiſe vous embraſſe en faveur de votre amitié pour elle.

* *Voyez Lett. CXC.*

CXCVII. LETTRE.

*Reponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Vichi, ce 25. Mai 1676.

QUAND j'appris votre permiſſion d'aller à Paris, j'en ſentis toute la joye imaginable, & je courus avec Corbinelli pour m'en réjouïr avec Madame votre Femme. Nous trouvâmes qu'elle étoit délogée: je crus que vous viendriez à l'inſtant, & que je vous verrois un matin entrer dans ma chambre: cependant vous ne vintes

* *A la Lett. CXCI.*

tes pas, & moi je partis pour venir ici tâcher de recouvrer cette belle ſanté dont la perte m'afflige & vous auſſi. J'y ai reçu votre Lettre. Vous faites bien de me faire des complimens ſur votre retour ; car je croi que je ſerai plus aiſe de vous revoir, que vous ne ſauriez être de me retrouver. Dans cette eſperance je vais avaler mes verres d'eau deux à deux, afin d'être bien-tôt à Paris, où je vous embraſſe par avance. Je ſupplie ma Niéce de Colligny de croire que je l'aime & que je l'eſtime. On n'oſe écrire, cela fait mourir ; c'eſt pourquoi je finis, afin de vous conſerver une Couſine qui vous aime fort.

CXCVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Pompone Miniſtre & Secretaire d'Etat.

En lui envoyant une Lettre pour le Roi.

A Paris, *ce* 9. *Juin* 1676.

JE ne reçois de graces, Monſieur, que par votre entremiſe. Je n'ai point auſſi d'ami que j'aime tant que vous. Je vous en aurois aſſuré plûtôt, ſi je n'euſſe été extrêmement malade quand vous me fites l'honneur de m'écrire. Mais enfin je ne me laſſerai jamais de vous dire que j'aurai toute ma vie pour vous toute l'eſtime, toute l'amitié, & toute la reconnoiſſance imaginable, & que je ſerai plus qu'homme du monde, &c.

AU ROI.

SIRE,

Je n'ai pas encore rendu à V. M. très-humbles graces de celle qu'elle m'a faite il y a deux mois, parce que j'étois à l'extrémité quand je la reçus ; & c'est aussi ce qui m'a empêché d'en jouïr plûtôt. Je n'ai donc aujourdhui qu'à assurer V. M. que personne ne recevra jamais d'elle un bienfait avec plus de reconnoissance que moi, & ne sera avec plus de respect & de soûmission, &c.

CXCIX. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Bussy.

A Paris, ce 17. Juin 1676.

J'ETOIS à l'Eglise avec deux dévotes, Monsieur, quand vous m'avez fait l'honneur de me venir chercher. Je les aurois volontiers quittées, mais on ne m'avertît point, & je fus jusqu'à souper, ce qu'on appelle en direction. Je prétens bien réparer cette perte chez vous au premier jour, Monsieur, & que quand je vous préfererai aux bonnes ames, il faudra que vous me préfériez, s'il vous plaît, au beau monde.

CC. LETTRE.

Du Maréchal de Schomberg au Comte de Bussy.

Au Camp de Quevrechain ce 8. Juillet 1676.

C'EST avec bien du déplaisir, Monsieur, que je vous écris cette Lettre, puis que c'est pour vous mander la mort de Monsieur de Colligny. Il a été attaqué d'une fiévre continuë, dont un de ses domestiques est mort aussi quelques jours avant lui ; & voyant que son mal ne diminuoit pas, je l'avois obligé de quitter l'armée, l'ayant fait mener à Condé dans mon carrosse, pour être plus commodément. Mon Chirurgien même, qui saignoit fort bien, ayant pris soin de lui, est tombé malade & est à l'agonie. J'ai bien du regret de vous mander une si méchante nouvelle ; mais je vous prie d'être persuadé que je n'ai rien oublié pour son soulagement, & que je suis tout à vous.

CCI. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy au Maréchal de Schomberg.

A Paris, ce 13. *Juillet* 1676.

JE vous rends mille graces, Monsieur, des soins que vous avez pris de Monsieur de Colligny. Je reçois des marques de vôtre amitié

en tant de rencontres, que je ne ſaurois aſſez vous en témoigner ma reconnoiſſance. J'eus l'honneur de voir Madame la Maréchale de Schomberg il y a trois ou quatre jours, à qui je dis combien je vous étois obligé. C'eſt un diſcours que je tiendrai ſouvent, & je vous dirai toute ma vie, que perſonne n'eſt plus abſolument à vous que moi.

CCII. LETTRE.

De Madame de Grignan au Comte de Buſſy.

A Grignan, ce 22. Juillet 1676.

JE vous ſupplie, Monſieur, de faire mes complimens à Madame votre fille ſur la mort de Monſieur le Marquis de Colligny. Vous ſavez mieux que moi ce qu'il lui faut dire en cette occaſion. Je lui ferois un compliment fort mauvais & fort commun qui ne la conſoleroit point ſi elle eſt affligée, & qui lui paroîtroit impertinent, ſi elle ne l'eſt pas. Je remets donc mes interêts entre vos mains, pour aſſaiſonner les aſſurances que je vous prie de lui donner de la part que je prens à ce qui lui arrive. Si par hazard elle étoit accouchée, faites de cet évenement le ſecond point de votre diſcours. Mais je croi que cette prévoyance ne me diſpenſe de rien à votre égard: il vous faudra une Lettre de grand-pere. Mandez moi ſi vous êtes bien réſolu de ne me point faire de quartier là-deſſus, afin que je commence à me préparer: car je vous avouë que difficilement pourrai-je me ré-

résoudre à vous parler comme il convient à un personnage si venerable. Cependant j'ai des exemples bien proches qui devroient m'accoûtumer à voir cette qualité desassortie aux personnes qui la portent. Vous n'êtes ni plus jeune ni plus gai que ma Mere étoit quand je lui fis l'affront de la lui donner. Je l'ai priée de vous dire la joye que j'ai de votre retour à Paris. Quoique le mystere soit agréable en mille occasions, je croi que vous êtes fort content de n'y être plus obligé pour vos amis. J'espere profiter de cette liberté cet hiver. En attendant je vous recommande la ratte de ma mere; & je vous demande toûjours un peu de part en votre souvenir, & à celui de l'aimable Veuve.

CCIII. LETTRE.

Du Marquis de Bussy au Comte de Bussy.

Au Camp de Blancon, à deux lieuës de Tournay, ce 24. Juillet 1676.

NOus décampâmes le 21. de Quevrechain pour aller a grand Wargny à deux lieuës du Quesnoy & autant de Valenciennes. Nos équipages étoient déja campez, quand M. de Schomberg reçût nouvelle que seize mille hommes des ennemis éoient marchez sous la conduite de Villahermosa du côté de Brunettes; cela fit changer d'avis à Monsieur le Maréchal. Il envoya marquer le Camp près de Condé, & ordre aux équipages d'y marcher. Jamais journée n'a été si rude, il fallut que les équipa-

ges retournassent par où ils étoient allez, & qu'ils fissent trois lieuës par delà dans les marais de Condé où les chevaux étoient dans la bouë jusqu'aux sangles. Nous arrivâmes hier, & le même soir les Italiens eurent ordre de marcher le lendemain à Tournay pour aller ensuite à Aire. Le matin sur un autre avis, on leur joignit quatre escadrons des Gensd'armes & Chevaux Légers de la Reine & du Régiment de Nonan. On sut ce jour-là que les ennemis étoient à Gasbec à deux lieuës de Bonnel, & que Villahermosa dit hautement qu'il alloit secourir Aire. Monsieur de Schomberg a reçu des nouvelles la nuit passée que les ennemis faisoient une autre diligence; qu'ils étoient la nuit du 22. à Gand; que les Garnisons Espagnoles de Bruges, Ostende, Dendermonde, Gand & Bruxelles les devoient joindre. Monsieur de Douvoy qui lui donnoit cet avis, lui mandoit de faire un détachement de la Maison du Roi de la Brigade de Tilladet, de la Brigade de Bocmar, & du Régiment d'Anjou, sous la conduite du Duc de Villeroi. Voilà de grands détachemens. Il n'y aura de cette armée tantôt plus que les Généraux à détacher.

La tranchée est ouverte depuis trois jours à Aire, c'est-à-dire, devant le fort Saint-François: On y va fort vîte, la Place est bonne; mais il n'y a que six cens hommes dedans. Les ennemis ont huit mille chevaux, & vingt-deux mille hommes de pied devant Mastricht.

CCIV.

CCIV. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à Madame de Grignan.

A Paris, ce 27. Juillet 1676.

VOus avez raison, Madame, vous n'eussiez rien écrit qui vaille à ma fille sur la mort de son mari; & vous avez bien plus d'esprit avec moi, que vous n'auriez eû avec elle. Je lui ferai votre compliment, & je lui dirai ni plus ni moins que ce qu'il lui faut dire. On ne connoît pas cette juste mesure d'aussi loin que vous êtes. Je lui dirai encore la joye que vous avez de son heureux accouchement; mais je ne vous dispenserai pas de m'écrire en cette rencontre. Je vous permettrai seulement de badiner avec moi; car pour l'humeur, je suis plus loin du barbonnage que vous. Ecrivez-moi encore une foi ou deux, & puis venez m'aider à desopiler la ratte de Madame votre Mere. Votre absence empêche l'effet de mes remedes.

* *A la Lett. CCII.*

CCV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à M. de Pompone Ministre & Secretaire d'Etat.

En lui envoyant une Lettre pour le Roi.

A Paris, ce 1. Août 1676.

MONSIEUR, je vous supplie très-humblement de voir la Lettre que je me donne l'hon-

l'honneur d'écrire au Roi, & de prendre la peine de la lui présenter. Je vous ai déja mandé que la confiance que j'avois en votre générosité m'obligeoit à m'adresser à vous préferablement à tout autre. C'est encore cette même raison qui me le fait faire aujourdhui, & qui me fait vous assurer que personne n'est de meilleur cœur que moi, &c.

AU ROI.

SIRE,

Quelque besoin que j'aye des marques de la bonté de V. M. je fais tout ce que je puis pour m'empêcher de l'importuner. Cependant, SIRE, *il me paroît qu'en poussant la retenuë trop loin. V. M. pourroit croire que ses graces me seroient indifferentes. C'est ce qui m'oblige à la supplier très-humblement d'accorder à un fils que j'ai dans l'Eglise une des Abbayes de M. d'Alby. Si j'ai perdu le fruit de mes services,* SIRE, *par ma mauvaise conduite, V. M. est trop bonne pour n'en pas récompenser mes enfans qui n'ont point failli comme moi, & qui, comme j'espere, la serviront bien un jour. J'en viens de perdre un,* SIRE, *au service de V. M. dont je regrette principalement la vie, parce qu'il ne la peut plus employer pour vous; c'est le Marquis de Colligny qui vient de mourir à Condé. Ayez quelque bonté,* SIRE, *pour une famille qui est autant à V. M. par son cœur que par sa naissance, & dont le Chef ne sera jamais content qu'il ne soit rentré dans l'honneur de vos bonnes graces.*

CCVI.

CCVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Montauſier.

A Paris, *ce* 4. *Août* 1676.

LE Roi, comme je croi que vous ſavez, Monſieur, m'a accordé la permiſſion d'être ici quelque tems pour mes affaires: mais ce tems eſt un peu court: cependant c'eſt une grace dont je ſuis d'autant plus obligé à Sa Majeſté qu'elle ne l'a faite à perſonne qu'à moi. Pour peu que j'en reçoive d'elle, le zele extraordinaire que j'ai pour ſa perſonne, me groſſit le bienfait, & m'en donne une reconnoiſſance infinie. Je vous ouvre mon cœur ſur ce ſujet, Monſieur, parce que je ſais combien ces ſentimens-là vous plaiſent, & parce que je ſuis avec la plus grande amitié & la plus grande eſtime du monde, &c.

CCVII. LETTRE.

Réponſe du Duc de Montauſier au Comte de Buſſy.

A Verſailles, *ce* 8. *Août* 1676.

JE ne ſavois point, Monſieur, que vous fuſſiez à Paris; & ſi je l'avois ſu, j'aurois envoyé vous témoigner la joye que j'en avois. Je vous aſſure qu'elle eſt fort grande; car encore

que le tems que le Roi vous a donné pour y demeurer ſoit court, j'eſpere que dans la ſuite la permiſſion qu'il vous a donné ſera plus étenduë ; & vous ſavez quelle part je prens à tout ce qui vous touche, ayant toûjours été fort ſincerement votre ami & votre ſerviteur. Si l'attachement que j'ai ici n'étoit pas ſi grand, j'aurois été à Paris pour vous embraſſer : mais je n'en ai pas la liberté ; & je ſuis perſuadé, Monſieur, que vous croiez bien que cela m'ôte un grand plaiſir, étant à vous autant que j'y ſuis, & vous honorant auſſi véritablement que je fais.

CCVIII. LETTRE.

De la Ducheſſe de Villeroi au Comte de Buſſy.

A Paris, *ce* 9. *Août* 1676.

JE ſuis obligée de ſortir pour rendre ſervice à une de mes amis ; mais ſoyez perſuadé que j'en ai un très grand chagrin, puiſque je ne puis être ici à ſix heures, comme vous me le mandez. Mandez-moi ſi vous voulez bien venir demain dîner avec moi, j'y ferai trouver nos amies : ne me refuſez pas ce plaiſir, je vous en conjure, puiſque je ſuis celui de tous vos *Cœurs* qui le mérite le mieux.

CCIX.

CCIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à M. de Pompone Miniſtre & Secretaire d'Etat.

En lui envoyant une Lettre pour le Roi.

A Paris, ce 10. *Août* 1676.

C'EST toûjours à vous, Monſieur, à qui j'ai recours dans mes beſoins. Je vous ſupplie auſſi très-humblement de juger de ma reconnoiſſance par toutes les graces que je vous demande & que vous me faites, & de croire que perſonne n'eſt plus véritablement que moi, &c.

AU ROI.

SIRE,

Hier finirent les deux mois que V. M. m'a fait la grace de me permettre de demeurer à Paris pour travailler à mes affaires. Je lui proteſte avec verité que tout ce que j'ai pu faire en ne perdant aucun tems, a été de faire juger une affaire de reglement de Juges, & j'ai été renvoyé aux Requêtes de l'Hôtel. Ainſi pour cela, & pour d'autres affaires que j'ai au Conſeil & au Parlement, je ſupplie très humblement V. M. de m'accorder la permiſſion de paſſer l'hiver ici, & j'en partirai le premier de Mars prochain. J'aſſure V. M. que je n'abuſe pas des graces qu'elle me fait. Je ne vais en aucuns lieux publics, & je ne voi que mes Juges, & quelques-uns de mes amis particuliers. Si je m'étois auſſi bien conduit avant ma diſgrace que j'ai fait depuis que j'y ſuis, je n'aurois pas forcé, comme j'ai fait, l'inclination qu'a V. M. à récompenſer plûtôt qu'à punir, & je jouirois aujourd'hui du

fruit de mes ſervices. Je ſupplie très-humblement V. M. d'y prendre garde, & de vouloir bien finir les peines d'un homme qu'une longue diſgrace a rendu plus ſage, & qui dans ſa plus mauvaiſe conduite a toûjours aimé V. M. comme ſon bon Maitre, & admiré comme le plus grand Prince du monde.

CCX. LETTRE.

Du Comte de L . . . au Comte de Buſſy.

Au Camp de Landau, ce 12. Août 1676.

VENDREDI dernier ſeptiéme de ce mois, nous étions en bataille prêts à marcher aux ennemis. La plaine où nous étions étoit reſſerrée des deux côtez par des bois; ainſi au lieu de nous étendre ſur deux lignes, comme eſt notre ordre de bataille, nous nous mîmes ſur cinq; la Cavalerie ſur les aîles, l'Infanterie au milieu, & un bataillon à chaque aîle de Cavalerie ſur le bord du bois; la brigade des Dragons à la tête, avec l'Artillerie. Nous marchâmes tout le jour quaſi en cet ordre, faiſant de fort longues & de fort fréquentes altes, pour donner le tems aux Généraux de voir par où l'on pouvoit paſſer les bois que nous avions en tête & en flanc, & qui nous couvroient le Camp des ennemis. On trouva qu'il n'étoit pas poſſible de paſſer ces bois devant eux. Au delà de celui de notre droite étoit le Rhin. C'étoit le ſeul endroit par où l'on pût paſſer aiſément, & ſans un défilé conſidérable, mais la riviere touchoit le bois. Tout le Vendredi ſe paſſa à cheval, les Officiers Généraux reconnoiſſant les poſtes qu'ils vou-

vouloient occuper. Il y avoit quasi vis à vis le milieu de notre ligne un peu sur la gauche, une ouverture aux bois à passer un escadron, où les Officiers des ennemis venoient quelquefois regarder. Il y eut là quelque escarmouche, où personne de considérable ne fut tué. La nuit fut fort tranquille. Le lendemain matin Samedi nous fumes à Drusenem au devant des machines destinées à brûler le pont; mais elles n'y étoient pas encore arrivées. A notre retour nous trouvâmes que les ennemis nous tiroient quelques coups de canon à toute volée par dessus les bois; mais ils n'approchoient pas de nos troupes. Ensuite nos Officiers Généraux allerent au bord du Rhin sur une hauteur voir une partie du Camp des ennemis par dessus les bois. Ils nous parurent une assez grande armée; car ils n'avoient laissé que sept à huit mille hommes devant Philisbourg. Ils étoient en bataille derriere leur retranchement, sur deux lignes, à une portée de mousquet ou environ du bord du bois. Au pied de cette hauteur d'où nous regardions, étoit un pré, & au dessus de ce pré de l'autre côté une autre hauteur couverte de bois; tout cela suivant le bord du Rhin. L'après-dînée Monsieur de Luxembourg fut à la gauche pour voir où il pourroit passer le bois; & il y jetta beaucoup d'Infanterie pour assurer sa marche. Il trouva une place au milieu des bois, où il y avoit un escadron des ennemis d'environ soixante & dix Maîtres, qu'il fit pousser par vingt-cinq ou trente Coureurs qu'il avoit devant lui, & quelques Volontaires; ils les chargerent & les enfoncerent aisément. On y fit un prisonnier; mais comme cette troupe pouvoit être soûtenuë d'une plus grande, on fit avancer neuf escadrons de la Bri-

gade de Lambert. Cependant Monſieur de Luxembourg ayant percé le bois, trouva que l'on ne pouvoit le paſſer devant une grande armée; enſuite il retourna à Druſenem voir les machines qui y étoient arrivées. Ces machines ſont des amas de bûches godronnées, d'environ dix ou douze pieds en quarré, liées enſemble, & entrelaſſée, entre les lits deſquelles il y a des feux d'artifices, des canons de mouſquet, & des grenades, où des traînées de poudre mettoient le feu. La nuit enſuite fut fort tranquille, comme l'avoit été la premiére; & le lendemain Dimanche matin 9. de ce mois, les Officiers Généraux retournerent ſur cette hauteur, d'où l'on découvroit le camp des ennemis. On y fit venir deux pieces de canon pour incommoder un travail que les ennemis faiſoient ſur l'autre hauteur au delà du pré. Ce travail ſe trouva être une batterie des deux pieces, dont ils tirerent ſur les trois heures après midi. Pendant que nos pieces tiroient pour incommoder les travailleurs des ennemis, l'on fit le détachement de ſix cens hommes pour ſe jetter dans Philisbourg. Enſuite Monſieur de Luxembourg alla à Druſenem faire partir les machines. On les lâcha au commencement de la nuit. La premiére s'aſſabla à moitié chemin; la ſeconde & la troiſiéme allerent juſques tout contre le pont; mais elles y furent arrêtées par des chaînes que l'on y avoit tenduës, & la quatriéme ne brûla point, ceux qui étoient deſſus s'étant retirez ſans y mettre le feu, la peur les ayant pris. Elles auroient aſſurément fait effet, ſi elles avoient été menées juſqu'au pont. Durant tout le tems qu'elles furent ſur le Rhin à brûler, les ennemis furent fort alertes dans leur champ, croyant que nous les pour-

pourrions attaquer alors, & faiſant un très-grand bruit de timbales, de trompettes, & tambours. Cependant Meſſieurs de Maulevrier & Dupleſſis faiſoient embarquer les ſix cens hommes deſtinez pour Philisbourg. Ils étoient commandez par Laubanie Major de Brigade de la Ferté. Après avoir paſſé le Rhin, ils marcherent quelque tems; mais comme à la pointe du jour du Lundi, ils vouloient ſortir du bois, où ils avoient marché toute la nuit pour ſe jetter dans les marais, après quoi rien ne les pouvoit plus empêcher de ſe jetter dans la Ville, ils trouverent de la Cavalerie qui les obligea de ſe retirer par le même bois, par lequel ils étoient venus. Leur retraite fut fort heureuſe, quoi qu'ils fuſſent ſuivis par dix ou douze eſcadrons. En arrivant à l'endroit du Rhin où ils étoient débarquez, & où les batteaux étoient encore, ils envoyerent ſavoir de Monſieur de Luxembourg qui étoit ſur l'autre bord du Rhin, ce qu'ils auroient à faire, il leur commanda de repaſſer. Ils commencerent donc à ſe rembarquer. Alors pluſieurs Cavaliers des ennemis qui avoient mis pied à terre, les attaquerent; nos gens les repouſſerent, & en tuerent quelques-uns. Nous paſſames tout le reſte du jour 10. fort paiſiblement les ennemis & nous, le lendemain Mardi à la pointe du jour nous décampâmes, parce que nous n'avions plus de fourrages. Monſieur de Luxembourg fit marcher ſes bagages dès les trois heures du matin, & enſuite l'armée marcha, l'arriere garde prenant l'avant-garde. Enfin à une heure du jour, il partit lui-même avec la derniére ligne, faiſant le plus grand bruit du monde de timbales, de trompettes, & de tambours. Nous ne vimes pas un ſeul homme des ennemis, qui ſont contens d'achever leur ſiege

de

de Philisbourg paisiblement; & nous arrivames ici le soir, où nous séjournons aujourdhui, & d'où nous partons demain.

CCXI. LETTRE.

De Comte de L.... au Comte de Bussy.

Au Camp devant Condé, *ce* 23. *Août* 1676.

LE feu de notre canon & de nos grenades a été si grand, qu'il vient de prendre à la Ville, & les ennemis ont eu peine à l'éteindre. Cela continuera, dit-on, toute cette nuit, & les autres suivantes, jusqu'à ce que la Place se rende; ce qui ne peut aller loin. Le Regiment de Navarre ouvrit la tranchée, & fut relevé par le Regiment du Roi; deux bataillons des Gardes Francoises commandées par Boguemart y entreront aujourdhui, parce qu'ils arriverent hier seulement à l'armée; les Gardes Suisses les releveront demain. Je croi que la Cavalerie ne sera pas trop exposée pendant ce siége. On ne pense pas que nos ennemis soient en état d'attaquer nos lignes; cependant on nous fait travailler aussi pressamment que si l'on avoit besoin de se précautionner; & nous sommes si fort occupez qu'à peine avons nous le tems de dormir deux heures le jour; car pour la nuit il n'y faut pas songer. Dès que le Soleil commence à se baisser on monte à cheval pour demeurer en bataille à la tête des Camps, jusqu'au jour qu'il faut employer à porter des fascines à la tranché, où le canon des ennemis nous in-

incommode aſſez. Il y a eu quelques gens de tuez, mais obſcurs, & ſur tout beaucoup de chevaux. Le Roi a été aujourdhui voir le quartier de Monſieur le Maréchal de Crequy, lequel eſt près de Saint-Creſpin, au delà de l'Eſcaut; enſuite il s'eſt promené du côté de Valenciennes, & s'eſt fait tirer le canon de la Ville, dont un coup a tué un Garde de MONSIEUR qui étoit auprès de ſon Maître. Cette promenade fait croire que l'on ne s'en tiendra pas à la priſe de Condé, & qu'après on aſſiégera quelque Place voiſine.

CCXII. LETTRE.

Du Marquis de Buſſy au Comte de Buſſy.

Au Camp de Brugelet, *ce* 28. *Août* 1676.

NOus vinmes hier de Leuſe ici, Monſieur. Les troupes que commandoit le Maréchal d'Humiers ſont à Tongres ſous les ordres de Monſieur de Genlis; elles nous doivent joindre & tous enſemble aller à Maſtricht. Il ſe défend toûjours fort bien. Nous aurons plus de cinquante Bataillons, & plus de ſeize mille chevaux. Les troupes ſont en meilleur état qu'elles ne l'étoient au commencement de la campagne Nous ſecourerons Maſtricht aſſurément, car ou les ennemis ne nous attendront pas, ou nous les battrons s'ils nous attendent.

CCXIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Duc de Saint-Aignan.

A Paris ce dernier Août 1676.

LES ennemis ont levé le siége de Mastricht à la vûë du détachement du Montal, qui étoit de quatre mille chevaux & de deux mille Dragons. Ils ont attendu trop tard. Il étoit moins honteux & plus sûr de se retirer trois jours auparavant; & c'est ce qui me fait croire qu'il y a eu beaucoup d'incertitude dans leurs résolutions. Ils avoient embarqué sur la Meuse trente pieces de canon, toutes leurs munitions de guerre, & cinq cens blessez: les batteaux se sont assablez, & tout cela a éte pris, parce que la retraite a été trop précipitée.

C'étoit une grande entreprise au Prince d'Orange d'assiéger une Place dans laquelle nous avions six mille hommes de pied, & plus de huit cens chevaux, tout cela des meilleures troupes de France. Il y en a qui disent que les Hollandois ont pressé le Prince d'Orange de faire ce siége, d'autres disent qu'il l'a fait par émulatiou du Prince de Lorraine qui assiegeoit Philisbourg. Ce qu'il y a de véritable, c'est que le Prince d'Orange auroit aquis beaucoup de gloire en ce siége, en faisant ce qu'il a fait, s'il n'avoit été qu'un simple Officier. Il y a été blessé, il étoit incessamment dans la tranchée, & il ne s'est guéres fait d'attaques qu'il ne les ait vûës: enfin il a fait comme ce Maître que nous aimons tant,

tant, fait en pareilles rencontres, & quand il n'y a pas été bleſſé, il n'a pas tenu à lui. Mais pour revenir au Prince d'Orange, il ſeroit mieux dans ſes affaires s'il avoit pris Maſtricht ; mais je ne l'eſtimerois pas davantage, car ſa réputation ne doit pas pâtir de ſa mauvaiſe fortune.

Pour Calvo il a fort bien fait ſon devoir, & le ſuccès fait aſſez ſon éloge, auſſi bien que le Roi qui lui vient de donner le Gouvernement d'Aire, vingt mille livres de penſion, & qui l'a fait Lieutenant Général.

Mais diſons une vérité que nous aimerons fort à dire, c'eſt le Roi qu'il faut loüer de la levée du ſiége de Maſtricht ; s'il ne s'étoit fait par ſes ſoins infatigables les meilleures troupes du monde, & s'il n'avoit eu la prudence de les diſtribuer plus ou moins dans les Places plns ou moins conſidérables aux ennemis, nous ne verrions pas comme nous voyons aujourdhui manquer leurs entrepriſes à Maſtricht, & toutes les forces de l'Allemagne ſe ruiner, & paſſer une campagne à la priſe de Philisbourg.

Au reſte, Monſieur, le Roi me vient de continuer la grace qu'il m'a faite pour mon ſéjour ici. Vous jugez bien que ſi je ne laiſſe pas de l'aimer quand il me tient en Bourgogne, je n'en fais pas moins quand il m'accorde un bienfait. Revenez vîte, afin que la grace ſoit complete.

CCXIV. LETTRE.

De l'Evêque de Verdun Hoquincour au Comte de Buſſy.

A Verdun, *ce* 6. *Septembre* 1676.

JE viens d'apprendre, Monſieur, que vous paſſerez l'hiver à Paris, j'en ai toute la joye que vous jugez bien. Rien ne ſera plus capable de m'y faire aller que le plaiſir que j'aurai de vous y voir. Vous ſavez toutes les nouvelles de Maſtricht. Philisbourg ſe défend toûjours fort bien. Nous nous trouvons à merveilles au delà du Rhin; il y a abondance de fourages, & les Allemans commencent à en manquer. Le Maréchal de Crequi attend toûjours le détachement de l'Armée de Monſieur de Luxembourg. Pour peu qu'il lui vienne de troupes du côté de Flandres, on pourroit ſecourir cette Place. Ecrivez-moi ſouvent, Monſieur; avec le ſecours de vos Lettres, c'eſt tout ce que je puis faire de ſoûtenir votre abſence.

CLXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Evêque de Verdun Hoquincour.

A Paris, *ce* 9. *Septembre* 1676.

HATEZ-VOUS auſſi de profiter de la grace que le Roi m'a faite, Monſieur, ſi c'eſt un plaiſir pour vous de me voir, car elle ne va pas loin,

loin, & les Hirondelles seront le signal de mon départ. Pour moi je meurs d'impatience d'avoir l'honneur de vous voir. Calvo a bien fait son devoir à Mastricht, il a aussi été bien recompensé. Le Roi lui a donné le Gouvernement d'Aire, vingt mille francs de pension, & l'a fait Lieutenant Général. Je ne desespere pas de la levée du siége de Philisbourg. Il me semble que les assiégeans se relâchent, & le Fay va toûjours son même train. D'ailleurs, Monsieur de Luxembourg étant de là le Rhin, s'il peut combattre le Prince de Lorraine il n'y manquera pas. Roquelaure a le Gouvernement de Guienne par la mort du Maréchal d'Albret. Je n'ai garde de vous soulager de mon absence par mes Lettres, prenez vos mesures là-dessus pour partir promptement, car je ne vous dirai pas un mot d'ici à ce que je vous embrasse, & ce sera assurément de tout mon cœur.

CCXVI. LETTRE.

Du Marquis de Bussy au Comte de Bussy.

Au Camp de Golsein, ce 13. *Septembre* 1676.

JE revins hier au soir de l'Armée des ennemis, Monsieur, d'où ils m'ont renvoyé sur ma parole, après m'avoir fait mille honneurs. Je fus pris Jeudi dernier 10. de ce mois lorsque Monsieur du Montal après avoir pris quelques équipages des ennemis qui décampoient engagea l'affaire un peu légérement; car les troupes d'Espagne venant au secours de celles d'Osnabrug qui se retiroient en desordre, Monsieur du

Mon

Montal fût contraint de faire retirer ſa Cavalerie, & de faire tête au défilé avec les Dragons. C'eſt là où mon cheval étant tombé dans un foſſé de ſa bleſſure comme je me retirois à la queüe de ſes Dragons, & n'en pouvant ſortir parce que ce foſſé étoit profond & bourbeux, je pris la croupiere d'un Dragon avec lequel ayant été quelques pas, je rencontrai un ruiſſeau que je ne pûs paſſer; ce qui fit que m'étant aſſis auprès d'une haye, me trouvant au milieu des ennemis, je me rendis à un Eſpagnol. Je fus mené à Monſieur le Duc de Montalte Général de la Cavalerie Eſpagnole, lequel après m'avoir fait mille honnêtetez juſqu'à m'offrir de l'argent comme tous les Officiers de ſes troupes me renvoya hier à l'Armée. Le Chevalier de Châtelet m'emmena coucher chez lui; il ne m'a point quitté tant que j'ai été dans leur Armée, & m'a fait tous les plaiſirs donc il s'eſt pû aviſer. L'action a été fort vive, & ſi les Eſpagnols nous avoient coupez, comme il leur étoit aiſé, nous aurions été tous tuez ou pris.

CCXVII. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Buſſy.

A Paris, *ce* 14. *Septembre* 1676.

JE ſuis au deſeſpoir de partir pour la campagne où je ſerai quinze jours ſans avoir l'honneur de vous voir, Monſieur. Outre le plaiſir que j'ai à vous entretenir, j'aurois été bien-aiſe de ſavoir ce que vous penſez ſur *l'Hiſtoire d'Aubuſſon*. Aſſez de gens m'e diſent du

du bien, mais je me défie de la ſincérité des uns & du bon goût des autres, & je ne ſerai point ſûr de mon fait que vous n'ayez décidé. Je ne prétens pas excroquer votre approbation, & j'aime encore mieux une critique ſincére que de fauſſes loüanges. Ecrivez-moi, je vous ſuplie, Monſieur, cela m'adoucira un peu votre abſence & me fera beaucoup d'honneur où je vais.

CCXVIII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Livry, ce 18. *Septembre* 1676.

TOUT bon chien chaſſe de race, mon Couſin. Vous voyez comme fait déja notre petit Rabutin. Le voilà donc priſonnier : n'eſt-il point bleſſé ? Et comment le retirerez-vous ? Les rançons de ces ſortes de grands Officiers ſont-elles reglées ? De la maniere qu'on m'a mandé qu'il s'étoit avancé, je croi qu'il vouloit prendre les ennemis. J'eſpere que vous me manderez de ſes nouvelles & des votres, où je prens toûjours bien plus de part que je ne vous dis. Qu'eſt devenu ce procès dont la narration (contre l'ordinaire) faiſoit un ſi agréable divertiſſement ? Comment ſe porte ma Niéce de Colligny, & ſon petit garçon ? C'eſt une contenance pour elle que d'avoir cet héritier dont la penſée me fait plaiſir, parce qu'elle en ſera encore plus heureuſe. Madame de Buſſy ſe porte-t-elle toûjours bien ? Voilà bien des queſtions. Si

Si la fantaisie vous prenoit, pour suivre mon exemple, de m'en faire aussi, je m'en vais vous y répondre par avance. Je suis ici dans ce joli lieu que vous connoissez; & j'y suis bien mieux, ce me semble, & plus agréablement qu'à Paris, au moins pour quelque tems. J'y fais quelques remedes pour rétablir cette belle santé, & je mets mes bras dans la vendange, esperant que mes mains qui ne se ferment point encore, reprendront par là leurs fonctions ordinaires. Vous devriez m'envoyer quelques morceaux de vos *Mémoires*. Je sai des gens qui en ont vû quelque chose, qui ne vous aiment pas tant que je fais, quoi qu'ils ayent plus de merite.

CLXXXIII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Paris, *ce* 18. *Septembre* 1676.

J'AI oui dire que le petit Rabutin vouloit prendre le Prince d'Orange à la barbe; mais qu'il fut si étonné quand il vit qu'il n'en avoit point, qu'il se laissa tomber dans un fossé où il fut pris. Je vous envoyé sa Lettre qui vous apprendra mieux comment la chose se passa. Il m'en coûtera cent pistoles pour son cheval, ou pour sa rançon. Mais cela lui a fait bien plus d'honneur que l'argent ne vaut. Il est bien heureux d'avoir été fait seul prisonnier, au moins de gens qui ayent un nom. Il y a quinze jours que je me suis mis dans les remedes, & cela m'a empêché d'aller vous voir. Cependant je n'en

n'en quitte pas encore le dessein: mais j'y veux aller coucher. Mandez-moi si l'Abbé m'y pourra donner un lit. Je vous porterai des Memoires que je veux lire avec vous. J'aime les loüanges à tous les endroits qui vous plairont; & si vous les lisiez sans moi, vous ne m'en donneriez qu'en général pour tout l'Ouvrage.

Votre Niéce de Colligny & le posthume se portent à merveilles; elle a une bonne contenance avec lui, & sans lui elle ne seroit pas décontenancée.

CCXX. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Premier Président de Dijon.

A Paris, ce 19. Septembre 1676.

JE vous rends mille graces, Monsieur, de toute l'amitié que vous me témoignez.

Enfin voilà Philisbourg rendu, ce n'est pas la faute de du Fay. La plus grande part du monde qui ne juge des choses que par les événemens, estimera bien plus les Gouverneurs de Grave & de Mastricht que celui de Philisbourg. Mais ceux qui entrent dans le détail des affaires, & qui ne s'amusent pas aux apparences, loueront autant le dernier, & le croiront aussi digne de récompense que les autres; & pour ce qui regarde le Roi, je trouve qu'en perdant Philisbourg, il ne perd pas tant que les ennemis; car toutes les forces de l'Allemagne se sont presque ruinées

en prenant cette Place, & au moins y ont-elles employé toute une campagne. Ce qu'il y a à craindre de cette prise, c'est qu'elle n'oblige le Duc de Baviere à se déclarer pour les Confédérez, & qu'elle ne les encourage, & ne leur donne plus de chaleur pour la cause commune.

Mon fils fut pris le 10. de ce mois à une escarmouche qui se fit à l'arriere-garde du Prince d'Orange, mais il ne fut point blessé: & il est revenu au Camp, après avoir reçu mille honnêtetez des Officiers Généraux des ennemis.

CCXXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere Bouhours.

A Paris, ce 20. Septembre 1676.

* JE ne pûs vous aller dire adieu chez vous, mon Reverend Pere, parce que j'étois incommodé, depuis huit jours. Cela ne m'a pas empêché de lire votre Livre avec attention: Et puisque vous voulez que je vous parle sincérement, j'y ai trouvé plus de négligences que dans vos autres Ouvrages. Je vous envoye les Remarques que j'ai faites les plus considérables, car avec plus de loisir je vous en enverrai bien d'autres.

* *Voyez Lett. CCXVII.*

RE-

REMARQUES

Sur l'Hiſtoire de Pierre d'Aubuſſon Grand Maitre de Rhodes. *

Dans l'Epître à M. de la Feuillade.

JE *n'ai pû conſiderer Pierre d'Aubuſſon en la fleur de ſon âge tout couvert du ſang des Barbares,*

Cette expreſſion eſt un peu poëtique; la proſe & l'hiſtoire demandent quelque choſe de plus ſimple & de plus juſte.

Sans vous voir en même temps ſur les bords du Raab, tailler en piéces l'Armée Infidelle, & remporter une victoire mémorable.

On ne tailla point en piéces l'Armée des Turcs, & on ne remporta point ſur eux une victoire mémorable. Je dirois pour parler juſte; Que la Feuillade battit ce que les Turcs avoient fait paſſer de troupes la riviere du Raab, & que la leur faiſant repaſſer en deſordre, il avoit ſauvé l'Empire & fait honneur à la France.

La comparaiſon du Grand Maître, dans le ſiége de Rhodes, à la Feuillade, dans la ſiége de Candie, n'eſt pas juſte. Rhodes ne fut point pris, & Candie le fut. De plus le Grand Maître ſauva lui-même ſa Place, & y étoit non ſeulement Général, mais encore Souverain, & la Feuillade étoit Volontaire au ſiége du Candie.

* On a jugé à propos d'omettre toutes les Remarques de M. de Buſſy que le Pere Bouhours à ſuivies dans la ſeconde Edition de ſon Livre, & on n'a laiſſé que celles qui ſubſiſtent encore dans les deux Editions de cette hiſtoire. Le premier chifre marque la page de la premiere Edition, & le ſecond, celle de la ſeconde.

La seule action du Fort Saint Etienne, &c. n'égale-t-elle pas les plus merveilleux événemens des temps heroïques?

Les temps heroïques est une expression qui fait honte à notre siécle, je dirois, les temps fabuleux.

Dans l'Histoire d'Aubusson.

Page 3. ou 4. *Aubusson qui se sentit une ardeur extraordinaire à la vûë des Infidelles, en tua plusieurs de sa main.*

De qui a t-on pû savoir qu'il se sentit une ardeur extraordinaire, & qu'il en tua plusieurs de sa main? Il suffisoit de dire qu'il se signala en cette occasion. C'est tout ce qu'on peut dire de plus avantageux d'un Volontaire.

Page 4. ou 5. *Ce brave inconnu soûtint presque lui seul, avec Aubusson, tout l'effort des ennemis. Une action si déterminée effraya les Turcs & ranima les Chrétiens.*

Cela ne se peut pas dire de deux hommes, pas même de dix. Il falloit leur faire rallier quelques escadrons pour faire cet effet.

Page 5. ou 6. *Il fut reçu à la Cour de l'Empereur comme un de ceux qui avoient le plus contribué à la victoire de Hongrie.*

Cela est extraordinaire qu'un simple Volontaire aide à gagner une bataille; & mérite bien qu'on cite l'Auteur où on a pris cela. Je voudrois encore citer à la marge l'Auteur qui parle de la vie qu'Aubusson mena à la Cour de l'Empereur.

Page 6. ou 7. *Quoi qu'Aubusson eût l'ame toute martiale, & que sa plus grande passion fût la guerre, il ne laissoit pas d'avoir de l'inclination & du génie pour les Lettres.*

J'au-

J'aurois dit ſimplement ; Quoique la plus forte inclination d'Aubuſſon fût la guerre, il ne laiſſoit pas d'avoir du génie pour les Lettres & de les aimer.

Page 10. ou 13. en parlant de la belle Agnès. *Comme elle avoit de grands charmes, & qu'elle ſavoit mieux que perſonne de ſon ſexe, l'art de gouverner ſes amans.*

On pourroit ſoupçonner que la belle Agnès étoit pour le moins une grande Coquette ; cependant on ne voit en aucun endroit qu'elle ait aimé autre que Charles VII. j'aurois donc dit, l'art de gouverner un amant.

Page 12. ou 16. *Il le trouva tout diſpoſé à quitter les armes.*

J'aurois dit, tout préparé à poſer les armes.

Il l'employa en d'autres négociations délicates, dont la connoiſſance n'eſt point venuë juſqu'à nous.

Il n'en falloit point parler dès que l'on ne pouvoit dire ce que c'étoit, ou citer l'Auteur qui en parle.

Page 13. ou 16. *Les treves qui furent arrêtées.*

Pourquoi ne pas dire les treves qui furent faites.

Page 14. ou 18. *Ou parce que l'Empereur qui ne voulut pas s'attirer l'envie de la guerre.*

Cela n'eſt pas bien intelligible, le Lecteur entrevoit qu'on a voulu dire que l'Empereur ne vouloit pas qu'on le crût l'auteur de la guerre, mais il falloit le dire nettement.

Page 15. ou 20. *Reveillerent en lui la haine qu'il avoit conçuë dès ſon enfance contre les ennemis de Jeſus-Chriſt.*

Cela n'eſt pas vrai ſemblable, on n'a point dans ſon enfance de la haine contre les Infidelles, elle vient aux plus grands Saints, tout au plus dans leur jeuneſſe.

Il ne pût apprendre ſans une extrême douleur.

J'aurois dit ſans horreur.

Pag. 16. ou 21. *Il prit la réſolution de faire la guerre aux Infidelles.*

C'eſt comme ſi l'on parloit d'un Souverain. Il y a apparence qu'Aubuſſon étant cadet de ſa Maiſon ſe fit Chevalier de Malthe, & que cette profeſſion l'engagea à ſervir contre les Turcs, & pour l'expreſſion, *prit réſolution*, n'eſt pas juſte, il faut dire, il réſolut.

Page 26. ou 32. *Mahomet frapant la Sultane de ſon Cimeterre l'étendit morte à leurs pieds.*

On n'étend point une femme qu'on tue, c'eſt une expreſſion baſſe, & on n'a nulle curioſité de ſavoir que ce fut d'un Cimeterre qu'elle fut tuée. Il falloit dire ſimplement : Mahomet tua la Sultane en leur préſence.

Page 40. ou 52. *Endormir les Chevaliers.*

Je dirois amuſer les Chevaliers.

Page 52. ou 68. *Il reſſentit de la douleur quand il s'entendit nommer.*

Cela n'eſt pas vrai-ſemblable, & s'il eût été vrai, ſes ennemis auroient pû dire qu'il avoit peur du Siége de Rhodes.

Page 115. ou 153. *Si le Vicomte de Monteil, n'eût pouſſé impétueuſement ſon cheval contre le Chef des Barbares qui lui parut &c.*

On ne va point ainſi à la charge : cela ſeroit bon dans un combat particulier d'homme à homme. Je dirois : Si le Vicomte de Monteil n'eut remené ſes gens au combat.

Page 116.

Page 116. ou 154. *Avec tout l'honneur & toute la pompe que meritoit une vertu ſi héroïque.*

Une ſeule action qu'on voit faire au Chevalier de Murat en mourant, ne mérite pas qu'on diſe une vertu héroïque.

Page 117. ou 155. *Et après avoir fait des gabions pour ſe couvrir, ils tirerent continuellement.*

C'eſt entrer dans un détail bas & inutile, je dirois ſeulement: Et après avoir fait une batterie ils firent un feu continuel.

Pape 120 ou 160. *La tour fut ébranlée juſques dans ſes fondemens & fracaſſé en pluſieurs endroits.*

Juſques dans ſes fondemens eſt inutile & peu vrai-ſemblable: Au lieu de *fracaſſée*, je dirois, percée.

Pape 125. ou 166. *Il y a plus à eſpérer pour vous, qu'à craindre pour moi, vous recueillerez un jour le fruit de mes peines.* Je voudrois qu'on eut mis à la marge l'Auteur qui a écrit cette réponſe du Grand Maître au Commandeur de Carette, car ces prophéties demandent de grandes autoritez pour être cruës.

Page 128. ou 171. *Les rivages de la mer retentiſſoient avec un mugiſſement épouvantable.*

C'eſt une expreſſion trop poëtique, je ne trouve pas que l'hiſtoire ait beſoin de ces détails ni de ces deſcriptions.

Page 147. ou 194. *Tandis qu'elles foudroient les murailles.*

Je dirois, qu'elles battent les murailles.

Page 157. ou 210. *Avec des hurlemens effroyables, qui faiſoient retentir le rivage de la mer & toutes les colines d'alentour.*

Ces expreſſions ſentent les mauvaiſes deſcrip-

tions des Romans : Je dirois ſeulement avec des hurlemens effroyables.

Page 198. ou 264. *Lettre de Zizime à Bajazet.*

Je voudrois citer à la marge l'Auteur où vous avez pris cette Lettre, & la converſation de Zizime avec Dom Alvare.

Page 204. ou 272. *Tandis que l'artillerie jouoit de tous côtez.*

Je dirois : Pendant les ſalves de l'artillerie, car on ne jouë point du canon.

Page 270. ou 362. *Attiroit enſemble le reſpect, la compaſſion, & l'amour.*

Je ne dirois point l'amour tout ſeul : je voudrois ajoûter l'amour des peuples.

CCXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame la Comteſſe de Grignan.

A Livry, ce 7. Octobre 1676.

IL y a trois jours que je ſuis ici, Madame, avec Madame votre mere. Vous croyez bien, que ſa ratte & la mienne en ont mieux valu. Elle m'a montré un endroit de votre derniere Lettre, où vous me faites un compliment ſur la priſon de mon fils, dont je vous rends mille graces. Mais vous m'en aviez promis un ſur la qualité de grand-pere que je porte fort indignement. Je n'en ſai point du tout faire les fonctions ; je n'en ſuis pas moins gai, & j'eſpere de devenir biſayeul ſans en être plus grave. Mais quand arriverez-vous, Madame ? Vous vous faites

bien

bien desirer, sans avoir besoin de ce secours, pour nous faire bien-aises de vous revoir.

Revenez vîte à nous, Grignan :
Quittez pour un tems la Provence.
N'attendez pas le bout de l'an,
Revenez vîte à nous, Grignan,
Peut-être sera-ce à mon dam,
Mais je ne crains que votre absence
Revenez vîte à nous, Grignan ;
Quittez pour un tems la Provence.

Je laisse à Madame votre mere à vous envoyer tous les autres triolets qu'on chante ici, & pour moi, Madame, je vous chanterai toûjours jusqu'à ce que je vous parle.

CCXXIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Présidente d'Osembray.

A Paris, ce 26. Octobre 1676.

J'AVOIS quelque dessein de vous aimer, Madame; il m'a même paru que vous ne seriez pas fâchée que je grossisse le nombre de vos amans. Mais vous avez la mine de vous contenter du plaisir d'être aimée, & de ne vous pas donner celui d'aimer. Le passé me fait craindre l'avenir. Vous vous êtes mis dans la tête, qu'il y avoit de la gloire à vous autres Dames de n'avoir rien dans le cœur, & d'en attendrir tout autant que vous en trouvez. Pour moi, Madame, je vous déclare, quelque aimable que vous soyez, que j'ai passé l'âge, & que j'ai perdu le

goût de filer le parfait amour : ce feroit tout ce que je pourrois faire de le filer de moitié avec vous.

CCXXIV. LETTRE.

De Madame d'Ofembray au Comte de Buffy.

A Paris, ce 27. Octobre 1676.

MADEMOISELLE de Cominges qui s'eft trouvée chez moi quand j'ai reçû votre billet, Monfieur, y a répondu pour moi fur le champ par le Rondeau que je vous envoye. Il eft fi joli que ma profe vous paroîtra bien fade, outre que je ne ferois que répeter, ce qu'elle vous dit de mes fentimens. Vous êtes bien dégoûté, Monfieur ? Ne favez vous pas qu'il faut prendre d'un méchant payeur ce que l'on peut ?

RONDEAU

DE MADEMOISSELE DE COMINGES,

Sous le nom de Madame d'Ofembray.

JE n'en fuis plus à répondre un peut-être,
Quand vous voulez favoir s'il pourroit être,
Qu'on eût pour vous quelque bon fentiment.
Oui, votre efprit me plaît infiniment,
Et m'avoir plû, c'eft un vrai coup de Maître.
Pour notre fexe on vous croit un peu traître,
Moi-même avant que de vous bien connoître,
De cet avis j'étois. Préfentement
Je n'en fuis plus.

Vous

Vous pouvez donc faire par tout paroître,
Une amitié que je veux reconnoître.
A frais communs rég'ons l'engagement.
Soyez ami, ne ſoyez point amant;
Car ſi l'Amour en vous venoit à naître,
Je n'en ſuis plus.

CCXXV. LETTRE.

De Monſieur le Préſident de Thou au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 31. Octobre 1676.

J'AI lû vos *Mémoires* avec une grande ſatisfaction. Il y a des choſes très-ſerieuſes, & des avis pour la guerre très-bons. Les jeuneſſes du ſéjour de Guiſe de Châlons, & de Moulins, y ſont naïvement & agréablement écrites, & ſur tout le voyage de la jeune Comteſſe, & le gîte de la Couſine provinciale. Je ne me ſouvenois pas de votre premiére priſon de la Baſtille. Je vous remercie de l'éloge de Saint-Preuil; il étoit un des meilleurs amis de mon frere, & Couſin germain des Bourdeilles & des Matas qui ſont les nôtres. Il n'y a rien de plus beau que le ſiége de Mardicq; le génie du jeune Prince y eſt très-bien repréſenté. J'ai pris garde à la maniére dont vous le quittates, non point pendant ſa priſon, mais en homme d'honneur, & après ſa liberté. Ce que vous fites par le devoir de votre Charge pour la priſe de Monrond, eſt encore très beau. Les ſervices que vous ren-

dites en 1652. me paroiſſent dignes de grandes récompenſes. J'ai admiré les Lettres de Madame de Sevigny & je les ai reluës deux fois; c'eſt une perſonne pour laquelle j'ai eu toute ma vie un grand reſpect & une très-grande inclination: je l'ai penſé épouſer, & c'étoit Monſieur de la Châtre & Madame votre Couſine ſa femme qui ménageoient la choſe.

Je vous envoye, Monſieur, les deux Inſcriptions de Philisbourg, ſavoir celle du Roi que les Impériaux ont ôtée depuis la priſe de cette Place, & celle qu'ils ont miſe en échange, laquelle eſt une eſpece de parodie de la nôtre, s'étant ſervis à peu près des mêmes termes, mais à contreſens; elle eſt aſſez ingénieuſement faite.

Tuendis Rheni finibus
Ludovicus XIV. Francorum & Navarræ
Rex Chriſtianiſſimus,
Confecto in utrâque Germaniâ bello,
Reſtauratâ ubique pace:
Monumentum hoc ſuæ virtutis,
Aſſertæque Libertatis Germanicæ,
Firmiori iſtoc aggere, muroque,
Regiis ſumptibus exſtrui fecit.
Anno M. DC. LXVII.

Perfecit in terrorem hoſtium,
Fœderatorum ſubſidium,
Liliorum præſidium,
Alterum Galliæ cis Rhenum
Propugnaculum,
Ac Germaniam versùs Oſtium,
Briſaco inferius ſitu, non robore:
Quod ille claudit, utrumque nemo aperit;
Idem aperit, ac nemo claudit.

INS-

INSCRIPTION NOUVELLE mise par les Imperiaux sur la principale Porte de Philisbourg depuis la prise, après en avoir ôté la premiére.

Liberandis Rheni finibus,
Leopoldus Imperator,
Cæsar pius, felix, augustus,
Victor ac triumphator,
Suscepto juvandis Sociis,
Tuendis Civibus, arcendis hostibus,
Neçessario bello:
Restaurandæ ubique Paci,
Propugnaculum hoc, vindicatæ ab injectis
Gallicæ servitutis compedibus,
Libertatis publicæ futurum ad posteros
Monumentum expugnavit:
Germaniæ postliminio restituit,
Anno Christianæ salutis
M. DC. LXXVI.

Imperii sui XIX.

Terrori Hostium, Tutelæ Civium,
Præsidio Germaniæ,
Alterum Gallis cis Rhenum receptaculum,
Ac Germaniam versùs Ostium,
Auspicato, plura pari successu recuperando,
Augurio
Gallis clausit, Germanis reclusit:
Quod Gallus claudit, Germanus aperit.

CCLXXVI. LETTRE.

Du Préſident de Thou an Comte de Buſſy.

A Paris, ce 14. *Novembre* 1676.

J'AI lû, Monſieur, le ſecond Volume des *Mémoires* dont vous m'avez fait l'honneur de me permettre la lecture, & avec autant de ſatisfaction & d'utilité que le premier. Mais pour en faire un jugement éxact, il faudroit le lire une ſeconde fois. Ce que je vous en puis dire en general, c'eſt qu'ils ſont très-beaux, & qu'ils portent avec eux le caractére d'un homme d'honneur, de qualité, de mérite, & de beaucoup d'eſprit; & comme votre principal deſſein a été dans le Recueil de ces *Mémoires* de laiſſer à Monſieur votre Fils une inſtruction, vous y avez inſeré très à propos le Traité de la Cavalerie Légere, avec les Réglemens dont il pourra tirer beaucoup d'utilité dans ſon métier de la guerre. Le portrait de Monſieur de Turenne eſt très-bien fait & très-juſte; j'en puis juger mieux qu'un autre, puiſque je l'ai connu depuis ſa jeuneſſe. La deſcription de la bataille des Dunes y eſt très-belle, & écrite en homme qui y eut grande part; ce que je ſavois déja.

Au reſte j'y ai vû avec indignation votre excluſion dans la promotion des Chevaliers du Saint Eſprit de 1661. Mais je ne puis vous témoigner aſſez avec combien de douleur j'y ai lû les particularitez de votre empriſonnement, après la juſtification ſi préciſe que vous en fites au Roi par votre manuſcrit que vous lui re-

pré-

préſentâtes, & qui ne pouvoit avoir été fait après coup. Pour les Lettres que vous écrivites de la Baſtille, elles ſont admirables, & devroient avoir touché le cœur le plus inſenſible, & je ſuis perſuadé comme vous, qu'elles n'ont pas été toutes vûës du Roi. Pour le commencement de ſon Hiſtoire, il eſt d'une grande beauté, & je ne doute pas qu'il ne vous donne lieu de l'achever un jour, & qu'il ne connoiſſe qu'un homme de guerre & de qualité lui fera bien plus d'honneur d'être ſon Hiſtorien, & ſera mieux cru qu'un autre.

CCXXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à M. de Pompone Miniſtre & Secretaire d'Etat.

En lui envoyant une Lettre pour le Roi.

A Paris, ce 8. Decembre 1676.

PUISQUE vous trouvez bon que je m'adreſſe à vous, Monſieur, quand j'aurai quelque choſe à demander au Roi, & que je me ſuis ſi bien trouvé de paſſer par vos mains, je n'en chercherai point d'autres tant que je ne croirai pas vous être à charge. Agréez donc que je vous ſupplie de preſenter ma Lettre au Roi, & d'appuyer auprès de Sa Majeſté la priére que je lui fais. J'attens cette grace de la juſtice du Roi. Je l'ai bien ſervi toute ma vie, & je n'ai jamais rien eu. Je viens de perdre un de mes enfans à ſon ſervice, & retirer l'autre de priſon. J'oſe vous dire, Monſieur, que c'eſt la gloire du Roi que je vous recommande en vous recommandant

mes

mes interêts. J'ai une grande confiance en la justice de Sa Majesté, en l'amitié que vous m'avez promise, & en la bonté de votre cœur.

A U R O I.

SIRE,

Je supplie très-humblement V. M. de se souvenir de moi dans la distribution des Benefices de M. l'Abbé de la Victoire. Si V. M. avoit pour agréable d'en gratifier un fils que j'ai dans l'Eglise, en me faisant une grace, dont je lui serois toute ma vie obligé, elle feroit une espece de justice sur les services que je lui ai rendus. J'ai perdu même cette Campagne le Marquis de Colligny mon beau-fils au service de V. M. & mon fils a été pris à la retraite du Prince d'Orange, & je viens de le retirer. Je tiens mon bien, la vie & la liberté de mes enfans bien employez en ces rencontres, SIRE, *& je ne serai pas tout-à-fait content, que V. M. ne me mette en état d'hazarder la mienne, pour lui bien temoigner que je suis avec tous les respects imaginables, &c.*

CCXXVIII. LETTTE

Du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Paris, ce 23. Septembre 1676.

ELLE est donc arrivée cette belle Comtesse? J'envoye le savoir assurement. Si je n'étois fort enrumé, je l'irois apprendre moi-même; car après vous personne ne l'aime plus que je fais. Cet *après vous*, a deux sens; & je dis vrai dans quelque sens qu'on le prenne: car je vous aime plus qu'elle, & il n'y a que vous qui ayez plus

plus d'amitié pour elle que moi. Je veux aller dîner l'un de ces jours avec vous pour la bien voir. Mandez-moi si tous les jours sont bons pour cela, parce que je ne veux ni perdre mes peines, ni manquer de vous embrasser. Sur ce que j'ai appris que le Roi avoit parlé de moi avec bonté au Duc de Saint Aignan, j'ai crû qu'une Lettre à Sa Majesté pourroit faire un bon effet. Je vous l'envoye. J'aurois été vous la lire, si je n'étois enrumé.

SIRE,

Si Vôtre Majesté vouloit prendre la peine de songer un moment, que dans un Regne plein de gloire, de justice, & de politesse, un homme qui a de la naissance, quelque esprit, & du courage; qui a de longs services à la guerre dans de grands emplois, & des services considerables dans les tems fâcheux; qui a toûjours admiré, & si je l'ose dire, aimé de tout son cœur V. M. Que cet homme-là, dis-je, passe le reste de sa vie en disgrace, je ne puis m'empêcher de croire que vous la finiriez. Je supplie donc V. M. très-humblement, SIRE, *de faire un moment de réflexion sur tout ce que je viens de lui dire, & d'être persuadé que l'on commence à avoir pitié d'un homme accablé de malheurs, & qui n'est pas sans merite. Je ne parlerois pas ainsi*, SIRE, *si ma fortune étoit en meilleur état qu'elle n'est; mais il y a des tems où l'on est réduit à se rendre de bons offices à soi-même, & où l'on le peut faire sans effronterie. Je serois plus modeste si j'étois plus heureux. Cependant je ne pourrois jamais être avec un plus grand zele, ni avec un plus grand respect, &c.*

A Paris ce 22. Decembre 1676.

J'at-

J'attens réponſe de mon ami Saint-Aignan. Je ne ſuis nullement en peine de ſes ſoins, de ſa chaleur à me ſervir, ni de ſon jugement à choiſir bien le tems de donner ma Lettre au Roi. Le reſte dépend de cette folle de Fortune, à qui véritablement je déplais; mais qui pourroit bien à la fin ſe raccommoder avec moi. Si elle ne le fait pas, je me conſolerai de ſa perſeverance à me perſecuter.

CCXXIX. LETTRE.

Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 23. Decembre 1676.

MA fille arriva hier ici auſſi laſſe que vous êtes enrumé. Je lui ferai voir votre billet. Cependant je vous dirai qu'elle ſera auſſi aiſe de vous voir que vous elle. Venez dîner avec nous quand vous voudrez; délicat comme vous êtes, vous ne ſauriez me ſurprendre.

CCXXX. LETTRE.

Du Duc de Saint-Aignan au Comte de Buſſy.

A Verſailles, ce 24. Decembre 1676.

JE vous renvoye le Tome de vos *Mémoires* que vous m'avez prêté, Monſieur. Je n'ai rien lû de mieux écrit, ni de plus divertiſſant. J'ai été bien fâché d'y voir des Lettres à vous de mille gens qui ne vous aiment pas tant que je fais, & d'y voir fort peu des miennes. Mais il

il ne m'en faut prendre qu'à moi : car si j'avois été plus soigneux à vous écrire, je ne pense pas que vous eussiez supprimé mes Lettres. Cela m'apprendra à l'être une autre fois davantage.

Je fus hier à la reception du Président de Mesme à l'Academie. Il fit une fort jolie harangue, & le Directeur Benserade y répondit dignement. Entre autres choses, il dit en parlant du Roi, que Sa Majesté pouvoit aussi peu souffrir un mot hors de sa place, qu'un soldat hors de son rang. Quinaut à lû les vers du Prologue de l'Opera que nous verrons au premier jour de l'an, on les a trouvé fort beaux. Le jeune Abbé Tallemant a fait un beau discours, en faveur de la Langue Françoise contre la Latine. Monsieur l'Archevêque & Monsieur Colbert y étoient. Nous vous y avons trouvé fort à dire. Si j'avois couché à Paris j'aurois été vous embrasser, mais je suis retourné promptement îci pour me préparer à faire ma charge le premier jour de l'an, que j'entre en année. Vous devriez bien faire un Rondeau pour le Roi que je lui présenterois ce jour-là à son lever. Cela me donneroit occasion de parler de vous, & de faire votre cour. Benserade a mis cette sorte de vers à la mode, & ils ont bien réussi.

CCXXXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Marquis de Chandenier.

A Paris, ce 25. Decembre 1675.

VOus êtes trop honnête, Monsieur, de vouloir bien me remercier de l'intention que j'ai

j'ai eu de vous faire plaiſir, car pour les ſervices effectifs, c'eſt Monſieur le Duc de Saint-Aignan qui vous les a rendus dans tous les tems. J'aurois un grand plaiſir à vous rendre ſervice, Monſieur ; mais quand on eſt auſſi malheureux que je le ſuis, on a encore bien plus de chaleur pour ceux qui ſont en même état. Monſieur de Saint-Aignan m'a envoyé pour vous une permiſſion que le Roi vous a accordée d'aller par la ville de Loches. C'eſt un commencement de graces. Je me trouve bien heureux qu'au moins celles qu'on vous fait aujourdhui paſſent par mes mains, car je ſuis aſſurément votre &c.

CCXXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame Talon.

A Paris, ce 26. *Decembre* 1676.

JE n'irai point dîner aujourdhui avec vous, Madame; vous me faites trop bonne chere, & je m'en trouve mal. Encore ſi vos yeux me faiſoient auſſi bonne chere que votre Cuiſinier, je prendrois la peine pour le plaiſir, mais il n'eſt pas poſſible de réſiſter à tous deux. Un peu de de diette & d'abſence me guériront de vos repas & de vous. Cependant vous m'avez condamné à un Rondeau, il m'en coûtera encore un ſouvenir bien dangereux. Il faut pourtant vous obéïr, Madame; mais ſi vous me forcez à penſer à vous, me payerez vous au moins pour cela?

RON-

RONDEAU

DU COMTE DE BUSSY, A Madame Talon.

VOus en voulez, Climene, des Rondeaux;
Vous en aurez, si je puis, des plus beaux.
Vous êtes jeune, aimable, blanche, & blonde,
C'est à cela qu'on veut plaire en ce monde;
C'est pour cela qu'on fait des Madrigaux.

Mais quand pour vous j'aurai dit mots nouveaux,
Que me donnerez-vous: quoi? Des Cadeaux?
Je veux des cœurs, merveille sans seconde.
Vous en voulez?

Prenez le mien, il est tout des plus chauds,
Et me donnez le vôtre sans rivaux,
Car aux rivaux d'ordinaire je gronde,
Non que toûjours votre sexe y réponde,
Mais, cœurs pour lui, sont de friands morceaux,
Vous en voulez.

CCXXXIII. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy au Duc de Saint-Aignan.

A Paris, *ce* 13. *Decembre* 1676.

JE suis bien-aise, Monsieur, que vous ayez eu du plaisir à lire mes *Mémoires*; & comme vous

* *A la Lett. CCXXX*,

vous dites c'eſt votre faute ſi vous ne vous y êtes pas trouvé plus ſouvent. Pour moi j'y perds encore plus que vous; car outre le plaiſir que j'aurois eu à recevoir de vos Lettres, elles auroient embelli & honoré le lieu où je les aurois miſes.

Je ne ſuis pas ſurpris, Monſieur, d'apprendre que le Préſident de Meſme ait bien harangué, ni que Benſerade y ait bien répondu. Ils s'aquiteront toûjours avec honneur de tout ce qu'ils auront à faire.

Ce que dit Benſerade du Roi eſt auſſi vrai, qu'il eſt bien dit. Il eſt ſurprenant, parcequ'il eſt rare, qu'un grand Roi ſoit auſſi poli que Guerrier. Je voudrois m'être trouvé à l'Académie avec vous, Monſieur, mais je ne voudrois pas que le Roi pût croire que je fiſſe autre choſe à Paris que mes affaires pour leſquelles il m'a permis d'y venir. Peut être qu'une ſi ſoumiſe réſignation à ſes ordres, le diſpoſera à me permettre à la fin de le voir. Je vous envoye un Rondeau. C'eſt proprement ce que j'aurois écrit au Roi en proſe, ſi je m'étois donné cet honneur-là, comme j'en avois envie à ce commencement d'année.

RONDEAU
DU COMTE DE BUSSY,
Au Roi.

PArdonnez-moi, ſi j'oſe enfin vous dire,
Qu'aſſez long-tems a duré mon martyre.
J'appelle ainſi le tems que j'ai paſſé
En votre abſence, où je ſuis bien laſſé
De ne voir plus un Maître que j'admire.

On

On vous a dit que j'aimois trop à rire,
Que nul n'étoit exempt de ma ſatire.
Ce rapport, Sire, eſt un peu trop outré,
Pardonnez-moi.

J'ai failli, mais bien moins qu'on n'a dit, Sire;
Et cependant, on ne peut contredire,
Qu'avec éclat, j'ai long-tems commandé
Sans en avoir été récompenſé,
Mais après tout, ſi j'ai ſû mal écrire,
Pardonnez-moi.

CCXXXIV. LETTRE.

Du Premier Préſident de Dijon au Comte de Buſſy.

A Dijon, ce 10. *Janvier* 1676.

J'AUROIS eu l'honneur de vous écrire plus ſouvent, Monſieur, ſi j'avois eu de la matiere juſqu'à nos Etats, & ſi je n'avois été trop occupé depuis qu'ils ſont ouverts. Ce fut le 2. de ce mois; la cérémonie a été belle. Je le remarque, parce qu'elle a été differente des autres Etats, comme dans la marche à pied depuis le Palais de Monſieur le Duc, juſqu'à la Meſſe, de là aux Etats, & depuis les Etats chez Monſieur le Duc. Il y parla peu & fort bien, moi après lui, l'Intendant après moi, enſuite Monſieur d'Autun. Beaucoup de gens qui n'entendoient point firent un grand bruit qui incommoda forr les harangueurs. Vous éties apparem,

remment, Monſieur, à la reception de Monſieur le Préſident de Meſme à l'Academie Françoiſe. C'eſt votre tour à me mander comment cela s'eſt paſſé. Vous voilà bien des gens illuſtres dans ce corps, & petit à petit la pédanterie y fera place à des camarades dignes de vous.

CCXXXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur Jannin de Caſtille.

A Paris, ce 16. Janvier 1677.

ENFIN, Monſieur, nous ſavons maintenant la verité de ce qui s'eſt paſſé entre les Suedois & les Danois dans la Scanie le douziéme de Decembre dernier. Les premiers ont abſolument gagné une grande bataille contre les Danois. Elle leur a pourtant coûté cher. C'eſt la fortune du Roi qui leur a porté bonheur; ſes Alliez s'en ſentent auſſi-bien que ſes Sujets. Le Roi retire Valavoir de Meſſine à cauſe de ſes incommoditez, & y renvoye en ſa place Montauban & Caſau avec ſix bataillons & douze cens chevaux. Si le bruit qui court eſt véritable, que Dom Juan a obligé la Reine d'Eſpagne de ſe mettre dans un Couvent, & le premier Miniſtre Valancovelas, de s'enfuir, & qu'il eſt maître des affaires auprès du Roi, cela cauſera des brouilleries en Eſpagne qui feront perdre la Sicile aux Eſpagnols, & qui nous feront avoir bon marché d'eux en Flandres. Voilà cette Monarchie ſur le déclin. Cela eſt étrange que les Etats ayent

ayent leurs âges comme les hommes. Je ne sai si cela ne reculeroit point la paix. La moitié du pont rouge du côté du fauxbourg Saint Germain est tombée ce matin à sept heures. Il n'y a eu personne de noyé. Le même jour le pont de Pec est tombé.

CCXXXVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Comte de Grammont.

Ce 25. Janvier 1677.

VOTRE ami Bussy n'est pas un campagnart pour se coucher à dix heures quand il n'a rien de meilleur à faire : au contraire il a bien plus de bon sens que vous de ne se point échauffer le sang, & de se conduire de maniere à vivre cent ans, & à n'en paroître que quarante. J'aime autant les plaisirs que j'ai jamais fait, mais je ne veux plus qu'ils me coûtent de peine. Je veux dîner l'un de ces jours avec vous chez Toulongeon, & puis chez vous avec la Comtesse de Grammont & je suis assuré qu'au sortir de table vous demeurerez tous d'accord que le plus habile Courtisan de Saint Germain n'est pas moins campagnart que moi.

CCXXXVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Premier Président de Dijon.

A Paris, ce 30. Janvier 1677.

*MONSIEUR le Duc met beaucoup de grandeur & de dignité dans la cérémonie des

* *Voyez Lett. CCXXXIV.*

Etats, Monsieur, ils en sont encore plus honorables pour la Province. Je n'allai point à la réception de Monsieur le Président de Mesme, parceque je ne vais point à l'Académie, ni à aucune Assemblée publique. Je veux que le Roi, à qui j'ai demandé de venir ici pour mes affaires, connoisse que je n'y vois que mes Juges & mes amis particuliers. J'ai sû que Monsieur le Président de Mesme, avoit fait une fort belle harangue à laquelle Benserade avoit répondu fort galamment. Il est vrai que ce Corps se remplit fort de gens de qualité. Il faut pourtant y laisser toûjours un nombre de gens de Lettres, quand ce ne seroit que pour achever le Dictionnaire, & pour l'assiduité que des gens comme nous ne sauroient avoir en ce lieu-là. Le jeune Prince d'Elbœuf épousa hier Mademoiselle de Vivonne. Cavois épousa Coetlogon, & a la charge de grand Maréchal des Logis, à condition de donner cinquante mille écus à Madame de Froulé.

CCXXXVIII. LETTRE.

Du Duc de Saint Aignan au Comte de Bussy.

A S. Germain, ce Février 1677.

J'AI trouvé ce matin l'occasion de donner votre Lettre au Roi, Monsieur, Sa Majesté m'a dit qu'il la verroit; ajoûtant, avec un air qui témoignoit ne le pas croire, qu'il s'étoit fait une piéce satirique qu'on vous attribuoit. Je lui ai répondu que n'y ayant point de té-

témoins, je suppliois Sa Majesté de juger s'il y avoit de la vraisemblance; & comme je voulois continuer, le Roi m'a interrompu & m'a dit qu'une marque qu'il ne le croyoit pas, c'est qu'il vous laissoit à Paris, & sur cela lui voyant ouvrir votre Lettre, je suis sorti de son Cabinet. Voilà, Monsieur, le détail de ce qui s'est passé, j'en attens un heureux succès par les manieres douces & honnêtes dont le Roi a parlé de vous.

CCXXXIX. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Duc de Saint-Aignan.

A Paris, ce 7. *Février* 1677.

NE vous souvenez-vous pas, Monsieur, qu'en 1673. le Roi m'ayant permis de venir ici, Sa Majesté vous dit quelque temps après, qu'on m'attribuoit des chansons, qu'il savoit bien que je n'avois pas faites. Voici une pareille rencontre où le Roi ne se laisse pas surprendre aux méchans ni aux sots.

J'admire Sa Majesté de voir en un moment le vrai-semblable de ce qu'on lui dit de moi. Il sait bien que j'ai l'âge & la Raison, qui sont nécessaires pour faire sage tout le monde, & que j'ai par dessus céla une longue pénitence qui me fait plus sage que tous les barbons. S'il savoit la reconnoissance que j'ai dans le cœur de la justice qu'il me fait, il me feroit peut-être des graces. Quoi qu'il fasse, je l'aimerai toûjours comme mon bon Maître, au châtiment duquel je dois ce qui me manquoit de bonnes

qualitez. Quand il lui plaira, je lui devrai le bien dont j'ai besoin, & que je me suis donné l'honneur de lui demander par la Lettre que vous m'avez fait la grace de présenter à Sa Majesté.

CCXL. LETTRE.

De Madame de *** au Comte de Bussy.

A Paris, ce 7. Février 1677.

CELA est fort mal à vous, Monsieur, qu'un autre que vous me donne les jolies choses, que vous faites. Si je ne mérite plus que vous fassiez des vers pour moi, au moins les devrois-je avoir des premieres. Mais je suis lasse de me plaindre, je suis résoluë de vous abandonner desormais à votre ingratitude, ou à vos remords. Au reste je vous apprends que le petit Marquis de * * * est amoureux de Madame votre fille. Il se trouva hier chez moi quand on apporta votre Rondeau pour Madame Talon. Il pria son Gouverneur d'en faire un pour la belle Dame de Remiremont. Je vous l'envoye: vous jugerez s'il a de l'esprit.

RONDEAU

DU MARQUIS DE * *

Pour Madame Rabutin.

TOut seul fût-il, ce tant gentil Rondeau,
Mieux l'aimerois, que l'Ovide nouveau,

C'est

C'eſt beaucoup dire. On s'en peut ſatisfaire;
Car les Rondeaux à qui je le préfere,
Contenteroient & Marot & Brodeau.

On voit encore un ouvrage plus beau;
Qu'a fait Buſſy, non pas de ſon cerveau,
On croit auſſi qu'il ne fut à le faire
Tout ſeul.

Ce fut Iris de mon cœur le flambeau,
Quand je la vis, je l'aimai. Mais tout beau,
En dire plus la mettroit en colere.
Quoi, diroit-elle; eſpérez-vous me plaire?
Si vous m'aimez; aimez, beau jouvenceau,
Tout ſeul.

CCXLI. LETTRE.

De la Maréchale d'Humieres au Comte de Buſſy.

A *ce* 8. *Février* 1677.

MONSIEUR le Maréchal & moi ne voulons pas achever le mariage de notre fille aînée, ſans vous demander votre agrément. Toutes choſes ſont en état d'être concluës dans peu de temps. Je croi que vous ſerez content de celui qu'on lui deſtine, c'eſt Monſieur le Prince d'Iſenghien, homme de très-bonne maiſon, qui a beaucoup de biens & de grandes eſpérances, & auquel le Roi donne les honneurs du Louvre; de ſorte que nous n'avons

 rien,

rien, ce me ſemble, à deſirer de meilleur. Je ſouhaite que cela vous paroiſſe auſſi bon qu'à nous, & que vous l'approuviez, ce me ſera un double ſujet de joye, & ſi vous me croyez auſſi ſincérement dans tous vos interêts que j'y ſuis.

CCXLII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Maréchale d'Humieres.

A Paris, ce 10. *Février* 1677.

VOus êtes trop honnête, Madame, de me demander mon agrément pour le mariage de Mademoiſelle votre fille, j'y conſens de tout mon cœur, je le trouve beau, j'en ai une joye extrême; & je n'en aurois pas plus ſi je trouvois un ſemblable parti pour ma fille de Rabutin qui me reſte à marier. Vous ſavez, Madame, combien vos interêts me ſont chers, tant par notre proximité que par l'amitié que vous m'avez toûjours témoignée.

CCXLIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint-Aignan.

A Paris, ce 19. *Février* 1677.

MOn fils m'a dit que vous ſongiez à moi, Monſieur. Je vous en rends mille graces. Il faut dire la vérité, vous êtes l'éxemple des bons

bons & généreux amis. Non ſeulement vous ne m'avez pas abandonné dans une longue adverſité, mais vous êtes auſſi ſoigneux de me rendre de bons offices, que les autres le ſont de leurs propres interêts. Je vous aſſure auſſi, Monſieur, que je ſuis un original de reconnoiſſance, & que je n'aime & n'eſtime rien tant au monde que vous.

CCXLIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Premier Préſident de Dijon.

A Paris, ce 25. Mars 1677.

VOus avez ſu, Monſieur, la vigueur avec laquelle le Roi fit attaquer les dehors de Valenciennes, & la fortune avec laquelle il alla plus loin qu'il ne penſoit. Un grand Roi à la tête de ſon armée, à qui l'argent ne manque point, qui a de bons Officiers & de bons Soldats, ne trouve guéres de réſiſtance en des gens qui n'ont ni Roi à leur tête, ni bons Généraux, ni argent. Lundi dernier 22. de ce mois Sa Majeſté arriva devant Cambrai qu'il avoit fait inveſtir deux jours auparavant; on ouvrira la tranchée le premier Avril. Le Gouverneur eſt un Eſpagnol appellé Dom Pedro Savala. La Garniſon aſſez nombreuſe eſt compoſée d'Eſpagnols, de Walons, & d'Allemans. On s'attend à un plus long ſiege, & à plus de réſiſtance qu'à Valenciennes. Dieu nous conſerve le Roi; nous avons raiſon de prier pour lui, car les hazards où il s'expoſe tous les jours font

trembler les gens de bien. Un de mes amis m'écrit du Camp du 25. de ce mois qu'il a ouï dire au Roi, que si la Place tenoit quinze jours ou trois semaines, Sa Majesté ne reviendroit pas (comme elle avoit résolu en partant) & qu'il commenceroit la campagne plûtôt que de venir dire à la Reine bon jour & adieu en même temps. Ces paroles affligent fort les Courtisans.

Le Roi a fait un grand détachement de son armée, qu'il a envoyé à MONSIEUR à Saint-Omer, sur l'avis qu'il a eu que les ennemis faisoient quelque mouvement du côté de Bruges, pour essayer à secourir cette Place. On commence à entrer en matiere à Nimegue, & l'on a débuté par les interêts du Prince de Lorraine. Le Maréchal de la Ferté a fait un compliment au Roi sur la prise de Valenciennes, par lequel entr'autres choses il lui rend très humbles graces de ce qu'il l'a vengé.

CCXLV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à M. de la Rongere.

A Paris, ce 9. Avril 1677.

JE vous rends mille graces, Monsieur, de la peine que vous avez prise de me mander des nouvelles. J'en savois quelques unes de celles que vous m'apprenez; mais vous me les mandez toutes, & avec plus de suite que je ne les savois. Je ne m'étonne pas que le Roi trouve par tout si peu de résistance; les ennemis ont grand' peur d'une armée qui a son Roi à sa tête, le

lequel s'expoſe comme ſes Soldats. Outre un éxemple comme celui-là, le canon & les récompenſes qui ne manquent point, font réuſſir à tout. Le Gouverneur de Cambrai Dom Pedro Savala, fera peut-être comme fit le Gouverneur de Beſançon : il fit tuer tous les chevaux de ſa Cavalerie la veille, & ſe rendit le lendemain ; ce ne fut pas pour faire une plus longue défenſe, ce fut pour nous empêcher de profiter de ces chevaux. Les mouvemens du Prince d'Orange & de Villa-Hermoſa n'empêcheront pas Saint-Omer d'être pris. Le Roi eſt bien heureux que la priſe inopinée de Valenciennes lui ait permis de faire un détachement de ſon armée pour envoyer à MONSIEUR, qui ſans cela auroit été obligé de lever le ſiege de Saint-Omer. Je ne doute pas que les Courtiſans n'ayent beaucoup d'impatience de revenir : leur aſſiduité leur eſt auſſi-bien comptée à S. Germain qu'à Cambrai, & ne leur coûte pas tant de peines ; cependant je ne croi pas qu'ils ayent encore long-tems à pâtir. Il me paroît qu'après la priſe de Cambrai & de Saint-Omer, le Roi s'en reviendra, n'y ayant plus rien à faire digne de l'occuper. Le Parlement d'Angleterre nous hait fort, mais le Roi rabbat les coups ; ſon ſavoir faire nous garantira de leurs mauvais deſſeins. Un Prince qui récompenſe auſſi volontiers & auſſi à propos que le Roi, eſt toûjours bien ſervi ; mais je fais une réfléxion ſur ces récompenſes, qui eſt que le Roi ne donne plus guéres de Gouvernemens de Places à des gens de grande qualité ; & c'eſt le Cardinal Mazarin qui l'en a rebuté, après l'éxemple de ceux qui ſe ſont fait faire Maréchaux par leurs Gouvernemens. Sa Majeſté ne donne plus encore de Gouverne-

 mens

mens de Province qu'à des Gentilshommes, qui ne sauroient jamais être en état d'en abuser contre son service. Les Dames vous rendent mille graces de votre souvenir, elles sont vos très humbles servantes. Pour Madame de Scuderi elle vous fera bien son compliment elle-même : car pour ceux que vous lui faites dans ma Lettre, ruse de guerre ; nous ne croyons pas aux apparences, quand il y a de bonnes raisons contraires.

CXLVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à S. A. R. MONSIEUR.

A Paris, ce 12. Avril 1677.

MONSEIGNEUR, ce n'est pas d'aujourdhui que j'ai pris à tout ce qui est arrivé de bien & de mal à V. A. R. une très-grande part; mais je n'ai jamais été touché d'aucun événement, comme je viens de l'être de la bataille que vous venez de gagner. Outre toutes les qualitez, MONSEIGNEUR, qui vous attirent l'estime & l'admiration de tous les honnêtes gens, j'ai encore une raison particuliére d'avoir pour V. A. R. des sentimens plus respectueux & plus tendres que les autres hommes. Vous m'avez toûjours fait l'honneur de me témoigner que vous compatissiez à mes disgraces ; & la reconnoissance que j'en ai, m'interessera extrémement à tout ce qui vous arrivera jamais. Je vous supplie très-humblement de le croire, & que je suis, &c.

CCXLVII. LETTRE.

Du Marquis de Buſſy au Comte de Buſſy ſon Pere.

Au Camp d'Abinguen, ce 12. *Avril* 1677.

JE vous avois écrit un mot hier, Monſieur, qui étoit ſeulement pour vous apprendre qu'il ne m'étoit arrivé nul accident fâcheux; mais je crus qu'il ſeroit aſſez tems de l'envoyer ce matin à la poſte, & elle partit hier à minuit, ainſi au lieu de quatre lignes que je me donnois l'honneur de vous écrire, je le vais faire plus au long. Avant que je vous parle de ce qui ſe paſſa hier, je vous dirai que le 8. que je vous écrivis de Montreuil, je ne pus venir coucher qu'à Boulogne; mais que le 9. de grand matin j'arrivai à Ardres où je dînai avec Monſieur de Rouville; après quoi comme il me faiſoit ſeller un de ſes chevaux, un Capitaine de l'armée de MONSIEUR, qui paſſoit là par hazard, nous apprit que MONSIEUR ayant laiſſé la tranchée de Saint-Omer ſuffiſamment garnie, & une groſſe garde de Cavalerie pour la ſoutenir, avoit marché au devant des ennemis, qui étoient déja près de Caſſel à quatre lieuës de Saint-Omer. Cela fit que Rouville le fils, Officier des Gendarmes de la Reine, voulut venir avec moi, & qu'au lieu d'aller droit à Saint-Omer qui eſt à quatre lieuës d'Ardres, nous vînmes coucher à l'Abbaye d'Oüatte qui n'en eſt qu'à trois lieuës, & qui nous avançoit beaucoup ſur le chemin de l'Armée. Nous apprimes là par le Regiment de la Couronne, & par les

les Dragons de Sainſandoux qui venoient de Bergues où on les avoit envoyez crainte qu'il ne fut attaqué, qu'ils alloient la joindre en diligence. Nous partîmes donc d'Ouatte le 10. de grand matin, & nous arrivâmes à l'armée ſur le midi. Je rencontrai d'abord MONSIEUR, qui me demanda ſi j'étois Officier; je lui répondis qu'oui, & que je venois ſervir d'Aide de Camp auprès de Monſieur le Maréchal d'Humieres. Un moment après je rencontrai ce Maréchal, à qui je donnai votre Lettre, & qui me reçut fort honnêtement. Nous marchâmes long-tems enſuite le long de la ligne avec MONSIEUR, & ſur les deux heures on s'apperçut que les ennemis ayant paſſé en deça du Mont-Caſſel, il n'y avoit plus qu'un fort petit ruiſſeau entre eux & nous; & comme ils avançoient fort leur droite, on crut qu'ils vouloient marcher ſur le derriere de notre armée du côté d'Oüatte; ce qui fit qu'ayant renvoyé promptement les Dragons de Sainſandoux dans cette Abbaye, pour conſerver ce poſte-là, on envoya des ordres de tous côtez pour faire marcher l'armée à un village qui étoit à une lieuë ſur notre gauche appellé Buſcule. MONSIEUR marcha donc à la tête de l'aîle gauche de ce côté-là; & pendant le chemin ayant ſu que j'étois venu ce jour-là de Buſcule, il me parla fort ſur le chemin qu'il y avoit d'ici là; & comme je lui en rendis bon compte, il me fit l'honneur de m'en remercier. Lors qu'il fut arrivé à un moulin, il fit appeller quelques Officiers Generaux, avec leſquels ayant long-tems raiſonné, ils jugerent que les ennemis ne marcheroient point ce jour-là, & qu'ils camperoient apparemment en bataille où ils étoient; que s'ils marchoient le lendemain, nous ſerions encore en état de leur cou-

couper chemin, & que s'ils vouloient long tems demeurer-là, nous pourrions nous retrancher. On fit donc faire alte à l'armée dans l'endroit où elle étoit en ce moment, c'est-à-dire, un peu plus sur la gauche qu'elle n'étoit le matin. On campa là en bataille, & on ne fit rien le reste du jour, sinon sur la gauche où Monsieur d'Albret voulut garder un passage, & les ennemis le voulant forcer, l'escarmouche y fut un peu chaude. Le Regiment de Navarre y perdit assez de gens, & entr'autres il y eut treize soldats tuez d'un coup de canon. Enfin la nuit fit cesser ce petit combat, & chacun demeura dans le poste qu'il tenoit. Le lendemain onziéme qui étoit hier, Monsieur le Maréchal d'Humieres monta à cheval sur les cinq heures du matin dans le dessein d'aller voir la tranchée de Saint-Omer, & de faire hâter le siege; mais ayant trouvé MONSIEUR, il marcha auprès de lui du long du front de Bandiere. Dans ce tems-là un Sergeant de nos troupes ayant abandonné sans ordre une Abbaye appellée Piennes sur notre gauche, les ennemis s'en saisirent. Monsieur de Luxembourg ayant commandé des gens pour la prendre, ils n'en purent venir à bout; & les ennemis en étant paisibles possesseurs, y mirent le feu. Il ne se passa rien de remarquable jusques sur les deux heures. MONSIEUR marcha avec le Maréchal d'Humieres, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, résolu ici à une chose, là à une autre. Enfin il résolut avec les deux Marêchaux de marcher aux ennemis. Je n'entendis point cette résolution; & Monsieur le Marêchal d'Humieres étant parti au galop pour aller prendre son poste à la droite, je voulus attendre son retour auprès de MONSIEUR, croyant qu'il alloit

revenir ; mais enfin ayant ſu ce qu'il étoit allé faire, je l'allai trouver. Comme je l'abordai il m'envoya dire au Regiment de Navarre de marcher aux ennemis, entre leſquels & nous il y avoit un petit ruiſſeau paſſable preſque par tout. Il fit mettre pied à terre aux Mouſquetaires, pour attaquer l'Infanterie qui ſe retranchoit, & que Navarre alloit attaquer d'un autre côté, & lui à la tête des Gendarmes Ecoſſois commença le combat contre un eſcadron des ennemis auſſi bravement que j'aye jamais ouï dire qu'il ſe ſoit fait par un General. Nous rompimes cet eſcadron l'épée à la main ; Monſieur d'Iſenguien eut ſon cheval tué. Je ne quittai point les Ecoſſois, & je ne ſai ce que devint Monſieur le Marêchal d'Humieres. Nous rencontrâmes un autre eſcadron frais qui nous trouvant en déſordre, nous renverſa. La Grange fut tué-là, & Gordes pris. Les Gendarmes de Bourgogne joints à ceux de la Reine & à ceux de MONSIEUR, plierent d'abord. Je leur étois allé dire de charger l'épée à la main, ils ne le firent cependant qu'avec le piſtolet, & s'enfuirent après. Ce fut-là où Beauvau fut tué, & Mongon fort bleſſé. Le combat dura deux groſſes heures ; il commença à deux & finit à quatre. Monſieur le Marêchal d'Humieres n'avoit que les Mouſquetaires, la Brigade de Revel, la petite Gendarmerie, & la Brigade de Navarre, avec deux Regimens de Dragons. Il fut ſouvent dans de grandes inquiétudes; il a eu deux Aides de Camp tuez. La déroute des ennemis eſt entiére ; il y a près de trois mille priſonniers, plus de deux mille morts; treize pieces de canon, deux mortiers, tous les caiſſons, farines, avoines & munitions de guerre priſes. Les ennemis ſe retirerent, c'eſt-à-dire,

à dire, s'enfuïrent; Monſieur de Luxembourg les pourſuivit juſqu'à la nuit, une lieuë par delà Caſſel. MONSIEUR a eu deux coups ſur ſes armes. Cette bataille fait bien de l'honneur au Maréchal d'Humieres. Je vis tuer le Chevalier d'Etanges; Villacel Capitaine dans Tilladet a été tué, Feuquieres bleſſé, Seppeville bleſſé, trois Capitaines aux Gardes tuez, dont je n'ai oui nommer que la Boiſſiere. Longueval y a très-bien fait, & n'a point été bleſſé.

CCIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Marquis de la Rongere.

A Paris, ce 14. Avril 1677.

LA Bataille de Caſſel m'a extremément ſurpris, Monſieur. Je croyois bien que MONSIEUR étoit plein de bonnes intentions pour cela, mais je ne penſois pas que le Prince d'Orange voulût hazarder un combat general. Ce n'a pas été une affaire ſans conteſte, & c'eſt ce qui rend la gloire de MONSIEUR plus grande. Cette Victoire coûtera une partie de la Flandre aux Eſpagnols, ſi la guerre dure. Je doute que le Roi revienne ſi-tôt. J'en ſerai fâché pour l'amour de vous; car la campagne d'un Volontaire eſt aſſez longue de deux mois, & particuliérement quand ces deux mois ſont Mars & Avril. Je ne me ſuis pas trompé à la réſiſtance de Cambrai; j'ai toûjours cru que la Citadelle donneroit beaucoup de peine.

CCXLIX. LETTRE.

De S. A. R. Monſieur au Comte de Buſſy.

Au Camp de Montcaſſel, ce 18. *Avril* 1677.

* MONSIEUR le Comte de Buſſy, j'ai été bien aiſe d'apprendre la joye que vous avez eu de l'heureux ſuccès des armes du Roi ſous mes ordres; vous en aurez bien davantage, quand vous ſaurez toutes les marques de tendreſſe & d'eſtime que j'ai reçu de Sa Majeſté en cette rencontre, quoique je fuſſe un de ceux qui avoit le moins de part à la gloire de cette action. Je vous prie auſſi de croire que je ſuis votre bien bon ami.

* *A la Lett. CCLXVI.*

CCL. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 4. *Mai* 1677.

ÇA, Madame, reçommençons un peu notre commerce. J'ai été bien fâché de vous quitter. Je commençois fort à me racoûtumer à vous; & ſi quelque choſe adoucit la peine que j'ai à me paſſer de vous voir, c'eſt l'eſperance que j'ai de recevoir de vos Lettres. Elles me font tant de plaiſir, que ſi je pouvois paſſer ma vie auprès de vous, qui ſeroit pour moi le plus

grand

grand plaiſir du monde, je vous quitterois quelquefois, ſeulement pour vous écrire, & pour avoir de vos réponſes. Employons donc bien le tems pendant lequel la fortune veut que nous ſoyons ſéparez, & ſur tout ne prenons point les affaires trop à cœur, car cela nuit fort à la longueur de la vie. Quand je dis les affaires, je n'entens pas ſeulement les affaires de ce monde-ci, j'entens encore parler de celles de l'autre. C'eſt à mon avis être déja damné, que de craindre trop de l'être; il y a raiſon par tout. Vivons bien, & nous réjouïſſons. En matiere de conſcience, trop de délicateſſe fait les hereſies. Je ne veux qu'aller en Paradis & pas plus haut. Je vous fais ce petit Sermon, Madame, parce que je ſai à quel point de perfection vous aſpirez; & qu'outre qu'il ne vous eſt pas poſſible d'y atteindre en votre condition, c'eſt que je le croi même inutile. Sauvons nous avec notre bon parent Saint François de Sales, il conduit les gens en Paradis par de beaux chemins.

Je ne doute pas que quand vous lirez cette Lettre à la belle Comteſſe, elle ne ſe récrie que cela ſent le P. Rapin & le P. Bouhours à pleine gorge. Je ne ſai pas s'ils penſent là-deſſus comme moi; mais je vous aſſure que je n'ai pris ces ſentimens de perſonne, & qu'il n'y a qu'un Concile qui m'en pût faire changer. Nous arrivâmes ici Samedi dernier la petite Veuve & moi. J'y ai eû juſqu'ici les embarras que donnent les nouveaux établiſſemens. Je commence maintenant à reſpirer, & je pourrois vous y recevoir, ſi vous daigniez honorer Bourbilly d'une de vos viſites. Quoi que vous faſſiez, je vous ſupplie de me le mander; car vous paſſerez bien loin d'ici ſi je ne vous vais trouver.

Adieu,

Adieu, ma chere Cousine, je vous assure que je vous aime plus que je n'ai jamais fait. Votre Niéce vous en dit autant.

Je vous envoye de nouvelles demandes que je fais au Roi. Puisqu'il ne veut pas que j'aille essayer de mourir pour son service, il me donnera peut-être d'autres emplois.

SIRE,

Depuis douze ans que j'ai eû le malheur de déplaire à V. M. & d'en être éloigné, je l'ai plusieurs fois très-humblement suppliée de me permettre de me raprocher d'elle; mais elle ne m'en a pas encore jugé digne. Cependant, SIRE, *elle trouvera bon que je lui dise que j'ai toûjours ce que j'avois de bon avant ma disgrace, & que l'âge & l'adversité m'ont ôté ce que j'avois de mauvais. Après cela,* SIRE, *si V. M. ne trouve pas encore à propos de me rapeller, & de se servir de moi, je la supplie très-humblement de se souvenir de mes enfans, & de faire quelque chose pour eux. L'aîné a servi cette campagne d'Aide de Camp, & fut pris à la retraite du Prince d'Orange. Je viens de payer sa rançon. J'ai perdu le Marquis de Colligny mon beau-fils à Condé. Je tiens mon bien, la liberté, & la vie de mes enfans bien employez au service de V. M.* SIRE. *Mais ayez pitié de ma Maison, s'il vous plaît, en considération de mes services, desquels je supplie très-humblement V. M. de se souvenir dans la distribution des Benefices pour l'Abbaye de la Victoire. Je ne ferois pas une pareille demande à V. M. avec tant de confiance que je la fais, si je ne savois qu'avec une justice non pratiquée jusqu'à present, vous faites payer les appointemens des Officiers en même tems*

tems que vous châtiez leur mauvaise conduite. Cela fait bien voir que V. M. en veut au crime, & non pas au criminel. Regardez donc mes services avec quelque bonté, SIRE, *dans le tems que vous punissez mes fautes ; & en attendant que V. M. me les pardonne tout-à-fait, je continuerai de parler de vous à la posterité d'une maniere qui l'obligera de m'écouter un jour, peut-être préferablement à tout autre de mon siécle. Si V. M. vouloit, je la servirois, non pas plus avantageusement pour elle, mais plus honorablement pour moi, en la servant dans ma profession. Vous étes le Maître*, SIRE, *& je suis avec un cœur que vous aimeriez assurément si vous le connoissiez, &c.*

A Paris, ce 1. Mai 1677.

CCLI. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Duc de Saint-Aignan.

A Chaseu, ce 14. *Mai* 1677.

ME revoici dans ma solitude, Monsieur, où je vais commencer à faire les réflexions Chrétiennes que vous m'avez inspirées, & continuer les morales que je fais par tout. Comme je sai qu'il faut aller à la mort de quelque lieu où l'on soit, j'aime autant partir de Bourgogne pour ce voyage, que de Paris ou de Saint Germain. Cependant je prens mes maux en patience ; je ne me plaindrai jamais du Roi, parce qu'outre le respect que j'ai pour Sa Majesté, l'ami-

l'amitié que j'ai encore pour elle, me lui fait chercher des raiſons de ma longue diſgrace. Enfin je ſuis connu pour un homme de qualité: je paſſe pour avoir de l'eſprit & du courage: j'ai ſervi long-tems dans de grands emplois, & l'on croit ma faute une pure bagatelle. Perſonne ne lui dit cela, & Dieu ne veut pas qu'il y ſonge de lui-même. Pour moi je veux tout ce qu'il plaira à Dieu, & je ne demanderai plus rien au Roi que du bien pour mes enfans: peut-être ſerai-je plus heureux en leurs perſonnes qu'en la mienne. Quoi qu'il en ſoit, je l'aimerai toûjours, & vous, Monſieur, par reconnoiſſance & par inclination plus que je ne ſaurois jamais dire.

CCLII. LETTRE.

De Madame de Rabutin au Comte de Buſſy.

A Paris ce 18. *Mai* 1677.

NOus fûmes hier chez Madame, qui nous reçût parfaitement bien; Monſieur y étoit qui demanda à ma mere ſi vous n'étiez pas encore ici. Elle lui dit que non. Il eſt donc en Bourgogne, dit il. Et puis il ajoûta; votre fils fit très-bien ſon devoir à la bataille de Caſſel, j'en fus fort content, nous l'avons laiſſé en bonne ſanté. Il nous fit enſuite mille queſtions & nous en ſortîmes contentes au dernier point. Le Marquis de Montrevel eſt Commiſſaire Général de la Cavalerie; & La Cardonniere eſt Meſtre de Camp Général. Mademoiſelle de la Baſi-

Basiniere m'a donné un Sonnet de Benserade pour vous l'envoyer. Elle vous l'enverroit, dit-elle elle-même, si vous lui aviez écrit comme vous lui aviez promis.

CCLIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Rabutin.

A Bussy, ce 21. Mai 1677.

C'EST bien la faute des grands Princes quand ils ne se font pas aimer de tout le monde. Un de leurs regards, un souris, une parole gracieuse, tout cela leur gagne les cœurs. Pour nous autres Particuliers, il faut bien d'autres choses pour nous faire aimer, & souvent après beaucoup de peines, nous n'avons rien gagné. Le mérite même qui fait admirer les Princes quand ils en ont, nous attire la haine & l'envie. Je suis ravi que Monsieur soit content de ce que le Marquis de Bussy fit à la bataille de Cassel. Je voudrois bien que S. A. R. dit au Roi sur cela ce qu'il a dit à votre mere; il est assez bien faisant pour le dire s'il en trouve l'occasion. Le Marquis de Montrevel mérite bien sa bonne fortune, & la Cardonniere la méritera. Mademoiselle de la Basiniere a raison. Ce n'est point aux Demoiselles à écrire les premieres aux Cavaliers. La façon qu'elle en fait avec moi m'est fort honorable, mais je me trouve offensé qu'elle veuille bien me répondre.

CCLIV.

CCLIV. LETTRE.

*Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris ce 29. Mai 1677.

ALLONS, je le veux; recommençons notre commerce, mon Couſin. Vous commenciez, dites-vous, à vous racoûtumer à moi. Il y a long-tems que nous n'avons qu'à nous voir un peu pour nous aimer autant que ſi nous paſſions notre vie enſemble: auſſi bien y a-t-il quelques petits eſprits dans notre ſang qui feroient une liaiſon malgré nous, ſi nous n'y conſentions de bonne grace. Nous craignons ſi fort le chagrin, que nous nous conſolons de notre abſence par le plaiſir de recevoir de nos Lettres. Jouïſſons de cet heureux temperament, mon cher Couſin; il nous menera bien loin. Pour moi, je me porte aſſez bien; & ce n'eſt auſſi que pour conduire ma fille que je m'en vais à Vichi. La joye que j'aurai d'être avec elle, me fera plus de bien que les eaux. Je vous demande pardon, mon Couſin, je ne ſuis pas ſi traitable ſur ſon abſence que ſur la vôtre. Sa Provence me déſole, & ma ratte ſe mêle dans toutes nos ſeparations. Je la conduirai juſqu'à Lion, & puis je reviendrai à Bourbilly, c'eſt-à-dire à Epoiſſes; car le Château de nos Peres n'eſt pas en état de me loger. Si vous faiſiez un petit voyage à Fourleans dans ce tems-là, j'aurois beaucoup de conſolation. J'aimerois que

* *A la Lett. CCL.*

que notre Veuve y fût : je l'aime fort, elle a bien de l'eſprit & du bon ſens ; elle a une douceur & une modeſtie qui me charment. Elle ne ſe preſſe jamais de faire voir qu'elle a plus d'eſprit que les autres; elle ſait bien des choſes dont elle ne ſe fait point de fête; elle a un bon air dans ſa perſonne & dans tout ce qu'elle dit: enfin je la trouve digne de toute l'eſtime que nous avons pour elle. Je ne ſuivrai que trop vos conſeils dans la noble confiance que vous trouvez qu'il faut avoir pour ſon ſalut: je crains même que vous ne m'appreniez cette priere fervente que vous faites les matins, & qui vous donne ſujet de ne plus penſer à Dieu tout le reſte de la journée: car il faut dire le vrai, cela eſt fort commode; mais auſſi c'eſt bien tout ce que nous pourrons faire que d'aller par ce chemin là juſqu'en Paradis, aſſurément nous n'irons pas plus haut. C'eſt l'avis de la Provençale.

Au reſte, je vous recommande mon panégyrique au bas de mon portrait; vous m'aviez donné un mérite que je n'avois point à votre égard. C'eſt-là qu'il eſt dangereux de paſſer le but. Qui paſſe perd; & les loüanges ſont des ſatires, quand elles peuvent être ſoupçonnées de n'être pas ſinceres: toutes les choſes du monde ſont à facettes.

Ne ſavez-vous pas que mon fils a traité de la Soulieutenance des Gendarmes de M. le Dauphin, avec la Fare pour douze mille écus, & ſon enſeigne. Cette Charge eſt fort jolie: elle nous revient à quarante mille écus : elle vaut l'interêt de l'argent. Il ſe trouvera à la tête de la Compagnie, M. de la Trouſſe étant Lieutenant Général. La paix rendra cette Charge encore

core plus belle que la guerre. Si je vous ai dit tout ceci, comme je m'en doute, il ne vous nuira de rien de l'entendre encore une fois. Adieu, mon ſang, je vous embraſſe & ma Niéce avec beaucoup d'amitié. En verité, mon Couſin, vous demandez au Roi d'une maniére à devoir être écouté.

CCLV. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 3. Juin 1677.

QUAND je differe à me donner l'honneur de vous écrire, Monſieur, vous avez trop bonne opinion de vous & de moi, pour croire que je ſois capable de vous oublier; ainſi je n'ai pas beſoin d'autre apologie que d'avoüer que j'ai été un peu pareſſeux, d'avoir été ſi peu ſoigneux à vous demander de vos nouvelles. On ſe porte bien quand on eſt auſſi Philoſophe que vous, & qu'on n'a point de chagrin qu'on ne dompte par ſa Philoſophie, comme vous faites ſi bien. Mais comme la Philoſophie toute pure ne mene point au vrai Chriſtianiſme, il eſt bon de vous avertir, vous qui voulez être encore plus Chrétien que Philoſophe d'y penſer un peu, & de mêler dans les actions d'équité & de raiſon que vous aimez à faire, un motif de Religion. On vous aura mandé que le Roi eſt retourné à Verſailles, & que tout y eſt comme il étoit avant ce grand poids de gloire qu'il vient d'ajoûter à ſes autres conquêtes. Les harangues des Cours Souveraines ſe firent hier.

Je

Je n'en ſai point encore d'autres nouvelles, ſinon que celle de Monſieur le Premier Préſident notre bon ami etoit fort belle; & je le ſai parce qu'il m'avoit fait la grace de me la montrer. Nous partons ce matin pour aller paſſer les Fêtes à Baſville. Je n'ai pas voulu partir ſans me donner l'honneur de vous écrire & de vous demander de vos nouvelles.

CCLVI. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Buſſy, ce 5. Juin 1677.

J'AI reçu votre petit Sermon comme toutes les choſes qui me viennent de vous, mon R. Pere, & je vous dirai que je reconnois que cette Philoſophie qui me fait tant d'honneur & qui me donne tant de repos, ne me vient que de Dieu, ſans lequel je ſai bien que je ſerois auſſi foible qu'un autre: Ainſi, mon R. Pere, vous voyez que ma Philoſophie eſt accompagnée de Chriſtianiſme, comme vous me le conſeillez, & je vous aſſure que je ne ſuis pas content de cela, & que je veux aller plus loin ſi je puis.

CCLVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle de la Baſiniere.

A Chaſeu, ce 6. Juin 1677.

JE n'ai point deſapprouvé la penſée que vous avez euë de ne pas commencer à m'écrire,

Mademoiſelle. J'aime aſſez les Demoiſelles qui ne ſe mettent pas à tous les jours, & cela même a un air de me trouver trop dangereux, qui me fait croire qu'on ne me paſſe pas encore pour un homme ſans conſéquence. Demandez à Monſieur votre Pere, ſi je n'ai pas raiſon, Mademoiſelle. Il y a quinze ans que nous n'euſſions rien tant apprehendé que d'être craints; aujourdhui que nous ſommes grands-peres nous voulons qu'on nous apprehende, & nous nous retranchons au moins ſur la réputation. Vous avez donc bien fait, Mademoiſelle, de ne m'avoir pas écrit la premiére; mais vous feriez auſſi fort mal de ne me pas répondre, & je ne penſe pas que Madame votre mere avec toute ſa vertu, vous le voulût conſeiller. J'eſpere que ce commerce ne finira pas ſi-tôt, & qu'il durera au moins juſqu'à ce que nous paſſions notre vie en même pays; car je ne me ſaurois ôter de la tête que cela arrivera. Je le croi, parce que je le ſouhaite, & je le ſouhaite, parce que je ne penſe pas que la choſe vous fût deſavantageuſe.

CCLVIII. LETTRE.

Réponſe de Mademoiſelle de la Baſiniere au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8. Juin 1677.

PUISQU'ON ne peut vous plaire davantage qu'en vous trouvant dangereux, j'ai été ſur le point de vous faire le plaiſir tout entier, en ne vous faiſant point de réponſe. Ma pareſſe y au-

auroit trouvé ſon compte, & je me ſerois épargné la juſte crainte que me doit donner un commerce de Lettres avec une perſonne comme vous. A vous parler de bonne foi, c'eſt-là le véritable endroit par où je vous apprehende; & c'eſt ce qui fait que je n'accepte pas le parti que vous me propoſez de la durée de notre commerce juſqu'à ce que nous paſſions notre vie dans le même pays. Ce terme-là eſt trop éloigné. Je me ſens incapable d'y fournir ſi long-temps, & je crains ſur toutes choſes les embarquemens dont je ne voi point le bout.

CCLIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Mademoiſelle de Cominges.

A Buſſy, ce 10. Juin 1677.

JE voudrois bien, Mademoiſelle, que vous euſſiez trouvé mauvais que j'euſſe été ſi long-temps ſans vous écrire. J'ai peur que vous n'y ayez pas penſé, cependant je me ſerois bien juſtifié à vous par l'accablement d'affaires où j'ai été depuis mon retour. Je me ſuis plaint ſouvent à ma fille de Colligny de n'avoir pas le temps de vous écrire tout ce que nous diſions de vous. Pour elle qui a plus de loiſir, elle a eu le plaiſir de vous écrire, & de recevoir de vos Lettres, mais auſſi j'en aurai à mon tour quand elle n'en aura point, car elle n'eſt pas ici. J'ai appris le retour du Roi à Verſailles en bonne ſanté. J'eſpere & je ſouhaite plus que perſonne qu'il vous faſſe du bien; je lui ferois volontiers

crédit de celui que je lui demande s'il vouloit commencer bien-tôt par vous.

CCLX. LETTRE.

De Monſieur de . . . . au Comte de Buſſy.

De la Montagne du Pont-à-Mouſſon, ce 12. Juin 1677.

LE Prince Charles ayant ſéjourné ſur la riviere de Niel quelque temps, & ayant donné de la jalouſie à Monſieur le Maréchal de Crequi pour Marſal, Mets, & Nancy, prit la réſolution de couler le long de la Seille, pour gagner le poſte de Pont-à-Mouſſon; mais notre Géneral bien averti, prit auſſi ſa marche le long de cette riviere, & leur abandonna tous les paſſages de la Seille qu'il gardoit, & ſe rendit le premier ſur les hauteurs de Mouſſon où nous ſommes préſentement campez en préſence des ennemis, qui ſont fort embaraſſez de leur contenance, puiſque nous apprenons des gens qui ſe viennent rendre, que depuis deux jours ils couchent ſous les armes; & depuis le même temps notre armée s'eſt fortifiée de plus de huit mille hommes. Hier à ſept heures du ſoir la Maiſon du Roi arriva; ce qui les a beaucoup alarmez. Nous ne pouvons rien comprendre à la marche du Prince de Lorraine, pour s'être ſi fort avancé. Nous ſommes à préſent plus, ou du moins auſſi forts que les ennemis. La journée du neuviéme ſe paſſa ſans grande action, quoi que les armées marchaſſent à la por-

portée du canon, la riviere de la Seille entre deux. Le Regiment du Comte du Bourg, & celui de Montogé furent envoyez à Nomeny, pour soûtenir le passage avec cinq cens Mousquetaires François & cinq cens Anglois. Les ennemis ne s'en approcherent qu'à la portée du mousquet. Sur les cinq heures du soir le Maréchal de Crequi craignant que ces troupes ne fussent coupées, leur envoya ordre de se retirer. Montogé s'avança à la Ville, d'où il retira le Lieutenant Colonel du Regiment d'Orleans qui y étoit avec cinq cens Mousquetaires; fit rompre les ponts, & laissa seulement trente Mousquetaires pour amuser les ennemis, pendant qu'il rassembleroit les troupes: cela se passa sans accident. Ce ne fut pas de même de cent Mousquetaires du Regiment de la Couronne, & de trente Dragons que Monsieur le Maréchal oublia de faire retirer d'une maison entre Nomeny & l'armée, qui ont été pris des ennemis ce matin. Il y a eu une petite escarmouche. Nous sommes trop près les uns des autres, pour que nous nous séparions sans combat; nous avons toûjours nos chevaux sellez pour cela.

CCLXI. LETTRE.

Du Marquis de Bussy au Comte de Bussy.

A Oudenarde, ce 13. Juin 1677.

NOUS sommes ici depuis Dimanche, Monsieur, sur ce que Monsieur le Maréchal d'Hu-

d'Humieres reçût ordre du Roi de se rendre au Camp volant du Baron de Quincy pour en faire ce qu'il jugeroit à propos. C'est-à-dire, pour le mettre à couvert s'il le trouvoit trop exposé, ou pour en jetter dans quelques Places que les ennemis pourroient assiéger. L'armée du Prince d'Orange est auprès de Gand dans le païs de Waas, en quartier de rafraichissement. Elle n'a fait encore aucune démarche ; cependant son voisinage nous a fait venir ici. L'armée de Monsieur de Luxembourg est toûjours à Gemblours. Un de nos parties composé de soixante Maîtres & commandé par le Major de Ramilly fut avanthier battu auprès de Bruxelles. Ce Major nous avoit dit en partant qu'il reviendroit ici en Carosse. Mais on l'a mené à Bruxelles à pied, après avoir bien fait son devoir à cheval.

CCLXII. LETTRE.

De Mademoiselle de Cominges au Comte de Bussy.

A Paris, ce 14. Juin 1677.

VOUS avez été servi à souhait, Monsieur. Dans le même moment que je reçus une Lettre de Madame de Colligny, je trouvai fort mauvais que vous ne m'eussiez point écrit, & mon chagrin passa jusqu'à la plainte. Je doute qu'on vous puisse traiter plus honorablement ; & si vous n'êtes content, c'est votre faute.

Le Roi est revenu triomphant, comme vous savez, & il n'y a rien de nouveau à Versailles que

* *Voyez Lett. CCLIX.*

que l'Edit contre les dorures, ni nul changement que dans les habits. Dieu veuille qu'il en arrive dans ma fortune. Je ſuis fort perſuadée que vous en auriez de la joye, & je ne manquerois pas de vous le mander promptement comme une bonne nouvelle. Cette confiance en votre amitié m'en doit, ce me ſemble, attirer la continuation. D'ailleurs je la ſouhaite beaucoup: mais c'eſt auſſi, à mon grand regret, tout ce que je puis faire pour la mériter. Cependant, Monſieur, j'y compte, & je ne vous pardonnerois pas s'il me falloit décompter.

CCLXIII. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 16. *Juin* 1677.

MON Dieu, Monſieur, que j'envie la douceur de la vie que vous paſſez, & que je quitterois volontiers Paris de la maniere que j'y ſuis, pour une campagne comme la vôtre! Je vis hier Treville; il a l'air mortifié comme un Capucin: mais pour de l'eſprit, il en a autant que jamais, & même plus agréable; car il l'a plus doux, & s'il vous en ſouvient, cela lui manquoit. Nous parlâmes de vous. Il eſt comme un homme à qui la Cour eſt devenuë auſſi étrangere que s'il étoit un Topinambous.

CCLXIV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Chaſeu, ce 20. Juin 1677.

IL eſt vrai, Madame, que je paſſe ici ma vie doucement & agréablement. Je ſuis occupé depuis le matin juſqu'au ſoir; je me fais des plaiſirs d'accommoder mes maiſons & mes affaires; j'entretiens mes amis de Paris auſſi ſouvent que quand j'y étois; je voi mes amis de ce pays-ci; j'ai des nouvelles de la Cour & des Armées; nous faiſons des réflexions Madame de Colligny & moi ſur tout cela: Que me faut-il? Rien, ſinon que cela dure, & qu'il me vienne quelque petite grace de la Cour, comme celle que vous ſavez que j'attens; & je vous aſſure qu'avec la raiſon que j'ai, il n'y a perſonne au monde plus heureux que moi. Je croi Treville auſſi tranquille, mais il eſt plus régulier ſur les devoirs d'un Chrétien. J'eſpere pourtant me ſauver par un chemin plus agréable que celui qu'il tient, & puis je l'attens à la perſéverance.

CCLXV. LETTRE.

De l'Evêque d'Autun au Comte de Buſſy.

A Autun, ce 24. Juin 1677.

LE croiriez-vous, Monſieur? Madame de Ragny & moi vous avons établi pour Juge du

du Traité des Bals que je vous envoye. C'eſt que vous avez de l'experience ſur cela, & que je compte ſur votre ſincerité. Je vous ſupplie donc de m'en dire votre ſentiment. Pour moi je croi que les choſes qu'il contient ſont difficiles dans la pratique ; mais elles n'en ſont pas moins néceſſaires pour le ſalut. Je ſuis, Monſieur, avec plus de vérité que perſonne, vôtre, &c.

CCLXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à l'Evêque d'Autun.

A Chaſeu, ce 25. Juin 1677.

J'AI lû l'avis ſur les Bals que vous m'avez envoyé, Monſieur, & puiſque vous ſouhaitez de ſavoir ce que j'en penſe, je vous dirai que je n'ai jamais douté qu'ils ne fuſſent très-dangereux. Ce n'a pas été ſeulement ma Raiſon qui me l'a fait croire, ç'a encore été mon expérience ; & quoi que le témoignage des Peres de l'Egliſe ſoit bien fort, je tiens que ſur ce chapitre celui d'un Courtiſan ſincere doit étre d'un plus grand poids. Je ſai bien qu'il y a des gens qui courent moins de hazard en ces lieux-là que d'autres ; cependant les temperamens les plus froids s'y réchaufent, & ceux qui ſont aſſez glacez pour n'y être point émus, n'y ayant aucun plaiſir, n'y vont point. Ainſi il n'eſt pas néceſſaire de les leur défendre ; ils ſe les défendent aſſez à eux-mêmes. Quand on n'y a point de plaiſir, les ſoins de ſa parure & les veilles en rebutent ; & quand on y a du plaiſir, il eſt certain

qu'on court grand hazard d'y offenſer Dieu. Ce ne ſont d'ordinaire que de jeunes gens qui compoſent ces aſſemblées, leſquels ont aſſez de peine à réſiſter aux tentations dans la ſolitude, à plus forte raiſon dans ces lieux-là, où les beaux objets, les flambeaux, les violons, & l'agitation de la danſe échauferoient des Anachoretes. Les vieilles gens qui pourroient ſe trouver dans les bals ſans intereſſer leur conſcience, ſeroient ridicules d'y aller; & les jeunes à qui la bienſéance le permettroit, ne le pourroient pas ſans s'expoſer à de trop grands périls. Ainſi je tiens qu'il ne faut point aller au bal quand on eſt Chrétien, & je croi que les Directeurs feroient leur devoir, s'ils éxigeoient de ceux dont ils gouvernent les conſciences, qu'ils n'y allaſſent jamais.

CCLXVII. LETTRE.

Réponſe de l'Evêque d'Autun au Comte de Buſſy.

A Autun, ce 26. Juin 1677.

RIEN ne me paroît mieux écrit, Monſieur, ni de meilleure foi que la Lettre où vous m'avez expliqué vos ſentimens ſur les bals. Je la regarde comme une délibération digne d'être miſe dans les Archives de l'Evêché, & qui peut être auſſi utile que celle des plus fameux Docteurs de Sorbonne. Quand vous voudrez parler de cette ſorte, j'eſtime qu'on ne pourra mieux faire que de prendre vos avis.

CCLXVIII.

CCLXVIII. LETTRE.

De Monſieur de C . . . au Comte de Buſſy.

A Paris, *ce* 26. *Juin* 1677.

JE vous aſſure, Monſieur, que bien loin de me rendre un Juge favorable, vous m'auriez extrêmement offenſé ſi vous vous étiez ſervi d'une autre recommandation auprès de moi que de la vôtre. Vous pouvez aſſurément vous vanter de l'honneur d'être connu de moi, & d'avoir tous les accès néceſſaires dans ma maiſon; & il me ſemble que voilà une déclaration aſſez capable de flater votre vanité, & de faire trembler tous ceux qui auront jamais affaire contre vous au Conſeil. J'ai appris avec joye que j'étois Rapporteur de Madame de Colligny, & je vous ſupplie de croire qu'il n'y va pas moins que de mon ſalut, qu'elle ait une bonne cauſe. Après cela laiſſez moi faire, & ſoyez perſuadé, Monſieur, (toute plaiſanterie à part) que j'aurai toûjours une extrême application, pour vous faire connoître en toutes rencontres, que perſonne au monde ne vous eſtime plus que je fais, & n'eſt plus ſincerement à vous que, &c.

CCLXIX. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Bussy.

A Paris, ce 9. Juillet 1677.

JE pourrois fort bien me dispenser de vous faire réponse, Monsieur. Il faut être raisonnable pour avoir commerce avec vous, & je ne le suis point depuis votre départ. Vous pensez que je vais vous dire qu'on n'a guéres de raison quand on ne vous voit point. Plût à Dieu que je n'eusse à vous dire que cela ! Vous saurez donc qu'il y a plus de six semaines que mes douleurs de tête m'ont repris avec violence, & que j'en suis devenu presque bête. Car vous savez, Monsieur, que ce mal-là attaque en quelque sorte la Raison :

Atque affigit humo divinæ particulam auræ.

C'est un vers d'Horace, que M. le Premier President applique à la migraine ; & rien à mon gré n'exprime plus vivement l'effet de ces douleurs aiguës, qui ne permettent pas de penser, & qui abbrutissent même un peu. Cependant j'aime mieux m'exposer à dire des sottises qu'à ne vous rien dire du tout. Mais n'allez pas aussi vous imaginer que j'aye perdu l'esprit, comme certaines gens à qui je n'ai pas le bonheur de plaire, en font courir le bruit dès que je retombe malade. Malgré tous mes maux, & malgré le vers du Poëte, il me reste encore assez de bon sens pour goûter les bonnes choses que vous me dites.

tes. Les endroits de votre Parc qui ont de l'air du bout du monde, me donnent des idées agréables qui me dégoûtent de Paris, & qui me font soûpirer après votre solitude. Je croi que le vrai bout du monde me plairoit en votre Compagnie, & que j'y passerois fort bien mon tems avec vous. Mais comme l'experience nous en coûteroit peut être cher, je suis d'avis que vous m'en croyiez sur ma parole, & que nous n'allions pas si loin pour avoir du plaisir.

J'ai bien envie de voir les Inscriptions que vous avez mises dans la Gallerie de Bussy sous les portraits des principales personnes de la Cour: elles me font souvenir ces Inscriptions si justes & si spirituelles, de ce que dit Ciceron au sujet des Livres de sa Bibliotheque bien choisis & bien rangez, que c'est comme l'ame & l'intelligence du logis. *Mens addita videtur meis ædibus.* Vous ne vous contentez pas, Monsieur, d'avoir de l'esprit plus qu'un autre, vous voulez même que votre maison en ait, & que tout y respire cette délicatesse qui vous est naturelle. Cela marque qu'en dépit de la mauvaise fortune vous avez la tête nette, & que vous êtes bien au dessus des nuages qui nous offusquent de tems en tems nous autres pauvres mortels sujets à de violentes migraines, & à des douleurs encore plus insupportables que la migraine qui ne dure que vingt-quatre heures.

J'apprens au reste avec joye que vous devenez de jour en jour plus Chrétien, & que vous songez tout de bon à votre salut. Croyez-moi, Monsieur, toute la faveur des Rois de la terre ne vaut pas un des sentimens que Dieu vous inspire dans la retraite: car enfin rien n'est estimable que ce qui est éternel, ou qui a rapport à

l'éternité. Qu'auriez vous gagné à la Cour que de grands honneurs & de grandes Charges, qui n'auroient fervi qu'à vous entêter des folies du monde, & qui vous auroient peut être fait oublier Dieu ? Ceux qui ont eu plus de fortune que vous, avec moins de merite & moins de fervices, en font-ils devenus plus fages & plus gens de bien, pour avoir été faits Chevaliers du Saint-Efprit, Marêchaux de France, & Gouverneurs de Provinces ? A l'heure de la mort ces heureux du fiécle maudiront leur profperité, fi cependant Dieu leur fait la grace de fe reconnoître. Mais en voilà trop pour un malade comme moi; & c'en eft affez fur ce chapitre pour un folitaire comme vous qui aime à faire des refléxions, & qui veut fincerement fe fauver. Je fuis du meilleur de mon cœur, &c.

CCLXX. LETTRE.

Du Comte de Buffy à la Préfidente d'Ofembray.

A Chafeu, ce 12. Juillet 1677.

JE vous rends mille graces, Madame, des plaintes que Madame de Scuderi me mande que vous faites de moi : c'eft figne que vous vous en fouvenez, & j'eftime tout ce qui vient de vous, jufqu'à vos reproches. Ce n'eft pas que je ne puffe auffi vous dire quelque chofe à mon tour. Je vous écrivis un billet en partant de Paris, qui me paroiffoit être d'un bon ami ; cependant vous ne m'avez point fait de réponfe. Je vous affure pourtant que ce n'a pas été cela qui

qui m'a empêché de vous écrire ; mais depuis que je ſuis en Bourgogne, je n'ai pas arrêté quatre jours en un même lieu. Je pars encore dans un jour ou deux pour le Comté : mais en quelque endroit que je ſois, croyez, je vous ſupplie, Madame, que vous aurez un ami & un ſerviteur très-fidele. Je ne vous dis rien du procès que j'ai dans votre Chambre ; car ma cauſe eſt trop bonne pour employer un auſſi grand credit que le vôtre ; je vous garde pour des affaires douteuſes. Il eſt vrai que comme vous ne comptez pas les graces que vous faites à vos amis, & que celle-ci n'empêchera pas d'en recevoir d'autres de vous, je vous permets de me faire gagner mon procès.

CCLXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de C...

A Chaſeu, ce 13. *Juillet* 1677.

* JE ſavois bien que je ne ſerois pas long-tems ſans vous remercier, Monſieur. L'amitié que vous m'avez promiſe, & le bon droit de ma fille de Colligny m'en aſſuroient. Je vous ai la même obligation de l'Arrêt que vous lui venez de donner, que ſi vous vous étiez damné pour elle, & je ſuis bien-aiſe que vous vous ſauviez en me faiſant plaiſir. Serieuſement, Monſieur, je vous ſuis extrêmement obligé non ſeulement de la choſe, mais encore des manieres. Perſonne au monde ne les a plus honnêtes ni

* *Voyez Lett.* CCLXVIII.

ni plus galantes que vous : auſſi perſonne n'eſt plus à vous, ni de meilleur cœur que moi.

CCLXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Chaſeu, ce 13. *Juillet* 1677.

* JE me doutois bien, mon R. Pere, que vous étiez malade, puiſque vous ne me faiſiez point de réponſe. Je me flattois pourtant quelquefois de l'eſperance que vous pourriez être à la campagne. Au reſte je ne vous saurois beaucoup plaindre de vos maux de tête ; on ne meurt pas de cela, & ils viennent même de trop de ſanté : l'âge vous en guérira. Tout ce qu'il y a de vieux Seigneurs à la Cour, voudroient bien avoir votre migraine à votre âge, & même votre profeſſion. Oui, je ſuis aſſuré que les vieux Marêchaux voudroient être ſujets à la migraine, & n'avoir que quarante ans. Ainſi, mon R. Pere, conſolez-vous par la réfléxion qu'il y a des gens heureux qui voudroient être en votre place. Pour moi, je ſerois mort il y a long-tems, ſi je n'avois trouvé moyen de me conſoler, & je vis au moins en dépit de la fortune.

* *Voyez Lett. CCLXIX.*

CCLXXIII.

CCLXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de la B . . .

A Chaſeu, ce 22. *Juillet* 1677.

LE meilleur vin de France ne vaut pas le remerciement que vous me faites de mes eaux, Madame. Il eſt vrai que ſi elles vous peuvent guérir, je les eſtimerai ſans prix; mais voulez-vous ſavoir ce qui leur donnera une grande vertu? Ce ſera la tranquilité d'eſprit avec laquelle vous les prendrez. Je vous dois être un bon éxemple; on nous a fait à tous deux bien du mal, mais vous avez de meilleurs reſtes que moi; cependant je ſuis content, & je le ſerois encore davantage, ſi j'étois auſſi bien que vous. Je ne vous fais point d'excuſe de la liberté que je prens, Madame; car vous ſavez bien que je me ſuis mis en poſſeſſion de condamner vos chagrins. Si je n'étois votre ami & votre ſerviteur, je n'en uſerois pas ainſi: je ne donne pas mes remedes à tout le monde.

CCLXXIV. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Livry, ce 30. *Juillet* 1677.

D'Où vient donc que je n'ai point de vos nouvelles, mon Couſin? Vous m'écrivîtes un

un peu après que vous fûtes arrivé à Buſſy. Je vous fis réponſe, je l'envoyai à ma Niéce de Sainte Marie, & depuis je n'ai pas ouï parler de vous. Si vous avez reçû ma Lettre, vous avez tort; ſi elle a été perduë, vous ne l'avez pas. Vous démêlerez, s'il vous plaît, cette grande affaire: cependant je vous demande de vos nouvelles; & de cette Veuve que j'aime. Votre fils eſt à la guerre, le mien n'y eſt pas; ſon talon n'eſt fermé que depuis quinze jours. La chair en eſt encore ſi vive, ſi rouge, & ſi ſenſible, qu'il ne peut s'appuyer deſſus: Il veut pourtant aller à l'Armée tout tel que je vous le dis. Je ne ſai ſi je vous ai mandé qu'il a la Charge de la Fare. Elle lui revient à quarante mille écus. Cette place eſt jolie: il commandera toûjours les Gendarmes Dauphins puiſque la Trouſſe qui en étoit Lieutenant, en a été fait Lieutenant Général. Il ſe conſole fort aiſément de la longueur du Guidonnage. Pour moi, je m'en vais à Vichy, je pars le 16. d'Août. Je vais par la Bourgogne. Je logerai à Epoiſſes, parce que Bourbilly eſt ſans deſſus deſſous. J'en partirai pour reprendre le chemin de Vichy, où il faut que j'arrive le premier de Septembre. Voilà mes deſſeins; mon ami; voyez ce que vous pouvez faire de cette marche pour me voir. Je vous embraſſe de tout mon cœur ſuivant ma bonne coûtume. J'en fais autant de l'heureuſe Veuve. Ma fille eſt en Provence dans ſon Château. J'ai ici notre cher Corbinelli qui va prendre ma place.

De Monſieur de Corbinelli.

Vous n'avez, ce me ſemble, autre choſe à faire qu'à monter en caroſſe le lendemain de ſon arri-

arrivée à Epoiſſes, & de l'y aller voir. J'ai été ſur le point d'avoir l'honneur de l'accompagner juſques-là, & après deux jours de ſéjour à Buſſy, m'en aller à Dijon, & delà à Châlon: Mais fait-on en ce monde ce qu'on veut? Il y a une fatalité, que les Sages appellent Providence, qui détourne ou qui renverſe les deſſeins, ſans qu'on puiſſe découvrir pourquoi ni comment. Tite-Live l'appelle: *Inexplicabilis vis fati*, La force inſurmontable du Deſtin. Il dit ailleurs: *Non rupit fati neceſſitatem humanis conſiliis.* Son habileté ne put jamais ſurmonter la néceſſité du Deſtin. Et comment ferois-je moi pour en venir à bout? Vous mande-t-on bien des nouvelles de la Cour & de l'Armée? C'eſt toûjours des Victoires. Le Prince d'Orange ne viſe plus qu'à la gloire de n'être point battu; & pour cet effet il ramaſſe de groſſes armées, pour dire comme Hannibal dans Horace, parlant des armées Romaines:

Quos opimus fallere & effugere, eſt triumphus.

„ Toute notre gloire ſera deſormais de nous ſau-
„ ver de leurs mains, ou de nous cacher d'eux. C'eſt pour Madame de Sevigny que je traduis mon Latin: vous le traduirez mieux que je n'ai fait à Madame de Colligny. Que ne lui montrez-vous avec la Méthode du Port Royal? Il n'y en a que pour quinze jours. Voyez Madame de Fontevrauld & Madame de la Sabliere, elles entendent Horace comme nous entendons Virgile. Mais revenons à nos moutons. J'en étois, ce me ſemble, à la conduite des ennemis. Leur triple-alliance fait toute notre force. Si le reſte des Prince de l'Europe ſe pouvoit joindre à eux, ils ſeroient encore plus faciles à être vain-

vaincus. C'eſt que notre Maître a plus d'eſprit & plus de bon ſens qu'eux tous ; plus d'argent, plus de valeur, & plus d'expérience. Encore un peu de Latin, c'eſt ma folie aujourdhui. Voici ce qui me vient ſur le grand nombre d'Alliez :

Vis conſilî expers mole ruit ſuâ.

„ La force ſans prudence ſe ruine d'elle même
Et voici ce qui me vient ſur le Roi :

Vim temperatam Dii quoque provehunt
In majus.

„ Les Dieux donnent toûjours de nouvelles vic-
„ toires aux armées bien commandées.

Voilà ce que nous diſions cet hiver au coin du feu de Madame de Sevigny, & nous regrettions enſemble qu'il manquât un Hiſtorien comme vous à ce Héros, dont la gloire ne durera peut-être qu'une vingtaine de ſiécles, faute de cela. Qu'eſt-ce que deux mille ans au prix de l'éternité que ſes actions meritent ?

Je ſens le plaiſir que je vous fais, Monſieur, de copier ici ce que je vous ai ouï dire de ſi bon cœur, & de vous faire voir comme tout ce qui vient de vous, principalement ſur ce chapitre, me demeure dans l'eſprit. Adieu, Monſieur, croyez s'il vous plaît, que perſonne n'eſt plus à vous que moi.

A Madame de Colligny.

Et à vous auſſi, ma très-aimable Madame, dont l'eſprit me plaît au dernier point ; & la douceur plus que je ne puis jamais dire ; & le merite plus que vous ne vous ſauriez l'imaginer. C'eſt tout dire.

CCLXXV.

CCLXXV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Monsieur de Benserade.

A Chaseu, ce 3. *Août* 1677.

J'AI reçu ici ce que vous m'aviez envoyé, Monsieur. Il n'y a rival qui tienne, si faut-il que je vous en remercie. Ce n'est pas que je ne voye bien que vous vous servez des plaisirs que vous me faites, pour essayer à me faire un méchant tour; mais à tout hazard je veux être reconnoissant & content de vous, quand je devrois être le cocu, battu, & content. Mais n'admirez-vous point la chaleur avec laquelle toute l'Europe se déchire? Il semble que ce soit plûtôt la lassitude de vivre qui fait agir ainsi tout le monde, que l'ambition & que l'amour de la gloire. Si j'étois à la tête des armées où je pourrois être aussi bien que tant d'autres, je ne ferois pas ces réflexions; mais maintenant que je n'ai autre chose à faire, je vous avouë que je trouve les gens de guerre bien fous, de faire tout ce qu'ils peuvent pour accourcir une vie qui n'est déja que trop courte.

CCLXXVI. LETTRE.

*Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 20. Août 1677.

JE ne fais que d'arriver du Comté de Bourgogne avec la Veuve que vous aimez, Madame ; & c'est pourquoi je ne fais que de recevoir votre Lettre du 30. Juillet, parce que comme il y a assez loin d'ici à Cressia, & que je ne croyois pas y être si long-tems que j'y ai été, j'avois laissé ordre qu'on me gardât les Lettres qu'on recevroit pour moi. Pour vous rendre raison maintenant de ce que je ne fis point de replique à votre réponse du mois de Mai, c'est que je partis aussi tôt que je l'eus reçuë, pour le voyage dont je viens de vous parler. Mon fils m'écrit de Lisle, que le Maréchal d'Humieres n'en sortant point, il lui a demandé congé pour aller trouver Monsieur de Luxembourg à Ath, qui marchoit aux ennemis pour faire lever le siége de Charleroy, ou pour les combattre. Dieu le conduise.

Je suis fort aise que Monsieur de Sevigny soit Soulieutenant des Gendarmes Dauphins. La Charge est jolie, & très-jolie pour un homme de son âge. Vous voyez qu'avec de la patience il n'y a gueres d'affaires au monde dont on ne vienne à bout. Je vous écris fort chagrin de ne pouvoir vous aller trouver à Epoisses. Ma fille de Chaseu est assez mal depuis quinze jours; ce qui

* *A la Lett. CCLXXIV.*

qui m'a obligé de la ramener de Comté en litiere ; & le Cocher de ma fille s'eſt caſſé le bras. Mais ſi vous vouliez entendre raiſon, tout cela n'empêcheroit pas que nous ne nous viſſions. Le chemin d'Epoiſſes à Vichi par Nevers eſt beaucoup plus méchant , & auſſi long pour le moins que par ce païs-ci. Nous vous donnerons des relais , Toulonjon , Jannin , & moi. Venez, Madame : je ſuis aſſuré que le bon Abbé ſera de mon avis. Vous ſéjournerez ici un jour ; ſi vous êtes preſſée, vous n'y coucherez qu'une nuit , & le lendemain nous irons à Monjeu. De là vous vous embarquerez pour Vichy. Si vous ne connoiſſiez la ſituation de Monjeu, je me ſerois ſervi d'un autre mot que d'embarquer, de peur que vous ne le priſſiez pour un port de mer : mais vous entendez les figures. Mandez-moi le jour que vous vous trouverez à Lucenay ; car nous irons au devant de vous juſques-là. Ma foi, vous ne ſauriez mieux faire. Et ne vous allez pas mettre dans la tête, que ce ſeroit une legereté de changer de réſolution : le Sage change ſelon les occurrences.

Depuis ma Lettre écrite, je viens d'apprendre la levée du ſiége de Charleroy. Il faut dire la vérité, voici de longues proſperitez : mais je remarque que Dieu n'a pas ſeulement fait le Roi le plus grand Roi du monde par ſa conduite ; il l'a encore fait tel par ſon étoile.

A Monſieur de Corbinelly.

Vous avez raiſon de dire, Monſieur , qu'on ne fait preſque rien de tout ce qu'on veut faire, c'eſt-à-dire , de conſidérable. Le Deſtin a pris cela pour ſon partage; il n'y a que le Roi d'excepté

cepté de la regle générale. La Fortune qui depuis la naiſſance du monde avoit toûjours été indifferente, a pris enfin parti pour Sa Majeſté. Jamais Prince n'a été ſi long tems heureux : il y a trente-cinq ans que ſes proſperitez durent. Je voudrois bien ſavoir ce que lui diroit Voiture, qui étoit, diſoit-il à Monſieur le Prince, épuiſé ſur les loüanges, pour quatre ou cinq campagnes heureuſes? Il faut ou redire les mêmes choſes, ou ſe taire ſur les belles actions du Roi. Il en fait plus de nouvelles tous les jours, qu'il n'y a de tours differens dans notre Langue pour le loüer dignement. Ce que vous me dites pourtant de lui me paroît nouveau & admirable: mais vous avez beau avoir de l'eſprit, il vous mettra à ſec ſur ma parole. Quand je priai le Duc de Saint-Aignan en 1664. de lui dire qu'en attendant que je puſſe recommencer à la ſervir dans la guerre, je ſuppliois Sa Majeſté de trouver bon que j'écriviſſe ſon Hiſtoire, il me fit répondre qu'il n'avoit pas encore aſſez fait pour cela, mais qu'il eſperoit me donner un jour de la matiére. Il m'a bien tenu parole ; & je voudrois lui pouvoir tenir auſſi bien la mienne: mais j'y ferai toûjours de mon mieux ; & j'eſpere enfin l'obliger de ſe croire ſur ce qui me regarde. Car j'ai dans la tête, heureuſement pour ma conſolation, que naturellement il me feroit du bien & du mal ſur les mauvais offices qu'on me rend auprès de lui.

Je vous envoye une traduction de la Matrône d'Epheſe. Le grand nombre des traductions qui en ont paru, ne m'ont point rebuté.

FRAG-



FRAGMENT DE PETRONE.

EUMOLPE qui venoit de mettre la paix parmi nous, voulut entretenir notre gayeté par des contes agréables. Il dit beaucoup de choſes ſur la legereté des femmes ; combien elles aimoient facilement, & combien promptement elles oublioient les gens qu'elles avoient le plus aimez : Qu'il ne vouloit pas pour preuve de cela nous citer de vieilles hiſtoires, mais que ſi nous voulions, il nous conteroit une choſe arrivée de ſon temps. Et ayant par ſes diſcours attiré les regards & l'attention de tous tant que nous étions, il commença de parler ainſi :

HISTOIRE

de la Matrône d'Epheſe

IL y avoit autrefois à Epheſe une Matrône d'une ſi grande reputation de chaſteté & d'amour conjugal, que la plûpart des Dames des Provinces voiſines avoient pris ſoin de la connoître. Celle-ci ayant perdu ſon mari, ne ſe contenta pas de ſuivre la biere les cheveux épars, de ſe les arracher, & de ſe frapper la gorge nuë ; elle ſuivit encore le corps juſqu'au lieu où, à la coûtume des Grecs, on les laiſſoit ; & là elle ſe mit à le regarder, & le pleurer nuit & jour. Il y en avoit déja cinq que cette femme étoit auprès du corps de ſon mari

ſans manger, lorſque ſes parens, ſes amis, & les Magiſtrats mêmes, l'allerent preſſer inutilement de ſortir de là. La Dame avoit une Suivante auprès d'elle, qui lui prêtoit ſes larmes, & qui entretenoit la lampe qui éclairoit ce monument. On ne parloit par toute la Ville que de cela, & les hommes de toutes les conditions demeuroient d'accord que c'étoit-là le ſeul exemple d'un véritable amour conjugal. Dans ce temps-là le Gouverneur de la Province fit pendre des voleurs de grands chemins aſſez proche de l'endroit où cette femme pleuroit ſon mari. La nuit d'après cette execution, le Soldat qui étoit en garde aux potences de peur qu'on n'emportât les corps qu'on vouloit qui ſerviſſent d'exemple, ayant vû de la lumiere, & ouï les cris d'une perſonne affligée, voulut ſavoir ce que c'étoit. Il deſcendit dans le monument; & y voyant une fort belle femme, le lieu lui fit croire d'abord que c'étoit un phantôme. Enfin voyant un corps mort, des gens qui le pleuroient, & une femme qui ſe déchiroit le viſage, il crut ce que c'étoit: que cette femme étoit au deſeſpoir de la perte de ſon mari. Sur cela il fit deſſein de la conſoler. Pour cet effet il commença par apporter ſon petit ſouper auprès d'elle, & par lui vouloir perſuader de ne pas continuer dans une douleur inutile: que c'étoit-là le deſtin de tout le monde: qu'on ne vivoit que pour mourir; & tous les lieux communs dont on ſe ſert pour adoucir la douleur des perſonnes affligées. Mais la Dame offenſée de ce qu'on la croyoit aſſez foible pour ſe conſoler, redoubla ſes cris, ſe frappa plus rudement la gorge qu'auparavant, & jetta ſur le corps du mort une partie des cheveux

veux

yeux qu'elle s'étoit arrachez. Cependant le Soldat ne se rebuta point, & se servoit pour faire manger cette desesperée, des mêmes raisons qu'il avoit employées pour la faire vivre. La Suivante émuë de l'odeur des viandes, du vin, & des raisons du Soldat, y donna les mains; & après avoir bû & mangé, elle commença à combattre l'opiniâtreté de sa Maîtresse. Que vous servira-t-il, lui dit-elle, de vous faire mourir de faim, de vous enterrer toute vive, & d'avancer vos jours par une mort précipitée?

Croyez-vous que les morts soient touchez de nos larmes?

Penses-vous ressusciter votre mari avec vos cris? Jouïssez de la vie tandis que vous l'avez. L'état où vous voyez ce corps vous apprend à aimer la vie. Il n'est pas mal-aisé de persuader les gens de vivre. Cette Dame dessechée par les pleurs qu'elle avoit versez, & par l'abstinence de quelque jours, se laissa vaincre, & ne mangea pas moins qu'avoit fait sa Demoiselle. Du reste, on sait à quoi nous portent ordinairement Cérès & Bacchus. Avec les mêmes graces que le Soldat avoit employées pour faire vivre la Matrône, il attaqua sa chasteté. Il ne paroissoit ni sot ni mal fait à notre Lucrece: la Demoiselle même lui rendoit de bons offices, & disoit à sa Maîtresse:

Quoi, vous défendrez-vous d'un amour qui vous plaît?

Mais pourquoi vous tenir plus long-temps en suspens? La Dame ne crut pas devoir refuser son corps à celui qui venoit de le lui sauver;

& le Soldat victorieux lui persuada de l'aimer, comme il lui avoit persuadé de vivre. Ils demeurerent donc ensemble non seulement cette nuit, mais encore le lendemain & le jour d'après, les portes du Monument fermées sur eux; de sorteque ceux qui passoient auprès delà, croyoient que cette pauvre femme étoit morte de douleur sur le corps de son mari. Cependant le Soldat charmé de la beauté de cette femme, & du secret, employoit sa solde à lui apporter tout ce qu'il pouvoit pour le manger avec elle, lors que les parens d'un des pendus s'étant apperçus qu'il n'y avoit plus de garde à l'une des potences, l'en détacherent, & l'allerent enterrer. Le Soldat voyant cette potence sans cadavre, & craignant le supplice qui étoit d'être mis à la place, courut dire à sa Maîtresse ce qui étoit arrivé; qu'il n'attendroit pas son arrêt de mort; qu'il s'alloit passer l'épée au travers du corps, & qu'il la supplioit d'avoir soin de la sépulture de son amant comme elle avoit eû de celle de son mari. Mais cette Dame aussi pitoyable que chaste: A Dieu ne plaise, lui dit-elle, que je voye en même temps la mort de deux hommes que j'ai tant aimez: j'aime mieux pendre le mort que de laisser mourir le vivant; & disant cela elle fait tirer de la biere le corps de son mari, & l'envoye attacher à la potence qui étoit vuide. Ainsi le Soldat profita de l'esprit de cette habile femme; & le peuple fut étonné le jour d'après de voir qu'un mort se fût allé pendre.

CCLXXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Chaſeu, ce 23. *Août* 1677.

CE que vous me mandez, Madame, de l'hiſtoire de Meſdames de M** & de F** eſt fort plaiſant. Je ſuis très-diſpoſé à juſtifier la premiere, & à tout mettre ſur le dos de la ſeconde. Elle en portera bien autant de ce côté-là qu'elle en a porté de l'autre. Pardonnez-moi cette mauvaiſe plaiſanterie. Je penſois que le voyage de Fontainebleau ſeroit rompu ou remis à cauſe du ſiege de Charleroy; mais le Prince d'Orange n'a garde de troubler les divertiſſemens de Sa Majeſté. Dès qu'il a ſu avec quel chagrin le Roi avoit reçu la nouvelle de ce ſiége, il s'en eſt retiré. Je croirois qu'il s'entend avec le Montal pour lui faire faire ſa fortune, & pour lui aquérir de la réputation, s'il ne perdoit la ſienne par cette conduite. Sérieuſement cela n'eſt pas d'un homme de guerre de prendre ſi mal ſes meſures. Si ceci dure, on comptera les Places qu'il aura attaquées, par les ſiéges qu'il aura levez.

CCLXXVIII. LETTRE.

Du Duc de Saint-Aignan au Comte de Buſſy.

Au Havre 24. *Août* 1677.

LE Roi m'a honoré d'un emploi d'Armateur dans ſes Mers, Monſieur. Mais pour

parler ſérieuſement, dès que Sa Majeſté a ſû qu'un détachement que j'avois fait des Soldats de cette Citadelle, avoit battu un fameux Corſaire nommé le Capitaine Manuel, quoique mes Soldats n'euſſent qu'une chaloupe, & lui une frégate, & qu'ils avoient ramené une priſe qu'il avoit faite près de ces rades, Sa Majeſté me fit préſent d'une frégate toute équipée. Je ſuis aſſuré, Monſieur, que vous m'aimez aſſez pour être bien aiſe que ce bienfait me donne lieu d'entreprendre quelques nouvelles expéditions.

CCLXXIX. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 28. Août 1677.

J'AI penſé perdre Madame du Vigean; c'eût été une grande perte pour moi. J'ai reçu tant d'honnêtetez de ſa fille Madame de Richelieu pendant la maladie de ſa mere, qu'une autre que moi en eſpereroit de bonnes ſuites pour ſes affaires: mais ce n'eſt pas trop ma coûtume de prendre l'ombre pour le corps; & ce qui m'a empêché de me mécompter juſqu'ici, & qui m'a fait avoir patience contre tous les coups de la fortune, c'eſt que j'ai toûjours pris toutes choſes au pis. Je deviens encore plus Philoſophe que vous ne m'avez vûë, & cela me fait croire que Dieu me prépare encore plus de malheurs contre leſquels il me fortifie.

CCLXXX.

CCLXXX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Corbinelli.

A Chaſeu, ce 1. *Septembre* 1677.

IL n'y a pas long-temps que je vous ai fait réponſe, Monſieur, dans une Lettre * que j'écrivis à Madame de Sevigny, & me revoici avec elle dans une feuille de papier, vous écrivant tous deux de ce Château, où nous avons paſſé ſi doucement un an enſemble. Il étoit agréable alors, il l'eſt aujourdhui davantage, & notre amie en eſt contente. Nous l'aurions été bien plus, ſi vous aviez été de la partie, & Lucien que nous avons lû nous auroit encore paru plus divertiſſant. La Veuve qui vous plaît tant, m'a aidé à faire l'honneur de ma maiſon. J'oubliois de vous dire que nous allâmes cinq lieuës au devant de la Marquiſe. Elle nous fit mettre dans ſon carroſſe, ne voulant fier ſa conduite qu'à un Cocher célebre qu'elle a depuis peu. A la vérité, à un quart de lieuë de la dînée, il nous verſa dans le plus beau chemin du monde. Le bon Abbé de Coulanges étant tombé ſur ſa Niéce, & Toulonjon ſur la ſienne, cela nous donna un peu de relâche. Mais admirez la fermeté de notre Amie, & ſon bon naturel. Dans le moment que nous verſâmes, elle parloit de l'hiſtoire de Dom Quichote. Sa chute ne l'étourdit point; & pour nous montrer qu'elle n'avoit pas la tête caſſée, elle dit qu'il falloit remettre le chapitre de Dom Quichote à une autre fois, &

* *Lettre CCLXXVI.*

demanda comment ſe portoit l'Abbé. Il n'eût non plus de mal que les autres. On nous releva, & ma Couſine fut trop heureuſe de ſe remettre à la conduite du cocher de ma fille, qu'elle avoit tant mépriſé. Vous croyez bien que notre avanture ne tomba pas à terre comme nous avions fait. Nous badinâmes quelque tems ſur ce chapitre; & ce fut-là où nous commençâmes à vous trouver à redire.

CCLXXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Comte du Montal.

A Chaſeu, *ce* 2. *Septembre* 1677.

COMME un bon ſerviteur du Roi, Monſieur, je me réjouïs de la levée du ſiége de Charleroy; mais comme le vôtre, je ſuis bien fâché que les ennemis l'ayent levé ſi-tôt; car ſans cela vous euſſiez eu des occaſions d'aquérir de la gloire, & ils auroient toûjours fait la même choſe. Quoi qu'il en ſoit, je prens une très-grande part à tout ce qui vous eſt arrivé, & je ſuis aſſurément de tout mon cœur, &c.

CCLXXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à la Préſidente d'Oſembray.

A Chaſeu, *ce* 5. *Septembre* 1677.

J'ATTENDOIS d'avoir gagné mon procès, Madame, pour vous écrire; & quoique je le puiſſe

puisse faire sans cela, j'étois bien-aise de joindre mes remercimens aux assurances de mes très-humbles services : mais voyant que mon affaire traînoit un peu, l'impatience m'a pris ; & j'ai voulu vous rendre très humbles graces des bontez que vous avez témoignées pour moi. Il faut dire la verité, Madame, vous êtes bien aimable, non seulement par votre personne, mais encore par votre cœur : & si l'on a mille raisons de se retenir sur les sentimens que vous inspirez, on en a deux mille de s'y abandonner. En arrive ce qui pourra, quelque dangereux que soit votre commerce, je ne le romprai jamais, & je serai au moins toute ma vie votre ami, & votre très-obéïssant serviteur.

CCLXXXIII. LETTRE

Du Comte de Bussy au Duc de Saint-Aighan.

A Chaseu, ce 6. Septembre 1677.

* SI le Roi m'avoit donné des marques de son radoucissement pour moi, Monsieur, il ne m'auroit pas fait plus de plaisir que quand il vous fait de nouvelles graces. Si c'étoit l'usage, je lui en ferois un compliment d'aussi bon cœur que si c'étoit pour moi. Que n'est ce l'Amirauté que le Roi vous a donnée aussi bien qu'une frégate ? Mais il a beau vous faire du bien, je vous défie de l'aimer plus que je fais. Je ne puis croire que Dieu qui me donne ces sentimens ajourdhui, ne me donne un jour raison

* *Voyez Lett, CCLXXVIII.*

de les avoir. J'espére même que les graces que je recevrai de Sa Majesté passeront par vos mains, Monsieur, & qu'avec toutes celles qu'il aime à vous faire, il vous fera encore celle de me faire du bien.

CCLXXXIV. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Bussy.

A Paris, ce 10. *Septembre* 1677.

JE suis triste, Monsieur, je viens de l'enterrement de Madame de Puisieux. On n'a jamais vû une personne mourir si vivante, avec tant de feu & tant de présence d'esprit. Il n'y avoit pas quinze personnes à l'enterrement de cette femme si connuë & si recherchée. Je suis fort aise de vous savoir aussi heureux qu'on le peut être. Les gens raisonnables se le font tout seuls malgré la fortune. Vous avez de la santé & de l'esprit bien reglé; vous avez le nécessaire pour la vie d'un homme de qualité; & auprès de vous une fille heureuse, d'un grand mérite, & que vous aimez fort. En voilà assez pour vivre agréablement. Vous mériteriez assurément une fortune plus brillante: mais Dieu ne l'a pas voulu; & quand vous l'auriez, vous auriez aussi plus d'amertume. Pour moi j'essaye de mettre toute sorte d'ambition hors de mon cœur. J'aime presque autant avoir ces sentimens-là que de la fortune.

CCXXXLV. LETTRE.

Réponse du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Chaſeu, ce 15. Septembre 1677.

LA mort de Madame de Puiſieux m'a autant ſurpris que ſi elle n'avoit eu que trente ans. La maladie dont elle ſe tira il y a deux ans, m'avoit fait attendre à une plus longue ſuite d'années pour elle. Cependant elle en avoit aſſez. Dieu veuille que nous allions auſſi loin avec un auſſi bon eſprit qu'elle en avoit. Ce peu de monde connu à ſon enterrement après avoir été ſi recherchée pendant ſa vie, marque non ſeulement la lâcheté du cœur humain, mais encore la crainte qu'on avoit d'elle quand elle vivoit. D'un autre côté auſſi ce délaiſſement ne lui importe guéres.

CCXLXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 15. Septembre 1677.

JE vous ai bien trouvée à redire depuis quinze jours, ma chere Couſine. Je voi bien qu'il ne vous faut jamais voir, ou qu'il ne vous faut jamais quitter; mais au moins voudrois-je que nous fuſſions voiſins à la campagne, je

vous y aimerois encore mieux qu'à Paris: on y est trop dissipé. Pour des nouvelles de ce pays-là, je ne vous en manderai point; car assurément vous les savez: mais je vous y ferai faire quelques réfléxions, si vous le trouvez bon; comme par éxemple, sur la mort de la vieille Puisieux. Nous en voilà délivrez. Ne trouvez-vous pas, Madame, qu'elle contraignoit un peu trop ses amis; il falloit marcher si droit avec elle!

Vous me devez un compliment sur la mort du Grand Prieur de Champagne. Ce n'est pas que je m'en soucie: mais il étoit Cousin germain de mon pere, & je le voyois quelquefois. Au reste, Madame, je vous supplie de dire de ma part à votre cocher, que celui de Monsieur Jannin l'a bien effacé en ce pays-ci. Il versa un tour & demi son Maître le lendemain de votre départ, & démit l'épaule à l'aînée de ses sœurs. Cela les obligea de revenir tous à Monjeu où ils sont encore. Adieu, ma chere Cousine, je vous assure que je vous aime bien. Il m'a pris un redoublement d'amitié pour vous, que je sens bien qui se tournera en continuë.

CCLXXXVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle de Cominges.

A Chaseu, ce 16 Septembre 1677.

JE vous le dis franchement, Mademoiselle, je ne comprens pas que je vous aime & que je vous estime si fort, & que je vous écrive si peu. Il faut assurément que je me fie trop à l'amitié

l'amitié que j'ai pour vous, & que je croye trop que vous n'en doutez pas. Cependant je pourrois bien à la fin vous donner sujet de croire qu'il y a du relâchement en moi; & c'est ce que je veux éviter plus que chose du monde. Je ne vous demande pas si vos affaires sont faites; car si cela étoit, vous me l'auriez mandé; mais seulement si vous ne voyez pas plus d'apparence à quelque bon succès, que vous n'en voyiez quand je vous quittai. Je vous assure que je regarde votre fortune comme une partie de la mienne, & que je pourrois fort bien être heureux en votre personne, si je ne le pouvois être moi-même.

CCXXXVIII. LETTRE.

Du Marquis de Bussy au Comte de Bussy.

Au Camp de Dronguen, ce 29. Septembre 1677.

NOUS partimes Vendrededi 24. de ce mois de Lille, de si bon matin, & allâmes si vîte, que nous arrivâmes à huit heures du matin à Courtrai. Nous en repartîmes hier à neuf, & nous joignîmes à Deinse sur les cinq heures du soir le camp volant de Quincy, & sur les huit heures du même jour, le détachement de l'Armée du Duc de Luxembourg commandé par Monsieur de Joyeuse, nous y vint joindre; ce qui fit notre Armée de vingt-huit escadrons, & de dix-sept bataillons; cela fait en tout treize à quatorze mille hommes. Le lendemain nous vinmes camper à Mesve; nous y séjour-

nâmes le 26. & les ordres de la Cour nous en firent partir le 27. pour venir camper ici, la droite à Dronguen & la gauche à Mariquerque, c'est à dire, de la Lys au canal de Bruges. Nous fimes le même jour un pont ſur le canal, & Monſieur le Maréchal d'Humieres détachant la moitié de l'Armée ſous les ordres de Monſieur de Joyeuſe Lieutenant Général, & de Monſieur d'Albret Maréchal de Camp, je lui demandai permiſſion de le ſuivre, ce qu'il m'accorda. Il y avoit beaucoup d'apparence que les ennemis qui ont quatorze mille chevaux ſous Bruges & ſous Gand traverſeroient nos deſſeins. Nous partîmes ſur les ſept heures du ſoir avec ſix mille hommes, & ayant paſſé le pont nous arrivâmes quatre heures avant le jour ſur le bord d'un autre canal qui va de Gand au Sas de Gand. Le deſſein étoit de venir ſe ſaiſir du vieux fauxbourg de Gand qui eſt à demie portée du Canon, & d'y paſſer ſur le canal. Mais Pinſonelle Lieutenant Colonel des Dragons étant allé de ce côté-là avec cinq cens chevaux trois heures avant nous, envoya avertir Monſieur de Joyeuſe qu'il avoit trouvé une redoute de l'autre côté du canal abandonnée, vis à vis de laquelle on pourroit bien faire notre pont; & qu'il avoit fait paſſer à nâge quelques Dragons qui la gardoient. On changea la marche ſur cet avis, & nous allâmes tout droit à la redoute. Le pont fut fait à la pointe du jour, & on détacha Monſieur d'Albret avec trois mille hommes tant Cavalerie qu'Infanterie pour aller brûler le pays de Gand entre le canal du Sas & l'Eſcaut, qui ne veut point contribuer, quoiqu'il ait donné des ôtages. Monſieur de Joyeuſe demeura avec le reſte pour garder le pont,

pont, & je ſuivis Monſieur d'Albret. Nous brûlâmes huit gros Bourgs, ſix Châteaux, un grand nombre de maiſons éparſes par la campagne. Les ennemis eurent la patience de ne pas faire ſortir un homme de Gand pour s'oposer à tout ce que nous volûmes faire, & ils virent tranquillement tout leur pays en feu. Nous paſsâmes dans une plaine ſi près de leurs remparts qu'ils purent nous compter homme par homme. Monſieur d'Albret me dit qu'il n'avoit jamais tant crû voir une action que ce jour-là.

CCLXXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de la R**.

A Buſſy, ce 2. Octobre 1677.

VOus dites, Madame, que ſi on n'oſe pas m'aimer autant que je ſuis aimable, on ſait au moins m'honorer autant que je ſuis honorable. Je ne prendrois pas le change d'une belle Dame, comme vous, Madame. Il ne m'appartient pas d'être honoré de vous; & je vous permettrois fort bien de m'aimer, ſi vous y trouviez votre compte. Pour moi, ſi je me ſentois digne d'être aimé, j'aimerois aſſez facilement les perſonnes aimables: mais la gloire me retient; & cela me fera contenter de vous dire que perſonne n'eſt plus aſſurément votre ami & votre très-obéïſſant ſerviteur que moi.

CCXC. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Duc de Saint-Aignan.

A Bussy, ce 2. Octobre 1677.

VOUS m'aviez dit, Monsieur, que le present que vous avoit fait le Roi d'une frégate, vous serviroit à faire parler de vous. Vous n'avez pas été long-tems à me tenir parole. Cela fait bien voir que si l'on vous mettoit en état de faire de plus grandes choses, vous feriez bien plus de bruit, & que vous rendriez de plus grands services au Roi. J'espere que Sa Majesté vous donnera le moyen de le faire, & qu'on ne donnera plus de si étroites bornes à un mérite comme le vôtre. Vous, Monsieur, qui avez toute l'ambition qu'un galant homme doit avoir, ne le souhaitez assurément pas plus que je fais; car vous ne vous aimez pas plus que je vous aime.

CCXCI. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere Rapin.

A Bussy, ce 5. Octobre 1677.

JE vous rends mille graces, M. R. P. du Livre que Cramoisy me vient d'envoyer. Vous voyez bien que j'en connois l'Auteur. Il a beau se

ſe cacher en ſupprimant ſon nom, il ſe montre par ſon bon ſens, par la netteté de ſes expreſſions, & par cette noble ſimplicité dont il fait tant de cas. Il faut dire la vérité, M.R.P. vous qui avez ſi bien écrit juſqu'à préſent, n'avez rien fait de ſi beau que ce petit Traité; & je voudrois bien qu'il vous prît envie de l'étendre. Vous le ferez ſi vous tenez votre parole; car je ne doute pas qu'il n'ait l'approbation des gens de bon goût. Il vous paroîtra vain de vous dire après cela que ma fille de Colligny & moi en avons été fort touchez: mais vous ſavez, mon Rev. Pere, que j'aime ſi fort la vérité, que quelquefois j'en conſidere moins la modeſtie. Cela vient auſſi de ce que les malheureux qu'on accable ont ſi grand' peur qu'on ne les mépriſe, qu'ils en ſont moins modeſtes.

CCXCII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Buſſy, *ce* 5. *Octobre* 1677.

VOus me ferez un fort grand plaiſir de me parler de votre deſſein, mon Rev. Pere. Je m'inſtruirai en raiſonnant ſur ce que vous appellez vos doutes; car je ne penſe pas qu'ils ſoient d'autre nature que les doutes du Bas-Breton, qui étoient de belles leçons. Le mot de *Mens ædibus addita*, eſt fort à propos dans la Bibliotheque de votre Maiſon; il ſeroit trop vain dans la mienne. Cependant je le trouve fort beau. J'ai peur de me laiſſer tenter à le mettre ici ſur votre parole. Le Pere Rapin & vous

vous m'avez si fort dit que j'avois de l'esprit, que je vous offenserois d'en douter. Vous êtes tous deux bons connoisseurs & mes bons amis; vous ne voudriez pas me tromper. Je le croi donc un peu; il s'en faut bien que je le croye au point que vous me le dites.

CCXCIII. LETTRE.

Du Comte de Limoges au Comte de Bussy.

Au Camp de Cocheberg, *ce* 8. *Octobre* 1677.

MECREDI sixiéme de ce mois Monsieur le Maréchal de Créquy ayant vû marcher les ennemis & se poster sur le Saure à Guichenen, fit décamper son Armée à minuit pour occuper les hauteurs de Cocheberg. Il mit sa droite au Château & sa gauche vers Saverne, faisant tête aux ennemis qui étoient environ à une lieuë & demie de nous. Il garnit les mazures du Château de trois bataillons & de son Artillerie. Le Jeudi 7. sur les huit heures du matin, les ennemis vinrent pour charger trente Carabiniers des Gardes du Corps, qu'on avoit avancez sur la hauteur vis-à-vis de Cocheberg, mais on les poussa. Un exempt des Gardes nommé d'Ecour fut tué à cette charge & un blessé légerement. Il y eut ensuite quelques escarmouches assez légeres jusques sur les deux heures, que Monsieur de Lorraine fit avancer dix troupes dont deux vinrent charger les Carabiniers, & les huit autres pousserent les Gardes ordinaires, quoique Monsieur de Nonan Brigadier de jour pût

pût faire pour l'empêcher. Mais le nombre étoit trop inégal. Le Marquis de Villars s'étant mis à la tête de la Garde de la Valette qui se trouva être de son Régiment avec le fils de Monsieur le Roi commandant à Mets, la Luserne, Offonville, Aides de Camp de Monsieur de Créqui & plusieurs Officiers & Volontaires que je ne connois point, firent retourner cette Garde, & enfoncerent ceux qui la poussoient. Monsieur de Villars ne se contenta pas de faire cela une fois, il le fit six de suite, pendant une demie heure, sans être soutenu d'aucune troupe avec une fermeté & une valeur admirables. Le Chevalier d'Estrades & Bellegarde s'étans mis à la tête de la Garde de Beaupré lui firent faire aussi des merveilles. Pendant que ces Messieurs soûtenoient les ennemis, le Comte de Choiseul Lieutenant Général de jour & Ranty Maréchal de Camp amenérent la Brigade de la Valette soûtenue de la Maison du Roi. Les ennemis de leur côté firent avancer trente cinq ou quarante escadrons soûtenus de leur Armée, qui étoit en bataille. Une partie de la nôtre étoit en même état. Alors il y eût un fort rude combat entre les troupes des ennemis & les nôtres. A la gauche les Gendarmes & les Chevaux Legers rompirent tout ce qui se trouva devant eux, & les poussérent jusqu'à la portée du pistolet de la premiere ligne des ennemis, où ils firent leur caracole avec une audace extraordinaire, c'étoit Busenval qui les commandoit, Monsieur de Nonan Brigadier de jour étant obligé d'être par tout. Valbel qui commandoit les Chevaux Legers voyant venir à lui deux escadrons ennemis, sépara le sien en deux, & les enfonça, ce qui est, à ce que j'ai oui dire au Maréchal de Crequy,

quy, la chose du monde la plus hardie. A la droite des Gensdarmes & des Chevaux Legers, Monsieur de Villars s'étant mis avec les Volontaires, à la tête de son Régiment, poussa aussi jusqu'à la tête de l'Armée des ennemis, chargea plusieurs fois, rompit tout ce qu'il chargea, & acquit en cette rencontre beaucoup de réputation. Il eût deux chevaux tuez sous lui. Le fils de Monsieur le Roi & la Luserne eurent les leurs blessez de coups d'épées. Ils avoient à faire aux Cuirassiers de l'Empereur qui nous faisoient leur décharge à brûle-pourpoint & se mêloient parmi nous. Pendant que cela se passoit sur la gauche, les Gardes du Corps à la droite rompoient tout ce qui s'opposoit à eux. Les deux escadrons de Noailles furent attaquez par six des ennemis. Ils plierent d'abord; mais après cela ils se rallierent & renverserent à leur tour ceux qui les avoient poussez. Celui de Marins fit des merveilles. On n'a pas perdu beaucoup de gens à ce combat Il y a eu quelques Officiers de Cavalerie tuez & blessez, quelques Exempts & près de cinquante Gensdarmes & Chevaux Legers. Valencé est blessé au cou, c'est le seul homme de marque. Le petit Marquis de Créqui a eu un cheval blessé sous lui en chargeant vigoureusement, c'est un fort joli garçon. Ce combat a duré trois heures, les ennemis y ont perdu beaucoup de gens & des Officiers de marque. J'oubliois de vous dire qu'ils voulurent encore engager un combat le soir. J'ai crû, Monsieur, que vous seriez bien-aise de voir cette Rélation que j'ai faite la plus exacte qu'il m'a été possible, sachant combien vous les aimes ainsi.

CCXCIV.

CCXCIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Duc de Saint-Aignan.

A Buſſy, ce 9. Octobre 1677.

IL y a près de quinze jours que je me donnai l'honneur de vous écrire, Monſieur, ſur l'action que vous aviez faite pour le ſervice du Roi dans votre Gouvernement: aujourdhui je me rejouïs de votre retour à la Cour, parce que je ſai la joye que vous avez d'être auprès de Sa Majeſté, & que je croi que nous ne perdrez pas l'occaſion de le faire ſouvenir d'un homme qui l'aime malgré les châtimens qu'il a reçus. Il n'y a rien de ſi vrai, Monſieur, quoi qu'il ſoit extraordinaire. J'aime le Roi parce qu'il eſt aimable; & les châtimens que j'en ai reçus ne détruiſent pas mon inclination, parce qu'ils ſont juſtes, & que je croi qu'enfin il aura pitié de mes longues ſouffrances en faveur de mes longs ſervices, & peut-être de quelque mérite dont Sa Majeſté ne croit pas que je ſois tout-à-fait privé. Je voudrois bien me donner l'honneur de lui écrire. Il me ſemble toûjours que ce ſera la derniére Lettre qui lui fera bien voir mon cœur pour lui. Cependant, Monſieur, il faut avouër que c'eſt un ſurcroît de malheur aux miſérables de n'être pas crus quand ils diſent qu'ils aiment ceux qui peuvent finir leur miſére; l'on croit qu'ils ne parlent ainſi que pour faire changer leur condition. Ce qui me reſte donc à faire, c'eſt de prier Dieu qu'il inſpi-

inſpire au Roi des ſentimens de clemence pour moi, & de continuer de ſupplier très-humblement Sa Majeſté de finir mes maux. Pour vous, Monſieur, aimez-moi toûjours; car perſonne (je n'en excepte pas même ce bon Maître à qui vous avez tant d'obligation) ne vous aime plus que je fais.

CCXCV. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 13. *Octobre* 1677.

IL y a quatre jours que je ſuis revenuë de Vichy. J'y portai un ſouvenir bien tendre de votre amitié, de votre bonne & agréable converſation, de la beauté de Chaſeu, du mérite de ma Niéce de Colligny, que j'aime & qui me plaît. Parmi tant de bonnes choſes, j'avois un petit regret de ne vous avoir pas demandé à voir quelque choſe de vos *Mémoires*, pour leſquels j'ai un goût extraordinaire. Je ne comprens pas comment je ne m'en aviſai point. Je ſuis fort aiſe que de votre côté vous m'ayez trouvé un peu à dire. Vous vous étiez donc rechauffé pour moi en me voyant? C'eſt un bon ſigne quand l'amitié redouble par la préſence. Pour moi je croi que nous nous aimons encore plus que nous ne penſons. Cette Puiſieux étoit bien épineuſe, Dieu veuille avoir ſon ame. Il falloit, comme vous dites *, charrier bien droit avec elle. Quand elle fut prête à mourir l'année paſſée, je diſois en voyant ſa triſte convaleſcen-

* *Lett. CCLXXXVI.*

lescence & sa décrepitude : Mon Dieu! elle mourra deux fois bien près l'une de l'autre. Ne disois-je pas vrai ? Un jour Patris étant revenu d'une extrême maladie à quatre vingt ans, & ses amis s'en réjouïssant avec lui, & le conjurant de se lever: Helas! Messieurs, leur dit-il, ce n'est pas la peine de se r'habiller. Mon Dieu, mon Cousin, que cette réponse m'a paru plaisante. Je crains de vous avoir déja fait ce conte. Mais à propos de mort, vous voulez que je vous fasse un compliment sur celle du Grand Prieur de Champagne, je le veux bien; & quand j'y ajoûterois encore les autres, je suis assurée que ma consolation auroit toute la force nécessaire. Vous souvient-il que vous me dites une fois sur une mort: Que vous aviez attendu long-tems ma Lettre, mais qu'ayant vû qu'elle tardoit trop à venir, vous vous etiez consolé tout seul du mieux que vous aviez pû ? Mon cocher le fut extrêmement de l'histoire lamentable de la versade de Monsieur Jannin. Celle-là fut encore plus belle à raconter que la nôtre. Je l'appris en chemin, & j'en écrivis à Monsieur Jannin; car quand il y a fracture, cela merite un compliment. J'ai bien ri avec Corbinelli de la maniere dont nos deux Oncles nous écrasoient, ma Niéce & moi. Il a pensé mourir notre pauvre Corbinelli ! Il prit de l'or potable qui le sauva par une sueur qui le laissa sans fiévre. Il n'est rien tel que d'être riche : un gueux en seroit mort.

On parle d'une espece de victoire du Maréchal de Crequy. Il a battu les Allemands. Avez-vous jamais oüi parler d'une étoille si brillante que celle du Roi? Vous savez bien qu'il a donné deux mille écus de pension à Racine, & à Despreaux

Despreaux, en leur commandant de travailler à son Histoire, dont il aura soin de leur donner des Mémoires. Adieu mon cher Cousin.

CCXCVI. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Bussy, ce 16. *Octobre* 1677.

VOTRE Lettre m'a donné la joye que j'ai accoûtumé d'avoir quand j'en reçois de vous, Madame. Je dis même avant que de l'avoir ouverte. Vous jugez bien que mon plaisir n'a pas diminué en la lisant. Votre Niéce en a eû autant que moi. Mais à propos d'elle, elle a la fiévre quarte depuis trois semaines. Ne croyez pas par-là que sa bonne fortune l'ait quittée. Au contraire dans le tems que cette maladie est presque générale & fort violente, Madame de Colligny l'a la plus legere du monde. Je n'irai pas cet hiver à Paris, mais l'année qui vient. J'espere vous porter ce que vous avez envie de voir. Vous avez ce plaisir là devant vous, si plaisir y a. Vous disiez fort bien, Madame ; quand la vieille Puisieux faillit à mourir l'année passée, qu'elle mourroit deux fois bien près l'une de l'autre : & moi j'ajoûte, qu'elle nous eût fort obligez de n'en pas faire à deux fois, comme disoit Patris : Cela ne valoit pas la peine de se r'habiller. Je suis fort aise que notre ami Corbinelli se soit tiré d'une méchante affaire, & que ce soit à l'or à qui il en ait l'obligation. Si cela les pouvoit racommoder

moder enſemble, j'en ſerois encore plus aiſe. Je croi qu'il ne tiendra pas à notre ami, car il n'eſt point ingrat. Mais quand vous dites ſur l'or potable qui l'a guéri : *Qu'il n'y a rien tel que d'être riche, & qu'un gueux en ſeroit mort*, le ſiécle préſent qui le connoît, entendra la contre-vérité : mais pour la poſtérité qui prend tout au pied de la terre, elle le croira un Partiſan. L'avantage qu'a eû le Maréchal de Crequi près de Saverne, eſt quelque choſe pour l'effet, & beaucoup pour la réputation. Deſpreaux & Racine mettront, je croi, bien en œuvre les belles actions du Roi. Je voudrois voir cela.

CCXCVII. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 17. Octobre 1677.

*PUISQUE vous voulez bien, Monſieur, que je vous parle du deſſein qui me roule dans la tête, je commencerai par vous expliquer mon plan. Comme ces ſortes de matiéres ſe traitent mieux en dialogues qu'autrement, je veux introduire deux perſonnages, dont l'un ait l'eſprit droit & le goût bon, l'autre plus de vivacité & plus de brillant que de ſolidité & de juſteſſe. Celui-là ſera charmé des Anciens, & des Modernes qui ſe ſont formez ſur les Anciens : celui-ci ſera ébloui de toutes les fauſſes beautez des Italiens & des Eſpagnols. Ces deux caractéres oppoſez feront un beau jeu & un agréable contraſte. Mon deſſein étant de faire

* *Voyez Lett. CCXCII.*

une critique des penſées vicieuſes qui ſe rencontrent dans les Auteurs, (je dis dans les bons) & d'apprendre par-là à bien penſer; je ferai tomber d'abord la converſation de mes deux hommes ſur les penſées des Ouvrages d'eſprit. Et comme la premiére qualité de la penſée c'eſt d'être vraye, le premier dialogue ſera contre les penſées fauſſes. Mais parce que la vérité ne ſuffit pas toûjours, & qu'il y a des penſées qui ſont mauvaiſes à force d'être vrayes, le ſecond dialogue traitera des penſées nobles, agréables, délicates, qui ajoûtent quelque choſe à la vérité, qui ſurprennent & qui piquent, comme celles de Craſſus, dont Ciceron dit: *Sententiæ Craſſi tam veræ, tam novæ, tam ſine pigmentis, fucove puerili.* Vous voyez que le *novæ* encherit ſur le *veræ*. Mais auſſi parce qu'en voulant penſer noblement, agréablement, délicatement, on donne pour l'ordinaire dans les vices oppoſez, le troiſiéme dialogue traitera des penſées hyperboliques, affectées, raffinées; & finira par les penſées ſimples, naturelles & naïves, en faiſant voir que la penſée n'eſt point parfaite, ſi le caractére noble, agréable & délicat ne ſe joint au caractére ſimple, naturel, naïf. Je ne prétens pas que toutes les penſées doivent être tout à la fois nobles & ſimples, agréables & naturelles, délicates & naïves; car les differens ſujets demandent des penſées de differente eſpece. Je prétens ſeulement que quand la matiére demande quelque choſe de noble & de grand dans la penſée, il n'y ait rien d'enflé ni d'outré, & ainſi du reſte. Comme les plus belles penſées ſont vicieuſes quand elles ne ſont pas claires & nettes, le dernier dialogue ſera contre l'obſcurité & le galimatias.

Voilà

Voilà à peu près mon plan, qui est mieux arrangé dans ma tête. Il suffit, Monsieur, que vous le conceviez en gros, pour me dire ce que vous en pensez.

Je ne puis executer mon dessein sans avoir devant moi un grand nombre de pensées bonnes & mauvaises; & c'est pour cela que j'en ramasse de tous côtez des Auteurs anciens & modernes, c'est-à-dire, que je leve des troupes pour combattre. Au reste, sans vous flater, Monsieur, je vous déclare que vous serez mon Héros; car vos pensées ont justement le caractére de perfection que je cherche. Il faudra bien aussi que par reconnoissance vous me fassiez part de vos réflexions, & que vous me donniez vos conseils. Je suis sûr qu'avec un guide comme vous je ne m'égarerai pas, & que je ferai même de nouvelles découvertes dans un pays assez inconnu.

CCXCVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Comte de Limoges.

A Bussy, ce 18. Octobre 1677.

* JE vous suis extrêmement obligé, Monsieur du soin que vous avez pris de me mander l'action qui s'est faite auprès de Saverne entre notre Armée & celle des Allemans. Je remarque beaucoup d'hardiesse en celle-ci; car non-seulement les ennemis commencerent le combat l'après-dînée du 7. mais même après

 avoir

* *Voyez, Lett, CCXCIII.*

avoir eu du desavantage, ils revinrent le soir à la charge comme des gens qui ne se tenoient pas pour bien battus. Ce que je ne comprens pas, & que je vous prie de m'expliquer, c'est qu'à toutes les charges que les ennemis vous ont faites vous étiez toûjours plus foibles qu'eux, ayant pourtant derriere vous votre Armée en bataille. Il me paroit que c'étoit un peu trop hazarder que d'attendre que le plus petit nombre battît le plus grand; car comme vous savez, Dieu est d'ordinaire pour les gros escadrons, contre les petits. Mais pour revenir aux particuliers, je trouve que le jeune Villars, Valbel & tous ceux que vous nommez ont acquis beaucoup d'honneur en cette occasion. Villars est fort à mon gré, je l'ai vû, il est bien fait & d'une physionomie heureuse & agréable. Je voudrois que quelque autre Officier que vous de votre Armée m'eût écrit cette action, car il m'auroit dit assurément de vous ce que votre modestie vous fait taire.

CCXCIX. LETTRE.

De Monsieur d'Hoquincour, Evêque de Verdun, au Comte de Bussy.

A Paris, ce 19. Octobre 1677.

JE vous avouë, Monsieur, que j'ai été très-affligé de ne vous plus trouver ici. Paris est bien moins charmant pour moi quand je ne vous y vois pas. N'y viendrez-vous point ce Carême? Je crois que si vous ne le faites je vous irai voir en Bourgogne; car je ne puis plus long-

long-temps me paſſer de vous, vous aimant & vous honorant autant que je le fais. En attendant je vous promets, Monſieur, que je vous écrirai très-aſſiduement les nouvelles en vous en demandant des vôtres & de celles de Madame de Colligny & en vous aſſurant tous deux de mes trés-humbles reſpects.

CCC. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 20. Octobre 1677.

MES affaires ne s'accommodent point, & ma ſanté ſe détruit. Jugez, Monſieur, de l'état où je ſuis. Il y a un Livre de Monſieur Eſprit intitulé : *De la fauſſeté des vertus* que vous devriez avoir. Il a de l'air des Maximes de Monſieur de la Rochefoucaut plus étenduës. Je trouve ſeulement qu'il n'a pas aſſez bonne opinion du cœur humain, & qu'il en a cherché le mauvais avec trop de curioſité. Il y en a de moins gâtez qu'il ne croit; mais enfin ce Livre eſt bien écrit. Je prétends toûjours vous aller voir cet été, mais il faut que le Soleil, ma ſanté, & l'argent reviennent avant que j'aye un ſi grand plaiſir. On me dit hier que Madame de Colligny avoit la fiévre quarte. Mademoiſelle * * * l'a au milieu de tous les Médecins & de tout l'empreſſement que la grandeur donne pour chercher des remedes; cependant on ne lui en fait point. Je conſeille à Madame votre fille d'en uſer ainſi. Il y a ici un Abbé qui fait grand

bruit, il prétend guérir par les ſympathies. On dit qu'il ne fait que prendre pour toutes fiévres de l'urine des malades dans laquelle il fait durcir un œuf hors de ſa coque, après quoi il le donne à manger à un chien qui prend en même temps la fiévre du malade qui par ce moyen en guérit. C'eſt une queſtion de fait que je n'ai pas éprouvée. Pour moi je le défie de me guérir, car je ſens bien que ce ſont les adverſitez qui me rendent malade, & il y a peu de Médecins pour de telles playes. Je vous donne le bon ſoir, Monſieur, & je vous ſouhaite autant de bonheur que vous en méritez.

CCCI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Buſſy, ce 21. Octobre 1677.

*JE ſuis charmé du deſſein de votre Livre, mon Reverend Pere, mais je dis charmé au pied de la lettre. Il n'eſt pas poſſible qu'il ſoit auſſi bien conçu qu'il l'eſt & qu'il ne ſoit pas bien executé. Je vous prie de m'en envoyer des fragmens à meſure que vous y travaillerez, c'eſt-à-dire de ces penſées fauſſes & cependant brillantes dont vous voulez faire voir les défauts par la comparaiſon d'autres penſées fines & nobles. Je vous dirai mes ſentimens ſur tout ce que vous m'envoyerez avec la liberté d'un ami ſincere, & je prétends acquérir par ce commerce le caractére que vous dites que j'ai déja.

Ma-

* Voyez Lettre CCXCVII.

Ma fille de Colligny a du goût pour toutes les bonnes choſes & beaucoup pour vos Ouvrages, avec cela bien de la reconnoiſſance de l'amitié que vous lui avez promiſe. Adieu, mon Reverend Pere, je vous eſtime infiniment.

CCCIII. LETTRE.

Du Duc de Saint-Aignan au Comte de Buſſy.

A Verſailles, ce 26. Octobre 1677.

JE vous ſuis ſenſiblement obligé, Monſieur, de la part que vous avez pris à l'affaire de Fécamp. Je fais ici ma Cour avec d'autant plus d'aſſiduité, que mon fils eſt malade & Monſieur de Bouillon à Evreux. Si dans l'emploi qui m'attache auprès de notre Maître je trouve lieu de parler de vous dans toute l'étenduë de mon zele & de la vérité, aſſurez-vous, Monſieur, que je n'y manquerai pas. Je dois cela à la maniere dont je vous honore & dont je ſai que vous m'aimez.

CCCIII. LETTRE.

De Monſieur de Gagnieres au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 26. Octobre 1677.

C'EST avec la plus grande joye du monde, Monſieur, que j'ai reçu toutes les marques

que vous avez bien voulu me donner de l'honneur de votre amitié ; je tâcherai de la mériter par mes ſoins & par mes ſervices. Je vous envoye des extraits que j'ai tirez de la Chambre des Comptes de l'ancienneté de votre Maiſon ; j'aurai très-grand ſoin de chercher tout ce qui la regarde. Il ſeroit à ſouhaiter que chacun eût pris le même ſoin que vous, Monſieur, de conſerver & même de raſſembler les titres de ſa Maiſon, ſur tout quand elle eſt illuſtre comme la vôtre. Je vous avouë que j'ai une grande envie de voir ce que vous en avez écrit. J'eſpere que vous me ferez la grace de me le montrer ſi vous venez cet hiver à Paris. Monſieur le Chancelier d'Aligre mourut hier au ſoir. Monſieur Colbert alla prendre les ſceaux & les reporta au Roi, qui ſur le champ les donna à Monſieur le Tellier en le faiſant Chancelier de France. Le Roi lui a donné cette Charge avec tous les agrémens du monde, lui diſant que juſqu'à cette heure il ne l'avoit pas donnée dans toute ſon étenduë, mais qu'il vouloit qu'il en jouït avec toutes ſes prérogatives ſans aucune réſerve, parce qu'il n'avoit jamais eu de Chancelier à qui il ſe fut tant fié qu'à lui.

CCCIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Buſſy, ce 28. Octobre 1677.

* JECRIRAI à Mademoiſelle *** ſur ſa maladie. Il n'y a que ma mémoire qui me faſſe ſouvenir

* *Voyez Lett. CCC.*

venir que je l'ai autrefois aimée, mon cœur ne m'en dit pas un mot. Je verrai le Livre de Monſieur Eſprit, je l'ai demandé & je vous en dirai mon ſentiment. Je ſai bon gré aux gens qui travaillent ſur ces matieres, car en développant les replis du cœur humain, ils nous ſoulagent de la peine de travailler à nous connoître. Je ſerois ſûr que vous me viendriez voir l'Eté prochain s'il ne vous falloit que le retour du Soleil. Trouvez ſeulement de l'argent, vous aurez bien-tôt la ſanté. J'en voudrois avoir à vous offrir, vous auriez bientôt les deux autres. Je viens de recevoir une Lettre de notre ami le Duc de Saint-Aignan. Je penſe que s'il pouvoit il nous rendroit heureux l'un & l'autre, mais Dieu n'a pas mis le crédit avec les bonnes intentions. Il y a quinze ou vingt ans que nous entendions parler de la poudre de ſympathie dans les armées, avec laquelle on guériſſoit, dit-on, une perſonne bleſſée au corps en penſant ſon pourpoint. Pour moi je ne l'ai jamais vû, cela même ne dura guére, & c'eſt ce qui me fait croire que ce remede ne valoit rien. Celui de votre Abbé aura le même ſort. Vous avez raiſon de dire qu'il ne vous feroit rien. C'eſt à la Fortune à qui votre cure eſt reſervée. Pour moi, Madame, je ſerois plus heureux que je ne ſuis, ſi elle avoit pris ſoin de votre ſanté.

CCCV. LETTRE.

Du Comte de Busſy au Comte de G . . .

A Buſſy, ce 29. Octobre 1677.

LA maniére dont vous recevez mon eſtime & mon amitié, Monſieur, ne me fait pas repentir de vous l'avoir donnée.

Je le ferois encor, ſi j'avois à le faire.

Je n'irai pas cet hiver à Paris; je ne veux point fatiguer le Roi de ces ſortes de demandes ſans néceſſité: mais ce que je ne ferai pas cet hiver, je le ferai une autre fois. Monſieur le Tellier eſt bien digne de la place où le Roi le vient de mettre, par ſes ſervices & par ſon mérite particulier. Voilà une Maiſon bien élevée. Une marque que c'eſt avec raiſon, c'eſt l'approbation générale. J'ai ſu le choix des nouveaux Hiſtoriens du Roi, & la gratification que Sa Majeſté leur a faite. Il faut dire le vrai, il ne ſauroit mieux placer ſes bienfaits, & c'eſt ce qui s'appelle la fleur des gens de Lettres. Pour ce que vous me mandez que Madame de **** refuſe deux cens mille francs, je vous dirai comme le vieux Sennetere: Les gens d'honneur n'ont point de chauſſes: & il n'appartient pas à ceux qui n'ont point de pain, de faire les généreux.

CCCVI.

CCCVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Chancelier le Tellier.

A Buſſy, ce 30. Octobre 1677.

MONSEIGNEUR, Je vous l'avois bien dit qu'à la fin cette grande dignité vous tomberoit entre les mains: mais pour n'en être pas ſurpris, je n'en ſuis pas moins aiſe. Je vous aſſure que j'en ai autant de joye que s'il me reſtoit encore quelques eſpérances du côté de la Cour. Il n'y a plus que deux choſes de ce côté-là, pour leſquelles je ne ſuis pas indifferent: la gloire du Roi, & les avantages de votre Maiſon. Il m'en arrivera ce qui pourra; mais j'aurai cela au cœur juſqu'à la mort, & je ſerai toûjours, &c.

CCCVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Gouville.

A Buſſy, ce 2. Novembre 1677.

JE vous rends mille graces, Madame, de l'honneur de votre ſouvenir. Vous m'euſſiez fait encore un plus grand plaiſir de m'envoyer vous-même les vers de Saint-Evremond: mais je voi bien que notre amie vous a gâtée ſur l'écriture. Je ne trouve pas tant cette pareſſe à blâmer en elle (qui n'a jamais fait autre choſe)

qu'en vous qui aviez si bien commencé, & à qui les Lettres n'ont jamais fait tort. Cependant, Madame, il ne faut pas laisser de vous aimer avec cette imperfection ; car toutes les graces que vous avez d'ailleurs, ne laissent guéres prendre garde à si peu de chose.

CCCVIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Comte de Grammont.

A Bussy, ce 3. Novembre 1677.

VOus dîtes derniérement à ma fille de Rabutin que vous aviez des vers à m'envoyer: cependant je les ai eus par d'autres que par vous. Mais comme il y a des fautes, je vous prie de me les envoyer comme vous les avez reçus de notre ami Saint-Evremond. Je suis d'accord avec lui, qu'on peut faire l'amour toute sa vie; mais qu'il faut se cacher quand on vient à un certain âge. Il n'y a que vous, mon cher, qui pouvez être galant avec bien-séance jusqu'au tombeau. Je ne vous répons pas de la fidelité de vos maîtresses : mais elles s'y prendront de bonne heure si vous ne les quittez le premier.

CCCIX. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Livry, ce 3. Novembre 1677.

JE suis venuë ici passer les beaux jours, & dire adieu aux feuilles ; elles sont encore aux ar-

arbres, elles n'ont fait que changer de couleur: au lieu d'être vertes, elles sont aurores, & de tant de sorte d'aurore, que cela compose un brocard d'or riche & magnifique, que nous voulons trouver plus beau que du vert, quand ce ne seroit que pour changer. Je suis logée à l'Hôtel de Carnavalet. C'est une belle & grande maison, je souhaite d'y être long-tems; car le démenagement m'a beaucoup fatiguée. J'y attens la belle Comtesse, qui sera fort aise de savoir que vous l'aimez toûjours. J'ai reçu ici votre Lettre de Bussy. Vous me parlez fort bien en vérité de Racine & de Despreaux. Le Roi leur dit il y a quatre jours: Je suis fâché que vous ne soyez venus à cette derniére campagne, vous auriez vû la guerre, & votre voyage n'eût pas été long. Racine lui répondit: Sire, nous n'avions que des habits de ville, nous en commandâmes de campagne; mais les Places que vous attaquiez furent plûtôt prises que nos habits ne furent faits. Cela fut reçû agréablement. Vous savez que le Roi a fait Monsieur le Tellier Chancelier, ce choix a plû à tout le monde. Il ne manque rien à ce Ministre pour être digne de cette place. Voilà une famille bien heureuse, ma Niéce de Colligny en devroit être. Cependant voici un peu de fiévre quarte qui fait voir qu'elle est encore des nôtres. Ce que vous dites de la vieille Puisieux qu'elle n'en devoit pas faire à deux fois, quand elle fut si malade un peu avant la maladie dont elle est morte, me donne le paroli. Je ne suis pas encore bien consolée de cette après-dînée que nous passâmes sur le bord de cette jolie riviere sans y lire vos *Mémoires*. J'aurai de la peine à m'en passer jusqu'à l'année qui vient. Si je meurs entre-

ci & ce temps là, je mettrai ce regret au rang de ceux que j'aurai de quitter la vie. Nous parlons souvent le bon Abbé & moi de votre chere, de l'admirable situation de Chaseu, & enfin de votre bonne compagnie; & nous disons qu'il est fâcheux d'en être séparez quasi pour jamais.

COUPLET DE CHANSON.

Envoyé par le Comte de Bussy à Madame de Se . . . .

JAMAIS *douceurs vous ne me dite,*
Tant que je suis à vos genoux;
Mais aussi-tôt que je vous quitte,
Vous m'écrivez d'un stile doux.
Quoi? serai-je le seul, Carite,
Qui soit aise éloigné de vous?

CCCX. LETTRE.

De Madame de Se . . au Comte de Bussy.

A Paris, ce 6. Novembre 1677.

IL est vrai, Monsieur, je ne vous ai point dit de douceurs à Paris; mais vous n'en êtes pas encore quitte. J'irai à Bussy quelque jour vous en conter, & vous ne pourrez là vous en défendre, car je serai toute seule, & vous moins occupé. En attendant je vous en écrirai tant que je pourrai. Et peut-on vous dire autre chose, après vous avoir bien parlé d'honneur, d'estime, enfin de tout ce qui vous est du? Vous avez encore

encore d'une autre ſorte de mérite, qui inſpire quelque choſe qu'on ne vous diroit jamais ſi vous étiez un homme comme un autre. Mais qui ſera ce qui ſe mêlera de trouver à redire qu'on vous aime de tout ſon cœur ? Pour moi je n'en fais point la petite bouche; & tant qu'il vous plaira de me l'entendre dire, vous en aurez le plaiſir. Mais vous me parlez là-deſſus avec tant de modeſtie, que j'apprehende que cela ne vous en donne pas beaucoup, (je dis du plaiſir.) Enfin, Monſieur, ma perſéverance vous touchera ſans doute, & quand vous connoîtrez bien mon cœur, vous ne pourrez peut-être pas vous diſpenſer de répondre aux ſentimens qu'il a pour vous. Et pour vous montrer, Monſieur, qu'ils ſont fort tendres, & que je ne ments point, c'eſt qu'il faut que je vous embraſſe. Vous allez être bien étonné, & Madame de Colligny auſſi : mais enfin je ne ſaurois m'en empêcher, quand je ſonge que vous êtes ſon pere, & l'homme du monde le plus aimable. Monſieur votre fils en rira auſſi avec votre permiſſion : mais je ne m'en ſoucie guéres. Riez-en tout tant que vous êtes, ce qui eſt écrit eſt écrit.

CCCXI. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 2. Novembre 1677.

JE vous trouve de très-bon goût, Madame, de préferer tous les differens aurores de l'Automne

* *A la Lett. CCCIX.*

tomne au vert du Printems ; mais je remarque un peu d'amour propre dans ce jugement : c'eſt adroitement dire que vous avez plus de merite que la jeuneſſe ; & ma foi vous avez raiſon, car la jeuneſſe n'a que du vert ; & nous autres gens d'arriere ſaiſon nous ſommes de cent mille couleurs, les unes plus belles que les autres.

Je ne doute pas que Monſieur de Tellier ne rempliſſe auſſi bien la Charge de Chancelier qu'il a fait celle de Secretaire d'Etat. Vous avez raiſon de vous récrier ſur la bonne fortune de cette famille. Elle eſt au dernier dégré. Vous dites plaiſamment que votre Niéce de Colligny eſt ſi heureuſe qu'elle en devroit être. Il eſt vrai auſſi que ſon bonheur vient plûtôt de ſa modération que de ſes grandes richeſſes. Vous avez raiſon de dire que la fiévre quarte de Madame de Colligny fait un peu voir qu'elle eſt encore des nôtres. Elle l'a jugé ainſi, & cela l'a mortifiée. C'eſt Alexandre qui connoît par ſa bleſſure qu'il n'eſt pas fils de Jupiter comme il l'avoit crû. Vous verrez ce que vous ſouhaitez tant de voir ; mais n'allez pas auſſi vous figurer un ſi grand plaiſir, car j'aurois trop de peine à remplir votre attente. Adieu ma chere Couſine.

CCCXII. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de S . . .

A Buſſy, ce 7. Novembre 1677.

SAVEZ-VOUS bien, Madame, qu'on offenſe quelquefois les gens à force des douceurs? Je

* *A la Lettr. CCCX.*

Je ne dis pas ſeulement des douceurs venant d'une perſonne deſagréable (cela s'en va ſans dire,) je dis même des douceurs venant d'une fort aimable perſonne. Il y faut du myſtere & de la rareté ; & ce qu'il y a dans votre Lettre, bien ménagé, m'auroit fait de grands plaiſirs pendant trois mois. Vous voulez que toute ma famille ſoit notre confidente : le moyen de croire que ce ſoient là des faveurs ? Cependant; Madame, vous vous moquez ſi joliment de moi, que je ſerois bien fâché que cela finit. Aimez-moi donc bien ; embraſſez-moi tant que vous voudrez ; pouſſez les choſes à l'extremité, je m'abandonne à vous ; & en attendant que vous me veniez dire ici tout ce que vous avez ſur le cœur écrivez le moi, Madame, vous me ferez un très-grand plaiſir ; car ſi vous ne me prouvez pas vôtre paſſion, vous me faites voir bien de l'eſprit, & je ſuis l'homme du monde qui entend auſſi-bien raillerie, & qui aime le plus à badiner.

CCCXIII. LETTRE.

De Madame de Se.... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 10. *Novembre* 1677.

OUI, Monſieur, je ſai bien que l'on offenſe quelquefois les gens à force de douceurs, & que bien ſouvent méme on les en dégoute: mais je me doutois bien auſſi que celles que je vous contois ne feroient pas un ſi méchant effet, Ce n'eſt pas que je ſois une beauté ; mais c'eſt que

que vous les méritez si bien, & que je vous les disois de si bon cœur, qu'il me sembloit que vous les deviez recevoir de même. Il est vrai que vous en auriez eu pour plus de trois mois d'une autre qui les auroit sû ménager. Pour moi, je n'y entens rien. On voit bien que je ne suis pas coquete, & que c'est la belle passion toute pure qui me fait parler sans art & sans conduite. Car enfin en peut on avoir une plus sotte que de mettre toute votre famille dans ma confidence ? Vous avez bien raison de me le reprocher. Mais cachons-lui le reste, Monsieur; j'y consens. Ce ne sera pas le pire, si cela continuë comme il a commencé. Il nous sera pourtant difficile de nous passer de Madame de Colligny. Elle me paroît bonne personne & assez discrete. Gardons-là, Monsieur, si vous m'en croyez; car il nous en faut une de cette sorte. Donnez-lui donc quelque matiére de votre part; jusqu'ici je ne lui en ai pas mal fourni de la mienne. Mais si vous croyez que ce soit assez de me dire que vous me permettez que je me moque de vous, parce que je le fais joliment, vous vous trompez, Monsieur, ce n'est pas là mon compte. Vous me faites trop d'honneur d'un côté, je l'entens comme je le dois; mais de l'autre je veux être embrassée s'il y a moyen. Mandez-moi donc, Monsieur, ce que vous pouvez faire là-dessus; & en attendant je continuerai à vous divertir, puisque vous voulez bien m'assurer que mes Lettres ne vous déplaisent pas.

CCCXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M. . .

A Buſſy, ce 11. Novembre 1677.

JE ne comprens pas pourquoi je ne ſuis pas ami de la Princeſſe M*** car perſonne ne l'eſtime plus que je fais ſur tout ce que j'en ai ouï dire. Je n'irai point à Paris que je n'aye l'honneur de la voir ; & je lui promets de lui faire encore meilleur viſage que ne lui fait mon portrait, auquel vous dites qu'elle rend ſouvent viſite. Je ſuis fort fâché de ne ſavoir pas le vieux langage pour l'en entretenir puiſqu'elle l'aime : mais je ſai parler bon François. Si elle agrée que je lui diſe en cette Langue à quel point je ſuis ſon admirateur, je n'y manquerai pas.

CCCXV. LETTRE.

De Madame de Gouville au Comte de Buſſy.

A Paris ce 13. Novembre 1677.

SI vous n'aviez pas ici, Monſieur, la plus jolie, la plus aimable & la plus ſpirituelle fille du monde, (mais vous n'en faites point d'autres, car on dit des merveilles de celle que vous avez auprès de vous,) je m'empreſſerois plus que je ne fais à vous mander des nouvelles; mais je m'en repoſe ſur Madame de Rabutin. Je vous aſſure que je trouverois d'ailleurs mon compte

compte à recevoir de vos Lettres, car outre le goût particulier que j'ai pour tout ce que vous écrivez; vous me flattez si agréablement que votre commerce me paroît encore plus agréable.

CCCXVI. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à Madame de S...

A Bussy, ce 15. Novembre 1677.

VOUS voulez être embrassée, dites-vous, Madame, & vous me demandez ce que je puis faire là-dessus ? Voilà une belle demande! Ne savez-vous pas bien que je suis né pour faire l'amour, & que je me pique d'avoir le gout bon? Après cela pouvez-vous douter que ma passion ne reponde à la vôtre? Il me reste seulement un peu de honte que vous m'ayez prévenu. Mais je rencherirai si fort sur vos tendresses à l'avenir, que je remettrai les choses en état où elles doivent être; & dès l'heure qu'il est même je suis en d'aussi grandes avances auprès de Madame de Colligny que vous: car outre qu'elle voit mes Lettres aussi bien que les vôtres, je lui dis fort souvent que je vous trouve une des plus jolies femmes de France, & d'un commerce aussi agréable. Mais sur quoi je ne finis point, c'est sur la bonté de votre cœur. Quoi qu'on ne puisse trop le loüer, je ne sai si dans le plaisir que j'ai à le faire, il n'entre point un peu d'amour propre. Enfin je le regarde comme un bien à quoi j'ai grande part.

* *A la Lett. CCCXIII.*

CCCXVII.

CCCXVII. LETTRE.

Du Comte de Limoges au Comte de ...

A Fribourg, ce 16. *Novembre* 1677.

POUR répondre à votre Lettre*, Monsieur, je vous dirai qu'au combat de Cavalerie que nous gagnâmes près de Saverne, ce furent les ennemis qui le commencerent, en poussant nos gardes ordinaires; que nous n'eûmes jamais dessein de nous engâger dans une si grande affaire, & que ce qui fit que les ennemis furent toûjours plus forts que nous, fut, à mon avis, que comme ils s'étoient préparez, ils avoient fait venir toute la Cavalerie de leur aîle droite, & quelques-uns de leurs Dragons. Pour vous rendre compte maintenant de notre entreprise de Fribourg, je vous dirai, Monsieur, que le Lundi 7. de Novembre Monsieur le Maréchal de Crequi fit marcher son armée, qui étoit séparée dans des quartiers de fourage, & lui fit passer le Rhin le 8. sur un pont qu'il avoit fait faire à une demi lieuë de Brisac. Le même jour il s'avança avec la Brigade de Beaupré, celle de la Maison du Roi, & celle d'Abijoux Infanterie, pour investir Fribourg. Les ennemis ne sortirent point; notre Infanterie se logea dans un village qui sert de Fauxbourg à la Ville du côté du Château. Il y avoit pourtant quinze cens hommes dans la Place, & le Regiment de Coniac Cavalerie. Fribourg est une assez grosse Ville,

* *Lett. CCXCVIII.*

Ville, au pied des Montagnes Noires d'un côté; de l'autre il y a une plaine d'une demi-lieuë au plus, & au delà ce sont des bois dont les défilez sont extrêmement difficiles. Cette Place est fermée par un bon fossé, & une assez bonne muraille fortifiée de demi-lunes, de chemins couverts, & de glacis de trois côtez. Du quatriéme qui est le côté du Château, il y a un grand fauxbourg fermé d'une bonne muraille, flanquée de bonnes grosses tours & d'un fossé sec assez large & creux d'environ deux toises. Ce fut par là que nous l'attaquâmes. Le Château est à mi-côté d'une figure irréguliére. Il y a trois bastions à la premiére envelope sur le roc, le fossé qui est large & profond étant taillé dedans avec mille chicanes. La seconde envelope est élevée au dessus de l'autre, & est encore fort bonne. Tout au haut de la montagne est une grande redoute de pierre très-bonne, avec une demi-lune devant bien fraisée & palissadée. Mecredi 9. toute l'armée arriva devant Fribourg, & ce soir-là on ouvrit la tranchée. Le 14. la Place se rendit. Le Maréchal de Crequi ne voulut recevoir le Gouverneur Schits à composition, qu'il ne lui rendit aussi le Château; ce qu'il fit avec la plus grande bonté du monde, car on ne peut pas y être moins forcé qu'il y étoit. Nous y avons perdu environ cent hommes, & eu presque autant de blessez. Le Comte de Busset Lieutenant d'Artillerie, y a été tué. La Freseliere autre Lieutenant de l'Artillerie, blessé assez dangereusement. Le Marquis de la Ferté a eu une grande contusion à la cuisse.

CCCXVIII.

CCCXVIII. LETTRE.

* Réponse de Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, *ce* 8. *Decembre* 1677.

MA fille eſt ici ; mais comme il n'y a pas un plaiſir pur en ce monde, la joye que j'ai de la voir eſt fort troublée par le chagrin de ſa mauvaiſe ſanté. Imaginez vous, mon pauvre Couſin, que cette petite jolie perſonne que vous avez trouvée ſi ſouvent à votre gré, eſt devenuë d'une maigreur, & d'une délicateſſe qui la rend une autre perſonne; & ſa ſanté eſt tellement altérée, que je ne puis y penſer ſans en avoir une véritable inquiétude. Voilà ce que le bon Dieu me gardoit en me redonnant ma fille. Je ferois des réflexions d'ici à demain. Il vaut mieux vous demander des nouvelles de notre Veuve : comment elle ſe trouve de ſa fievre quarte, & ſi l'hiver joint avec ce triſte mal ne fait pas un grand trouble à la tranquillité de ſa vie. Il n'y en a guéres qui ſoit exempte de nuage. Je vous la recommande, & vous à elle. Il ne faut que le bonheur d'une ſi douce ſocieté pour adoucir toutes les peines. Croiriez-vous bien que je ne ſai point de nouvelles ? La priſe de Fribourg nous a comblé de joye & de gloire, & a contraint le Gazetier d'Hollande d'avouër bonnement; Qu'il n'y a pas le mot à dire ſur la campagne du Roi: que trois grandes Villes priſes, une

* *A la Lett*, *CCCXI*,

une Bataille gagnée, & Fribourg pris pour dire adieu aux Allemans, eſt une ſuite de bonheur ſi extraordinaire, qu'il n'y a qu'à l'admirer. Je trouve ce ſtile fort plaiſant. Adieu mon cher Couſin, aimons-nous toûjours bien, nous ne ſaurions mieux faire. J'en dis autant à ma Niéce.

CCCXIX. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte Buſſy.

A Paris, 8. *Decembre* 1677.

IL y a long-tems que je n'ai eu l'honneur de vous écrire, Monſieur. C'eſt qu'il y a des jours où je ſuis incapable de tout, & où c'eſt beaucoup faire à moi que de vivre. Cela m'eſt arrivé pluſieurs jours de poſte; mais enfin j'éprouve qu'il ne faut pas ſe laiſſer abbattre, au contraire il faut faire des efforts pour ſe relever. Monſieur de L.... Madame de L.... ont fait un Roman des galanteries de la Cour de Henri II. Rien n'eſt mieux écrit. Le premier Préſident de Lamoignon vient de mourir. Il n'a été que deux jours malade. Le public & vous, Monſieur, faites là une grande perte.

CCCXX.

CCCXX. LETTRE.

De Madame de M * * * au Comte de Bussy.

A Paris, *ce* 10. *Decembre* 1677.

VOus avez raison, Monsieur, je devois toûjours vous écrire, & je vous crie merci de ne l'avoir pas fait; mais à l'avenir Dieu sait si je serai plus exacte, au moins dans le moment que je vous écris j'en ai l'intention. Madame votre femme vous peut apprendre les loüanges que vous donna hier une grande Princesse chez qui nous soupâmes toutes deux. Vous devinez aisément qui c'est, & vous savez qu'elle rend toûjours justice à votre mérite, & à celui de votre aimable Marquise, qui lui plaît fort. Je lui fais mille amitiez & je meurs d'envie de l'embrasser & vous aussi, Dieu me pardonne; supprimez cette ligne à nos neveux, car mon honneur coureroit grand risque, si elle demeuroit à la postérité.

CCCXXI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Scuderi.

A Bussy, *ce* 11. *Decembre* 1677.

*VOus avez raison, Madame, de dire que l'abbatement ne sert de rien, & qu'il n'en

* *Voyez Lett. CCCXIX.*

faut point avoir: mais il n'eſt pas toûjours volontaire ; & quand il vient de maladie, il eſt bien difficile d'y réſiſter. J'admire le monde, c'eſt-à-dire, je le mépriſe fort, quand je fais réflexion ſur la mort du pauvre Premier Préſident que voilà déja oublié, & ſur tous ces mariages que vous me mandez. Meſſieurs de Lamoignon ſont préciſement abîmez de douleur, & ne croyent pas ſe pouvoir jamais conſoler. Les gens qui ſe marient par inclination ſont tranſportez de joye, & ne croyent pas jamais avoir d'affliction; cependant les uns & les autres ſe trompent. Les peines & les plaiſirs ſe ſuivent néceſſairemeut dans la vie, mais les peines ſont bien plus fréquentes, comme dit le Proverbe: *Pour un plaiſir, mille douleurs.*

CCCXXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Lamoignon.

A Buſſy, ce 12. *Decembre* 1677.

LA mort de Monſieur, votre Pere, Monſieur, m'a outré de douleur. Vous ſavez les raiſons que j'ai de regretter cette perte; & je vous aſſure que votre douleur n'en eſt pas une des moindres ; car les mêmes liens qui m'attachoient à lui, m'attachent à vous ; & l'on ne peut pas être plus que je ſuis, votre, &c.

CCCXXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Buſſy, ce 12. Decembre 1677.

AH, mon Reverend Pere, quelle perte venons nous de faire! & où trouverons-nous jamais un ami qui ait l'eſprit & le cœur fait comme Monſieur le Premier Préſident de Lamoignon? Vous me demandez par votre derniére Lettre des réflexions ſur les choſes du monde. Helas! mon R. Pere. je ne croyois pas en avoir de ſi triſtes à vous faire. Mais enfin je vous dirai que jamais aucun événement ne m'a plus détaché du monde que celui-ci. Monſieur le Premier Préſident paroiſſoit avoir la ſanté d'un homme de trente ans. Il étoit dans un grand poſte, & ſur le point de monter plus haut. Il étoit heureux en ſes enfans & en ſes biens. Enfin il jouïſſoit d'une grande fortune qu'il devoit à ſa vertu; ce qui eſt bien rare: & tout cela le quitte en deux jours avec la vie. Ah, mon R. Pere, que les Jugemens de Dieu ſont incompréhenſibles! Combien voïons-nous de gens heureux juſqu'à l'extrême vieilleſſe, qui ſont bien éloignez de la vertu de notre ami? Je ne finirois point, ſi je voulois vous dire tout ce que cette mort me fait penſer. Le bon Dieu ſoit notre conſolation, vous en avez beſoin avec toute votre ſageſſe; car vous aimiez ce grand homme autant qu'il le méritoit: pour moi, je ne l'oublierai jamais.

CCCXXIV. LETTRE.

*Réponse du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 13. *Decembre* 1677.

CE que vous me mandez de Madame votre fille m'afflige extrêmement, Madame, pour ſon interêt & pour le vôtre ; car je vous aime fort toutes deux. Cependant, Madame, il en faut avoir grand ſoin. Il la faut ſur tout réjouïr. Voilà ce que je fais à votre Niéce ; & ce remede a ſi bien operé, que ſa fiévre eſt ſur ſes fins. Mais auſſi de votre côté, Madame, aidez-vous un peu à vous conſoler en attendant que vous ayez de véritables ſujets d'être contente. Pour cela regardez la Maiſon du Premier Préſident ; il n'y a pas quinze jours que vous euſſiez voulu changer le repos de votre eſprit contre celui de ſa femme. Aujourdhui elle voudroit bien que ſon mari ne fût que dans une extrême maigreur. Il n'y a gueres de gens ſi malheureux qui ne le ſoient moins par la comparaiſon de quelques-uns plus miſérables qu'eux. Dieu & la Raiſon ſont de grands Médecins. Mais cela eſt plaiſant, que je m'embarque à vous dire pour une ſimple maigreur tout ce qu'on dit pour les plus grands malheurs. C'eſt vous qui m'avez ſurpris en vous lamentant pour cela, comme ſi c'étoit un mal incurable. Cependant je ſuis aſſuré que le plaiſir de vous voir, & d'être à Paris rengraiſſeront avant qu'il ſoit deux mois Madame votre fille. Un peu de célibat ſe-

* *A la Lett. CCCXVIII.*

seroit encore fort salutaire, mais souvent le remede est pire que le mal.

La Gazette d'Hollande est plaisante de parler de bonne foi, comme elle fait. Madame de Colligny dit que si la prise de Fribourg a été pour dire adieu aux Allemans, la prise de S. Guilain est pour prendre congé des Espagnols. Il est vrai que le Roi est admirable en ses conquêtes, & il ne faut pas que ses Généraux s'en estiment beaucoup plus. Il les conduit par ses ordres quand il est à l'armée; & quand il n'y est pas, les mesures justes qu'il prend, jointes à sa bonne fortune, les font réussir en toutes leurs entreprises. Si ces Messieurs ne pensent pas ce que je dis, ils s'en font accroire.

Il faut que je vous entretienne de mes prospéritez, Madame; ce discours ne sera pas long. Le Roi vient de donner une Compagnie de Cavalerie toute faite dans le Regiment de Cibours à mon fils. Comme je prétens avoir été agréablement distingué en cette rencontre, je viens d'en faire mon remerciement au Roi, dont je vous envoye la copie.

SIRE,

Je viens d'apprendre que V. M. avoit fait la grace à mon fils aîné de lui donner une Compagnie de Cavalerie. Elle trouvera bon, s'il lui plaît, que je lui en rende mille graces, & que je lui dise qu'il n'y a qu'elle qui sache comme il faut donner pour obliger sensiblement en prévenant les demandes. Elle me permettra encore de lui dire qu'elle est la seule au monde qui ne confond pas en la même personne le merite & les défauts. Il y a douze ans que je suis en disgrace par ma mau-

mauvaise conduite ; cependant, SIRE, *V. M. se souvenant que je l'ai bien & long temps servie, m'a fait l'honneur de me distinguer des autres exilez par des permissions d'aller à Paris, qu'elle m'a donné de temps en temps pour mettre ordre à mes affaires, & aujourdhui elle récompense en la personne de mon fils quelques-uns de mes services. Ah !* SIRE, *que ne puis je m'aller jetter à vos pieds. en fondant en larmes de tendresse & de reconnoissance, & en suppliant V. M. comme je fais, de tout mon cœur, de se souvenir du fils que j'ai dans l'Eglise, ainsi qu'elle a fait de son frere ainé? Encore une fois,* SIRE, *trouvez bon que je dise à V. M. que faire du bien à un homme heureux que tout le monde aide à élever c'est l'ouvrage des Princes ordinaires ; mais qu'il n'appartient qu'au plus grand Roi qui fut jamais, de remarquer ce qu'il y a de bon dans un malheureux, de l'en récompenser, & de surprendre le public en lui faisant justice. Je la demande à V. M.* SIRE, *mais je lui demande grace en même tems, & sur tout celle de me croire avec le plus profond respect du monde, &c.*

A Bussy, ce 12. Decembre 1677.

CCCXXV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M * * *.

A Bussy, ce 14. Deeembre 1677.

* VOus avez raison, Madame, de dire, alors que vous m'écriviez, que vous avez in-

* *Voyez Lett, CCCXX.*

intention d'être plus exacte à l'avenir. Il ne faut répondre de rien ; nous connoissons des gens qui promettoient autrefois de la fidelité & qui n'en ont guere eu. Il n'y a point de loüanges dont je fasse plus de cas que celles de la Princesse dont vous me parlez, car outre qu'elles honorent beaucoup, c'est qu'on ne peut pas dire que je me les sois attirées par mes soins & par mes flatteries. La Marquise est aussi fort sensible à l'honneur que cette Princesse lui fait & aux assurances de votre amitié. Au reste, Madame, pourquoi ne voulez-vous pas que la postérité sache que vous avez eu envie de m'embrasser ? Croyez-vous que le commerce que nous avons ensemble, ne lui fera pas voir que nous nous sommes fort aimez, elle verra bien de la tendresse dans vos Lettres. Prenez l'affaire au pis, Madame, & songez que ce n'est pas un grand malheur pour une Dame de n'avoir d'autre confidente que la postérité.

CCCXXVI. LETTRE.

* Réponse du Pere Rapin au Comte de Bussy.

A Paris, ce 26. Decembre 1677.

IL est vrai, Monsieur, que c'est un coup de foudre que cette mort pour les amis & pour la famille du grand homme que nous pleurons ; mais c'est un coup de grace pour lui. Il y avoit deux ans qu'il se préparoit à mourir ; cependant avec la santé qu'il avoit, sa mort est plus surpre-

* A la Lett. CCCXXIII.

nante que celle de Monsieur de Turenne. Il n'y eut jamais une plus belle ame jointe à un plus bel esprit. Mais enfin, Monsieur, le plus grand de tous les éloges, est que le peuple l'a pleuré; & chacun s'est plaint de sa mort comme de la perte d'un ami, ou de celle d'un bienfaicteur. Pour vous, Monsieur, vous y avez perdu un ami tendre & sincere, il vous connoissoit pour un homme droit & d'un esprit extraordinaire, & il vous aimoit parfaitement. Je pense à faire quelque chose qui puisse le faire connoître à ceux qui ne l'ont pas vû, & à la postérité. Au nom de Dieu, Monsieur, aidez-moi de vos lumiéres; vous l'avez connu & vous l'avez compris; cette honnêteté & cette grandeur d'ame, cette sagesse, cette modestie, cet homme qui ne faisoit point de fautes parmi les écueils du Palais & de la Cour; car vous connoissiez tout cela; ayez la bonté d'y faire quelques réflexions, & de me mander vos pensées. Vous devez cela à l'amitié que vous aviez pour lui, & à celle que vous me faites l'honneur d'avoir pour moi. Je m'y attens, car je connois votre cœur.

CCCXXVII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, ce 2. Janvier 1678.

J'AI eû une grande joye, mon Cousin, de la Compagnie que le Roi a donnée au Marquis de Bussy; & j'ai trouvé que c'étoit une distinction & un bon augure pour l'avenir. Vos Lettres sont bonnes de toutes façons, parce que vous

vous les faites fort bien, & qu'elles vous obtiennent une partie des choſes que vous demandez. Je vous ſouhaite l'autre ; & en un mot, mon cher Couſin, tout ce que vous deſirez. Pour moi, je croi comme vous, que pour les malheureux, il n'y a qu'à vivre. Adieu mon Couſin. Le P. Rapin a été déſolé de la mort du Premier Préſident de Lamoignon.

CCCXXVIII. LETTRE.

Du Pere Bouhours au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 4. Janvier 1678.

VOus jugez aiſément par vous-même, Monſieur, combien la mort de M. le Premier Préſident nous a accablez. C'eſt un coup de foudre plus ſurprenant que le coup de canon qui emporta M. de Turenne. Il n'eſt pas étrange après tout qu'un Général qui doit tout voir, ſoit frappé du canon plûtôt même que du mouſquet ; mais qu'un homme plein de ſanté qui n'eſt point vieux, meure tout à coup d'un tranſport au cerveau ſans qu'on en voye aucune cauſe, c'eſt ce qui me paroît effroyable. J'avois perdu quinze jours auparavant une de mes amies chez laquelle j'avois paſſé le mois de Septembre à la campagne, qui étoit une femme très-raiſonnable & qui avoit de ces ſantez brillantes qui font qu'à plus de quarante ans on ne paroît pas en avoir trente ; elle a été emportée à peu près comme Monſieur le Premier Préſident & eſt morte ſans penſer mourir. Je

vous avouë, Monſieur, que ces triſtes évenemens m'ont rempli l'eſprit de penſées bien contraires à celles que je vous ai communiquées dans ma derniere Lettre. Le chagrin m'a rendu pareſſeux, & même un peu bête; mais il ne faut pas ſe laiſſer abattre, & je prétends reprendre mon deſſein au premier jour. Ce que vous m'en dites me donne courage, il me ſemble que je ne riſquerai rien en m'embarquant ſur votre parole. Je ne ſaurois finir ſur Monſieur le Premier Préſident & ce qui m'y engage, c'eſt que je ſai le plaiſir que cela vous fait d'en parler. Il fit ſon teſtament l'année paſſée à Baſville, il ne liſoit de Livres de dévotion que ceux qui parloient de la mort. Il écrivit à Meſdames ſes filles de Sainte-Marie, cinq ſemaines avant que de mourir, une Lettre qui eſt une vraye prophetie de ſa mort. A l'ouverture qu'il fit au Parlement, trois ſemaines avant que de mourir, il fit un Diſcours ſur ce qu'on ne penſoit pas aſſez à la mort, quoique depuis deux ans il ſe portât bien mieux qu'il ne faiſoit auparavant; il ne ſe ſentit preſque pas mourir. Dieu nous a donné en cette rencontre une marque de ſa colere. Nous n'étions pas dignes dans le miſérable ſiecle où nous vivons de poſſeder plus long tems un ſi grand homme. Le Roi ne s'eſt point encore expliqué ſur celui qui remplira ſa place. Il a beau y penſer, il ne trouvera jamais perſonne qui puiſſe effacer un ſi grand Magiſtrat. Conſervez-vous, Monſieur, pour le Pere Rapin & pour moi, & ſongez qu'un ami de votre mérite eſt ſeul capable de conſoler de la perte que nous venons de faire.

CCCXXIX. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Bussy, ce 5. Janvier 1677.

UNE égratignure avec du chagrin fait plus de mal que la fiévre quarte avec un esprit content d'ailleurs. Je vous parle ainsi, ma chere Cousine, parce que je croi que tous les maux de la belle Comtesse viennent de vous avoir quittée; qu'elle aime à vivre, & à vivre gayement. Je ne lui conseille rien que je n'aye pratiqué depuis douze ans. Personne n'est plus sensible que moi: Aussi tant que j'ai fait le mutin contre ma mauvaise fortune, j'ai souffert comme un damné, & j'ai tellement agrandi mes maux par l'impatience, que j'eusse crevé dans la Bastille, si un mois avant que d'en sortir, je ne m'étois soumis à tout ce qu'il plairoit à Dieu de faire de moi. Cette résignation me donna de la gayeté, & me sauva de l'opération à quoi les Chirurgiens m'avoient alors condamné. Depuis ce temps-là, Madame, vous ne doutez pas que m'étant bien trouvé de la patience & de la gayeté, j'ai souvent usé de ce remede; & il m'a mis en état, qu'ayant perdu mes services de plus de trente années, le retour de la fortune m'est quasi indifferent, & que même je n'ai bien goûté la vie que depuis ma disgrace. Voilà ma recepte que j'envoye à la belle Provençale, ma chere Cousine. Je ne pense pas que la difference qu'il y a en nos temperamens, empêche mon

* *Voyez Lett. CCCXXVII.*

mon remede de lui servir; il me paroît qu'il peut être utile à tout le monde.

Il est certain que pour les malheureux, il n'y a qu'à vivre. Comme on ne perd au jeu que faute d'argent, on ne demeure en disgrace que faute de vie. Je croi vous avoir déja dit cela, Madame : mais je vous supplie de trouver bon que je le répete aujourdhui. Vous serez bien heureuse si je ne vous le redis pas encore dix fois.

Le Pere Rapin est extraordinairement affligé de la mort du Premier Président, mais gueres plus que moi. Je savois qu'il m'aimoit autant qu'homme du monde; & vous savez comment j'ai le cœur fait pour ceux de la tendresse desquels je suis bien persuadé. Adieu, ma chere Cousine; je ne vous dis pas que je vous aime, cela s'en va sans dire. Faisons desormais sur cela comme les gens qui parient, & qui veulent s'épargner la peine de remettre au jeu. Aimons-nous sans nous le dire jusqu'au dédit.

CCCXXX. LETTRE.

De Madame de M*** au Comte de Bussy.

A Paris, ce 8. Janvier 1678.

JE vous ferai bien voir, Monsieur, que je n'ai pas seulement de bonnes intentions, mais encore que je les executerai. Vous m'en devez savoir quelque gré après le hazard que je cours. Quoiqu'il en soit, si la posterité me soupçonne de vous avoir aimé un peu trop tendrement, au moins loüera-t-elle ma constance

&

& mon bon goût. Elle ne ſauroit me refuſer cela, & j'abandonne le reſte pour avoir le plaiſir d'entretenir un commerce auſſi agréable que le vôtre, Je vous dirai encore une fois que Madame *** n'a nulle galanterie. Ce ſont ſes ennemis qui l'ont chargée de cette iniquité, & ſur cela j'admire le monde qui avant ceci la trouvoit une perſonne achevée; aujourdhui qu'elle a des ennemis puiſſans, on la trouve toute pleine de deffauts. Madame de * * * a rompu le mariage de ſon fils, diſant qu'il n'y étoit pas propre. Cela lui fait croire que ſa mere ne veut pas qu'il ſe marie, afin que ſon bien paſſe à ſa ſœur; & là deſſus il dit, que de peut de n'avoir point d'enfans, il veut épouſer une fille groſſe.

CCCXXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Bouhours.

A Buſſy, ce 9. Janvier 1678.

* L'ESTIME & la ſincere amitié que feu Monſieur le Premier Préſident de Lamoignon m'a témoignées pendant les dernieres années de ſa vie, m'ot obligé de l'aimer de tout mon cœur tant que je vivrai, & le commerce que j'ai eu avec lui, qui m'a fait plus particulierement connoître ſon mérite & ſa vertu, m'a donné pour lui la plus grande eſtime du monde. Si je puis jamais trouver des occaſions de la lui témoigner par mes diſcours ou dans mes

* *Voyez Lettre CCCXXVIII.*

Mémoires, je n'y manquerai pas. On peut étendre l'éloge que vous en faites dans la Lettre que vous m'en écrivez, mais on n'y peut rien ajouter. Notre ami le Pere Rapin ne sauroit avoir un plus beau dessein que celui d'écrire une aussi belle vie que la sienne. Je prétens vous écrire souvent à tous deux, mon Révérend Pere, & ne le guere faire sans vous parler de notre pauvre ami. Si j'étois assez heureux pour en parler dignement je trouverois bon d'être cité, non pas pour ajouter quelque ornement à son histoire, mais pour faire voir ma reconnoissance. Le tems que le Roi met à nommer un Premier Président, fait bien voir qu'il a été surpris de sa mort, & cette lenteur honore fort sa mémoire.

CCCXXXII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere Rapin.

A Bussy, ce 9. Janvier 1678.

* VOUS avez raison, mon Reverend Pere, de dire que la mort de Monsieur le Premier Président de Lamoignon est plus surprenante que celle de Monsieur de Turenne. A quelle santé se fiera-t-on, quand on voit un homme d'un bon tempérament, frais, blanc, vermeil, & sobre, mourir subitement? Il n'appartient pourtant qu'à lui de mourir ainsi; car il vivoit en l'état où les Saints meurent. La mort de notre amie fait encore peur, mon R. Pere, il faut être fou pour ne pas trembler quand on voit cela; cependant il se faut rassurer pour avoir l'esprit libre, & se servir de cette peur seulement pour

* A la Lett. CCCXXVI.

pour marcher plus droit. Vous n'avez que faire de me recommander d'avoir ſoin de ma vie, mon interêt eſt trop joint à celui de mes amis pour la négligler. Je n'en étois autrefois prodigue que pour le ſervice du Roi, je la ménagerai maintenant qu'il n'en a plus que faire. Je ſai bien qu'il n'eſt rien tel que de vivre. Prenez donc garde que vos études continuelles ne vous avancent pas vos jours; car nos plaiſirs y contribuent quelquefois autant que nos peines; & cependant le plus grand plaiſir qu'il y ait au monde, c'eſt celui de vivre.

CCCXXXIII. LETTRE.

De Madame de S . . . au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 10. *Janvier* 1678.

* JE ſuis contente, Monſieur, & je me tiens pour embraſſée, ou peu s'en faut; car quand on écrit ce que vous m'écrivez, il n'y a plus qu'à me tenir pour me donner cette marque de votre tendreſſe; mais ce qui m'en plaît davantage, c'eſt qu'il me ſemble que vous ne vous êtes pas fait un grand effort pour m'honorer de celle-là. Il eſt vrai que je vous l'ai demandée avec beaucoup d'empreſſement, & je ne ſai même ſi je ne devrois pas en avoir un peu de honte: car enfin, Monſieur, il ne s'y faut pas tromper; vous êtes bienfait, vous êtes agréable en toute votre perſonne, vous êtes le plus aimable homme du monde, & le plus charmant quand il vous plaît. Là-deſſus je vous aime, je vous

* *Voyez Lettr. CCCXVI.*

vous embrasse, & je veux à toute force que vous m'embrassiez. Cela se peut il honnêtement? Qu'en pensez-vous de bonne foi? Quelque interessé que vous soyez, je vous croi encore plus juste & plus sincere, & vous n'êtes pas encore si embarqué que vous ne puissiez parler librement. Je sai qu'il y a soixante lieuës qui nous séparent; mais enfin on a vû des gens de plus loin s'approcher, & cela peut arriver. Entre nous, en ce cas, Monsieur, que ferions-nous? Dites-le moi; je vous en prie; mais dites-le moi modestement. Vous me promettez de rencherir sur mes tendresses, c'est quelque chose de me le promettre, mais c'est bien plus que vous ne pensez, de me le tenir: vous y serez peut-être assez empêché si vous l'avez entrepris. Au reste, j'aurois été autrefois fort embrassée à répondre aux loüanges que vous donnez à mon cœur; mais depuis que vous y avez une si grande part, il est si fier qu'il ne sauroit consentir que je m'en défende; je l'avois toûjours trouvé noble, mais je vous avoue que la tendresse qu'il a pour vous, l'a tout-à-fait illustré.

CCCXXXIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de M***.

A Bussy, ce 11. Janvier 1678.

* JE vous le dis encore, Madame, j'ai vû des gens aussi bien intentionnez que vous se démentir; mais c'étoient des Maîtresses & vous n'êtes que

* *Voyez Lettre* CCCXXX.

que mon amie. Je ne ſuis pas aſſez heureux pour que vous me ſoyez autre choſe, mais au moins ſur ce pied-là vous durerez plus long-tems. L'exemple de Madame de * * * me fait bien mépriſer les Courtiſans, voyant qu'ils la dénigrent, parce qu'elle a de puiſſans ennemis. Le Roi eſt long-tems à ſe déterminer ſur un Premier Préſident. Il a beau à ſonger, il n'en trouvera jamais un comme mon ami. Si Monſieur de * * * épouſe une fille groſſe, il attrapera bien ſa mere & ſa ſœur, & il ne ſera point attrapé.

CCCXXXV. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris ce 14. *Janvier* 1678.

NOus eûmes l'autre jour une grande converſation Monſieur de Pompone & moi ſur votre ſujet. Je veux épargner à votre modeſtie le détail de tout ce qui fut dit de votre eſprit & de votre mérite, & je vous prie ſeulement de m'envoyer quelque endroit de vos *Mémoires* touchant la guerre, comme par exemple la campagne de Mardicq.

De Monſieur Corbinelli.

N'y manquez pas, Monſieur, à telle fin que de raiſon. J'ai compris par le préſent qu'on a fait à Monſieur votre fils, que l'on vous eſtime infiniment. Je vous conſeille de pardonner votre diſgrace quand on vous en témoignera un fin-

ſincere repentir par de nouveaux bienfaits. Serieuſement, je ne doute nullement que vous n'en reſſentiez des effets à la premiere rencontre. Je ne vous dirai rien de la joye que j'en ai; c'eſt à vous à vous en parler de ma part. Adieu, Monſieur, je vous ſouhaite cette année auſſi heureuſe que vous la méritez, & à Madame votre très-chere & très-aimable fille de Colligny.

CCCXXXVI. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Se . . .

A Buſſy, ce 18. *Janvier* 1678.

VOus m'embaraſſez fort avec vos loüanges, Madame, quoique vous me plaiſiez extrêmement. Si je vous croyois, j'aurois trop de vanité; ſi je ne vous croyois pas, je vous ferois une offenſe. En ces deux extrêmitez pourtant, le moindre inconvenient me paroît de ne vous pas dédire. Hé bien! Je ſuis donc le plus charmant de tous les hommes quand je veux plaire, voilà qui eſt réglé: Si cela eſt, Madame, vous me trouverez tel toute ma vie; car je ſongerai toute ma vie à vous être agreable. Vous me demandez ſi je trouve honnête que vous m'aimiez, que vous m'embraſſiez, & que vous ſouhaitiez que je vous embraſſe. Pour vous parler franchement, Madame, je vous dirai que cela ſeroit fort vilain ſi vous le faiſiez par un ſimple motif d'emportement: mais comme je voi bien que c'eſt une grande paſſion qui vous fait agir, il

* *A la Lett. CCCXXXIII.*

il n'y a rien, à mon avis, de plus honnête. Vous voulez ſavoir après cela ce que nous ferons quand nous nous retrouverons enſemble; cela ſe peut il demander? Rien, ſi nous ne nous aimons plus. Tout, ſi notre paſſion continuë.

CCCXXXVII. LETTRE.

De Monſieur de Lamoignon Avocat General au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 18. *Janvier* 1678.

IL me ſemble qu'il ne me reſte plus rien à perdre, Monſieur, après avoir perdu mon pere, & je commence la plus dure & la plus douloureuſe vie qu'on puiſſe imaginer. Aimez-moi toûjours, Monſieur, & mes malheurs ne diminueront jamais rien des ſentimens que j'ai toûjours eu pour vous.

CCCXXXVIII. LETTRE.

Du Premier Préſident de Dijon au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 18. *Janvier* 1678.

LEs Couriers vont ſans ceſſe à Nimegue & en Angleterrre, & la paix tient à ſi peu, à ce qu'on dit, qu'il y a grande aparence que nous l'aurons bien-tôt. Le Roi, dit on, la veut attendre à la tête de ſon armée, afin que les ennemis ſe mettent plûtôt à la raiſon. Nous nous y mettons de nôtre côté extrêmement.

CCCXXXIX.

CCCXXXIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Buſſy, ce 20. Janvier 1678.

JE vous trouve bien déſolée dans votre Lettre, Madame. Je ne penſe pas pourtant qu'il vous ſoit rien arrivé de fâcheux depuis peu; c'eſt la continuation de votre mauvaiſe fortune qui vous abbat. Soûtenez-vous pour l'amour de Dieu, & pour l'honneur de votre courage; votre fortune s'adoucira; il faut vous aider & eſperer; & cependant il faut avoir de la fermeté, & Dieu changera la conduite de Monſieur votre fils, & avec de la patience & de la réſignation, il vous fera recevoir du ſecours & de la douceur, d'où vous ne recevez à préſent que de l'amertume. Ce n'eſt pas le Chriſtianiſme ſeul qui me fait vous parler ainſi, c'eſt encore la droite Raiſon. Je vous trouve auſſi bien revoltée contre les méchans amis, Madame, & vous avez raiſon; cependant prenez garde que l'amour propre ne vous éxagere leurs manquemens, & que vous n'ayez auſſi quelque tort de votre côté; car il eſt fort naturel & fort ordinaire de condamner les autres pour s'excuſer. Quand je vous parle ainſi, ce n'eſt pas pour mon interêt; car vous m'avez tiré d'affaire par les éloges que vous m'avez donnés ſur l'amitié; mais je ne voudrois pas que vous fiſſiez injuſtice à perſonne. Madame de M **** ne fait peut-être non plus de mal chez Madame de ** qu'à la Charité: tout ce qu'il y a à dire, c'eſt que le prochain n'en eſt pas ſi bien édifié.

fié. Nous avons eu beaucoup de malades ici, & notre Veuve l'eſt encore un peu ; ce ne l'a pas renduë plus chagrine. Quand on a de la gayéte dans l'eſprit, il n'y a que les douleurs & les pertes de gens qu'on aime bien qui puiſſent rendre triſtes. L'un parie pour la paix, & l'autre pour la guerre; & moi je parie pour la guerre & pour la paix de peur de perdre. Je vous aſſure, Madame, que l'une & l'autre me ſont fort indifferentes. Le grand Maître ne perd pas trop à la mort de ſa femme, c'étoit un Veneur qui l'empêchoit de ſe marier. Il ſeroit bien heureux d'avoir la Comteſſe de Guiche, & celle-ci ne ſeroit pas malheureuſe avec lui. Après avoir vû Mademoiſelle de S*** inſpirer une grande paſſion, je croi que tout le monde peut être aimé.

Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſympathies.

Ne vous avois-je pas dit vrai, Madame, quand je vous diſois que Madame Boſſuet eſt une des plus jolies femmes de France? Cela eſt ridicule à l'Amour qu'il ne puiſſe faire qu'on l'aime davantage que Mademoiſelle D**.

CCCXL. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 20. Janvier 1678.

VOus ſouhaitez de voir plus à loiſir quelque choſe de ce que je vous montrai en 1676. à Li-

* Alſa Lett. CCCXXXV.

à Livry, Madame. J'y consens, & je vous rends graces de l'honneur que vous me faites de témoigner par-là que cela vous a diverti. Ce ne sont pas, à mon avis, les seuls évenemens que vous avez envie de voir. Vous savez assez ma campagne de Mardicq. C'est assurément la maniére dont je l'ai écrite qui vous donne de la curiosité; & comme je viens de vous le dire, cela m'est fort honorable. Si vous eussiez mis à mon choix de vous envoyer quelque chose de mes *Mémoires*, je vous aurois plûtôt envoyé ma Guerre de 1651. & de 1652. que celle de 1646. Je n'étois qu'Officier particulier en celle-ci, & j'étois Officier général en l'autre. Mais enfin il faut vous satisfaire; & je vous assure, ma chere Cousine, que ce sera toûjours un de mes plus grands plaisirs.

A Monsieur de Corbinelli.

Je fais ce que vous me conseillez, Monsieur, cele ne sauroit nuire, je ne plains pas mes peines. J'ai fait depuis dix ans, & je ferai encore bien des pas inutiles; mais j'en ai fait quelqu'un qui a servi, & j'en ferai encore bien d'autres. Je croi, comme vous, que l'on se veut racommoder avec moi, & je ne suis pas trop éloigné d'y entendre; car après tout je considere qu'il ne se faut pas faire tenir à quatre quand les gens reviennent de bonne grace. Si l'on continuë d'avoir une bonne conduite avec moi, j'oublierai le passé. Mais raillerie à part, je suis persuadé que l'on se radoucit sur mon sujet.

Madame de Colligny dit qu'elle a toûjours aimé votre cœur & votre esprit, dans le tems même que vous ne la connoissiez pas tant que vous

vous faites; & que vous jugiez des ſentimens qu'elle a pour vous, aujourdhui que vous lui marquez tant d'amitié & tant d'eſtime.

CCCXLI. LETTRE.

Du Premier Préſident de Dijon au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 22. Janvier 1678.

ON eſt auſſi incertain que jamais de ce qui arrivera. Il y a plus de dix ou douze jours que toutes les démonſtrations ſont pour la guerre. On n'a pas ſeulement affiché que tous les Officiers ayent à ſe rendre à leurs Charges inceſſamment, les gros bagages de la Cour ſont déja partis & les Gardes Suiſſes. Le Maréchal de Créqui part demain pour Nancy. Le Comte de Choiſeul part le même jour, après avoir eu deux mille écus de gratification. Le 25. les Gardes Françoiſes feront leur revûë, & on dit que le Roi partira au commencement de Février. D'autre côté le Roi d'Angleterre a envoyé des Couriers en Allemagne & à Madrid, & Ruvigny eſt allé à Londres, ce qui nous fait croire qu'il n'y a encore rien de deſeſperé pour la paix ou du moins pour une trêve; car tant de gens ſont intereſſez dans cette guerre, qu'il faut plus de tems qu'on n'en a pour les contenter avant que de commencer la campagne. Le principal eſt que les choſes ſont réglées entre les Eſpagnols, les Hollandois & nous, ou peu s'en faut. Mais comme le reſte ne laiſſe pas d'être fort conſidérable, on croit qu'il faut

ren-

prendre du temps pour le concerter. Nous faurons dans peu ce qui arrivera, mais nous sommes assurément dans une grande crise, sans que nous ayons lieu de rien esperer des Ecossois qui sont assez tranquilles. On ne voit goute à la premiere Présidence & même on ne se tourmente plus à le deviner. Le Roi dit hier matin, que le Roi d'Angleterre lui redemandoit ses troupes & qu'il les lui rendoit. Personne ne pensoit que les choses allassent si vite, car trois ou quatre heures après les ordres furent donnez pour le départ, & le jour pris pour le troisiéme du mois prochain. La Reine est du voyage, & c'est à Mets qu'on va. Voilà tout ce que le monde sait, savoir à cette heure quels sont les desseins & pourquoi la Reine marche, il est difficile de raisonner juste sur cela. On dit qu'il y a plus de huit jours que le Cardinal d'Etrées a passé lui quatriéme de Turin à Munich. Enfin tout part incessamment, & l'embaras est grand parmi les Courtisans qui n'ont pas un quart d'écu. Vous savez, Monsieur, que je suis tout à vous & vous en devez aussi être assuré que si je le signois ici en grosses lettres.

CCCXLII. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Bussy.

A Paris, ce 28. Janvier 1678.

LE Roi, la Reine & les Dames vont partir pour Mets. On ne laisse pas de croire la paix, MONSIEUR ni MADAME ne sont point

point du voyage. MONSIEUR ſe prépare à aller en Flandre, ſi la guerre dure. Une Dame de votre connoiſſance s'eſt jettée dans un Convent dans le deſeſpoir de ſe voir mépriſée de ſon amant. Sur cela on peut dire, Monſieur, qu'heureux eſt celui qui n'aime point, & qui n'a point aimé fortement. Quoique diſent les amans, les plaiſirs de l'amour n'égalent pas ſes peines ; je ſuis aſſurée que vous même me l'avoüerez, ſi vous voulez parler ſincerement. Tout compté, tout rabatu, celui-ci me fait pitié. Mademoiſelle de ***a reçû des étrennes bien galantes. Elle trouva ſur la toillette un petit diable qui tenoit une ſouris d'Allemagne, qui dès qu'elle y toucha s'ouvrit d'elle même & laiſſa tomber deux braſſelets de mille Louïs d'or chacun, & un billet où il y avoit écrit: Le diable s'en mêle.

CCCXLIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Premier Préſident de Dijon.

A Buſſy, ce 1. *Février* 1678.

J'ADMIRE la peine que chacun ſe donne à deviner les deſſeins du Roi. C'eſt un effet de la vanité & de l'amour propre pour s'applaudir quand on a réuſſi Cependant le hazard peut faire qu'un ſot devinera plus juſte qu'un habile homme. Il eſt difficile de juger préciſément du ſujet du voyage du Roi à Mets ; car d'un côté cela peut donner chaleur à la négociation de la paix ou de celle de Baviere, où le Cardinal d'E-

* *Voyez Lett. CCCXLI.*

d'Etrées pourroit fort bien être allé, comme vous dites. D'un autre côté cela peut favoriser les progrès qu'on veut peut-être faire en Allemagne cette année. Cela peut aussi tromper les Espagnols, en se rejettant tout d'un coup sur une de leurs Places, lors qu'ils s'y attendront le moins. Dans six semaines nous en saurons autant que les Maîtres. Les longueurs que le Roi met à nommer un Premier Président font un Panégyrique de feu notre pauvre ami. J'ai dans la tête que ce sera Monsieur de Novion. Je sens comme je dois, Monsieur, les soins que vous prenez de m'écrire ce qui se passe; & laissant à part les autres sentimens que j'ai pour vous, on ne peut pas avoir plus d'amitié que j'en ai.

CCCXLIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle du Pré.

A Paris, ce 7. Février 1678.

JE vous envoye la Lettre de remerciment que j'écrivis l'autre jour au Roi, Mademoiselle, & je vous rends en même temps mille graces de l'envie que vous avez de me faire plaisir. C'est ce cœur si rebelle à l'amour, & si propre à l'amitié qui vous fait obliger vos amis, lorsqu'ils y pensent le moins; aussi est-ce pour l'amour de lui que je vous aime, que je vous aimerai & que je vous estimerai toute ma vie. Je souhaite extrémement d'être ami du Reverend Pere Verjus. C'est pour

cela que je lui écris un mot. Achevez cette liaiſon, Mademoiſelle, à laquelle vous dites qu'il a tant de penchant, & ſoyez-lui caution de ma fidélité. Je vous promets que je ne vous réduirai pas à vous repentir de l'avoir été. Monſieur de Corbinelli eſt un bon & un fidelle ami, mais il en a tant, que ceux qui ſont les plus empreſſez lui ôtent la liberté de ſe partager comme il feroit, ſi on le laiſſoit à ſa diſcrétion. Monſieur le Camus a quelque raiſon de m'aimer, car c'eſt un des hommes du monde que j'eſtime le plus. La deviſe que Monſieur Clement a faite pour lui eſt noble & lui convient mieux qu'à qui que ce ſoit.

Nuſquam te meraco murice.

Il eſt admirable pour ces ſortes d'ouvrages. Si j'étois à Paris, je vous rendrois auprès de Madame de Sevigny ce que vous me donnez au Pere Verjus. Je ſuis comme vous ravi de faire amis ceux que j'aime; ma Couſine en feroit ravie, & je ne lui ſaurois faire un plus beau préſent, ni dont je faſſe plus de cas.

CCCXLV. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 7. Février 1678.

ENFIN, Monſieur, le Roi, la Reine & Madame de Monteſpan, tout eſt parti aujourdhui. Il y a, dit-on, dix-neuf jours de marche, cependant on n'en nomme que cinq juſ-

qu'à Sezanne en Brie. On croit que delà on pourroit bien tout d'un coup tourner du côté de la Flandre. Les desseins du Roi sont incompréhensibles. Sa Majesté a dit aux Députez du Parlement qu'il laissoit sa puissance entre les mains de Monsieur le Chancelier pour ordonner de tout en son absence suivant qu'il le jugeroit à propos. On ne sauroit encore dire si l'on aura la paix ou la guerre. Je ne veux plus chercher d'amis de la façon dont je les avois imaginé, ils eussent fait la douceur de ma vie, mais je voi bien qu'il ne s'en trouve qu'en idée. Je vous garderai, Monsieur, le mieux que je pourrai, mais si je vous perds encore sans sujet, en vérité je deviendrai misanthrope pour le genre humain. Ce n'est pas que je vous en croye capable, car je vous ai toûjours trouvé de la bonté dont je fais encore plus de cas que de la beauté de votre esprit tout enchanteur qu'il est. Madame de ** est le matin à la Charité & le soir à la Comédie.

CCCXLVI. LETTRE.

* Réponse de Madame de Sevigni au Comte de Bussy.

A Paris, ce 8. *Février* 1678.

NOus avons lû avec beaucoup de plaisir le fragment de vos *Mémoires*. Je ne puis présentement en faire l'usage que je voudrois, parce que, comme vous savez, la Cour n'est plus ici. Mais en général soyez persuadé que je ne

* *A la Lett. CCCL.*

ne perds aucune occasion de faire mon devoir. Notre ami Corbinelli vous a écrit pour vous dire son avis de votre stile, qui est admirable. On ne peut être plus occupé que nous le sommes tous deux de vous.

On est à présent dans la plus belle incertitude qu'il est possible. On croit la treve & la guerre quatre fois en un même jour. On ne parle que de politique, & les raisonnemens de travers sont inépuisables.

Monsieur de Grignan qui vient d'arriver de Provence, s'y en retourne sur ses pas; & tous ceux qui ont des places dans les Provinces sont dans le même chagrin. La santé de ma fille n'est pas en meilleur état qu'elle étoit. Je vous fais les baisemains de toute ma famille, du bon Abbé, de mon fils, enfin de *tutti quanti*; & j'embrasse tendrement l'aimable Veuve, & son très-cher pere, qui fait une partie des occupations de mon cœur, & de mon esprit.

CCCXLVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Scuderi.

A Bussy, ce 10. Février 1678.

*IL est vrai, Madame, que le commencement de cette campagne est fort mysterieux. Le Roi fait tenir ses troupes prêtes à executer quelque chose en Flandre ou en Allemagne, & peut-être y a-t-il plus de préparatifs apparens où il ne fera rien, que du côté

* *Voyez Lett. CCCXLV.*

où il veut faire un siége. Le secret dans les desseins, la promptitude & la vigueur dans l'exécution sont les principales qualitez des Conquérans, joignez à cela l'argent qui ne manque point, il faut que tout fléchisse. Je ne suis pas surpris que nous ayons peine à deviner les desseins du Roi, parce que venans la plûpart de lui, il les communique à peu de gens. Le Chancelier prend un grand air de Premier Ministre. S'il ne le devient pas tout à fait, ce sera sa modération & peut-être sa vieillesse qui en seront cause, & que d'ailleurs le Roi avec raison,

Se croit lui seul plus que tout son Conseil.

Je croi que nous aurons la paix ; la marche du Roi hâtera les ennemis de la faire.

CCCLXVIII. LETTRE.

*Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Bussy, ce 12. *Février* 1678.

JE voudrois bien plaire à tout le monde, Madame, je veux dire à tous les honnêtes gens; mais au moins je préfererois votre approbation à toutes les autres, si je n'en pouvois avoir qu'une. Vous êtes trop bonne de songer à moi autant que vous faites. Quand la Cour sera revenuë, vous ferez ce que vous ju-

* *A la Lettre CCCXLVI*

jugerez à propos touchant ce que je vous ai envoyé.

Comment ne seroit on pas dans l'incertitude de la treve ou de la guerre, puis que je suis assuré que le Roi lui-même ne sait pas précisément ce qui en arrivera? J'approuve assez que l'on veuille juger des évenemens, car cela sert à la conversation, & forme l'esprit: mais je ne comprens pas que l'on s'en fasse une affaire, & que l'on croye qu'il y a bien de l'honneur d'avoir deviné ce qui devoit arriver, puisque le hazard peut souvent faire réussir en ces matiéres. Pour moi, je dis mon sentiment des affaires à venir; mais je ne m'en hausse ni ne m'en baisse quand j'ai bien ou mal jugé. Le Roi a raison d'envoyer dans ses Places & dans ses Provinces ceux qui y doivent commander de sa part; ils sont payez pour y être. Le cœur me dit que la belle Madelonne ne sera pas encore long-temps sans rétablir sa santé. Je suis, ma foi, son serviteur, de l'oncle, du frere, enfin de *tutti quanti*.

CCCXLIX. LETTRE.

De Monsieur de Corbinelli au Comte de Bussy.

NOus avons lû, Monsieur, avec un plaisir sensible votre Campagne de Mardicq. Je ne me lasse point d'admirer la noble facilité qui est répanduë dans tout ce que vous faites; mais ce qui me touche plus particulierement, c'est l'éloignement que vous avez de toutes sortes d'affectations & d'inutilitez dans votre stile; sur quoi, quand vous me tueriez, je ne m'em-

pêcherois pas de citer le Maître en ce genre, le divin Horace, dont vous savez les préceptes dans l'experience & dans la nature plus qu'en lui-même, quoi qu'il ne les ait prises que dans ces deux sources.

Est brevitate opus, ut currat sententia, nec se
Impediat verbis lassas onerantibus aures.

Je n'ai vû encore personne qui fasse mieux voir que vous tout d'un coup sa pensée, & qui la fasse voir uniquement. J'ai traduit le mot de *sententia* par celui de *pensée* en notre Langue; car vous savez mieux que moi qu'il le signifie plus souvent que l'autre; & je prétens qu'Horace n'a point voulu recommander la briéveté pour ce que nous appellons *Sentence* seulement. Il est donc vrai que votre stile a cette bonne qualité que veut notre Maître qu'on ait, mais encore celle de proportionner vos expressions à leur sujet; en quoi j'ai vû peu de gens être habiles; & c'est à mon gré & à mon goût une des plus charmantes choses qui se trouvent dans votre stile. Vos paroles, comme dit Petrone, sont de la couleur de vos pensées, & ne sont pas plus vives ni plus fortes. Encore un mot de Latin, car nous autres Savans en voulons dire *in ogni modo* quand l'occasion s'en présente; en quoi nous prétendons differer des Pedans qui en disent sans choix à tous propos. *Ne sententiæ*, dit Petrone, *emineant extra corpus orationis expressæ, sed intexto vestibus colere niteant.* De quelle opinion êtes-vous sur le stile historique? Mascardi, & Vossius veulent qu'il soit aussi pompeux & aussi magnifique que celui des Poësies héroïques. Strada n'est pas de leur avis. Les

Les deux premiers donnent pour éxemple le ſtile de Tite-Live, de Tacite, & de Sallufte. J'ai ſi peur d'être tenté de citer encore du Latin, que je quitte cette queſtion. Mes complimens, s'il vous plaît, à votre divine fille, que j'honore parfaitement.

CCCL. LETTRE.

Du Pere Rapin au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 12. *Février* 1678.

JE profite bien mal, Monſieur, de la grace que vous avez eu la bonté de me faire, en me promettant de m'écrire ſouvent ſur la mort de l'illuſtre ami que nous avons perdu, toutes les fois que j'aurois l'honneur de vous écrire. Je m'étois ſi fort rempli la tête de penſées pour en écrire la vie que je me ſuis fait malade, & voilà ce qui m'en a empêché. Mais comme je me porte mieux, je reviens à vous, pour vous dire que jamais homme n'avoit raſſemblé tant de grandes qualitez dans ſa perſonne; qu'il eſt mort dans le tems où le Roi commençoit à le bien connoître & à l'écouter ſur le Miniſtere, où il alloit faire du chemin s'il eût vécu. Monſieur le Chancelier & Monſieur de Louvois lui avoient fait de grandes avances. Il n'y a point eu de Premier Préſident nommé avant le départ du Roi, & l'on ne ſait plus ſur qui cela roule. Le voyage de la Cour eſt toûjours une énigme. Je travaille de toutes mes forces à l'hiſtoire du défunt : je ſouhaiterois avoir plus d'eſprit que je n'en ai,

& de cet esprit fait comme le vôtre; car je voudrois faire quelque chose qui fut digne du sujet, & je ne vois rien qui en approche.

CCCLI. LETTRE.

Du Comte d'Etrées au Comte de Bussy.

A la Martinique, ce 15. Février 1678. reçue le cinq de Mai.

JE viens de recevoir, Monsieur, la Lettre que vous me fites l'honneur de m'écrire au mois d'Avril de l'année passée sur les avantures de cette campagne-là. Elle a fait comme moi deux fois le voyage de l'Amérique. Cela m'a empêché de vous dire plûtôt, que les marques de l'honneur de votre souvenir & de votre amitié me seront toûjours & en tout tems infiniment cheres. Je ne puis être satisfait que vous ne sachiez que bien qu'il y ait un an que votre Lettre ait été écrite, je ne laisse pas d'y répondre dès le lendemain que je la réçois, & de vous temoigner combien je me sens votre obligé de votre perséverance à me souhaiter des honneurs & des avantages dont votre amitié me fait trouver plus digne que je ne suis. C'est assez d'avoir fait son devoir, attiré l'estime du Maître, & renouvellé celle de ses amis; le reste viendra quand il plaira à *Dieu*, & lorsque le Roi qui est un bon Juge du mérite, l'aura estimé à propos. Mais, Monsieur, je me sens une joye extrême de la permission que vous m'écrivez que Sa Majesté vous a accordé d'aller à Paris.

J'espe-

J'espere qu'elle aura de plus grandes suites. Je vous assure, Monsieur, que ma satisfaction seroit entiére, si je vous voyois comme vous devriez être, si je vous entretenois, & si je pouvois vous assurer moi-même que je serai toute ma vie plus que personne du monde, vôtre, &c.

CCCLII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere Rapin.

A Bussy, ce 16. Février 1678.

* VOus avez vû plus long-tems & de plus près que moi Monsieur le Prémier Présìdent de Lamoignon, mon Reverend Pere. Cependant je l'ai bien observé dans le peu de tems que je l'ai vû, & il m'a paru avoir tout le mérite & toute la capacité qui sont nécessaires à un grand Ministre ; mais ce qu'il avoit que les grands Ministres souvent n'ont point, c'est le cœur droit & éxempt de passions. Je ne doute pas que le Roi ne l'eût poussé bien loin, s'il eût vêcu plus long-tems. Il manquera à la gloire de son regne tout plein de merveilles, d'avoir plûtôt connu tout ce qu'il valoit, & de l'avoir élevé davantage. Il est vrai qu'il en fait bien réparation à sa mémoire, par les longueurs qu'il met à remplir sa Charger. C'est la plus honorable Oraison funebre qu'on fera jamais, que la peine que le Roi témoigne à se déterminer sur le choix d'un Prémier Président dans un Royaume où il y a autant d'honnêtes gens qu'en celui-ci. Je comprens fort bien que les personnes que vous me mandez qui vouloient être de ses

R 6 amis,

* Voyez, Lett. CCCL.

amis, agissoient de bonne foi. Quand on n'a qu'un grand mérite, on a des envieux, parce qu'il y a des gens qui ont du mérite aussi; mais quand on est sans comparaison, il n'y a plus d'envie; & c'est par cette raison-là que nous loüons volontiers ceux qui sont infinement au dessus de nous, aussi bien que ceux qui sont au dessous.

CCCLIII. LETTRE.

De Monsieur Brulart Premier Président de Dijon, au Comte de Bussy.

A Paris, ce 18. Février 1678.

ON est aussi ignorant sur ce que deviendront les choses & sur ce que va faire le Roi, qu'on l'a été par le passé. On dit seulement qu'il couchera demain à Toul & qu'il va à Nancy; mais on ne dit pas où il ira ensuite. Il semble qu'on veut prendre Offembourg, ce qui fait croire qu'on en veut à Strasbourg; & ce qui fait juger ainsi, c'est qu'on fait des mouvemens de ce côté-là, & qu'on a détaché des garnisons dix Maîtres par Compagnie. Quelques autres croyent, ainsi que vous Monsieur, qu'on veut retomber sur quelque place de Flandre: mais tout cela est fort sécret. Monsieur part demain pour aller joindre le Roi; & aujourdhui que j'ai été prendre congé de lui, je n'ai pas trouvé sa Cour mieux instruite que les autres. Comme on ne peut rien découvrir de ce côté-là, on se rabat sur l'Angleterre: chacun en demande des nouvelles à son compagnon. La Harangue

gue de Sa Majesté Britannique est bien foible. Il parle à ses Sujets de guerre pour leur complaire. Son Parlement lui a répondu avec audace : que lorsque Sa Majesté aura fait un Traité d'alliance avec tous les Princes pour forcer la France à rendre ce qu'elle a pris depuis la Traité des Pirenées, il avisera quel secours il jugera à propos de lui donner. La fierté de cette réponse a d'abord fait croire que la guerre s'alloit allumer entre l'Angleterre & nous. Cela seroit fâcheux, quoi qu'on dise que nous les battrions bien tous ensemble ; mais ce qui est de sûr, c'est qu'il n'y a rien à craindre de deux ans, de gens qui n'ont encore ni vaisseaux ni troupes aguerries, pendant que nous serons en état de faire de grands progrèz, On dit même que les Anglois craignent de rendre leur Roi maître d'une grande Armée dont il pourroit se servir pour les mettre à la raison, & qu'ils proposent déja d'en nommer les Officiers ; d'où l'on conclut que le Roi a fait une grande faute d'assembler son Parlement, mais qu'il en fait encore une plus grande de les exciter à la guerre. L'Ambassadeur d'Angleterre espere toûjours la paix, & ne se cache pas de dire, qu'il n'approuve pas la Harangue du Roi son Maître. La nuit du second jour de marche, les Dames de la Cour comme par enchantement demeurerent toutes embourbées & coucherent dans leurs carosses au milieu de la campagne.

CCCLIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Premier Préſident de Dijon.

A Buſſy, ce 21. Février 1678.

JE ne ſai que penſer de tout ce que je vois, Monſieur, concernant la guerre, & je reviens toûjours à croire que le Roi ne le fait pas lui-même. Il agira ſuivant que l'Angleterre ſe conduira avec lui, & la lenteur de ſa marche montre bien qu'il attend quelque nouvelle pour ſe déterminer. Je ne doute pas que le Roi d'Angleterre n'ait toûjours agi d'intelligence avec le Roi, & c'eſt en conſéquence de cela que ſon Parlement qui en eſt encore mieux informé que moi, le traite ſi mal. Comme les Anglois n'ont point encore levé le maſque, je prévoi que la défiance qu'ils ont de leur Roi, les empêchera de lui mettre les armes à la main, ne ſachant pas s'il s'en ſerviroit à les réduire à l'obéïſſance que des Sujets doivent avoir pour leur Roi. Les Dames en France ne ſont pas accoutumées à ſuivre les Armées comme en Allemagne; c'eſt pitié de voir de jeunes attraits embourbez.

CCCLV. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Monſieur Corbinelli.

A Buſſy, ce 22. Février 1678.

JE ne ſai encore, Monſieur, ce que nous devons répondre aux panégyriques qu'on fait à nous

* *A la Lett.* CCCXLIX.

nous-mêmes de nous ; car outre que de dire: *Vous vous moquez*, feroit trop commun, je n'aimerois pas à vous contredire, fur tout en cette rencontre. Ainfi je me contenterai de vous dire comme à Madame de Sevigny que je fuis ravi de vous plaire. Après cela je vais répondre à l'endroit où vous me demandez mon fentiment fur le ftile hiftorique. Je veux qu'il foit court & net, car fans cela il ennuie, quelque grands & quelque beaux que foient les évenemens. J'ai lû Tacite, il me paroît ferré, mais il eft obfcur; & il entend toûjours fineffe à tout. Lorfque le ftile eft toûjours pompeux & magnifique, je maintiens qu'il doit ennuyer.

CCCLVI. LETTRE.

Du Comte de Buffy à Madame de Sevigny.

A Buffy, ce 23. *Février* 1678.

ETANT fur le point de partir d'ici pour aller paffer l'été avec votre Niéce à Chafeu ; je veux vous dire deux mots. Je me trouve fi bien de votre commerce, que je ferai toutes les avances imaginables pour l'entretenir. Vos Lettres me réjouïffent fort, & font un grand honneur où je les place. Mandez-moi des nouvelles de la paix ou de la guerre. On doit favoir maintenant fur cela quelque chofe de certain : il n'eft pas poffible que les obfcuritez durent plus long-tems.

On me maude que le Roi fera la campagne Il ne fait pas comme Charles VII. qui demeuroit avec la belle Agnès à Meun fur Yevre ou

à Bour-

à Bourges, tandis qu'on lui diſputoit ſon Royaume. A propos, de cela Madame, il faut que je vous faſſe un petit conte de Charles VII. qui fera grand honneur au Roi par comparaiſon. Le celebre la Hire ayant été envoyé par le Comte de Dunois au Roi Charles VII. qui étoit alors à Bourges, pour lui apprendre quelque méchant ſuccès qui étoit arrivée, & pour ſavoir quel ordre S. M. vouloit mettre en cette rencontre, trouva le Roi au bal, lequel auprès avoir ſû de lui le ſujet de ſon voyage, lui dit qu'il y ſongeroit; & en même tems lui demanda avec un viſage plein de joye: Que vous ſemble-t il de cette fête? Ne trouvez-vous pas que je paſſe bien mon tems? La Hire enragé de voir l'inſenſibilité de ce Prince, ne lui répondit rien; & le Roi le preſſant encore de lui dire ſon ſentiment, la Hire lui répondit avec un ſouris amer: Il eſt vrai, Sire, que vous vous divertiſſez fort bien, & qu'on ne peut pas perdre un Royaume plus gayement que vous faites. N'aimez-vous pas bien La Hire, Madame? Mais admirez la flatterie de l'Hiſtoire: ce Prince eſt appellé le Victorieux en mille endroits Que dira Peliſſon? Que dirai-je moi-même de plus honorable de Louïs XIV?

CCCLVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Pere Rapin.

A Autun, ce 9. Mars 1678.

GAND aſſiegé, c'eſt-à-dire, pris. Jamais Prince n'a mieux mérité le ſurnom de Poliorcetes

cetes que le Roi. Nos Peres étoient aussi braves que nous, mais ils ne savoient pas si bien que nous faire la guerre, ni si bien prendre leurs mesures sur l'état des gens à qui ils avoient affaire. Vous savez, mon Reverend Pere, que je ne suis pas trop flateur, & que même le Roi ne m'a pas obligé à perdre en sa faveur la qualité de Sincere. Cependant il me force à l'admirer en mille choses; car je ne voi personne qui lui puisse ôter l'honneur des entreprises qu'il fait & des heureux succès qui lui arrivent. Les peines que vous me mandez que Monsieur le Premier Président eut à faire valoir à la Cour ses premiers services, ne me surprennent point: tout ce qu'on fait sans fortune ne brille guéres. Ma Philosophie m'apprend à mépriser ma disgrace, & à oublier les maux qu'on m'a faits; mais point du tout mes amis. Quand le Roi & mes affaires me permettront de les aller revoir, j'en serai bien-aise; & cependant je les entretiendrai par Lettres. Si je n'avois ce moyen-là, j'importunerois Sa Majesté plus souvent que je ne fais.

CCCLIVII. LETTRE.

Du Premier Président de Dijon au Comte de Bussy.

A Paris, ce 11. *Mars* 1678.

J'EMPLOYE les derniers momens que j'ai à être ici, d'où je part demain, pour vous apprendre, Monsieur, la prise de Gand. La résistance à été mediocre & l'attaque vigoureuse.

Le

Le Roi y arriva le 4. & la Place ſe rendit le 9. Monbron y a été mis pour Commandant. On ne ſait point encore où marche le Roi, ſon Armée eſt de quarante mille hommes de pied en ſoixante-ſept bataillons & de vingt mille chevaux en cent quarante eſcadrons. On parle de Bruges, de Dam, de Dixmude & d'Ypres plus que d'aucune autre Place. Vous aurez été bien ſurpris auſſi bien que nous d'apprendre, après tout ce qu'on a fait pour perſuader qu'on alloit en Allemagne, qu'on ſoit enfin revenu en Flandre pour aſſiéger & prendre Gand. Mons, Namur, Charlemont, Ypres & Gand furent inveſtis en même tems; & Villahermoſa reçut juſqu'à ſeize Couriers en un jour des Gouverneurs de ces Places, & d'autres encore qui lui demandoient du ſecours. Toutes les conquêtes que nous faiſons portent l'Angleterre à la guerre, par la jalouſie qu'elles leur donnent, à moins qu'elles ne nous ſervent à remplacer Condé, Tournay & Valenciennes que nous avons réſolu de garder. Si nous devenons plus fiers, les autres s'échaufferont davantage & nous avons à craindre l'inconſtance de la fortune.

Voilà le raiſonnement de ceux qui voudroient qu'on profitât de cette conjoncture pour faire la paix. D'autres toutefois croyent qu'il n'y a rien à craindre à cauſe de la défiance qui eſt entre le Roi d'Angleterre & ſon Parlement; que d'ailleurs les Eſpagnols ont ſujet d'appréhender que les Anglois ne mettent les pieds en Flandres, & les Hollandois les deſſeins du Prince d'Orange pour uſurper la ſuprême puiſſance ſoûtenu des Anglois. Il paroît déja quelque choſe de cette défiance dans une Lettre écrite de Londres d'un bon endroit que j'ai vûë qui porte,

que

que l'on eſt ſi inquiet ſur cela, que les Hollandois veulent que leur Armée Navale jointe à celle des Anglois agiſſe plûtôt ſur les côtes de France, que ſur celles de Flandres. Il y a à raiſonner long-tems ſur ces affaires ; elles n'ont jamais été ſi brouillées, mais l'état où elles ſont peut changer en un moment. Cependant comme la priſe de Saint Guilain eſt cauſe du mouvement des Anglois contre nous, il eſt difficile de croire que celle de Gand ne les aigriſſe pas davantage.

CCCLIX. LETTRE.

Du Comte de Buſſy au Premier Préſident Brulart.

A Autun ce 15. *Mars* 1678.

JE ne puis me laſſer, Monſieur, de vous dire que vous êtes le meilleur ami du monde, & que je vous ſuis le plus obligé des ſoins que vous avez bien voulu prendre de me mander toutes les nouvelles. Le Roi a mis les choſes en un état que les actions merveilleuſes de ſa part ne ſurprennent plus ; les conjonctures lui ſont favorables, & il s'en prévaut fort bien. J'ai lû beaucoup d'hiſtoires, & j'ai fait trente & une campagne ; mais je n'ai encore jamais ni vû ni lû ce que Sa Majeſté vient de faire, qui eſt d'inveſtir cinq Places en même tems aſſez éloignées les unes des autres. Ceſar (s'il revenoit au monde) auroit peine à parer ce coup-là. Les François avec un Roi tel que le nôtre, ſont bien differens de ceux à qui il eut affaire ; & ne pouvant

vant fournir à tant de côtez à la fois, on court risque de ne fournir à pas un. Je ne doute pas qu'à la fin nos prosperitez ne nous mettent les Anglois sur les bras, & qu'ils ne s'accordent pour rallentir nos conquêtes. Il y a quelque tems que j'eusse souhaité d'être un des Acteurs; mais enfin j'ai pris mon parti, & je ne suis plus fâché maintenant de n'être que spectateur de cette Tragedie.

CCCLX. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, *ce* 18. *Mars* 1678.

LES Historiens du Roi, mon cher Cousin, suivent l'Armée. Ils ne sont guere accoûtumez aux fatiguez. On me mande qu'ils sont plus étonnez que vous ne pensez; à pied, à cheval dans la bouë jusqu'aux oreilles; ils savent à présent par expérience le peu d'agrément qu'il y a de coucher aux rayons de la belle Maîtresse d'Endimion. Il faut cependant qu'ils ayent de bons yeux, pour remarquer exactement & connoître la valeur des actions du Prince qu'ils veulent peindre. C'est-là, mon cher Cousin, c'est-là où vous devriez être; & c'est à vous à qui il n'en échaperoit aucune & qui seul pourriez dignement nous les raconter & à la posterité. Ceux-ci font leur Cour par l'étonnement qu'ils ont de ces Légions nombreuses qui composent la formidable Armée du Roi. Ils sont encore tout surpris des fatigues qui ne sont que trop vrayes;

vrayes; & dans cette pensée, ils disoient l'autre jour au Roi, qu'ils n'étoient plus si étonnez de ce que les Soldats hazardoient si légerement leurs vies, puisqu'ils avoient raison d'en souhaiter la fin. Ils disent aussi des turlupinades, & que bien que le Roi craigne les senteurs, le Gand d'Espagne qu'il vient de prendre ne lui fera point de mal à la tête; j'y ajoûte qu'un Prince moins sage & moins grand en pourroit bien être entêté. Voilà bien des pauvretez, mon cher Cousin, c'est ma plume qui a mis tout cela sans mon consentement; mais en bonne foi je trouve les actions du Roi si extraordinaires, que je crains que la posterité ne prenne pour des fictions son Histoire.

CCCLXI. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, *ce* 18. *Mars* 1678.

QUE dites-vous de la prise de Gand? Il y avoit long-tems, mon Cousin, qu'on n'y avoit vû un Roi de France. En verité le nôtre ést admirable, il meriteroit bien de vous avoir pour Historien. Il ne faudroit ni fable ni fiction pour le mettre au dessus des autres: il ne faudroit qu'un stile droit, pur & net, comme le vôtre. J'ai toûjours cela dans la tête.

On est présentement à Ypres, & j'en suis en peine; car cette Place est farcie de gens de guerre, quoi qu'il en soit sorti deux mille hommes pour aller à Bruges, parce qu'on ne sait jamais où

où le Roi tombera. Toutes les Villes tremblent. Je croi que de tout ceci nous aurons la paix ou la Flandre.

Mais parlons de Madame de Seignelay, qui mourut avant-hier matin grosse d'un garçon. La fortune a fait là un coup bien hardi, d'oser fâcher Monsieur Colbert. Lui & toute sa famille sont inconsolables. Voilà un beau sujet de méditer. Cette grande héritiere tant souhaitée, & prise enfin avec tant de circonstances, est morte à dix-huit ans. *La Princesse de Cleve*; n'a guéres vécu plus long-tems; elle ne sera pas si-tôt oubliée. C'est un petit Livre que Barbin nous a donné depuis dix jours, qui me paroît une des plus charmantes choses que j'aye jamais lûë. Je croi que ma Niéce la Chanoinesse vous l'envoyera bien-tôt. Je vous en demanderai votre avis quand vous l'aurez lûë avec l'aimable Veuve. Il me semble qu'il est encore de bonne heure pour être allé à Chaseu. Vos prez & votre jolie riviere n'y sont-ils point encore glacez? Vous avez assurément pris pour votre été cinq ou six jours du Soleil de Mars, qui vous feront bien voir comme à nous qu'ils n'étoient que des trompeurs.

Je ne sai comment vous pouvez aimer mes Lettres, elles sont d'une négligence que je sens, sans y pouvoir remedier. Mais cela vient de plus loin, & c'est moi que vous aimez. Vous faites très-bien & je vous conjure de continuer sans craindre d'aimer une ingrate. Je vous en dis autant ma chere Niéce. Rendez-moi compte de vos amusemens & de vos lectures. C'est ce qui console de tout l'ennui de la solitude. Mais peut-on vous plaindre tous deux? Non en verité: vous êtes en fort bonne compagnie quand

vous

vous êtes ensemble. J'aime bien la Hire, & son discours à son Maître. Il est à la mode & d'un bon tour. Il me semble que vous auriez dit la même chose à Charles VII. car pour au Roi d'aujourdhui, vous êtes bien éloigné d'avoir sujet de lui parler de la sorte. Ma fille se porte un peu mieux; elle vous fait, & à vous ma chere Niecé, mille amitiez.

CCCLXII. LETTRES.

Du Comte de Bussy à Madame de Scudery.

A Autun, ce 19. *Mars* 1678.

JE suis fort chagrin de vous voir aussi abbatuë que vous êtes; & quoique vous me mandiez que la Philosophie ne serve qu'à consoler les gens de n'avoir pas les choses agréables, je ne laisse pas de vous dire, qu'elle doit aussi consoler de la privation des necessaires; & quand la Philosophie n'en a pas la force, il faut que le Christianisme y supplée. Vous dites plaisamment, comme Voiture, que dans les fêtes où vous avez été, vous faisiez bonne mine, de peur qu'on ne se doutât que vous ne fussiez morte. Je vous rends mille graces, Madame, de la confiance que vous avez en moi, de vouloir bien paroître à mes yeux en cet état. Je vous assure que vous ne me faites pas peur, & que si je pouvois vous ressusciter, je le ferois du meilleur cœur du monde. Je ne sai point de gré à Monsieur le Duc de *** & je ne l'estime pas davantage de mépriser le bien & les dignitez avec le nom

nom qu'il a. S'il avoit été à la guerre, il auroit assurément rétabli sa Maison. Un homme de qualité n'est pas excusable d'être Philosophe si jeune qu'il est; il faut avoir d'abord tenté la fortune, & ne la mépriser qu'après en avoir reçu de longues disgraces.

CCCLXIII. LETTRE.

*Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 22. Mars 1678.

VOus me demandez ce que je dis de la prise de Gand, Madame. Je ne sai plus qu'en dire; je suis épuisé sur les loüanges. Je voudrois dire au Roi bien plus justement ce que Voiture disoit à Monsieur le Prince: Que s'il lui plaisoit de lever une fois un Siége, nous autres admirateurs pourrions reprendre haleine, & nous sauver par la diversité des évenemens. Mais je pense que Sa Majesté aimera mieux encore nous épuiser que de ne pas prendre Ypres, comme il a pris Gand.

De toûs ceux qui se mêlent de raisonner sur l'avenir, il n'y en a point dont le pronostic me paroisse si vrai-semblable que le vôtre, quand vous dites, que de tout ceci nous aurons la paix ou la Flandre. Je n'en doute point, non plus que de la douleur de Monsieur Colbert de ce que la branche des aînez Colbert est sur le point de manquer: mais ce qui est une grande affliction à un homme heureux comme lui, est une grande consolation à un éxilé comme moi. Nous serions

* *A la Lettr. CCCLXI.*

ſerions au deſeſpoir nous autres malheureux, ſi Dieu ne nous regaloit de temps en temps de l'affliction de quelque Miniſtre.

La Chanoineſſe Rabutin ne m'a rien mandé de *la Princeſſe de Cleves*; mais cet hiver un de mes amis m'écrivit que Monſieur de la Rochefoucault & Madame de la Fayette nous alloient donner quelque choſe de fort joli; & je voi bien à préſent que c'étoit de *la Princeſſe de Cleves* dont ils vouloient parler. Je mande qu'on me l'envoye, & je vous en dirai mon avis, quand je l'aurai lûë, avec autant de deſintereſſement que ſi je n'en connoiſſois pas les peres.

Quand je vous ai mandé de Buſſy, que j'allois paſſer l'été à Chaſeu, je n'entendois pas commencer l'été dès le mois de Mars; & en effet je m'en vais pour deux mois à Autun, où je trouverai ce qu'il y a de plus honnêtes gens de qualité dans le voiſinage qui y ont paſſé l'hyver. Notre ami Jannin nous y manque fort, vous devriez bien nous le renvoyer. J'eſtime vos Lettres, ma chere Couſine, parce qu'elles ſont naturelles, & non pas parce que je vous aime. Je les eſtimerois, quand ce ſeroit Madame de la B*** qui les auroit écrites. Je ſuis bien aiſe que la réponſe de la Hire vous ait plû, elle ſera de tous les temps. Vous avez raiſon de dire qu'on ne parlera jamais au Roi comme la Hire fit à Charles VII. Il a bien plus l'air de gagner des Royaumes que d'en perdre. Je ſuis ravi de la meilleure ſanté de Madame votre Fille; & quand elle devroit me haïr, je ne ſaurois m'empêcher d'être bien-aiſe de l'abſence de ſon Mari, puis qu'elle lui donne du repos qui la rétablit. Je l'aime toûjours après vous plus que perſonne du monde.

Je ne vous déciderai pas, Madame, si le peu d'ennui que votre Niéce & moi avons l'un avec l'autre, vient de notre merite ou de notre amitié. Je croi qu'il y entre un peu de l'un & de l'autre. Tenez, la voilà que je vous livre.

De Madame de Colligny.

Le recit de mes amusemens ne vous réjouïra pas par la diversité, ma chere Tante. Je travaille & je lis : mais les jours d'ordinaire où nous recevons de vos Lettres, ce sont mes beaux jours. Je vous assure, ma chere Tante, que c'est ma plus agréable lecture, avec les réponses de mon Pere ; & toute l'Antiquité la plus délicate ne me réjouït pas tant que vous deux. Ce qui est encore vrai, c'est que des siécles passez & présens, je n'admire, je n'honore, & je n'aime personne tant que vous.

CCCLXIV. LETTRE.

De Madame de Seneville au Comte de Bussy.

A Paris, ce 29. Mars 1678.

J'AI toûjours envie de vous écrire, Monsieur, mais je n'ai souvent d'autre chose à vous dire que les assurances de mon amitié. Ce n'est pas que je n'aye assez de vanité pour croire que vous en faites quelque cas, mais c'est qu'à la fin on se lasse d'entendre toûjours la même chose. Quoiqu'il en puisse arriver, vous saurez encore une fois qu'elle est au point que vous la pouvez desirer, si la vôtre est pour moi telle

telle que vous le dites. Après cette assurance parlons d'autre chose. Ypres se rendit le 24. la nouvelle en vient d'arriver, mais elle n'a pas été également agréable pour tout le monde. Le jeune Prince d'Elbeuf y a eu la jambe cassée d'un éclat de grenade & la cheville du pied percée de part en part. Son pere en est outré de douleur & Madame sa mere en crie misericorde. Monsieur de Lillebonne mande que le pauvre enfant n'en reviendra jamais, s'il lui faut couper la jambe comme on croit, étant trop foible pour résister à la douleur. Le Comte de Limoges a été blessé à cette affaire. Mais j'oubliois de vous dire un grand malheur qui y est arrivé, c'est que ce sont nos Grenadiers qui ont tué la plûpart des gens que nous y avons perdu. Le Roi a donné le Gouvernement d'Ypres à la Trousse. Sa Majesté & les Dames reviennent Samedi tous fort gais & de bonne santé. Adieu, Monsieur, voilà ma Gazette finie.

CCCLXV. LETTRE.

De Madame de M*** au Comte de Bussy.

A Paris, ce 5. Avril 1678.

JE vous gronde, Monsieur. Je fis hier une terrible vie à Madame votre fille, car je pretends que vous me devez plusieurs réponses. Elle dit que c'est moi qui vous en dois; mais sans chercher plus long-temps qui a tort de nous deux, je vais recommencer à vous écrire. Monsieur de Vivonne est arrivé. Il n'est point, comme

me on le disoit, gros comme un tonneau. Il court un bruit que Monsieur de la Feuillade retire les troupes de Messine. Cette guerre nous coutoit trop à soûtenir. C'est un vaisseau qui a dit cette nouvelle, car il n'en est pas venu de Courier. Si vous laissez ma Lettre à la postérité, Monsieur, corrigez, je vous prie, cet endroit, car les vaisseaux ne parlent point, & nos Neveux seroient fort étonnez que je leur fisse dire des nouvelles.

Avez-vous vû *la Princesse de Cleves*, Monsieur? & qu'en dites vous? Elle est assez jolie; ce n'est pourtant pas tout ce qu'on vous en avoit promis: c'est une orpheline que son pere & sa mere desavouent. Je ne suis pas contente de la jolie confidence qu'elle fait à son mari.

CCCLXVI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Scuderi.

A Autun, ce 7. Avril 1678.

JE ne sai que croire de la paix, Madame, elle me paroît encore plus difficile à faire que la guerre. Cela est admirable au Roi d'avoir trouvé le moyen de la faire dans un temps, où les ennemis ne sauroient subsister trois jours ensemble. Ils ne nous résisteront jamais qu'ils n'ayent appris à la faire ainsi; & cela fait bien voir que l'argent & le savoir-faire rendent les gens maîtres de tout.

Avec un amant d'une conscience délicate, une Maîtresse doit toûjours trembler à Pâques. On

On me mande que le Prince d'Elbeuf ne sera pas même estropié de sa blessure, j'en suis fort aise. Je le serois bien davantage, si vos affaires prenoient un bon train. Vous n'avez garde de crier pour les maux à venir, vous êtes trop occupée des présens; mais si vous ne sentiez plus ceux-ci, vous craindriez les autres : c'est ainsi qu'on est fait. Vous me mandez plaisamment l'humeur de notre ami qui s'aigrit sur les tendresses qu'on lui témoigne, & qui se radoucit sur les menaces qu'on lui fait. Nous verrons s'il en use ainsi; & s'il répond mal à vos douceurs, je vous permets de vous faire voir à lui comme un dragon.

CCCLXVII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Mademoiselle du Houssai.

A Autun, *ce* 7. *Avril* 1678.

VOUS m'estimez assez, Mademoiselle, pour souhaiter que je vous écrive, & je vous estime assez pour le faire de tout mon cœur. Il m'est pour le moins aussi honorable d'avoir un commerce de Lettres avec une belle fille, qu'à vous avec un homme qu'on dit qui a de l'esprit. Par quelque considération que me viennent des graces de votre part, elles seront toûjours les bien-venuës; & quand même Madame votre Mere & Madame de Rabutin seroient vos confidentes, je me trouve encore un barbon assez fleuri, pour avoir de la vanité de recevoir de vos Lettres.

CCCLXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M * * *.

A Autun, ce 8. *Avril* 1678.

*VOus m'aviez oublié, Madame. Vous êtes trop fiere pour m'écrire la premiere, ſi votre conſcience ne vous reprochoit quelque choſe. Le Semaine-Sainte eſt une terrible Semaine pour les Amans, c'eſt un temps tout propre à faire des réflexions contre les interêts des perſonnes qu'on aime. J'admire la haine qu'on a pour la faveur; ne pouvant faire pis à Vivonne, on en fait un monſtre. On ne dit pas ſeulement où vous êtes, que la Feuillade a abandonné Meſſine, on le dit encore en Bourgogne. Il faut que votre vaiſſeau ait paſſé par ici. Au reſte ne ſoyez pas en peine de ce que la poſtérité croira de vous, Madame, ſur ce que vous faites parler un vaiſſeau; Eſope que nous admirons a bien fait parler des bêtes. Si les Anglois nous déclarent la guerre, ils ne nous ſurprendront pas, il y a long temps qu'ils nous menacent. Je n'ai point encore vû *la Princeſſe de Cleves*. Je ne ſai dequoi elle aura pû faire confidence à ſon mari; on ne les choiſit par ordinairement pour cela.

* *Voyez Lett. CCCLXV.*

CCCLXIX. LETTRE.

Du Duc d'Elbeuf au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 8. *Avril* 1678.

J'AI reçu, Monſieur, les marques de l'honneur de votre ſouvenir avec toute la reconnoiſſance que l'on doit à un cœur fait comme le vôtre, & duquel je fais tout le cas qu'il mérite, le connoiſſant mieux qu'un autre. Je vous demande la continuation de votre amitié & de me croire très-paſſionnément & plus fidellement que nul de vos véritables amis, votre très-humble ſerviteur. Mon fils eſt hors de danger, avec une bleſſure terrible; les os fracaſſez, trois doigts au deſſus de l'article, & ce qui eſt admirable, c'eſt qu'il n'en ſera point eſtropié. Je lui ai fait voir la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, il m'a prié de vous aſſurer de ſes très-humbles ſervices.

CCCLXX. LETTRE.

Du Premier Préſident de Dijon au Comte de Buſſy.

A Buſſy, ce 12. *Avril* 1678.

JE ſuis ravi, Monſieur, de recevoir de vos Lettres ſur tout ſur les affaires du tems, vos raiſonnemens ſont clairs & juſtes, & je ne crois

pas que les Miniſtres d'Etat les plus habiles, pûſſent mieux parler que vous de la paix & de la guerre.

La priſe d'Ypres & de Gand, nous donnera la paix, ou allumera une terrible guerre. Les ennemis pourroient bien ſe méprendre en ſe rendant difficiles pour le Traité, car nous avons de notre côté l'habileté, la puiſſance & un ſeul eſprit qui gouverne ſans dépendre de perſonne. Dans les ennemis il n'y a rien de pareil; leur ſeule mes-intelligence peut nous rendre beaucoup de choſes faciles à quoi nous ne penſerions pas ſans elle.

CCCLXXI. LETTRE.

De Madame de * * * au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15. Avril 1678.

LE pauvre Comte de Limoges eſt mort. Vous voyez, Monſieur, comme il a été malheureux juſqu'au bout. Il eut l'épaule fracaſſé d'un coup de mouſquet à Ypres ſur les dix heures du ſoir, & demeura ſur la place juſqu'à onze heures du matin faute de tout. Le Roi l'ayant appris, lui envoya cent louïs. On entreprit de le porter à Lille, mais ayant été trois jours par les chemins, il mourut en y arrivant. Il n'y a jamais eu rien de ſi malheureux que la vie & la mort de ce pauvre garçon. Le Duc de Villeroi écrit qu'il n'avoit d'autre lit que la tranchée. Sa famille qui l'a réduit à cet état en eſt à préſent fort affligée. Il nous dit en partant qu'il

qu'il n'en reviendroit pas. Monſieur la Feuillade a abandonné Meſſine par ordre du Roi. Il revient avec toutes les troupes. On a même reçu dans nos vaiſſeaux toutes les familles qui ont voulu venir en France & elles ſont en aſſez grand nombre. Il y a huit cens chevaux dans le Comté tout prêts à remonter les Cavaliers qui en reviennent ; ces troupes ſont deſtinées pour l'Allemagne. Cette retraite fait croire la paix, & que c'eſt une des conditions de rendre Meſſine. Mais le Roi fidelle à ſes promeſſes n'a pas voulu abandonner à la vengeance des Eſpagnols ceux qui l'avoient appellé. Le Roi déclara hier qu'il retourneroit en Flandres dans trois ſemaines, & commanda qu'on lui fît une calcche, étant rebuté de faire de tels voyages à cheval. Le Roi a permis à Monſieur de Vaux fils de Monſieur Fouquet de ſervir dans ſon Armée ; à ſon Oncle l'Abbé d'être dans ſon Abbaye de Barbau ; & à Bartet de venir à Paris pour trois mois. Quand on eſt content, on eſt plus porté à faire des graces.

CCCLXXII. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15. Avril 1678.

ON parle d'un voyage de la Cour en Bretagne pour viſiter les ports de mer. Monſieur le Duc a mené a Ypres lès Hiſtoriens du Roi à la tranchée pour leur montrer de près le péril, afin qu'ils le pûſſent mieux dépeindre ;

mais je pense que la peur les a empêché de rien voir. Je voudrois que vous écrivissiez quelque chose de l'éloge du Roi en général, ou en particulier quelques-unes des actions de Sa Majesté qui vous auroient touché davantage ; nous trouverions bien quelqu'un par qui lui faire voir cela. Enfin voilà ce pauvre Comte de Limoges mort, je le trouve bienheureux, car il est vrai, sans excepter personne, qu'il n'y a jamais eu un malheur si complet que le sien.

Le Roi a été si satisfait de l'expédition de Monsieur de la Feuillade à Messine, qu'en arrivant ayant demandé pour toute grace à Sa Majesté le bonheur de la voir le plus souvent qu'il pourroit, elle lui accorda les entrées comme aux premiers Gentilshommes de la Chambre : faveur qui n'a été accordée qu'à Monsieur de Lausun & à lui. Personne ne doute que le Roi ne parte le dix ou le douze du mois prochain, mais tout le monde ignore où il va aussi bien que la décision de la paix ou de la guerre.

CCCLXXIII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Scuderi.

A Autun, ce 19. Avril 1678.

JE ne pense pas que le Roi s'amuse à l'heure qu'il est à aller visiter les Côtes ; je ne croi pas même qu'il fasse de voyage le reste de la campagne. On en fait courir le bruit pour faire peur aux ennemis, & faire tenir tout le monde

monde en ſon devoir. Quand Monſieur le Duc a mené les Hiſtoriens du Roi à la tranchée, bien loin de leur faire concevoir le péril plus grand qu'ils ne le comprenoient, il leur a fait trouver qu'il étoit moindre, l'imagination agrandit ces choſes-là, plus que la vûe. Guillaume de Naſſau Prince d'Orange, grand-pere de celui d'aujourdhui, diſoit que les gens qui n'avoient jamais été à la guerre croyoient qu'on y avoit toûjours l'épée à la main, & que les hommes mariez careſſoient ſans ceſſe leurs femmes. Si le Comte de Limoges eſt en Paradis, je le trouve bienheureux d'être ſorti de la vie & de la miſere où il étoit, à moins que cela il étoit mieux en ce monde. Madame Fouquet arriva hier chez Monſieur d'Autun, elle y doit être quatre jours. Malgré ſa diſgrace il la traitte comme elle le mérite, c'eſt tout dire pour l'honneur de l'un & de l'autre.

CCCLXXIV. LETTRE.

De Madame de M.... au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 3. *Mai* 1678.

JE ſuis très-humble ſervante de Meſſire Amé de Rabutin, Monſieur, & ſi je n'avois une raiſon eſſentielle de vous préferer à lui, (qui eſt que vous vivez & qu'il eſt mort) je ne ſai pas ce qui en arriveroit. C'étoit un très-gentil Chevalier. Il fit armes ſous Philippe le Bon Duc de Bourgogne, au pas de la Dame de Plours, & en bien d'autres Tournois.

J'ai la tête si pleine des mérites & des perfections de votre Prédecesseur que je viens de trouver dans Olivier de la Marche, qu'il faut que je vous en parle avant que de vous rien dire de ce qui se passe en ce pays-ci, d'où le Roi doit partir dans huit jours pour aller à Gand. On croit que ce voyage ne sera que d'un mois. Toute la Maison de Madame de *** s'oppose à la faveur naissante de **. On veut ici que le ** soit mal à la Cour : il n'y a que six mois qu'on disoit qu'il alloit être favori. Mais à la Cour on croit toutes les nouvelles en bien ou en mal plus grandes qu'elles ne sont. Une médecine qui me tourmente m'empêche de vous en dire davantage.

CCCLXXV. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de M....

A Chaseu, ce 9. Mai 1678.

JE suis fort aise, Madame, que vous ayez fait connoissance avec Messire Amé de Rabutin, & je suis assez vain pour ne le pas craindre auprès de vous s'il étoit en vie. Cependant il étoit non seulement un gentil Chevalier pour la guerre aussi bien que pour les tournois, mais il étoit encore *un Chevalier fourni de beaux & aornez mots, & qui fut tenu de son tems l'un des plus sages, plaisans & courtois Chevaliers qui fust en Bourgogne, ne que l'on sçust nulle part.* Vous voyez bien que je rapporte les paroles du bon homme Olivier. Ce que vous me dites, que toute

toute la Maiſon de *** s'oppoſe à la faveur naiſſante de Madame de ** me fait croire qu'elle ſera bien-tot perduë. Les Princes, comme dit Voiture, ſont ſouvent fort étranges; & moi j'ajoûte qu'ils n'aiment pas ce qui leur plaît, & qu'ils aiment ce qui plaît à leurs gens. Je ne croyois pas que votre médecine me dût faire du mal auſſi-bien qu'à vous, en me privant du plaiſir d'une plus longue Lettre. Je vous ſupplie donc de ne vous pas purger ſouvent, ſi vous avez ſoin de ma ſanté.

CCCLXXVI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de . . . .

A Chaſeu, ce 9. Juin 1678.

VOUS voulez bien que je vous parle franchement, Madame, avec le reſpect que je vous dois. La hauteur avec laquelle notre ami parle de vous, n'eſt pas, comme vous dites, de maître à valet, mais plûtôt d'ami qui croit être offenſé par ſon amie; & vous ſavez qu'entre amis on ne regarde point au ſexe. Monſieur de V** peut avoir tort de s'être plaint de vous: mais prétendant en avoir ſujet, il ne ſauroit parler autrement. Cependant il faut finir le plûtôt qu'on peut les querelles entre amis auſſi bien qu'entre amans. Je vous conſeille de vivre avec lui comme vous faiſiez du tems que vous en étiez contente, afin que vous le deveniez; & s'il abuſoit de vos ſoins & de vos tendreſſes, alors vous rompriez tout commerce avec lui.

La paix viendra quand elle pourra : mais ſi elle plaît, ce ne ſera pas ſa ſurpriſe. J'attens toûjours *la Princeſſe de Cleves* avec plus d'impatience que la paix.

CCCLXXVII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de B . . .

A Chaſeu, ce 10 *Juin* 1678.

C'EST trop long-tems vous laiſſer m'oublier, Monſieur. Il y en a pourtant bien d'autres que vous qui le ſont, (ſans vanité ;) mais il n'y en a point dont l'oubli me ſoit plus ſenſible que le vôtre : ça remettez-vous donc à m'écrire. Je ſai bien qu'à moins que de s'écrire des nouvelles, ou d'avoir des des affaires enſemble, on tarit bien vîte : mais enfin je me contenterai à deux Lettres par an ; on ne ſauroit ſe mettre plus à la raiſon que je fais.

CCCLXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 10. *Juin* 1678.

JE ne ſaurois plus durer ſans vous écrire, c'eſt-à-dire, ſans m'attirer de vos Lettres ; & quoi que je n'aye pû vous obliger par la derniére des miennes à me faire réponſe, j'eſpere enfin

enfin vous toucher le cœur, ſachant qu'avec la perſéverance on vient à bout de toutes choſes. Serieuſement, Madame, j'ai bien de la peine à me paſſer de votre commerce. Plus je deviens délicat, & plus vous me devenez néceſſaire : d'ailleurs je vous aime, & tout ce que vous aimez. Mandez-moi de vos nouvelles, & de celles de la belle Comteſſe; comment elle ſe porte, & ſi elle s'en retourne en Provence, ſi vous n'êtes pas bien aiſe de la paix; où eſt notre ami Corbinelli, & ſi c'eſt lui qui fait le mariage de Mademoiſelle de Vardes? On m'a mandé la mort de Madame de Monaco, & que le Maréchal de Grammont lui a dit en lui diſant adieu, qu'il falloit plier bagage; que le Comte de Guiche étoit allé marquer les logis, & qu'il les ſuivroit bien tôt. Ne trouvez-vous pas, Madame, que les plaiſanteries en ces rencontres-là ſont à contre-tems? Pour moi je ne les ſaurois ſouffrir.

Je vous ſupplie de me mander ce que c'eſt que le retour du Cardinal de Rets dans le monde.

CCCLXXIX. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 15. Juin 1678.

NOUS ſommez fort mortifiez mon amie la Rongere & moi, Monſieur, de ne vous pas aller voir cette année. Il y a un âge de la vie où l'on n'aime plus le grand monde & où l'on n'aime que ſes amis, ſi amis y a. J'en parle ainſi parce que voici un païs où l'on découvre

couvre souvent qu'il n'y en a guére de véritables ; pour moi j'avouë que je m'en étois fait une si grande idée que tout ce que je trouve à mon chemin me paroît fort au dessous, & j'en reviens presqu'à croire qu'il n'y a que de l'amour & de la civilité dans le monde. Je voudrois qu'il m'eut coûté beaucoup & vous revoir ici cet hiver paré de quelque grace de la Cour ; à cela la paix est bonne, & votre présence aussi, car voici le païs du monde où l'on songe le moins aux absens. Madame de Monaco est morte en prédestinée, une maladie lente lui en a donné le tems & l'a mise en état de pénitence. Quinze jours avant que de mourir elle n'avoit plus figure humaine.

CCCLXXX. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Scuderi.

A Chaseu, ce 16. *Juin* 1678.

IL est certain qu'il y a un âge où l'on s'attache davantage à ses amis, & il ne faut point dire, si amis y a ; car il y en a & beaucoup : mais je remarque que ce qui les fait croire si rares, c'est la plainte générale qu'on en fait, & fort souvent cette plainte est mal fondée. Savez-vous, Madame, ce qui me fait parler ainsi ? C'est l'injustice où je me suis surpris plusieurs fois que je faisois moi-même à mes amis, & celle que j'ai découvert qu'on faisoit à d'autres. Croyez moi, Madame, il y a plus de bons amis qu'on ne pense ; mais quand nous ne réussissons

pas

pas en de certaines prétensions, nous sommes presque toûjours injustes de nous plaindre, ne sachant pas les affaires de ceux de qui nous nous plaignons, ou ne voulant pas les apprendre. Vous avez raison, Madame; s'il y a un homme heureux dans le monde, c'est le Roi; mais je croi qu'il l'est encore plus par son esprit que par sa fortune.

CCCLXXXI. LETTRE.

De Madame de Se .... au Comte de Bussy.

A Paris, ce 16. *Juin* 1678.

JE ne doute pas, Monsieur, que vous ne m'ayez plainte, & que vous n'ayez fait de fort bon cœur les mêmes souhaits que moi (pour mon bonheur s'entend.) Helas! que nous aurions été heureux, s'ils eussent eu lieu! J'aurois passé une partie de ma vie en Bourgogne, & l'autre à Paris, avec vous s'entend; car on a toûjours espérance de faire ce que l'on veut quand on est libre. Je ne sai si vous reconnoissez là Monsieur de M**; mais je n'ai pas mal imité sa façon de parler *s'entend*. Il me souvient que le pauvre défunt son pere le disoit aussi souvent que cela. Je savois bien que mon pere avoit l'honneur de vous connoître, & que vous le connoissiez aussi. Mais en vérité, Monsieur, si vous l'aviez connu davantage, vous verriez bien que j'ai raison d'être fort affligée. Madame votre fille me comprend bien là-dessus; & je croi que nous pouvons dire toutes deux qu'a-

après

près cette perte, nous n'avons plus rien à perdre. Pour moi je n'ai plus que mes bons amis, au nombre desquels vous voulez bien que je vous mette tous deux, & que je vous embrasse. Laissez-moi faire, je vous prie, & ne vous moquez point de moi; car il faut que cela m'arrive quelquefois comme vous savez.

CCCLXXXII. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Bussy, ce 18. Juin 1678.

AIMEZ-VOUS, ma chere Cousine, les plaisanteries qu'on fait aux mourans ou que font les gens qui meurent, pour moi je ne les saurois souffrir. Tirez le rideau, la farce est jouée: Adieu paniers, vendanges sont faites: il faut plier bagage. Tout cela me fait mal au cœur, & quand je le pourrois souffrir, toûjours trouverois je sot & cruel à une personne qui se porte bien de plaisanter avec un mourant, & tout à fait barbare à un pere qui en use ainsi avec sa fille. Je ne sai s'il ne vous est point revenu que Madame Fouquet a été à Autun rendre visite à l'Evêque. Celui-ci en galant homme la traita comme si elle eut encore été Sur-Intendante des Finances. Il alla au devant d'elle avec six carrosses & deux cens chevaux de la Ville.

Et j'y étois, je sai bien mieux le conte.

La Dame fut fort aise de me voir, & me dit que Monsieur d'Autun faisoit trop d'honneur à une malheureuse, comme elle. Je lui répondis qu'il

qu'il partageoit cet honneur. Je ne ſai ſi elle m'entendit. Je lui ai trouvé autant de fraîcheur qu'autrefois, quoiqu'elle eût dix-huit ans de plus.

Madame de * * étoit avec elle plus impertinente que jamais. Quand nous fûmes arrivez à l'Evêché, elle ſe mit en plein cercle à me loüer ſur mon bel eſprit. Cela dura juſqu'à ce qu'on ſe mit à table qu'elle recommença de plus belle ; quoique chacun embaraſſé pour elle & pour moi, voulut changer de diſcours, elle n'en voulut rien faire, & de la même force dit, que je parlois comme un livre, & que j'écrivois comme un Ange. Je voulus pour faire diverſion dire que la ſoupe étoit admirable. Ah ! ma Couſine, dit elle, à Madame de la Boulaye, écoutez comme il dit cela. Véritablement l'éclat de rire prit ſi fort à la compagnie que cette folle n'oſa plus parler. Ne croyez-vous pas, Madame, qu'un ſiécle de diſgraces ne racommoderoit pas une tête comme celle-là ?

On me mande que le Cardinal de Rets que nous croyions ne revoir qu'au jour du jugement eſt dans l'Hôtel de Leſdiguieres au milieu de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens en France. Expliquez-moi cela, Madame, car il me ſemble que ce retour fait tort à ſa retraite. Je ne ſaurois vous dire combien *la Vedoua felice* & moi nous vous aimons ; cela paſſe, non pas l'imagination, mais l'expreſſion.

CCCLXXXIII.

CCCLXXXIII. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à la Comtesse de Se . . .

A Bussy, ce 19. Juin 1678.

J'AI bien reconnu *s'entend.* C'est ce que le pere M * * a laissé de plus clair à son fils, & dont il l'avoit mis en jouïssance dès son vivant. Je ne sai pas quand la substitution a commencé; mais je ne doute pas que celui-ci ne la renouvelle si elle finissoit en lui, car ce n'est pas là une chose à laisser perdre dans cette Maison. Les suites de votre liberté, Madame, que vous me faites envisager, me font venir l'eau à la bouche. Que nous serions heureux si vous pouviez faire tout ce qu'il vous plairoit!

Mais on ne rencontre guéres
Tant de biens tout à la fois.

Ces diables de gens incommodes qui ne devroient jamais naître, ne sauroient presque mourir. Cependant il y a des éxemples récens de quelques-uns qui n'ont pas long-tems fatigué le monde. Dieu fait des graces à qui il lui plaît: mais avec le respect que je dois à sa Providence, vous m'en paroissez bien digne; & sur cela, Madame, je vous embrasse si serré, que j'ai peur de vous faire crier.

* *A la Lett. CCCLXXXI.*

CCCLXXXIV.

CCCLXXXIV. LETTRE.

*Réponse de Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, ce 20. Juin 1678.

QUELLE folie de ne nous point écrire, puisque je fais le principal qui est de me souvenir tous les jours de vous! Quand on n'a point de bonne raison, il n'en faut dire aucune. Voila donc la paix, mon cher Cousin. Le Roi a trouvé plus beau de la donner cette année à toute l'Europe, que de prendre le reste de la Flandres; il la garde pour une autre fois. Etes-vous à Chaseu, mon cher Cousin, dans cet aimable lieu? J'en ai le paysage dans la tête, & je l'y conserverai soigneusement; mais encore plus l'aimable pere & l'aimable fille, qui ont leur place dans mon cœur. Voilà bien des aimables. Mais ce sont des négligences dont je ne puis me corriger. J'espere que si mes Lettres méritoient d'être lûës deux fois, il se trouveroit quelque charitable personne qui les corrigeroit. Notre ami Corbinelli est allé trouver Monsieur de Varde, pour l'obliger de profiter de la permission que Roi a donnée à Monsieur de Rohan d'épouser sa fille. Ce mariage est agréable pour de Vardes, & d'autant plus qu'on ne parle point de sa Charge, qui sera venduë à quelque autre selon la volonté du Roi.

Madame de Monaco est partie de ce monde avec une contrition fort équivoque, & fort confonduë avec la douleur d'une cruelle maladie.

Elle

* *A la Lett. CCCLXXVIII.*

Elle a été défigurée avant que de mourir. Son desſechement à été juſqu'à outrager la nature par la dérangement de tous les traits de ſon viſage. Adieu mon Couſin. Que dites-vous de *la Princeſſe de Cleves* ? J'embraſſe ma Niéce : je l'aime, & je la prie, & vous auſſi de m'aimer toûjours.

CCCLXXXV. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Buſſy, ce 23. *Juin* 1678.

JE vous écris après avoir long-tems attendu une réponſe de vous, & vous me la faites le même jour que je vous écrivis. Quoique je l'attendiſſe avec une fort grande impatience, je ne vous ai pas traitée ſi rudement que vous vous traitez vous-même. Vous appellez folie de ſonger à moi ſans m'écrire, & moi je ne croi pas ſeulement que ce ſoit une petite faute. Il ne faut qu'un moment pour penſer, & il faut du tems pour écrire.

Le Roi a raiſon de donner la paix. Il devenoit inſupportable à tout le monde : perſonne ne pouvoit plus durer avec lui. Il mettoit ſes ennemis au deſeſpoir par de continuelles défaites ; & ſes amis & ſes ſerviteurs, en les épuiſant de loüanges. Ce n'eſt pas que je prévoye que la paix me donne plue de repos ſur ſon ſujet. Il me fournira aſſurément autant de matieres d'éloges ſur ſes actions de paix, qu'il fait ſur celles de guerre. Je ſuis à Buſſy depuis un mois,

&

& j'y ſerai juſqu'aux premiers jours d'Août ; après quoi je retournerai à ce Chaſeu qui vous plaît tant. Je ſuis pourtant aſſuré que Buſſy vous l'effaceroit un peu, ſi vous le voyiez aujourdhui. Il y a des beautez & des propretez uniques, & vous y trouveriez l'aimable fille & l'aimable pere, qui ne vous le gâteroient pas. Au reſte, Madame, ne vous plaignez pas des répetitions à quoi vous dites que vous êtes ſujette ; je ne vous les corrigerai pas. Je veux toûjours de la juſteſſe dans les penſées, mais quelquefois de la négligence dans les expreſſions, & ſur tout dans les Lettres qu'écrivent les Dames.

Je demeure d'accord que Monſieur de Vardes doit être content du mariage de ſa fille avec Monſieur de Rohan : mais ce n'eſt pas auſſi une choſe ſi extraordinaire pour lui, qu'une de plus grandes héritieres de France, de la Maiſon du Bec-Crepin épouſe Monſieur de Rohan. On m'écrit que la maladie dont Madame de Monaco eſt morte, lui a fait faire pénitence, & qu'elle ſera de ces gens de l'Evangile qui ſont payez pour la derniere heure, comme ceux qui ſont venus le matin.

CCCLXXXVI. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 26. Juin 1678.

MA fille n'ira point cet Eté en Provence, mon cher Couſin, elle le paſſera à Livry où elle va commencer à prendre du petit lait pour

pour la conduire au lait de vache, ſeul remede pour les maux de poitrine. Vous m'étonnez de la réception que Monſieur d'Autun a fait à Madame Fouquet, j'aurois peine à le croire, ſi vous n'en aviez été témoin, une malheureuſe n'a pas coûtume d'être tant honorée. Je ſuis perſuadée qu'il a révéré ſa ſainteté, & que c'eſt en qualité de relique qu'il a été au devant d'elle avec tant de monde. Pour Madame de * * qui étoit avec elle, c'eſt la plus folle femme que je connoiſſe. Je vous ferois le paroli ſi je voulois vous conter tout ce que je ſai d'elle, mais je croi que vous en êtes aſſez inſtruit. Adieu, mon cher Couſin; que vous êtes aimable & que vous êtes aimé!

CCCLXXXVII. LETTRE.

* Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 27. Juin 1678.

JE croi que je vous écrivois dans le tems que vous me faiſiez de très-juſtes reproches de ne vous écrire pas. Vous avez vû comme je m'en faiſois à moi-même. Vous me flattez beaucoup en me diſant que plus vous devenez délicat, & plus je vous ſuis néceſſaire. Le moyen de n'être pas ſenſible à cette loüange ſi bien apprêtée? Je vous ai mandé de mes nouvelles, mon Couſin, & de celles de ma fille; elle a été aſſez mal, une ſaignée l'a remiſe. Plût à Dieu que la paix fût aſſez generalement établie dans tous les cœurs, pour faire revenir à la Cour tous ceux

* *A la Lett. CCCLXXXV.*

ceux que je desire : vous seriez assurément le premier, & l'unique s'il n'y en avoit qu'un, quoique vous ne soyez pas le plus malheureux. Vous avez une societé chez vous, & un voisinage qui vous mettent à couvert de l'excès de l'ennui. Madame de Monaco en mourant n'avoit aucun trait ni aucun reste qui pût faire souvenir d'elle : c'étoit une tête de mort gâtée par une peau noire & seche : C'étoit enfin une humiliation si grande pour elle, que si Dieu a voulu qu'elle en ait fait son profit, il ne lui faut point d'autre pénitence. Elle a eû beaucoup de fermeté. Le P. Bourdalouë dit qu'il y avoit beaucoup de Christianisme. Vous savez que le Cardinal de Rets a voulu se démettre de son Chapeau de Cardinal. Le Pape ne l'a pas voulu, & non seulement s'est trouvé offensé qu'on veuille se défaire de cette dignité quand on veut aller en Paradis ; mais il lui a défendu de faire aucun séjour à S. Michel à trois lieuës de Commercy, qui est le lieu qu'il avoit choisi pour demeurer, disant qu'il n'est pas permis aux Cardinaux de faire aucune résidence dans d'autres Abbayes que les leurs. C'est la mode de Rome; & l'on ne se fait point Hermite *al dispetto del Papa*. Ainsi Commercy étant le lieu du monde le plus passant, il est venu demeurer à S. Denys, où il passe sa vie très-conformément à la retraitte qu'il s'est imposée. Il a été quelque temps à l'Hôtel de Lesdiguieres : mais cette maison étoit devenuë la sienne. Ce n'étoit plus les amis du Duc qui y dînoient, c'étoit ceux du Cardinal. Il a vû très-peu de monde, & il est il y a plus de deux mois à S. Denys. Il a un procès qu'il fera juger, parce que selon qu'il se tournera, ses dettes seront achevées d'être payées, ou non.

Vous ſavez qu'il s'eſt acquitté d'onze cens mille écus. Il n'a reçû cet exemple de perſonne & perſonne ne le ſuivra. Enfin, il faut ſe fier à lui de ſoûtenir ſa gageure. Il eſt bien plus ſolitaire qu'en Lorraine, & il eſt très-digne d'être honoré. Ceux qui veulent s'en diſpenſer, l'auroient auſſi-bien fait, quand il ſeroit demeuré à Commercy, qu'étant revenu à S. Denys. Adieu, mon Couſin; je ſuis fort aiſe que vous m'aimiez, l'aimable Veuve & vous. Si vous voyiez comment mon cœur eſt fait pour vous deux, vous ne me trouveriez pas ingrate.

Vous allez avoir une nouvelle voiſine, je ſouhaite qu'elle vous ſoit auſſi bonne qu'à Monſieur Jannin. Je l'ai vû, il eſt fort content. Je vous embraſſe, Monſieur & Madame, & je n'oublierai jamais votre payſage de Chaſeu, & la maniere dont vous m'y avez reçûë. Ma fille vous fait mille complimens à l'un & à l'autre. Mon fils eſt encore à l'armée, car ce n'eſt plus à la guerre, Dieu merci.

CCCLXXXVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Buſſy, ce 28. Juin 1678.

JE ne crois pas aller cet hyver à Paris, & je vous jure que je n'en ai aucune impatience pour mes interêts; pour mes amis je ſerois bien aiſe de les voir, mais leurs Lettres me conſolent en quelque façon de leurs abſences, & je les entretiens même plus agréablement que ſi je

si je les voyois ; c'est l'amour qui demande la vûë, l'amitié n'en a pas tant de besoin. Pour le malheur des absens & l'oubli de la Cour j'en suis pleinement persuadé, cependant je trouve plus commode de pouvoir faire souvenir le Roi de mes services par mes Lettres que par ma présence. Dieu leur donnera telle vertu qu'il lui plaira, mais du moins je ne fatiguerai pas Sa Majesté par ma vûë, & je n'en serai ni honteux ni ruiné comme le sont ou le doivent être de malheureux Courtisans que nous connoissons. Adieu, Madame, si vous connoissiez la vie que je mene, vous ne me presseriez pas tant de la changer.

CCCLXXXIX. LETTRE.

*Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Bussy, ce 29. *Juin* 1678.

SI je savois aussi bien apprêter des loüanges, Madame, je vous en donnerois souvent, parce que vous en méritez, & pour m'attirer les vôtres ; j'en donnerois aussi quelquefois au Roi, parce qu'il en est digne. Du reste, je ne suis pas loüangeur. Je vous rends mille graces, ma chere Cousine, des souhaits que vous faites pour mon retour, & pour mon retour agréable ; autrement j'aimerois mieux être ici. Je vous assure que je ne m'y ennuye point du tout ; & que si vous demeuriez d'ordinaire en Bourgogne, je ne voudrois jamais en sortir. Je suis bien aise que vous m'ayez éclairci de la con-

* *A la Lett. CCCLXXXV.*

conduite du Cardinal de Rets ; qui de loin me paroiſſoit changée ; car j'aime à l'eſtimer, & cela me fait croire qu'il ſoûtiendra juſqu'au bout la beauté de ſa retraite.

Je ſuis fort aiſe du mariage du fils de Jannin ; une belle-fille rendra encore ſa maiſon plus agréable, qui l'étoit déja beaucoup. Adieu, ma chere Couſine, aimons-nous bien toûjours tous quatre, nous ne ſaurions mieux faire, nous n'en aimerons jamais de plus dignes d'être aimés. Mais j'oubliois de vous dire que j'ai enfin lû *la Princeſſe de Cleves* avec un eſprit d'équité, & point du tout prévenu du bien & du mal qu'on en a écrit. J'ai trouvé la premiere partie admirable ; la ſeconde ne m'a pas paru de même. Dans le premier volume, hors quelques mots trop ſouvent répetez, qui ſont pourtant en petit nombre, tout eſt agréable, tout eſt naturel. Dans le ſecond, l'aveu de Madame de Cleves à ſon mari eſt extravagant, & ne ſe peut dire que dans une hiſtoire véritable ; mais quand on en fait une à plaiſir, il eſt ridicule de donner à ſon Héroïne un ſentiment ſi extraordinaire. L'Auteur en le faiſant a plus ſongé à ne pas reſſembler aux autres Romans, qu'à ſuivre le bon ſens. Une femme dit rarement à ſon mari qu'on eſt amoureux d'elle ; mais jamais qu'elle ait de l'amour pour un autre que pour lui ; & d'autant moins qu'en ſe jettant à ſes genoux, comme fait la Princeſſe, elle peut faire croire à ſon mari qu'elle n'a gardé aucunes bornes dans l'outrage qu'elle lui a fait. D'ailleurs, il n'eſt pas vrai ſemblable qu'une paſſion d'amour ſoit long-temps dans un cœur de même force que la vertu. Depuis qu'à la Cour en quinze jours, trois ſemaines, ou un mois,

mois, une femme attaquée n'a pas pris le parti de la rigueur, elle ne ſonge plus qu'à diſputer le terrain pour ſe faire valoir. Et ſi contre toute apparence, & contre l'uſage, ce combat de l'amour & de la vertu duroit dans ſon cœur juſqu'a la mort de ſon mari, alors elle ſeroit ravie de les pouvoir accorder enſemble en épouſant un homme de ſa qualité, le mieux fait, & le plus joli Cavalier de ſon temps.. La premiere avanture des jardins de Coulomiers n'eſt pas vrai-ſemblable, & ſent le Roman. C'eſt une grande juſteſſe, que la premiere fois que la Princeſſe fait à ſon mari l'aveu de ſa paſſion pour un autre, Monſieur de Nemours ſoit à point nommé derriere une paliſſade d'où il l'entend; je ne voi pas même de néceſſité qu'il ſût cela, & en tout cas il falloit le lui faire ſavoir par d'autres voyes.

Cela ſent encore bien le Roman, de faire parler les gens tout ſeuls; car outre que ce n'eſt pas l'uſage de ſe parler à ſoi-même, c'eſt qu'on ne pourroit ſavoir ce qu'une perſonne ſe ſeroit dit, à moins qu'elle n'eût écrit ſon hiſtoire, encore diroit-elle ſeulement ce qu'elle auroit penſé. La Lettre écrite à Madame de Chartres, eſt encore du ſtile des Lettres de Roman, obſcure, trop longue, & point du tout naturelle. Cependant dans ce ſecond Tome tout y eſt auſſi bien conté, & les expreſſions en ſont auſſi belles que dans le premier.

CCCXC. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de * *.

A Buſſy, ce 23. Juin 1678.

QUOIQUE les Armées d'Allemagne s'approchent, je ne crois pas qu'elles en viennent aux mains, parcequ'elles voyent bien que l'Empereur & les Confédérez ſont à la veille de traiter comme les autres, ne pouvant ſoûtenir ſeuls la guerre, contre le Roi qui les a toûjours battus, joints avec l'Eſpagne & la Hollande.

Le Roi vient de faire une paix très-glorieuſe, je croi même qu'elle durera long-temps, car quand il demandera qu'on lui faſſe raiſon de quelque choſe, je ne croi pas qu'on la lui refuſe. Au reſte je ne fais point ſon hiſtoire, il faudroit pour cela que Sa Majeſté en eut pris le deſſein. J'ai ſeulement écrit des Mémoires de ma vie où je trouve ſouvent occaſion de parler du Roi; j'en dis ce que j'en penſe & j'en parle comme il le mérite, & peut être que cela ſera plus d'honneur à Sa Majeſté que ſa propre hiſtoire. Comme ces Mémoires ne paroîtront vrai-ſemblablement qu'après ma mort mes ſeuls enfans en pourront recueillir le fruit. Si j'étois dans votre voiſinage, je ne vous les cacherois pas, parceque vous êtes très-capable d'en juger, & que je ne les pourrois montrer à perſonne que j'aime & que j'eſtime plus que vous.

CCCXCI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Bragelonne Conſeiller au Parlement de Paris.

A Buſſy, ce 8. *Juillet* 1678.

JE vous l'avois bien dit, Monſieur, que je vous remercierois du gain de mon affaire, parceque j'en avois bonne opinion & que je l'avois encore meilleure de vous. Mais je ſuis inſatiable, je vous l'avouë, je voudrois bien avoir encore gagné l'honneur de votre amitié; on m'en a fait voir le prix par les choſes qu'on m'a écrites de vous. Je vous la demande donc, Monſieur, en vous aſſurant que perſonne n'en peut faire plus de cas que moi, & n'eſt avec plus d'eſtime que je le ſuis, vôtre &c.

CCCXCII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Scuderi.

A Buſſy, ce 9. *Juillet* 1678.

JE comprends bien, Madame, que vous avez moins de loiſir où vous êtes, qu'à Paris. Le voiſinage de Paris, l'agréable maiſon où vous êtes, la Princeſſe à qui vous faites votre Cour, & à qui bien d'autres ſont intereſſez à la faire; tout cela vous attire bien du monde. Je vous ai dit pluſieurs fois, que je ne pouvois me par-

donner de n'avoir pas fait tous mes efforts pour être des amis particuliers de cette Princesse *; & je vous le dis encore, Madame, ce sera une tache à ma vie, mais au moins la postérité lira-t-elle ici que j'ai toûjours été un des admirateurs de sa vertu, de son esprit, & de son mérite. Je suis ravi du mariage de Mademoiselle de Bourbon avec Monsieur le Prince de Conti. On dit beaucoup de bien de ce jeune Prince, de son courage, de son esprit & de ces manieres. Les bontez que Monsieur son Pere a eu pour moi & celles qu'il a pour mon Fils, me rendent très-sensible à tout ce qui regarde cet aimable Prince.

* *Madame de Nemours.*

CCCXCIII. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Bussy.

A Paris, ce 14. *Juillet* 1678.

IL y a long-temps que je n'ai eu de vos nouvelles, Monsieur; cela me fait croire que vous changez de demeure; & jusqu'à ce que vous m'ayez mandé par où vous écrire, je garderai le silence. La guerre recommence, cependant personne ne doute de la paix, par la nécessité où sont les ennemis de la faire. La victoire ne nous quitte point. Voilà encore une affaire fort glorieuse pour le Maréchal de Crequi qui vient

vient de se passer en Allemagne, & fort considérable pour le Roi. Les restitutions qu'il faut faire, sont les plus grands obstacles à la paix. Cependant cela s'ajustera, & je croi la paix générale avant la fin de l'année. Monsieur de Créqui a eu à Reinsfeld en quelque façon sa revanche de Consarbric. Il me souvient de vous avoir ouï dire que vous aviez toûjours estimé son talent pour la guerre.

Le Roi d'Angleterre fait comme le chien du jardinier, il veut que ses maîtresses lui soient fidelles quoiqu'il ne les aime plus; cela me paroît tyrannique. Je rencontrai l'autre jour Madame de Sévigni que je trouvai encore belle.

CCCXCIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à Madame de Scuderi.

A Bussy, ce 17. Juillet 1678.

POURQUOI ne voulez-vous pas, Madame, que ce que fait le mari malheureux dont vous me parlez contre sa femme ne soit pas l'action d'un galant homme? N'est-il pas juste de punir les crimes? Et n'y auroit-il pas de l'insensibilité à lui, de souffrir tranquillement sa conduite? La patience est blâmable en de certaines occasions; l'Ecriture veut que nous souffrions sans nous plaindre les maux qu'on nous fait, mais non pas ceux de cette nature. Si on nous donne un soufflet sur une jouë, il faut, dit-elle, tendre l'autre. Il n'en est pas de même de la vie libertine & scandaleuse que mene une femme,

autrement pour se mortifier & se deshonorer davantage, il faudroit qu'il lui cherchât des galants & qu'il laissât ses filles dans le désordre bien loin de les en retirer. Peut-être que ce qu'il fait contre sa femme ne réussira point, mais je ne condamnerai pas pour cela sa conduite. Quand je la défends, je le regarde encore comme un homme qui a Dieu en vûe plûtôt que la politique du monde.

Ce n'est pas seulement le bon tempérament de Madame de Sevigny qui la fait encore trouver belle, c'est aussi son bon esprit. Je croi que quand on en a autant qu'elle, on paroît toûjours agréable.

CCCXCV. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Bussy.

A Paris, ce 19. Juillet 1678.

NÔTRE ami le Pere Rapin est de retour de Vichy. Je ne l'ai pas encore vû, mais j'en ai bien envie. Je ne suis pas comme vous autres amans, qui trouvez que c'est un si petit plaisir que celui de voir ses amis. Il faut nécessairement que ce soit l'amour qui vous ait rendu le cœur si insensible à l'amitié ; & je suis fort trompée si à l'heure qu'il est, la vôtre est autre chose qu'un certain mélange de justice & d'honnêtetez : cependant, Monsieur, la véritable amitié vient du cœur, aussi bien que l'amour, & j'en ai connu qui lui ressembloit fort, hors qu'elle étoit plus douce & plus tranquille.

* Pour moi, je ſuis affligée ſincerement de ne vous voir pas cet hiver, & le ſecours des Lettres n'eſt pas ſuffiſant pour m'en conſoler tout à fait.

* *Voyez Lett. CCCLXXVII.*

CCCXCVI. LETTRE.

De Madame de M * * * au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 24. Juillet 1678.

IL faut que je vous gronde, & que je vous demande à qui vous en avez, Monſieur, de ne me plus écrire ? Je croi que vous ne m'auriez jamais fait cet honneur ſi Monſieur D * * ne fût point mort. Cependant vous devez réponſe à deux de mes Lettres ; & quoique les vôtres n'ayent point de prix, ſongez que les miennes viennent de Paris, & qu'elles ont leur mérite. Vous croyez bien, Monſieur, que je le connois, & que je ne compte mes Lettres que ſur le pied de gazette. Mais quoi qu'elles ſoient bien éloignées de ce que vous avez écrit à Madame de Scuderi ſur *la Princeſſe de Cleves*, il ne les faut pas tout-à-fait mépriſer ; & je vous dirai que ce n'eſt pas ma faute, & que je voudrois avoir autant d'eſprit que vous : mais il eſt bien difficile, & je ſuis épouvantée d'en trouver autant dans les douze lignes que vous avez écrites au ſujet de *la Princeſſe de Cleves*, que dans un Livre entier fait par des gens qu'on admire.

CCCXCVII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, ce 25. Juillet 1678.

JE vous avouë, mon cher Cousin, que je ne savois nullement l'intérêt que vous preniez aux gens à qui j'ai trouvé occasion de faire plaisir. Je me suis trouvé trop heureuse qu'un honnête homme ait voulu une si petite chose qui dépendoit de moi. J'étois sur le point de le remercier de l'avoir accepté, lorsque j'ai vû qu'il ne tenoit qu'à moi d'en recevoir un remerciement de vous. Mais je ne veux point vous tromper, mon cher Cousin, ni vous faire valoir ce qui n'en vaut pas la peine & ce que je n'ai point fait pour l'amour de vous.

Je suis d'accord de ce que vous dites de *la Princesse de Cleves*. Votre Critique & la mienne étoient jettées dans le même moule. Nous nous sommes un peu trop pressez de loüer le Roi sur la paix qui n'est pas une chose trop assurée. Adieu mon Cousin, adieu ma jolie Veuve, si l'on m'avoit voulu donner les dix mille écus, je n'aurois pas traité avec la Présidente Baillet, mais malgré cela je trouve que j'ai fait une bonne affaire, à moins que pour me faire dépit elle eut la malice de mourir demain, en ce cas-là, je suis attrapée.

CCCXCVIII. LETTRE.

* Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 28. *Juillet* 1678.

VOTRE critique de *la Princeſſe de Cleves* eſt admirable, mon Couſin. Je m'y reconnois; & j'y aurois même ajoûté deux ou trois petites bagatelles qui vous ont aſſurément échappé. Je reconnois la juſteſſe de votre eſprit; & la ſolitude ne vous ôte rien de toutes les lumieres naturelles ou acquiſes, dont vous avez fait une ſi bonne proviſion. Vous êtes en bonne compagnie quand vous êtes avec vous; & quand notre jolie Veuve s'en mêle, cela ne gâte rien. J'ai été fort aiſe de ſavoir votre avis, & encore plus de ce qu'il ſe rencontre juſtement comme le mien. L'amour propre eſt content de ces heureuſes rencontres: votre critique & la mienne étoient juſtes dans le même moule.

Mais, mon pauvre Couſin, je ſuis au deſeſpoir de la guerre; il me ſemble qu'elle va recommencer: la paix ſe brouille & s'embaraſſe; nous l'avons cruë trop vîte faite; c'eſt que nous avons un ſi grand beſoin de varier la phraſe pour loüer le Roi, que notre impatience nous a fait prévenir le temps. Ma fille eſt toûjours aimable & languiſſante. J'embraſſe la Veuve. Embraſſons-nous tous quatre, comme vous dites.

* *A la Lett.* CCCLXXXIX.

CCCXCIX. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, ce 9. Août 1678.

TOUT le monde s'est remis à croire la paix. Le Roi de Suede prie le Roi de vouloir bien la faire sans s'attacher davantage à ses interêts. Les Hollandois se sont déchargez de cette négociation; & cela fait croire que toutes les loüanges en vers & en prose qu'on a données au Roi sur cette paix se trouveront à leur place. Mais que dites-vous de Monsieur d'Albret qui alloit voir amoureusement & nocturnement Madame de Bussi-Lamet à la campagne? On l'a pris pour un voleur, on l'a tué sur la place. Voilà une étrange avanture!

CCCC. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Dijon, ce 12. *Août* 1678.

VOUS ne sauriez être plus aise que moi, Madame, de trouver que nous pensons les mêmes choses, je m'en tiens fort honoré. Notre critique de *la Princesse de Cleves* est de gens de qualité qui ont de l'esprit; celle qui est imprimée est plus exacte, & plaisante en beaucoup d'en-

d'endroits. Il ne faut pas s'affliger des bruits de guerre, ni se réjouïr des bruits de paix. Un peu de patience, & nous saurons à quoi nous en tenir. Je me fais cette leçon à moi-même aussi-bien qu'à vous.

Nous nous sommes trop tôt portez pour héritiers sur les louanges précipitées que nous avons données pour la paix : mais comme on ne les a point dattées, elles seront aussi bonnes au mois d'Octobre qu'au mois de Juillet.

Quoi que je me sois quelquefois en ma vie exposé à de pareilles avantures qu'à celle du Marquis d'Albret, j'ai toûjours trouvé qu'on étoit bien sot de mourir ainsi : mais il me le paroît aujourdhui plus qu'il n'a jamais fait. La petite Veuve & moi parlons très-souvent de vous ; vous entendez bien que cela veut dire que nous vous admirons ; mais vous avez beau être admirable, nous ne vous aimerions pas de tout notre cœur comme nous faisons, si nous n'étions pas persuadez que vous nous aimez de même.

CCCCI. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Présidente d'Osembray.

Ce 15. Août 1678.

SI j'étois un fat, je me plaindrois de n'avoir point eu de réponse de vous, Madame, à trois Lettres que je vous ai écrites : mais je vous en rends mille graces. Vous avez employé à me faire gagner mon procès le tems que vous eussiez mis à m'écrire. Ce sont-là les faveurs

que ceux qui vous aiment autant que je fais, peuvent esperer de vous, & après votre cœur celles que j'estime le plus, parce qu'elles me marquent votre amitié qui est une des choses du monde que je tiens la plus chere. Vous me l'avez promise, Madame; & faite comme vous êtes, je n'apprehende pas que l'absence me la fasse perdre. Je prétens aussi me la conserver par mes soins, en vous assurant de tems en tems, que personne ne vous honore & ne vous aime plus que je fais.

CCCCII. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Marquis de Trichateau.

A Dijon, ce 18. Août 1678.

IL y a long-tems que je ne vous ai écrit, Monsieur, parceque depuis un mois j'ai été occupé à un procès que j'ai enfin gagné. Voïlà la seule guerre à quoi le Roi me réduit. J'aurois peut être sans vanité, aussi bien gagné une bataille si on m'avoit laissé faire: mais la Providence en a ordonné autrement. *Sic placuit fatis.*

J'ai toûjours jugé la paix très-difficile a faire, cependant je n'en ai jamais douté. Elle accommode trop tout le monde, hors le Prince d'Orange.

Basqueville est mort, & l'on attribuë sa mort au poison. Pour moi qui la croi très-naturelle, je m'étonnois qu'avec le visage qu'il avoit depuis si long-tems, il eut tant vécu, outre qu'il étoit si généralement aimé, que personne n'en vouloit à sa vie.

Que

Que dites-vous de l'aventure du Marquis d'Albret ? Sa mort dans une bataille lui auroit fait plus d'honneur. Cependant celle-ci fait plus de bruit & on en parlera plus long-tems. Mais ſavez-vous ce que vient de faire le Prince d'Orange ? Enragé qu'il eſt de n'avoir pû empêcher la Paix d'Hollande ſignée le 9. du mois, il a feint de l'ignorer & le 13. il a attaqué à ſaint Denis près de Mons l'armée que commande le Maréchal de Luxembourg, & après un Combat fort opiniâtré & fort ſanglant, il s'eſt retiré ſans avantage de part ni d'autre.

CCCCIII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, *ce* 20. *Août* 1678.

JE ne ſai, mon Couſin, pourquoi vous ne vous donnez point le plaiſir d'une bonne compagnie dans la province; choſe ſi rare; vous & Monſieur de * *. Sa femme a bien de l'eſprit, ma Niéce ſe trouveroit très bien de cette ſocieté. Vous n'avez nul chagrin les uns contre les autres; quand vous allez chez vous, il eſt tout naturel de l'aller voir, & puis vous verrez comment vous vous accommoderez enſemble. Je ſuis ſûre que ce ſera très-bien, & que s'il vous rencontroit il vous embaraſſeroit par les honnêtetez & par la maniere dont il vous témoigneroit l'evie qu'il a d'être de vos ſerviteurs & de vos amis. Hé mon Dieu ! a-

t-on

t-on trop bonne compagnie dans les provinces, qu'il faille s'ôter ceux avec qui nous parlerions notre langue & qui nous entendroient fort bien? Il me ſemble que vous & ma Niéce devriez aimer ceux qui ſauroient ce que vous valez. La fantaiſie m'a pris de vous mander ceci; quelquefois il ne faut rien pour rompre une glace, j'ai entrepris de vous faire amis d'autant plûtôt qu'il me ſemble qu'une telle négociation eſt de ma force, ou je ſuis bien foible. C'eſt à vous deux à me dire ce que vous penſez là-deſſus. Je voudrois que ſans rebattre les lanterneries du paſſé, cela ſe fît en galant homme avec cette grace que vous avez quand il vous plaît. Si je réuſſis, je ſuis aſſurée que vous me remercierez tous deux. Voilà mes penſées: faites-en ce qu'il vous plaira.

CCCCIV. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Livry, ce 23. *Août* 1678.

OU eſt donc votre Fils, mon Couſin? Pour le mien, il ne mourra jamais, puis qu'il n'a pas été tué dix ou douze fois auprès de Mons. La paix étant faite & ſignée le 9. Août, Monſieur le Prince d'Orange a voulu ſe donner le divertiſſement de ce Tournoi. Vous ſavez qu'il n'y a pas eu moins de ſang répandu qu'à Senef. Le lendemain du combat il envoya faire des excuſes à Monſieur de Luxembourg, & lui manda que s'il lui avoit fait ſavoir que la paix

paix étoit figné, il fe feroit bien gardé de le combattre. Cela reffemble affez à l'homme qui fe bat en duel à la Comedie, & qui demande pardon à tous les coups qu'il donne dans le corps de fon ennemi.

Les principaux Officiers des deux partis prirent donc dans une conference un air de paix, & convinrent de faire entrer du fecours dans Mons. Mon fils étoit à cette entrevûë romanefque. Le Marquis de Grana demanda à Monfieur de Luxembourg, qui étoit un efcadron qui avoit foûtenu deux heures durant le feu de neuf de fes canons, qui tiroient fans ceffe pour fe rendre maître de la batterie que mon fils foûtenoit. Monfieur de Luxembourg lui dit que c'étoit les Gendarmes Dauphins, & que Monfieur de Sevigny, qu'il lui montra là préfent, étoit à leur tête. Vous comprenez tout ce qui lui fut dit d'agreable, & combien en pareille rencontre ou fe trouve payé de fa patience. Il eft vrai qu'elle fut grande; il eut quarante de fes Gendarmes tuez derriere lui. Je ne comprens pas comme on peut revenir de ces occafions fi chaudes & fi longues, où l'on n'a qu'une immutabilité qui nous fait voir la mort mille fois plus horrible que quand on eft dans l'action, & qu'on s'occupe à battre & à fe défendre.

Voilà l'avanture de mon pauvre fils; & c'eft ainfi que l'on en ufa le propre jour que la paix commença. C'eft comme cela qu'on pourroit dire de lui plus juftement qu'on ne difoit de D**; Si la paix dure dix ans, il fera Maréchal de France.

CCCCV. LETTRE.

De Madame de Se . . . au Comte de Bussy.

A Paris, *ce* 28. *Août* 1678.

JE croyois ne vous devoir qu'honneur & respect, Monsieur, (sans préjudice de ce que vous savez) quand Madame votre fille m'a mandé que je vous devois une réponse. Moi une réponse à vous ! Il faut donc que j'aye perdu l'esprit, non seulement de ne vous l'avoir point faite, mais de ne me pas souvenir que je vous la dois. Vous allez voir, Monsieur, de quel air je m'en vais reparer cette faute ; car la honte & le chagrin que j'en ai ne suffisent pas pour cela. Il faut écrire, & tant écrire, que vous me disiez: C'est assez. Cette menace doit vous faire peur. De peur donc que vous ne trouviez le remede pire que le mal, je ferai ma Lettre fort courte, & je ne vous demanderai pour cette fois que de me pardonner, & de m'aimer toûjours, si vous voulez que je vive contente.

CCCCVI.

CCCCVI. LETTRE.

* Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 2. Septembre 1678.

MON fils eſt avec ſon Regiment aux environs de Maſtricht, Madame, avec le Regiment de Tavanes & celui de Courtebonne, où le Maréchal de Schomberg les a laiſſez. Vous m'avez fait un très-grand plaiſir de me mander les hazards & la gloire de Monſieur de Sevigny. Je comprens fort bien l'un & l'autre, & je vous en felicite de tout mon cœur. Si la paix duroit, elle lui feroit plus de tort qu'à beaucoup d'autres; car il s'avanceroit fort vîte, s'il lui arrivoit quelque autre heureuſe avanture comme celle-ci. Mais ne trouvez-vous pas que le canon le cherche? C'eſt, je croi, la ſeule bataille qu'on ait jamais donnée en tems de paix; c'eſt le gouſpillon de cette guerre.

Je viens préſentement de Dijon avec votre Niece, pour un procès que j'y ai gagné. Pendant quinze jours que j'y ai été, nous y avons vû douze Comedies. C'étoit à qui nous regaleroit à la Ville par de grands repas & par des concerts, & à la campagne par des promenades. Deux jours avant que d'en partir nous allâmes avec le Premier Préſident & ſa femme à Lux, où Monſieur & Madame du Houſſay nous reçurent, Dieu ſait comment! Nous y fimes la partie de nous trouver le 29. d'Août chez Ta-

* *A la Lett.* CCCCIV.

Tavanes à Sully, & nous en revinmes le trente-uniéme. Outre le Premier Préſident & ſa femme, Monſieur & Madame du Houſſay, il y avoit encore l'Evêque de Langres, Madame de Chamilly, le Commandeur Brulart, Monſieur d'Epinac, Monſieur & Madame de Toulonjon & l'Abbé-Bonneau. Il arriva-là une choſe qu'on n'a peut-être jamais vûe dans la maiſon d'un Gentilhomme. Nous entrâmes dans la cour de Sully, qui eſt la plus belle cour de Château de France, ſept carroſſes à ſix chevaux chacun, & nous étions cinq qui n'avions pas mené les nôtres. J'y vis dans l'Egliſe le caveau des Rabutins d'un côté, & celui des Tavanes de l'autre, & nos Armes écartelées avec celles de Bourgogne ; car vous ſavez que ce fut Chriſtophle notre biſayeul qui vendit cette Terre à Jean de Saux Seigneur d'Orrain, pere de Gaſpard de Saux Maréchal de Tavanes. Pour revenir à nos divertiſſemens, nous ne nous ſéparions point que nous n'euſſions fait une autre partie, qui eſt de nous trouver à la Borde chez le Premier Préſident au commencement d'Octobre prochain, après notre retour d'Auvergne, où nous allons ma fille & moi. Après tout ce que je viens de vous conter, Madame, vous voyez bien que nous ne nous ennuyons pas tant.

CCCCVII. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Se . . .

A Chaſeu, *ce* 3. *Septembre* 1678.

OUI, Madame, vous me deviez une réponſe : mais vous venez de me la payer en la plus jolie monnoye du monde. Cela fera que je vous prêterai toûjours de bon cœur, & vous voilà encore aujourdhui dans mes papiers ; mais je n'apprehende pas que vous me faſſiez banqueroute. Faites vos affaires à loiſir, & vous vous aquiterez avec moi à votre commodité. Je ſuis aſſuré de mon principal, qui eſt votre cœur, comme vous ſavez. Pour les interêts, qui ſont les ſoins & les Lettres, je ne vous preſſerai pas. Vous me priez de vous aimer toûjours, Madame, ſi je veux, dites-vous, que vous vivez contente ; vous ſeriez la plus heureuſe femme de France, s'il ne vous manquoit que cela.

* *A la Lett. CCCCV.*

CCCCVIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Monſieur de Pompone Miniſtre & Secretaire d'Etat.

En lui envoyant une Lettre pour le Roi.

A Chaſeu, *ce* 7. *Septembre* 1678.

JE vous ſupplie très-humblement, Monſieur, de vouloir préſenter ma Lettre au Roi. Peut-être

être qu'enfin ces ſortes de bons offices me produiront-ils quelque choſe de bon. Mais quand ils ne ſerviroient qu'à me faire voir qu'un des plus honnêtes homme de France ne m'a point abandonné dans ma diſgrace, je ne ſerois pas malheureux. Auſſi ſuis-je véritablement, &c.

AU ROI.

SIRE,

Votre Majeſté a fait la grace à mon fils ainé de lui donner une Compagnie de Chevaux Legers, & je l'en ai très-humblement remerciée. Par la même Lettre je ſuppliai très humblement V. M. de ſe ſouvenir du fils que j'ai dans l'Egliſe. Je ſai bien, SIRE, *qu'elle a des gens à récompenſer qui la ſervent tous les jours; & ma diſgrace pourroit me faire deſeſperer de rien obtenir d'elle, ſi je ne croyois que vous n'avez pas oublié que j'ai ſervi Votre Majeſté fort longtems & dans des emplois conſiderables, & qu'elle ſait bien qu'il ne tient pas encore à moi que je ne la ſerve le reſte de ma vie. Mais enfin,* SIRE, *quand V. M. pour de bonnes raiſons (qu'elle a toûjours) m'empêchera de la ſervir à la guerre, elle trouvera bon que je la ſerve d'une autre maniere à ſa gloire, & peut-être que ſes Generaux d'armée en prenant des Villes & en gagnant des Batailles, n'y contribueront pas tant que moi. Quoi qu'il en ſoit,* SIRE, *ayez pitié de ma famille; & puiſque tout ce que j'ai fait à la guerre, ne m'a ſervi de rien à cauſe de ma mauvaiſe conduite, j'eſpere que vous voudrez que cela ſerve à mes enfans qui n'ont point failli. J'en ſupplie très-humblement V. M. & de croire que la juſtice que je me*

me ſuis faite ſur les châtimens que j'ai reçus, m'a conſervé dans le cœur toute l'amitié, tout le reſpect, toute l'eſtime & l'admiration dont V. M. eſt digne, & que perſonne au monde n'eſt plus que moi, &c.

CCCCIX. LETTRE.

Du Comte de Grammont au Comte de de Buſſy.

A Fontainebleau, ce 14. *Septembre* 1678.

MADAME votre fille m'a dit qu'il falloit toûjours faire réponſe aux exilez, attendu qu'ils prennent garde à ces choſes-là plûtôt que ceux qui étoient en proſpérité. Je vous écris donc, mon cher Buſſy, par la raiſon du banniſſement ; car ſans cela ſur ma parole vous n'auriez pas eu réponſe du Comte de Grammont, il n'en fait jamais à perſonne. Adieu. J'ai toûjours ſouhaité que vous euſſiez de l'amitié pour moi, mais je deſire beaucoup plus celle de Madame votre Fille.

CCCCX. LETTRE.

De Madame de Rabutin au Comte de Buſſy.

Ce 15. *Septembre* 1678.

MONSIEUR le Grand m'a fort demandé de vos nouvelles; il vous regrette fort, & dit

dit qu'il n'y a plus personne à la Cour qui fasse ressouvenir de votre esprit. Il me demanda si ce n'étoit pas vous qui aviez fait un couplet de chanson qu'on trouve de votre caractére. Mandez-le moi.

Quand sur un jeune cœur un Amant qu'on estime,
A pris quelque credit,
On commence à douter si l'Amour est un crime,
Aussi grand qu'on le dit.

CCCCXI. LETTRE.

De Monsieur de Corbinelli au Comte de Bussy.

A Livry, ce 18. *Septembre* 1678.

J'AI lû vos réfléxions sur *la Princesse de Cleves*, Monsieur. Je les ai trouvées excellentes, & pleines de bon sens. Je les ai d'autant plus aimées, qu'elles ont rencontré le goût de tous les vrais honnêtes gens de ce pays-ci. Permettez-moi de vous demander encore si le stile de *la Princesse de Cleves* vous sembleroit bon pour l'Histoire.

Je suis revenu de Languedoc, où j'ai été conclure le mariage de Monsieur de Rohan avec Mademoiselle de Vardes. J'ai fait dessein d'un voyage en Bourgogne par la seule envie de vous rendre une visite à Chaseu, car c'est-là, ce me semble, où vous passez vos hivers; & j'aurois un fort grand plaisir de parler avec vous

vous des affaires de ce pays-ci. Mon Dieu! les belles choſes que nous dirons du Roi! Je ſai le goût que vous avez pour ſa gloire, & la maniere dont je conçois que vous la pourriez apprendre à la poſtérité. Ah que nous ferions bien des fragmens, ſi on nous confioit cet opera!

De Madame de Grignan.

Je voudrois bien être dans le *Chorus.* Il me ſemble que je mêlerois volontiers ma voix à la vôtre. Mais après avoir loüé le Monarque, ne dirons-nous rien de ſes Capitaines? Vous avez vû gagner des batailles pendant la guerre: mais M. de Luxembourg fait plus, il en gagne pendant la paix. Vous ſavez toutes les hiſtoires; mais vous n'y avez jamais vû de pareils évenemens. Plût à Dieu que vous priſſiez le ſoin de les écrire! Votre ſtile y ſeroit bien convenable. J'ai vû des gens fort contens de quelques-uns de vos Ouvrages. Si je retourne jamais à Buſſy, je vous demanderai pour marque de votre amitié de me les montrer. Savez-vous bien, Monſieur, qui eſt cette perſonne qui ſe promet votre amitié? Vous comprenez bien qu'elle en doit avoir pour vous; autrement elle ſeroit fort injuſte: mais je ne la ſuis point, car je vous eſtime & vous aime fort. J'embraſſe de tout mon cœur Madame de Colligny; c'eſt une aimable & une eſtimable perſonne.

De Madame de Sevigny.

Eſt-il beſoin de vous dire que c'eſt la belle Madelonne qui a pris notre plume pour

vous dire ces mots ? Nous ſommes encore ici avec notre cher ami. En vérité nous y penſons fort ſouvent à vous ; & quand on vous connoît, & qu'on vous aime comme nous faiſons, on ne peut jamais oublier votre ſorte d'eſprit. Je vous recommande l'un à l'autre, Monſie r le Comte & Madame de Colligny. Parleż ſouvent enſemble afin de ne point oublier votre langue, c'eſt ce qui vous a ſi bien préſervez juſqu'ici de la moiſiſſure qui arrive quaſi toûjours en Province : tant que vous ſerez enſemble vous en ſerez fort exempts.

Au reſte, Monſieur de Lamet a gagné ſon procès. Il a permiſſion de prouver qu'il eſt cocu : mais ſa femme prétend ſe juſtifier, & faire voir clair comme le jour qu'il eſt impuiſſant. Monſieur de M * * * parut à l'Audience pour ſoûtenir Monſieur d'Albret. On y attendoit encore Monſieur de C * *, mais il n'y vint pas, parce qu'il mourut ce jour-là d'une maladie dont ſa femme ſe porte encore bien. Je rends la plume à notre ami Corbinelli.

De Monſieur de Corbinelli.

Je vous ſupplie, Monſieur, de trouver bon que j'aſſure ici votre divine fille de mon eſtime, & de mes très-humbles reſpects.

CCCCXII.

CCCCXII. LETTRE.

De Madame de M * * * au Comte de Buſſy.

A Paris, *ce* 18. *Septembre* 1678.

JE ne prétens pas vous décrier auprès de vos amies, Monſieur, quand je dis que vous me négligez. Cependant un ſeul mot de votre Lettre m'a rappaiſé. Je vous prie de faire enſorte qu'il demeure juſqu'à la conſommation des ſiecles, ce qui eſt de vous ne doit jamais périr. Ce mot qui me fait tant de plaiſir, & qui me fera tant d'honneur, eſt que je ſuis votre premiere & principale amie. J'en ſuis ſi contente que j'ai penſé faire imprimer votre Lettre. La mienne ne ſera pas remplie de grandes nouvelles, parce que ce qui ſe dit au Marais ſe conte d'une autre façon au Fauxbourg ſaint Germain, hormis l'aventure de Madame de Lamet qui ſe dit par tout de même. Ne la trouvez-vous pas bien malheureuſe de ſurvivre à ſon amant aſſaſſiné pour elle ?

CCCCXIII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Rabutin.

A Chaſeu, *ce* 20. *Septembre* 1678.

DITES au Comte de Grammont, Madame, qu'il doit être content d'être aimé de

* *Voyez Lettre CCCCIX, & CCCCX,*

de moi & de la Comtesse, sans songer encore à l'être de vous; & quand on l'est d'une aussi belle femme que la sienne, on n'a rien à desirer.

Il ne m'a fait réponse que dans la pensée de vous faire une déclaration, sachant bien que vous liriez ma Lettre. Je suis extrémement obligé à Monsieur le Grand de l'honneur de son souvenir. Il y a long-tems que je n'ai fait de couplets de chanson, mais je ne suis pas trop enrouillé & j'en ferois bien encore. Dites à La Salle que je ne sai dequoi il s'avise de se mettre au hazard de se casser le cou à la Chasse; & à Saucour qu'il fera bien de reprendre du poil de la bête.

CCCCXIV. LETTRE.

Du Comte de Bussy à la Duchesse de Villeroi.

A Chaseu, ce 20. Septembre 1678.

EST-IL possible que la meilleure amie du monde soit la plus paresseuse à le témoigner? Vous savez bien que je vous aime fort, Madame, & vous avez aussi bien de l'amitié pour moi; cependant je vous écris deux ou trois fois sans me pouvoir attirer une réponse. Je suis résolu de ne le plus souffrir impunément. Je vous accablerai de reproches si tendres & si touchans, que si mes Lettres sont interceptées, on ne croira jamais que c'est la seule amitié qui les ait fait écrire. Il est vrai qu'elle est extrême, quand vous seriez encore mille fois plus ingrate.

CCCCXV.

CCCCXV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame Brulart Premiere Préſidente de Dijon.

A Chaſeu, ce 24. Septembre 1678.

J'AI été ſur le point, Madame, de ne vous point écrire en cette malheureuſe occaſion de la mort de Mademoiſelle votre fille, ne ſachant que dire à une mere affligée & avec autant de raiſon que vous avez de l'être. Je ne croyois pas qu'il ſuffit de vous aſſurer que j'étois ſenſiblement touché de votre perte & de votre douleur, & que perſonne n'y prenoit plus de part que vôtre, &c.

CCCCXVI. LETTRE.

*Réponſe du Comte de Buſſy à Monſieur de Corbinelli.

A Chaſeu, ce 27. Septembre 1678.

J'ETOIS aſſez content de mes réflexions ſur *la Princeſſe de Cleves* quand je les fis; mais comme je me défiois toûjours un peu de l'amour propre, Madame de Sevigny premierement, & puis vous, Monſieur, m'avez raſſuré. Je ne vous nomme pas beaucoup d'autres approbateurs, parce que la plûpart ne me

* *A la Lett. CCCCXI.*

me loüent que ſur ma réputation, & que vous ne le faites tous deux qu'en connoiſſance de cauſe.

Je n'ai pas lû *la Princeſſe de Cleves* avec le deſſein de juger ſi ſon ſtile étoit propre pour l'Hiſtoire; ce qui m'en ſouvient, c'eſt qu'elle conte bien. Mandez-moi ce que vous penſez ſur la demande que vous me faites. J'ai appris la bonne affaire que vous avez faite pour Monſieur de Rohan & pour Mademoiſelle de Vardes. Je trouve qu'en quelque pays que vous puiſſiez aller, vous ne ſauriez mieux faire que de paſſer par la Bourgogne. Je paſſerai l'hiver ici ou à Autun en fort bonne compagnie. Je parts après-demain avec ma fille pour l'Auvergne. Je ſuis d'accord avec vous que ſi nous étions chargez de faire l'Hiſtoire du Roi, nous ne gâterions pas la matiere.

A Madáme de Grignan.

Vous ſeriez reçuë dans le *Chorus*, Madame; la Princeſſe Comnene n'en ſavoit pas plus que vous. Ce n'eſt pas que ſi j'étois à la place du Roi, vous fuſſiez jamais mon Hiſtorienne, je vous donnerois de plus nobles emplois; & ſi vous n'écriviez pas ma vie, au moins la rendriez-vous plus heureuſe.

Il eſt vrai que Monſieur de Luxembourg a fait une action bien extraordinaire, mais ce qu'a fait le Prince d'Orange eſt une eſpece d'aſſaſſinat qui meriteroit qu'on en informât, ſi le peu de juſtice qu'il y a dans le monde, pouvoit faire eſperer qu'il fut châtié. En quelque lieu que nous nous trouvions jamais vous & moi, je vous montrerai tout ce que je croirai qui

vous

vous pourra plaire ; car perſonne n'en a plus d'envie que moi, & vous jugez bien par ce que je vous ai dit que je ferois ſi j'étois Roi que je ne ferois pas moins, ſi je pouvois, comme ſimple Gentilhomme. Madame de Colligni vous rend mille graces d'honneur de votre ſouvenir & de vos loüanges ; elle vous aime & vous eſtime autant que vous le meritez, c'eſt-à-dire, infiniment.

A Madame de Sevigny.

Vous n'aviez que faire de me nommer la belle Madelonne pour me la faire connoître, Madame. Je l'ai reconnuë à ſes traits délicats, & je ne ſai pas même ſi mon cœur ne m'en a pas dit quelque choſe. Ce qui me l'avoit un peu déguiſée, c'eſt la noirceur de ſon encre. Mais je voi bien qu'elle commence à écrire des choſes qu'elle veut bien qu'on liſe, & qui ne paſſeront jamais.

Si vous vous entretenez de moi tous trois, nous vous rendrons bien le change Madame de Colligny & moi. Nous faiſons plus, nous entretenons les gens dignes de vous comprendre ; & c'eſt à vous plus qu'à perſonne à qui nous ſommes redevables de notre incorruptibilité. Voilà un grand mot, mais il dit bien ce que je veux dire. Vous m'avez écrit le combat de Monſieur de Luxembourg, & les glorieuſes ſouffrances de Monſieur de Sevigny, & je m'en ſuis réjouï avec vous. La gloire m'empêchera de vous rien répondre ſur l'article de Monſieur de Lemet. Il eſt ſi plaiſant que je ferois pitié ſi j'y voulois ajoûter quelque choſe. Adieu notre che-

re Cousine & Tante, personne ne vous aime plus que nous faisons.

A Monsieur de Corbinelli.

Ma fille de Colligny fait un très-grand cas de votre approbation, & vous aime autant qu'elle aime vos loüanges.

CCCCXVII. LETTRE.

De Monsieur de Lamoignon Avocat Général, au Comte de Bussy.

A Basville, ce 30. Septembre 1678.

JE suis très-sensible, Monsieur, à l'honneur de votre souvenir, & vous ne pouvez faire cette grace à personne qui connoisse mieux que moi le prix de votre amitié. Je vous supplie de tout mon cœur d'en être persuadé, & si je ne suis pas en état d'en donner des marques aussi essentielles que mon Pere avoit le bonheur de le pouvoir faire, ce n'est pas la volonté qui me manque, c'est à vous, Monsieur, à m'en donner les occasions. J'en prends à témoin le Reverend Pere Rapin qui connoît parfaitement les sentimens que j'ai pour vous & à quel point je vous honore.

CCCCXVIII. LETTRE.

De Madame la Préſidente d'Oſembrai au Comte de Buſſy.

A Paris ce 30. Septembre 1678.

COMME vous ſavez excuſer vos amis, Monſieur, quand ils ont tort, vous ſavez auſſi faire valoir les petits ſervices qu'ils vous rendent. Enfin voilà la paix. Ne ferez-vous point la vôtre ? Si mes ſouhaits avoient lieu, vous feriez bien heureux. Ne viendrez-vous point ici cet hiver ? Vous ne m'en dites rien. Si vous en témoigniez quelque impatience, je me flaterois d'y avoir quelque part ; mais bien loin de cela, vous avez ſur ce chapitre une tranquilité qui nous offenſe toutes. Partagez un peu vos graces : dites à Madame votre fille que je la ſupplie de vous ramener.

CCCCXIX. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à la Préſidente d'Oſembray.

A Chaſeu, ce 9. Octobre 1678.

SI vous ſaviez, Madame, combien j'aime Monſieur le Préſident, vous vous en étonneriez ; car il n'eſt pas ordinaire d'aimer les maris d'auſſi belles Dames que vous. Ces Meſſieurs ont beau être honnêtes gens, on a beau

leur avoir obligation, l'intention qu'on a presque toûjours de les offenser, ne peut compâtir avec aucune amitié. Cependant comme celle que je vous demande, & que vous m'avez promise, ne le blesse point, la reconnoissance des obligations que je lui ai, fait tout l'effet dans mon cœur qu'elle peut faire. De la maniere dont vous me parlez de mon retour à Paris, il semble que vous croyez que c'est de moi de qui il dépende. J'ai assez d'envie d'y retourner; mais il faut que le Roi en ait envie aussi. Notre ami le Duc de Saint-Aignan vous pourra mieux dire que personne, qu'il n'a pas tenu à moi; car c'est lui qui en a parlé au Roi plusieurs fois. Je le prierai de retourner à la charge, afin de n'avoir rien à me reprocher; & sans vous faire valoir mon empressement, je vous assure, Madame, que votre considération l'augmentera. Madame de Rabutin n'est pas à me dire combien je vous dois aimer; & quelque assurance que je lui donne que je fais mon devoir, elle dit toûjours que ce n'est pas assez. J'en demeure d'accord avec elle, Madame. Quelque tendresse & quelque estime que j'aye pour vous, vous en meritez encore davantage.

CCCCXX. LETTRE.

Du Comte de Bussy au Pere Bouhours.

A Chaseu, ce 10. *Octobre* 1678.

JE ne suis pas fâché, mon Révérend Pere, que vous ayez écrit la vie de Saint-Ignace, je la verrai dès qu'elle sera imprimée. Je lirois

rois exactement la vie des Saints, si vous l'aviez écrite, car vous en auriez ôté les fables. Il faut bien des années pour nous effacer à Basville les idées de l'ami que nous y avons vû. Je voudrois pourtant bien y être quinze jours avec vous & le maître de la maison. Je suis bien-aise que mon sentiment sur *la Princesse de Cleves* vous ait plû. La Critique m'a charmé, & je vous avouë que j'y ai trouvé tant de bon sens, tant de justesse & un si grand air de vous, que je n'ai pû douter que vous ne l'eussiez faite. En critiquant à propos, vous faites voir que s'il y a eu de la hardiesse, il n'y a point eu de témérité: & enfin je dirai dans le monde pour vous plaire que vous m'avez persuadé que vous n'en étiez point l'Auteur. Adieu, mon Reverend Pere, je vous jure que je vous aime, & que je vous estime extrémement.

CCCCXXI. LETTRE.

De Madame de Scuderi au Comte de Bussy.

A Paris, 10. *Octobre* 1678.

CE n'est point par paresse, encore moins par relâchement d'amitié, Monsieur, que notre commerce a été un peu interrompu. Je suis une des personnes du monde qui me lasse le moins d'aimer mes amis; & vous savez bien par plusieurs choses qui vous ont passé devant les yeux, que j'ai plus de douleur que je ne devrois, quand j'en ai perdu quelqu'un. J'ai été malade, cela m'a empêché de vous écrire.

 Mon-

Monsieur de Vardes a dû revenir. Je ne sai quoi a étouffé la bonne volonté du Roi. L'Abbé Fouquet est de retour. Le Maréchal de Belfonds à écrit une Lettre au Roi sur la paix, qui, à ce qu'on dit, a causé son retour. Elle fut présentée par Monsieur de Louvois. Je croi que vous en devriez aussi écrire une avec ces tours & ces expressions dont vous savez toucher & émouvoir même les indiférens. On dit que le Maréchal sera Gouverneur de Monsieur de Chartres. Il y a de quoi faire un bel Eleve; d'autres disent Ambassadeur en Espagne. Si vous etiez sur ce terrain, vous seriez plus propre que personne, aux Ambassades & à l'éducation des plus grands Princes. Pendant que le Roi est en train d'accorder des retours, tous vos amis sont d'avis que vous demandiez le vôtre.

CCCCXXII. LETTRE.

* Réponse de Madame de Sevigny au Comte de Bussy.

A Paris, ce 12. *Octobre* 1678.

J'AI reçû deux de vos Lettres, mon Cousin. Dans l'une vous me contez votre vie, & de quelle maniere vous vous divertissez. Je trouve que vous avez une très-bonne compagnie, & que vous faites un très bon usage de tout ce qui peut contribuer à vous faire une societé douce; & si nous étions dans un Regne moins juste que celui-ci, on pourroit bien vous changer un éxil que vous vous rendez trop agréable,

* *A la Lett. CCCCXVI.*

ble, comme on fit à un Romain: On apprit qu'il paſſoit la plus douce vie du monde dans une Iſle où il étoit éxilé, on le rappelle à Rome, & on le condamne à y vivre avec ſa femme. Je ſuis charmée que vous me promettiez de m'aimer, ma Niéce de Colligny & vous. Je ſuis ravie de vous plaire, & d'être eſtimée de vous deux. Nous nous mîmes l'autre jour à parler d'elle, ma fille, Monſieur de Corbinelli & moi. En verité elle fut célebrée dignement; & l'un des plus beaux endroits que nous trouvaſſions en elle, fut la tendreſſe & l'attachement qu'elle a pour vous, & le plaiſir qu'elle prend à divertir votre éxil; cela vient d'un fonds héroïque. Mademoiſelle de Scuderi dit, que la vraye meſure du merite ſe doit prendre ſur l'étenduë de la capacité qu'on a d'aimer. Jugez parlà du prix de votre fille. Il faut loüer auſſi ceux qui ſont dignes d'être aimez. Ceci vous regarde, mon Couſin.

Au reſte, je vous réponds de votre incorruptibilité tant que vous ſerez enſemble.

L'armée de Monſieur de Luxembourg n'eſt point encor ſéparée; les Goujats parlent même du ſiege de Treves, ou de Juilliers. Je ſerai au deſeſpoir s'il faut que je reprenne encore les penſées de la guerre. Je voudrois fort que mon fils & mon bien ne fuſſent plus expoſez à leurs glorieuſes ſouffrances. Il eſt triſte de s'avancer dans le pays de la miſere; c'eſt ce qui eſt indubitable dans votre métier.

Vous ſavez, je croi, que Madame de Mecklebourg s'en allant en Allemagne, a paſſé par l'Armée de ſon frere. Elle y a été trois jours comme Armide au milieu de tous ces honneurs militaires qui ne ſe rendent pas à petit bruit. Je ne

ne puis comprendre comment elle put ſonger à moi en cet état. Elle fit plus, elle m'écrivit une Lettre fort honnête qui me ſurprit extrêmement ; car je n'ai aucun commerce avec elle. Elle pourroit faire dix campagnes, & dix voyages en Allemagne ſans penſer à moi, que je ne ſerois pas en droit de m'en plaindre. Je lui mandai que j'avois bien lû des Princeſſes dans les Armées, ſe faiſant adorer & admirer de tous les Princes, qui étoient autant d'amans ; mais que je n'en avois jamais vû une qui dans ce triomphe s'avisât d'écrire à une ancienne amie qui n'avoit point la qualité de Confidente de la Princeſſe.

Monſieur de Brandebourg & les Danois ont ſi bien chaſſé les Suedois d'Allemagne, que cet Electeur n'a plus rien à faire qu'à venir joindre nos ennemis. On craint que cela ne retarde la paix des Allemans.

Nous ſommes revenus de Livry plûtôt que nous ne voulions, à cauſe d'une fiévre qui prit ſottement à l'une de Meſdemoiſelles de Grignan. Nous nous raccoûtumons à la bonne Ville inſenſiblement. Nous pleurions quaſi quand nous quittâmes notre forêt. Le bon Corbinelli eſt enrumé & garde la chambre. La ſanté de ma fille qui nous donnoit quelque eſpérance de ſe rétablir, eſt redevenuë maladie, c'eſt-à dire, une extrême délicateſſe ; cela ne l'empêche pas de vous aimer, & de vous honorer Monſieur & Madame. Je vous aſſûre que Corbinelli diroit de lui la même choſe s'il étoit ici. Adieu mes chers parens & amis, je penſe très-ſouvent à vous avec une extrême tendreſſe.

CCCCXXIII.

CCCCXXIII. LETTRE.

Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 14. *Octobre* 1678.

VOus avez fait un grand plaisir à Madame de Colligny & à moi, de la loüer sur celui qu'elle trouve à me tenir compagnie dans mon éxil; car encore que sans vanité je sois assez divertissant, il est assez extraordinaire qu'une jeune veuve, qui ne manque ni d'agrémens, ni de bien, ni d'esprit, s'éxile elle-même de Paris & de la Cour pour ne pas quitter son pere éxilé. Je dis comme Mademoiselle de Scuderi, Madame: Cela vient d'un fonds héroïque.

Les Suedois ne sont pas au point où vous les pensez, & leurs ennemis ne sont point en état de venir joindre l'armée de l'Empereur; j'en ai de bonnes nouvelles, Madame. Ainsi cela n'empêchera pas la paix des Allemans, & je la tiens faite cet hiver après la trêve que nous allons avoir avec eux. Mais quand nous n'aurons pas vous & moi la dépense de la guerre sur les bras pour nos enfans, nous aurons d'autres peines pendant la paix; car enfin il en faut avoir: & sur cela écoutez notre ami Comines sur le chapitre des traverses de la vie humaine: *Aucune créature n'est exempte de passion, tous mangent leur pain en peine & douleur; nostre Seigneur le promit dès qu'il fit l'homme & loyaument l'a tenu à toutes gens.*

Il

Il n'y a perſonne qui ne ſache cela auſſi-bien que Monſieur d'Argentan; mais vous m'avoüerez qu'on ne le ſauroit dire plus plaiſamment que lui. J'ai ſû le voyage de Madame de Meckelbourg en Allemagne, mais point ſon paſſage par l'armée que commande Monſieur ſon frere. Je croi qu'elle s'eſt aviſée de vous écrire ſur le bien que Monſieur de Luxembourg lui a dit de Monſieur de Sevigny. Voilà la raiſon la plus naturelle de ſa ſurprenante civilité. Adieu, Madame. Nous vous aimons, & vous embraſſons tous deux, Dieu ſait combien! Nous diſons auſſi mille douceurs à notre ami Corbinelli, fut il quatre fois plus enrumé qu'il n'eſt.

CCCCXXIV. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Chaſeu, ce 16. *Octobre* 1678.

IL faut qu'il y ait quelque choſe contre la foi dans la Philoſophie de Deſcartes, ma chere Couſine, puiſqu'un Ordre celebre l'a condamné. Cela me fait voir que la belle Madelonne ſent un peu le fagot. Je n'aurois pourtant jamais crû, que ſi elle avoit à être damnée, c'eut été pour la Religion, je la tenois plus propre à d'autres péchez. Mais enfin en quelque lieu qu'elle aille dans cent ans d'ici je ſerai bien fâché ſi je ne ſuis pas avec elle. Ma fille dit qu'elle aimeroit fort auſſi ſa compagnie, mais qu'elle voudroit bien la lui tenir en paradis.

Vous

Vous me dites fort plaiſamment, ma chere Couſine, que les ſoins d'un mari de notre connoiſſance à garder ſa femme, ne lui ont pas été ſeulement inutiles, mais qu'ils lui ont été pernicieux. Pour vous payer d'une ſi jolie penſée, je vous envoye un Sonnet que j'ai fait ſur des rimes fort bizarres qu'on s'eſt aviſé de m'envoyer.

SONNET.

J'Aurois pour mon Iris vendu juſqu'au chaudron,
Car elle avoit pour moi, les charmes d'une fille,
Cependant n'eſt pas or tout ce qu'on voit qui brille.
J'avois donné mon cœur & ma bourſe au larron.

Elle aimoit le muſcat, elle aimoit le maron,
Elle avoit en un mot les ſentimens d'un drille,
Qui promet, qui trahit, qui deſerte, qui pille,
Qui fait enfin grand bruit, & n'eſt qu'un fanfaron.

De cette Iris encor le penſer me lanterne,
Fut-on de Neufchaſtel ou du Canton de Berne,
On lui gagnoit le cœur avec de l'hipocras.

Douce ordinairement, par caprice cruelle,
Ne ſuis-je pas ſorti d'un fort grand embarras,
Et le jeu franchement valoit-il la chandelle?

CCCCXXV.

CCCCXXV. LETTRE.

De Monſieur de Pompone, Miniſtre & Secretaire d'Etat, au Comte de Buſſy.

A Fontainebleau, ce 16. *Octobre* 1678.

JE me ſuis acquitté avec plaiſir, Monſieur, de ce que vous avez demandé de moi, & j'ai remis à Sa Majeſté la Lettre que vous avez bien voulu m'adreſſer pour Elle. Je ne puis vous dire quel effet elle aura produit, & je ſouhaite qu'il ſoit tel que vous pouvez le deſirer. Croyez, Monſieur, que j'aurai toûjours bien de la joye de vous rendre en ces ſortes d'occaſions les ſervices que vous demanderez de moi, & que je profiterai de toutes celles qui pourront vous marquer l'eſtime avec laquelle je ſuis toûjours, Monſieur.

CCCCXXVI. LETTRE.

* Réponſe de Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 24. *Novembre* 1678.

JE veux écrire dans mes Heures ce que dit Monſieur de Comines ſur les traverſes de la vie humaine. Il y a plaiſir de voir que dès ce tems-là il étoit queſtion de tribulation & de miſere. Son ſtile donne une grace particuliere à la ſolidité de ſon raiſonnement. Pour moi je veux être plus perſuadée que jamais de l'impoſſi-

* *A la Lett. CCCCXXIII.*

poſſibilité d'être heureux en ce monde, puiſque Dieu tient *loyaument* ce qu'il a promis.

Je vous fais toûjours des amitiez de la part de Madame de Grignan.

De Madame de Grignan.

Et ne pourrois-je pas les faire moi même ſans en donner la peine à une autre ? Aſſurément, Monſieur, je ne réſiſte jamais à la tentation de vous mettre un mot dans les Lettres de ma mere. Si vous demandez quelle interpretation je donne au mot de *tentation*, c'eſt en verité par rapport à vous que je crains d'ennuïer ; car pour moi je ne puis me faire que du bien en vous faiſant ſouvenir ſouvent de moi, & m'attirant mille douceurs que vous me dites d'une maniere toute nouvelle. Peut-être même que vos Maîtreſſes n'ont jamais gouté le plaiſir de vous entendre ſouhaiter d'aller en enfer * avec elles, & ce ſouhait eſt mille fois plus obligeant que d'y aller ſimplement avec elles ſans ſonger où l'on va. Si Madame de Colligny avoit bien voulu auſſi paſſer ſon éternité avec moi ſans reſtriction, je trouve que par tout nous aurions été une fort bonne compagnie ; mais la prudence l'a retenuë. Je voi bien qu'elle me croit fort engagée dans la Secte de Monſieur Descartes à qui vous donnez l'honneur de ma perte. Je ne veux pourtant pas encore l'abjurer : il arrive des revolutions dans toutes les opinions comme dans les modes, & j'eſpere que les ſiennes triompheront un jour, & couronneront ma perſeverance. Vous faites fort mal, Monſieur, de paſſer vos hivers en Bourgogne quand je paſſe les miens ici ; il faudroit ſe mieux entendre

* *Voyez Lett. CCCCXXIV.*

dre: ce ne feroit pas un plaifir à négliger. Je parle pour moi ; car il eſt fort poſſible que vous, ayant Madame de Colligny, & Madame de Colligny vous, vous ne ſouhaitez rien davantage. Je vous trouve tous deux en bonne compagnie, & je vous ſaluë tous deux très-humblement.

De Madame de Sevigny.

C'eût été grand dommage de l'empêcher de vous entretenir elle-même. Notre cher Corbinelli vous aſſure de ſes anciennes tendreſſes : & je vous aſſure, mon cher Couſin & ma chere Niéce, que je vous aime & que je vous eſtime beaucoup. Mandez-moi où vous paſſerez votre hiver.

CCCCXVXII. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M....

A Chaſeu, ce 24. Novembre 1678.

VOUS êtes fort injuſte, Madame, ne vous en déplaiſe, de vous plaindre de moi. Je n'ai pas reçu une de vos Lettres à quoi je n'aye répondu. Je ſai bien que je vous pouvois écrire deux fois quand vous m'écrivez une ſans faire tort à mon honneur ; mais je n'ai aucunes nouvelles à vous mander, & vous êtes à la ſource. D'ailleurs, quand effectivement j'aurois eu quelque négligence (ce que je n'avouërai jamais) vous êtes trop rude de vous en plaindre à d'autres qu'à moi. J'ai aſſez bien vêcu juſqu'ici avec vous, Madame, pour que vous me diſiez des

des injures vous-même, plûtôt que de me faire faire le moindre reproche. Obligez-moi donc, Madame, de me chanter pouilles par une Lettre. Quoi que vous me fassiez une injustice, vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir: mais j'ai bien peur que vous ne soyez pas si fort en colere que vous dites.

CCCCXXVIII. LETTRE.

De Monsieur le Duc d'Orleans au Comte de Bussy.

MONSIEUR, le Comte de Bussy Rabutin, il y a si long-temps que je sai que vous êtes de mes amis, & que vous vous interessées à toutes les choses qui me touchent, que je ne doute pas que vous n'ayez pris beaucoup de part dans la peine où j'ai été de la maladie de mon fils. C'est assez vous dire que j'ai crû long-tems qu'il n'y avoit plus d'esperance, pour vous faire voir toute la douleur que j'en ai euë. Je vous assure que je suis très-sensible aux assurances que vous me donnez de votre amitié dans cette rencontre & que vous me trouverez toûjours,

Monsieur le Comte de Bussy Rabutin,

Votre bon ami,

PHILIPPE.

A Paris, ce 26.
Novemb. 1678.

CCCCXXIX.

CCCCXXIX. LETTRE.

* Réponse du Comte de Bussy à Madame de Sevigny.

A Chaseu, ce 27. *Novembre* 1678.

J'ETOIS en peine de la santé de la belle Comtesse, Madame, ne trouvant point de meilleure raison pour vous avoir empêché de me faire réponse, quand j'ai reçû votre Lettre. Vous pouvez juger combien elle m'a réjouï. Je suis fort aise qû'il vous ait paru comme à moi que Monsieur de Comines a un tour plaisant, aussi-bien que du bon sens : & sur cela vous trouvez de la consolation, dites-vous, de voir que les honnêtes gens de son tems souffroient comme ceux du nôtre. Mais vous en auriez bien davantage quand vous saurez que Comines ne parloit de la nécessité des miseres humaines que sur le sujet des grands Princes de son siécle, & commençoit par son bon Maître Louïs XI. auprès duquel il trouvoit les particuliers fort heureux.

A Madame de Grignan.

De quelque part que me viennent vos amitiez, Madame, elles sont toûjours les biens venuës, cependant j'aime encore mieux celles que vous me faites vous-même. Mais vous n'aviez que faire de m'expliquer si fort le mot de *tentation*, il n'étoit que trop corrigé & que trop purifié par celui de mere qui l'accompagne. Au reste, Madame, il y a du plaisir de faire quelque chose

* *A la Lett. CCCCXXVI.*

ſe pour vous. Vous avez bien remarqué le ſouhait que j'ai fait de vous accompagner en enfer; & puiſque je puis vous en reparler ſans me faire trop de fête, je vous dirai qu'il eſt vrai que je ne me ſuis jamais fait valoir par-là auprès de mes Maîtreſſes, & que quand même je faiſois ce voyage là avec elles, j'étois payé pour cela. Mais pour vous, Madame, vous ne ſavez que trop que mes offres ne ſont que des avances.

Cela eſt plaiſant, Madame, que vous vous preniez à moi de ce que je ſuis en Bourgogne quand vous êtes â Paris: eſt ce ma faute? Non, aſſurément; car je croi qu'à un homme qui vous connoît, c'eſt être bien damné dès cette vie que de la paſſer en votre abſence. Deux perſonnes ſeules ne ſe peuvent pas mieux divertir que nous faiſons ma fille & moi; mais nous nous divertirions mieux, ſi nous étions encore avec d'autres gens raiſonnables.

A Madame de Sevigny.

Quand la bel.e Comteſſe me voudra dire deux mots dans vos Lettres, Madame, laiſſez-la faire, vous ne vous effacez point l'une l'autre. Mon Dieu que j'aime notre ami Corbinelli! Mais il faut qu'il ſe ſouvienne de la parole qu'il m'a donnée, de paſſer ici quand il ira en Languedoc: Madame de Colligny s'y attend comme moi. Pous vous, Madame, nous nous diſons ſur votre ſujet tout ce que la tendreſſe fait dire quand elle eſt maîtreſſe des cœurs. Nous allons paſſer l'hiver à Autun avec Monſieur l'Evêque, Eſpinac, Toulonjon, ſa femme, Jannin, ſa belle fille, Madame de Ragny, ſa fille, l'Abbé

 de

de Haute-feuille, & l'Abbé Bonneau. Nous ne ſommes pas trop à plaindre.

CCCCXXX. LETTRE.

* Réponſe de Madame de M . . . . au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 9. Decembre 1678.

QUAND vous me demandez que je vous chante pouilles, Monſieur, vous ſavez bien que mon amitié pour vous ne me le ſauroit permettre; & c'eſt, je penſe, ce qui fait que vous m'offenſez ſi facilement. Voilà un étrange diſcours pour la poſtérité, ſi vous lui gardez ma Lettre: mais qu'elle en penſe ce qu'elle voudra, je veux bien qu'elle ſache que vous me tenez fort au cœur, & que votre oubli m'eſt inſupportable. Après cette déclaration, je n'ai plus qu'à vous demander que vous me teniez la parole que vous me donnez de m'écrire plus ſoigneuſement que vous n'avez fait, & nous ne gronderons plus. Adieu, Monſieur, ſi ma Lettre a de l'air d'un poulet au commencement, je ne veux pas qu'elle ſe démente ſur la fin, & je veux que ma derniére ligne vous aſſure que je vous aime de tout mon cœur.

* *A la Lett.* CCCCXXVII.

CCCCXXXI.

CCCCXXXI. LETTRE.

Du Comte de Buſſy à Madame de M . . .

A Chaſeu, ce 13. *Decembre* 1678.

VOus me mandez que vous voulez bien que la poſtérité ſache votre tendreſſe pour moi, Madame. Cela eſt fort obligeant; mais il le ſeroit encore davantage ſi vous aviez bien voulu apprendre la même choſe à notre ſiécle. Je ne croi pas que jamais nos Lettres ſoient publiques; mais en tout cas cela ſera aſſez extraordinaire, que le premier bruit de notre intelligence ne vienne qu'à nos neveux. Je voi bien, quoi que je puiſſe faire, que je n'aurai d'honneurs qu'après ma mort. Adieu, Madame, vous avez beau commencer & finir vos Lettres par des tendreſſes, vous ne me donnerez pas mon reſte ſur l'amitié.

CCCCXXXII. LETTRE.

De Madame de Sevigny au Comte de Buſſy.

A Paris, ce 18. *Decembre* 1678.

O Gens heureux! ô demi Dieux! ſi vous êtes au deſſus de la rage de la baſſette; ſi vous vous poſſedez vous-mêmes; ſi vous prenez le temps comme Dieu l'envoye; ſi vous regar-

dez votre éxil comme une piéce attachée à l'ordre de la Providence ; si vous ne retournez point sur le passé pour vous repentir de ce qui se passa il y a trente ans ; si vous êtes au dessus de l'ambition & de l'avarice ; enfin ô gens heureux ! ô demi Dieux ! si vous êtes toûjours comme je vous ai vûs, & si vous passez paisiblement votre hiver à Autun avec la bonne compagnie que vous me marquez * ! Notre ami Corbinelli vous écrit dans ma Lettre. Monsieur le Cardinal de Rets le plus genereux & le plus noble de tous les hommes, a voulu lui donner une marque de son amitié & de son estime. Il le reconnoît pour son allié ; mais bien plus pour un homme aimable, & fort malheureux. Il a trouvé du plaisir à le tirer d'un état où Monsieur de Vardes l'a laissé, après tant de souffrances pour lui, & tant de services importans ; & enfin il lui porta avant-hier deux cens pistoles pour une année de la pension qu'il lui veut donner. Il y a long-temps que je n'ai eû une joye si sensible. La sienne est beaucoup moindre ; sa Philosophie n'en est pas ébranlée ; & comme je sai que vous l'aimez, je suis assurée que vous serez aussi aise que moi.

Pour revenir à la bassette, c'est une chose qui ne se peut représenter. On y perd fort bien cent mille pistoles en un soir. Pour moi, je trouve que passé ce qui se peut jouer d'argent comptant, le reste est dans les idées, & se joüë au raquit, comme font les petits enfans. Le Roi paroît fâché de ces excès. Vous aurez appris que la paix d'Espagne est ratifiée ; je croi que celle d'Allemagne suivra bien tôt.

La pauvre belle Comtesse est si pénetrée de ce grand froid, qu'elle m'a priée de vous faire

ses

* *Lett. CCCCXXIX.*

rans. Je ſuis après a définir tout, bien ou mal, il n'importé. Faites la même choſe, je vous en prie.

CCCCXXXIII. LETTRE.

Réponſe du Comte de Buſſy à Madame de Sevigny.

A Autun, ce 30. *Decembre* 1678.

S'IL ne faut que faire ce que vous me mandez, Madame, nous ſommes gens heureux, & demi-Dieux. Si vous ſaviez le redoublement d'eſtime & d'amitié que j'ai pour Monſieur le Cardinal de Retz depuis les graces que j'ai appriſes qu'il a faites à notre ami, vous comprendriez combien je l'aime; & je ſuis ſi content du Cardinal, que je lui ſouhaiterois dix ans moins que ſon penſionnaire: ce ſeroit le compte de tous les deux. Je ſuis fâché auſſi bien que le Roi des excès de la baſſette; mais il eſt le maître de l'empêcher, & vous verrez qu'il le fera. Je ne doute pas de la paix d'Allemagne cet hiver. Nous croyons bien, Madame de Colligny & moi, que la belle Comteſſe nous aime en toute ſaiſon, quoi qu'elle ne nous l'écrive pas quand il fait grand froid; & vous jugez bien de ce que cela fait ſur le cœur des gens qui ne ſont pas ingrats, & qui connoiſſent combien elle eſt aimable. Pour vous, ma chere Couſine, nous vous aimons par les mêmes raiſons, & encore parce que vos Lettres nous plaiſent infiniment.

Il eſt vrai que les projets des hommes les plus ſages ſont bien peu de choſe quand il plaît à Dieu de les confondre ; quand il lui plaît auſſi, les conduites folles ont d'heureux ſuccès; cependant il eſt toûjours bon d'être ſage: car outre qu'on n'a rien à ſe reprocher quand on n'a pas réuſſi, c'eſt que d'ordinaire Dieu ſe met du côté des prudens. Tout ceci eſt à propos de Monſieur de Navailles. Je le plains extrêmement. Vous me mandez qu'au travers de la ſainteté de ma fille de Sainte Marie vous voyez bien qu'elle eſt ma fille; & moi je vous répons qu'au travers de mon air du monde, Monſieur d'Autun vous pourroit dire qu'il voit bien par mon détachement, que je ſuis pere d'une fille Sainte Marie. Mais à propos de lui, Madame, vous ne l'auriez pas oublié dans votre Lettre, ſi vous aviez ſû qu'il étoit ici. Vous le connoiſſez, & vous ſavez le plaiſir qu'il y a d'être avec lui. Je lui montrai votre Lettre qu'il trouva belle & jolie ; & ſur cela que ne dit-il pas de vous ? Il me pria de vous mander que perſonne ne vous eſtimoit plus qu'il le faiſoit. Monſieur Jannin me dit la même choſe, & y ajoûta le mot d'*aimoit*; car vous ſavez que ſur le chapitre des Dames il n'eſt pas tout-à-fait ſi régulier que les Evêques.

A Monſieur de Corbinelli

Votre Lettre m'a touché comme tout ce qui vient de vous, Monſieur; c'eſt la converſation d'un honnête homme & d'un homme d'eſprit: mais j'en voudrois de plus frequentes que celles des Lettres. Si vous étiez ici, nous y paſſerions

ſes excuſes, & de vous aſſurer de ſes veritables & ſinceres amitiez, & Madame de Colligny. Sa poitrine, ſon encre, ſa plume, ſes penſées, tout eſt gelé. Elle vous aſſure que ſon cœur ne l'eſt pas; je vous en dis autant du mien, mes chers enfans. Quand je veux penſer à quelque choſe qui me plaiſe, je ſonge à vous deux. Je vis l'autre jour ma Niéce de Sainte Marie. Au travers de ſa ſainteté on voit bien qu'elle eſt votre fille.

Mais helas! que dites vous de l'affliction de Monſieur de Navailles, qui perd ſon fils d'une legere maladie, après l'avoir vû expoſé mille fois aux dangers de la guerre? La prudence humaine qui faiſoit amaſſer tant de tréſors, & faire de ſi grands projets pour ce garçon, eſt bien confonduë. Je vous demande beaucoup d'amitié pour Monſieur Jannin de ma part.

De Monſieur de Corbinelli.

J'ai vû un mot de vous, Monſieur, qui m'a fait un fort grand plaiſir. Si j'écoutois mon enthouſiaſme, je vous écrirois une groſſe Lettre de remercimens, c'eſt-à-dire, que par l'emportement de ma reconnoiſſance, je tomberois dans l'ingratitude; car c'eſt ainſi qu'on doit appeller une groſſe Lettre de moi. Mon Dieu! que je conçoi bien le plaiſir qu'il y auroit d'être en tiers avec vous & Madame de Colligny, & d'y parler à cœur ouvert auprès d'un grand feu à Chaſeu! J'irai un jour, & je me promets à moi-même cette ſatisfaction; car vous ſavez que c'eſt toûjours ſoi qu'on cherche à ſatisfaire ſur toutes choſes, & qu'il n'y a veritablement qu'une paſſion qui eſt l'amour propre. Je me pro-

propoſe d'éxaminer avec vous deux bien des choſes, & de vous inſpirer un ſentiment de mépris pour l'approbation du public ſur bien des gens qui ne la méritent pas. J'aime à éxaminer même les choſes qui me plaiſent, afin de voir ſi je ne me ſuis point trompé, Je vous demande que nous faſſions enſemble la même démarche. Nous parlerons de la Cour, de la guerre, de la politique, des vertus, des paſſions, & des vices, en honnêtes gens.

Au reſte, je me ſuis aviſé de faire des remarques ſur cent maximes de Monſieur de la Rochefoucault. J'en ſuis à éxaminer celle-ci:

La bonne grace eſt au corps ce que le bon ſens eſt à l'eſprit.

Je demande à votre tribunal ſi elle eſt facile à entendre; & quel rapport ou proportion il y a entre bonne grace & bon ſens?

Je trouve qu'on ſe ſert de mots dans la converſation, qui étant éxaminez ſont ordinairement équivoques; & qui à force de les ſaſſer ne ſignifient point dans la plûpart des expreſſions, ce qu'ils ſemblent à tout le monde qu'ils doivent ſignifier. Par éxemple, je demande à Madame de Colligny qu'elle me définiſſe la bonne grace, & qu'elle me marque bien la difference avec le bon air qu'elle me diſe celle de bon ſens & de jugement, celle de raiſon & de bon ſens, celle de bon eſprit & de bon ſens, celle de génie & de talent, celle de l'humeur, & de caprice & de biſarrerie, de l'ingénuité, & de la naïveté, de l'honnêteté, de la politeſſe, & de la civilité; du plaiſant, de l'agreable, & du badin. Ne vous amuſez pas à me dire que ce ſont la plûpart ſynonymes, c'eſt le langage ou des pareſſeux, ou des ignorans.

rions la vie plus doucement qu'à Paris, & nous y raisonnerions plus tranquillement qu'on ne fait en ce païs-là. Nous ne sommes pas de votre opinion ma fille de Colligny & moi, sur la critique que vous faites de la maxime qui dit, que la bonne grace est au corps ce que le bon sens est à l'esprit. Nous croyons que Monsieur de la Rochefaucault veut dire, que le corps sans la bonne grace est aussi desagréable que l'esprit sans le bons sens; & nous trouvons cela vrai. Nous croyons encore qu'il y a de la difference entre la bonne grace & le bon air; que la bonne grace est naturelle, & le bon air acquis, que la bonne grace est jolie, & le bon air beau; que la bonne grace attire l'amitié, & le bon air l'estime.

Monsieur d'Autun à qui j'ai fait voir votre Lettre & vos décisions, à trouvé celle-ci juste, & n'approuvoit pas seulement que nous dissions que le bon air attiroit le respect. Ma fille a trouvé qu'il falloit mettre l'estime, & nous y avons souscrit. Pour moi j'avois jugé le bon sens & le jugement la même chose; Madame de Colligny vouloit que le bon sens regardât les pensées & les expressions, & le jugement la conduite. Monsieur d'Autun a été pour elle, & cela m'a fait revenir.

Nous croyons tous, que le bon sens, la raison, & le bon esprit c'est la même chose. Nous croyons que génie, est general; & talent, particulier. Nous croyons que la bisarrerie est continuelle, & le caprice par intervalles. Nous croyons que c'est une bonne qualité que d'être naïf, ou du moins indifferent, & que c'est un défaut d'être ingenu. Nous croyons qu'il faut plus d'esprit pour être poli, que pour être honnête

néte : que l'honnêteté a plus de fonds & plus d'étenduë, que la civilité qui n'en a que l'apparence.

Nous voulions croire, Madame de Colligny & moi, que le plaiſant & le badin ſignifioient la même choſe ; mais Monſieur d'Autun nous a fait revenir en nous diſant, que le plaiſant divertiſſoit quelquefois ſur les matieres ſerieuſes auſſi-bien que ſur des enjouées ; & que le badin ne faiſoit jamais rire que ſur des niaiſeries. Il eſt convenu pourtant, que l'un & l'autre caractere pouvoit quelquefois ennuyer, mais que l'agréable plaiſoit toûjours. Il eſt vrai que la difference de tout cela eſt ſi petite, qu'on ne veut pas prendre la peine de la trouver.

Adieu, Monſieur, ma fille & moi vous aimons toûjours à qui mieux mieux.

Fin du troiſiéme Tome.



